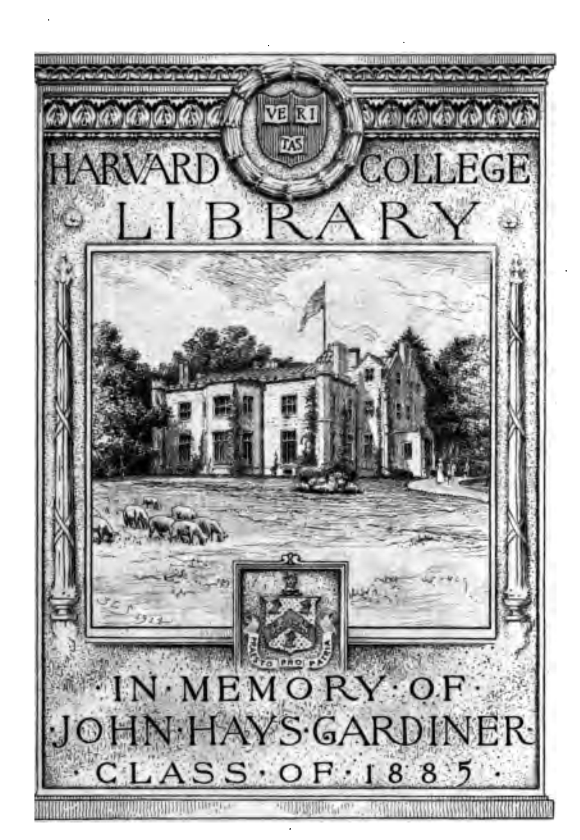
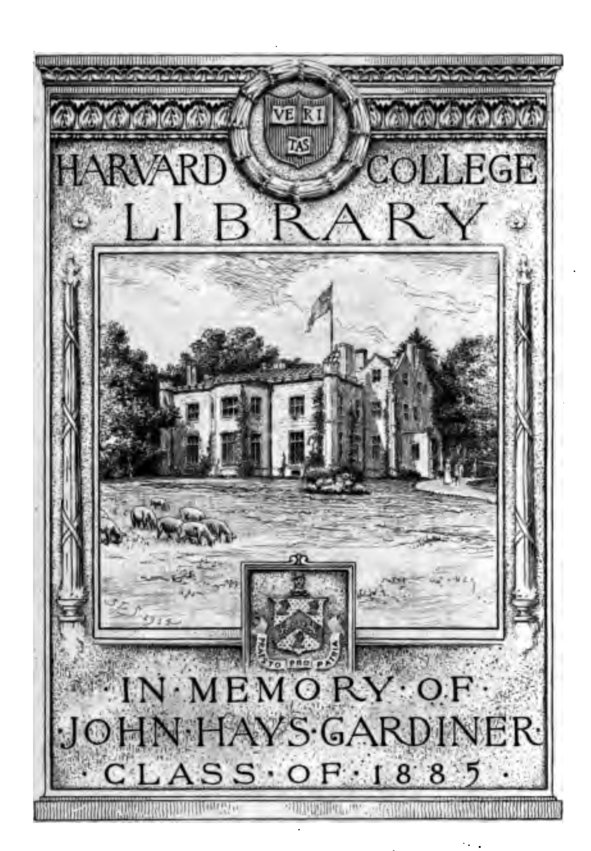

VE RI
TAS
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
PRAESTO PRO PATRIA
·IN·MEMORY·OF·
·JOHN·HAYS·GARDINER·
·CLASS·OF·1885·


VE RI TAS
HARVARD COLLEGE LIBRARY
PRAESTO PRO PATRIA
·IN·MEMORY·OF·
·JOHN·HAYS·GARDINER·
·CLASS·OF·1885·

ÉTUDES FRANÇAISES
DE
LITTÉRATURE MILITAIRE,

EXTRAITES DES OUVRAGES

DE FRÉDÉRIC II., DUMOURIEZ, JOMINI, GOUVION SAINT-CYR, LA ROCHEJAQUELEIN, DEDON L'AINÉ, MATHIEU DUMAS, CHAMBRAY, P. PH. SÉGUR, FAIN, KOCH, PELET, FOY, GOURGAUD, BARANTE ET BLONDEL.

DÉDIÉES

A TOUS CEUX QUI SE VOUENT A LA CARRIERE DES ARMES;

PAR

LOUIS ALBERT BEAUVAIS.

TROISIÈME ÉDITION.

BERLIN.
DUNCKER ET HUMBLOT, LIBRAIRES-ÉDITEURS.
1855.

PRÉFACE.

Fournir aux jeunes gens qui se vouent à la carrière des armes une lecture qui leur retraçât quelques-uns des principaux événements des guerres qui ont eu lieu en Europe depuis le commencement de la guerre de Sept-Ans jusqu'à la fin de l'empire français; leur donner les moyens de connaître le langage de la partie de la littérature française, qui doit être leur principale étude: voilà, en peu de mots, les raisons qui m'ont suggéré l'idée de l'ouvrage que j'ai l'honneur de leur offrir.

Tous les fragments ont été tirés d'auteurs qui jouissent d'une réputation méritée, tant sous le rapport de la beauté de leur style que sous celui de leur amour pour la vérité.

Quant à l'ordre que j'ai suivi dans le choix de ces lectures, l'ordre chronologique m'a semblé le plus naturel. Quelques personnes auraient souhaité peut-être qu'elles eussent été placées suivant le plus ou le moins de difficultés que présente l'élocution de

leurs auteurs, mais outre qu'il aurait fallu sacrifier à ce plan l'ordre chronologique, qui n'est certainement pas sans avantage, j'ai pensé, que les maîtres qui seraient dans le cas de se servir de ce livre n'auront pas de peine à distinguer les morceaux faciles d'avec ceux qui le sont moins. Pour ceux de mes lecteurs qui, sans maître, voudraient lire ces fragments, je leur conseillerai de commencer par ceux de Frédéric II., de passer ensuite à ceux de Dumouriez, de Jomini, de Gouvion Saint-Cyr, de Chambray, de Pelet, de Ségur, de Mathieu Dumas, de Fain, de la Rochejacquelein et de Gourgaud, de Barante, de Blondel, et de finir par ceux de Dedon, de Koch.

Si les jeunes militaires puisent dans ces feuilles des leçons utiles et glorieuses à la patrie qu'ils sont appelés à servir de leur esprit et de leur épée, je me croirai récompensé au delà de mes vœux.

Berlin, le 16 mars 1855.

L. A. Beauvais.

TABLE DES MATIÈRES.

A. GUERRE DE SEPT-ANS.

détachement, réuni au reste du corps, passa l'Elbe à Torgau, d'où le roi se porta par Strehlen et Lommatsch à Wilsdruf. Ce fut là qu'on apprit avec certitude que toutes les troupes saxonnes s'étaient rendues à Pirna, que le roi[1]) y était en personne, qu'il n'y avait point de garnison à Dresde, mais que la reine y était demeurée. Le roi fit complimenter la reine de Pologne, et les troupes prussiennes entrèrent dans cette capitale, en observant une si exacte discipline, que personne n'eut à s'en plaindre. L'armée campa près de Dresde, d'où elle s'avança le lendemain vers Pirna, et se posta entre l'Elbe, Sedlitz et Zéhista. La troisième colonne, sous le commandement du prince de Bévern[2]), traversa la Lusace, d'où, ayant été jointe à Elsterwerda par 25 escadrons de cuirassiers et de hussards, venant de Silésie, elle se porta sur Bautzen, sur Stolpen, et enfin sur Lohmen. Le prince Ferdinand arriva en même temps à Cotta, de sorte que par la jonction de ces trois colonnes aux environs de Pirna, les troupes saxonnes se trouvèrent entièrement bloquées. Cependant le voisinage de tant d'armées ne donna lieu à aucun incident; on ne commit aucune hostilité. Les Saxons souffrirent avec beaucoup de civilité qu'on les affamât, et chacun de son côté tâcha d'assurer son établissement le mieux qu'il put. Le roi de Pologne, dans l'intention de gagner du temps, entama une négociation; il était plus aisé pour les Saxons d'écrire que de se

---

1) Frédéric-Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, fils d'Auguste II, naquit à Dresde en 1696: il succéda à son père, comme électeur, en 1733. Il mourut à Dresde, le 5 octobre 1763.

2) Auguste-Guillaume de Bévern, duc de Brunswick-Lunebourg, naquit en 1715. Il prit part à la campagne du Rhin en 1734, à la première et à la seconde guerre de Silésie, et se trouva à plusieurs batailles de la guerre de sept-ans. Il mourut à Stettin, le 2 août 1782.

battre; ils firent à plusieurs reprises des propositions, qui, n'ayant rien de solide, furent rejetées; leur but était d'obtenir une parfaite neutralité, et le roi ne pouvait y consentir, parce que les engagements du roi de Pologne avec la cour de Vienne et la Russie lui étaient trop bien connus. Les Saxons cependant faisaient retentir toute l'Europe de leurs cris; ils répandaient les bruits les plus injurieux aux Prussiens sur leur invasion dans cet électorat: il était nécessaire de désabuser le public de toutes ces calomnies, qui, n'étant point réfutées, s'accréditaient, et remplissaient l'Europe de préjugés contre la conduite du roi. Depuis longtemps il possédait la copie des traités du roi de Pologne et des relations de ses ministres avec les cours étrangères. Quoique ces pièces justifiassent pleinement les entreprises de la Prusse, on ne pouvait en tirer parti. Si on les eût publiées, les Saxons les auraient taxées de pièces supposées et forgées à plaisir, pour autoriser une conduite audacieuse qu'on ne pouvait soutenir que par des mensonges. C'est ce qui obligea d'avoir recours aux pièces originales, qui se trouvaient encore dans les archives de Dresde. Le roi donna des ordres pour qu'on s'en saisît; elles étaient toutes emballées et prêtes à être envoyées en Pologne. La reine, qui en fut informée, voulut s'y opposer; on eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle ferait mieux de céder par complaisance pour le roi de Prusse, et de ne point se roidir contre une entreprise qui, quoique moins mesurée qu'on n'aurait souhaité, était cependant la suite d'une nécessité absolue. Le premier usage qu'on fit de ces archives fut d'en donner l'extrait connu au public sous le titre de *Mémoire raisonné sur les desseins dangereux des cours de Vienne et de Dresde, avec les pièces justificatives* [1]).

1) Berlin, 1756, in 4.

Pendant que cette scène se passait au château de Dresde, les troupes prussiennes et saxonnes demeuraient dans l'inaction, le roi de Pologne s'amusant de l'espérance des secours autrichiens qui devaient lui venir, et le roi de Prusse ne pouvant rien entreprendre contre un terrain vis-à-vis duquel le nombre et la valeur devenaient inutiles. Il ne sera pas hors de propos, pour l'intelligence des événements que nous aurons à rapporter dans la suite, que nous entrions dans un détail circonstancié sur le fameux camp de Pirna, et sur la position que les troupes saxonnes y occupaient. La nature s'était complu, dans ce terrain bizarre, à former une espèce de forteresse, à laquelle l'art n'avait que peu ou rien à ajouter. A l'orient de cette position coule l'Elbe entre des rochers, qui, en rétrécissant son cours, la rendent plus rapide; la droite des Saxons s'appuyait à la petite forteresse de Sonnenstein près de l'Elbe; dans un bas-fond, au pied de ces rochers, est située la ville de Pirna dont le camp tire son nom; le front, qui fait face au nord, s'étend jusqu'au Kohlberg; celui-ci fait comme le bastion de cette courtine, devant laquelle règne un ravin de 60 à 70 pieds de profondeur, qui de là, tournant vers la gauche, entoure tout le camp, et va aboutir au pied du Kœnigstein. Du Kohlberg, qui forme une espèce d'angle, une chaîne de rochers, dont les Saxons occupaient la crête, ayant l'aspect tourné vers l'occident, va, laissant Rothwernsdorf devant soi, et se rétrécissant vers Struppen et Léopoldshain, se terminer aux bords de l'Elbe à Kœnigstein. Les Saxons, trop faibles pour remplir l'enceinte de ce camp, qui présentait de tous côtés des rochers inabordables, se bornèrent à bien garnir les passages difficiles, et cependant les seuls par lesquels on pût venir à eux; ils y pratiquèrent des abatis, des redoutes et des palissades, à quoi il leur était facile de réussir, vu les immenses forêts

de pins, dont les cimes de ces monts sont chargées. Ce camp, un des plus forts de l'Europe, ayant été examiné et reconnu en détail, fut jugé à l'abri des surprises et des attaques, et comme le temps et la disette pouvaient seuls vaincre tant d'obstacles, on résolut de le bloquer étroitement, pour empêcher que les troupes saxonnes ne tirassent des vivres des environs, et d'en user en tout comme dans un siége en forme. Dans cette vue, le roi destina une partie de son monde à faire la circonvallation de ce camp, et l'autre fut employée à former l'armée d'observation. Cette disposition, la meilleure qu'on pût imaginer dans ces conjonctures, était d'autant plus sage, que les Saxons, s'étant réfugiés en hâte sur ces rochers, n'avaient pas eu le temps d'amasser beaucoup de subsistances, et que ce qu'ils en avaient, ne pouvait leur suffire tout au plus que pour deux mois. Bientôt les troupes du roi occupèrent tous les passages par lesquels les secours ou les vivres auraient pu arriver aux Saxons. Le prince de Bévern avec sa division prit les postes de Lohmen, Wehlen, Oberraden et Schandau, tout le long de l'Elbe; sa droite communiquait avec la division du roi par le pont qui fut construit proche de la briqueterie; 10 bataillons et 10 escadrons, qui campaient auprès du roi, occupaient l'emplacement depuis l'Elbe et le village de Sedlitz jusqu'à Zéhista, où commençait la division du prince Maurice, qui s'étendait au delà de Cotta par des détachements qu'il avait poussés à Léopoldshain, Hennersdorf et Nollendorf: en tout 38 bataillons et 30 escadrons servaient à former cette circonvallation dont nous venons de parler.

D'autre part, le maréchal Keith [1]) eut le commande-

1) Jacques de Keith, un des plus grands capitaines du 18ième siècle, fils cadet de George Keith, maréchal d'Écosse, naquit en 1696

ment de l'armée d'observation; elle consistait en 29 bataillons et en 70 escadrons. Le prince Ferdinand de Brunswick entra le premier en Bohême avec l'avant-garde; ayant passé Péterswalde, il rencontra à Nollendorf M. de Wied, général autrichien, avec 10 bataillons de grenadiers et de la cavalerie à proportion; il le délogea du village; l'autrichien prit la fuite, et le prince poursuivit sa marche. Le maréchal Keith approcha immédiatement après d'Aussig, et se campa à Johnsdorf, d'où il détacha M. de Mannstein, qui s'empara du château de Tetschen, pour assurer la navigation de l'Elbe. Les choses en restèrent là en Saxe et dans cette partie de la Bohême jusqu'à la fin du mois de septembre. D'un autre côté, M. de Piccolomini [1]) campait avantageusement près de Kœniggrætz sur les hauteurs situées entre le confluent de l'Adler et de l'Elbe. Son camp, de figure angulaire, n'était abordable d'aucun côté. Le maréchal de Schwérin [2]) venait de déboucher avec son armée par le comté de Glatz, d'où il s'avança d'abord à Nachod, puis sur les bords de la Métau et enfin sur Aujest, où il défit M. de Buckow, qui, venant au-devant de lui avec un corps de cavalerie, se fit bien battre et perdit 200 hommes. Le maréchal de Schwérin ne pouvait rien entreprendre sur M. de Piccolomini dans le poste où se tenaient les Autrichiens; il n'y avait aucun grand projet à former, ni pour des siéges, ni pour

---

à Fretcressa, dans le comté de Kincardine. Il mourut le 14 octobre, à la bataille de Hochkirch.

1) Octave-Enée-Joseph Piccolomini d'Argona, né en 1698, mort en 1757.

2) Le comte Curt-Christophe de Schwérin naquit en 1684 dans la Poméranie suédoise. Après avoir étudié aux universités de Leyde, de Greifswalde et de Rostock, il entra en 1700 dans la carrière des armes. Il mourut le 6 mai 1757, à la bataille de Prague.

des batailles; et comme la saison était d'ailleurs assez avancée, il se contenta de consommer toutes les subsistances qu'il trouva en Bohême, et fourragea jusque sous les canons de l'armée impériale, sans que M. de Piccolomini fit mine de s'en apercevoir. Un détachement de hussards prussiens défit 400 dragons ennemis, proche de Hohenmaut, et en ramena la plus grande partie prisonnière. C'est à quoi se bornèrent les entreprises du maréchal de Schwérin, par la raison, que M. de Piccolomini, se gardant bien de faire des mouvements, demeura scrupuleusement renfermé dans son camp, qui valait mieux qu'une infinité de places de guerre.

Les grands coups ne purent se porter cette année que par l'armée du roi. Cette armée avait à prendre les Saxons, et à éloigner les secours qui pouvaient leur venir. Les choses s'embrouillaient de jour en jour davantage de ce côté-là; quoiqu'on eût enfermé le camp de Pirna de manière à empêcher l'entrée des vivres et des secours, il avait été toutefois impossible d'occuper tous les sentiers qui traversent les forêts et les rochers des environs. Cela faisait que le roi de Pologne entretenait encore, quoiqu'avec peine, une correspondance avec la cour de Vienne; et l'on apprit, sur la fin de septembre, que le maréchal Browne[1]) avait reçu des ordres de sa cour de dégager à tout prix les troupes saxonnes que les Prussiens bloquaient à Pirna. Le maréchal Browne, qui s'était avancé avec son armée à Budin, avait trois moyens d'exécuter ce projet: l'un, de marcher contre le maréchal Keith, et de battre cette armée, ce qui n'était

---

1) Le comte Maximilien-Ulysse de Browne, né à Bâle en 1705, descend d'une famille irlandaise qui, sous le gouvernement de Jacques II, s'était expatriée et s'était établie en Autriche. Il fut blessé à la bataille de Prague, et mourut le 26 juillet 1757.

pas facile; le second, de prendre le chemin de Bilin et de Teplitz, et d'entrer en Saxe, soit par le Basberg (Sébastiansberg), soit par Nollendorf; mais ce mouvement l'obligeait à prêter le flanc au maréchal Keith, et exposait tous les magasins qu'il y avait entre Budin et Prague à être ruinés. Le troisième moyen qui lui restait, était d'envoyer un détachement à la rive droite de l'Elbe, qui, prenant par Bœhmisch-Leipa, Schluckenau et Rumburg, se rendît à Schandau. Cette dernière expédition ne pouvait mener à rien de décisif, parce que les Prussiens, par le moyen de leur poste de Schandau, pouvaient envoyer des secours dans cette partie, et que le terrain du côté d'Oberraden et de Schandau, coupé, difficile et susceptible de chicanes, fournit des passages assez impraticables, pour qu'un bataillon y puisse arrêter une armée entière. Comme ce moment critique allait décider de toute la campagne, le roi jugea que sa personne serait nécessaire en Bohême, pour s'opposer aux entreprises que ses ennemis pouvaient former. Il arriva le 28 septembre au camp de Johnsdorf; les troupes y étaient postées sur un terrain-étroit, dominé par des éminences, le dos appuyé contre un escarpement de rochers si serré, qu'on aurait eu de la peine, dans le cas d'une action, à porter des secours d'une partie de ce camp à l'autre, sans s'exposer à de grands embarras. Cette position se trouvant telle qu'il fallait l'abandonner à l'approche de l'ennemi, elle fut quittée le lendemain. On était trop éloigné du maréchal Browne, pour en avoir des nouvelles, et comme il était important d'observer ses mouvements de plus près, le roi se mit à la tête de l'avant-garde, composée de 8 bataillons et de 30 escadrons, et s'avança à Turmitz, où il apprit que le maréchal Browne passerait le lendemain l'Éger, proche de Budin; c'était précisément le temps de l'approcher pour éclairer ses démarches, et

de le combattre même, si l'occasion s'en présentait. Dans la situation où se trouvaient les affaires, les projets de ceux qui commandaient ces armées étaient si opposés, qu'il fallait nécessairement qu'ils en vinssent à une décision, soit que le maréchal Browne voulût se frayer le passage en Saxe l'épée à la main, soit qu'il n'agît que par des détachements. Le 20 septembre l'armée du roi le suivit sur deux colonnes; à peine l'avant-garde eut-elle gagné la croupe du Paskopol, qu'elle découvrit un camp dans la plaine de Lowositz; la droite s'en appuyait à Wielhotta; Lowositz était devant son front; Sulowitz se trouvait devant sa gauche, dont l'extrémité se prolongeait derrière l'étang de Tsischkowitz. L'avant-garde poursuivit sa marche; elle délogea de Welmina quelques centaines de pandoures [1]), qui occupaient un poste d'avertissement. Ce village est situé dans un vallon, entouré de rochers, dont la plupart sont taillés en forme de pain de sucre; cependant cette hauteur et le vallon même dominent les plaines des environs. Le roi fit avancer en diligence son infanterie, pour occuper les vignes et les débouchés du côté de la plaine de Lowositz. Les troupes arrivèrent vers les dix heures, et passèrent la nuit au bivac à peu de distance derrière l'avant-garde, qui était postée vis-à-vis de l'ennemi. Le lendemain, 1 octobre, on fut reconnaître, dès la pointe du jour, ce camp qu'on avait découvert la veille; un brouillard épais, étendu sur la plaine, empêcha de distinguer les objets. On voyait comme à travers un crêpe la ville de Lowositz, et à côté, de la cavalerie en deux troupes, dont chacune paraissait être de 5 escadrons. Sur cela on déploya l'armée; une colonne d'infanterie se forma par la droite, l'autre par la gauche; la

1) Nom de certains soldats hongrois.

cavalerie se mit en seconde ligne; car le terrain, trop étendu pour la petite armée du roi, l'obligea d'employer 20 bataillons pour sa première ligne, de sorte qu'il ne lui en resta qu'une réserve de 4 bataillons. Les autres se trouvaient, ou à la garde de magasins ou en détachements. Le champ de bataille, sur lequel les troupes du roi se formèrent, allait en s'élargissant par la gauche. Le penchant des montagnes vers Lowositz est couvert de vignes divisées en petits enclos de pierre à hauteur d'appui, qui distinguent les limites des propriétaires; M. de Browne avait garni ces enclos de pandoures, pour arrêter les Prussiens, ce qui fit, qu'à mesure que les bataillons de la gauche se formaient, ils s'engageaient avec l'ennemi aussitôt qu'ils entraient en ligne. Cependant ce feu était mal nourri, et comme les pandoures ne faisaient pas une résistance vigoureuse, l'on se confirma dans l'opinion où l'on était, que ce détachement qu'on avait vu la veille, campé dans ces environs, se préparait à la retraite, et que les pandoures qui tiraillaient dans ces vignes et les troupes de cavalerie, répandues dans la plaine, étaient destinées à faire l'arrière-garde des autres. Cela paraissait d'autant plus plausible, que l'on ne découvrait aucune trace d'une armée. On se trompait fort dans ces suppositions; car les premières troupes qu'on avait vues à Lowositz étaient l'avant-garde de M. de Browne. Les Autrichiens ignoraient la marche de l'armée du roi, et n'en furent informés qu'en la voyant déboucher de Welmina; M. de Browne en fut averti par le général qui commandait son avant-garde, sur quoi la nuit même il vint le joindre avec son armée à Lowositz. Le brouillard dont nous avons parlé, dura jusque vers les 11 heures, et ne se dissipa tout à fait que lorsque l'action fut près de finir. En supposant toujours qu'on n'avait à faire qu'à une arrière-garde, on fit tirer quelques volées de ca-

non contre la cavalerie autrichienne, ce qui l'inquiéta et la fit changer de position et de forme à plusieurs reprises: tantôt elle se mettait en carrés, quelquefois sur trois lignes, puis en ligne contiguë; quelquefois cinq ou six troupes, tirant vers leur gauche, disparaissaient, bientôt après elles paraissaient plus nombreuses qu'elles ne semblaient être au commencement; enfin, ennuyé de cette manœuvre oiseuse, qui faisait perdre le temps et n'avançait point les affaires, le roi crut qu'en faisant charger cette cavalerie par une vingtaine d'escadrons de dragons, cette arrière-garde serait bien vite dissipée, et le combat terminé. Sur quoi les dragons descendirent des hauteurs, et se formèrent au bas sous la protection de l'infanterie prussienne; ils choquèrent et renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent vis-à-vis d'eux. En poursuivant les fuyards, ils reçurent du village de Sulowitz en flanc et de front un feu de petites armes et d'artillerie qui les ramena à la position où ils s'étaient formés au pied des vignes. On jugea dès lors qu'il ne s'agissait plus d'arrière-garde, mais que le maréchal Browne se trouvait avec les Autrichiens vis-à-vis de l'armée. Le roi voulut retirer sa cavalerie, pour la remettre en seconde ligne sur la hauteur; mais par des quiproquo [1]), malheureusement trop fréquents les jours de bataille, il arriva que tous les cuirassiers s'étaient joints aux dragons, et qu'avant que l'aide de camp pût leur apporter les ordres du roi, s'abandonnant à leur impétuosité et au désir de se signaler, ils attaquèrent l'ennemi pour la seconde fois et eurent bientôt culbuté la cavalerie ennemie; et quoiqu'ils reçussent le même feu qui avait ramené les dragons à la première charge, ils poursuivirent les Autrichiens jusqu'à

1) Des méprises.

3000 pas. Emportés par leur ardeur, ils franchirent un fossé large de 50 pieds, à 300 pas au delà duquel un autre fossé plus profond encore couvrait l'infanterie impériale. M. de Browne fit aussitôt jouer 60 pièces de ses batteries contre la cavalerie prussienne, et la força de revenir se former de nouveau au pied de la montagne, ce qu'elle exécuta avec ordre, n'étant point poursuivie. Le roi ne voulant plus risquer qu'elle se livrât à de pareilles saillies, la fit repasser en seconde ligne, derrière son infanterie. Pendant que cette cavalerie revenait, le feu de la gauche commençait à devenir et plus vif et plus considérable; le maréchal Browne voulait changer l'état de la question; ce voyant sur le point d'être assailli, il aima mieux attaquer lui-même. Dans cette vue il avait fait filer 20 bataillons derrière Lowositz, qui, s'étant glissés successivement le long de l'Elbe, vinrent soutenir les pandoures qui se battaient dans les vignes, et tâchèrent même de tourner le flanc gauche des Prussiens. L'infanterie les repoussa vigoureusement; elle força les enclos des vignes les uns après les autres, et, descendant dans la plaine, elle poursuivit quelques bataillons ennemis, qui de frayeur se précipitèrent dans l'Elbe. Une autre troupe de fuyards se jeta dans les premières maisons de Lowositz, faisant mine de s'y défendre; alors quelques bataillons de la droite furent détachés pour renforcer la gauche de manière que la gauche des Prussiens s'appuyât à l'Elbe, et dans cette disposition elle s'avança fièrement d'un pas déterminé sur Lowositz, sans que la droite de l'armée du roi quittât la hauteur où elle était appuyée. Les grenadiers tirèrent dans les maisons par les portes et les fenêtres; ils y mirent enfin le feu pour achever plus vite, et quoique ces troupes eussent consumé toute leur poudre, cela n'empêcha pas que les régiments d'Itzenplitz et de Manteufel n'entrassent

dans Lowositz la baïonnette baissée, et ne forçassent 9 bataillons tout frais que M. de Browne y avait envoyés, à leur céder la place et à prendre la fuite. Alors toutes les troupes de l'ennemi qui avaient combattu dans cette partie, lâchèrent pied, et cédèrent la victoire aux Prussiens. Le roi ne put pas profiter de ce succès autant qu'il l'aurait souhaité, parce qu'il n'avait proprement battu que l'aile droite des Impériaux; ils occupaient encore le village de Sulowitz, et comme leur gauche se trouvait postée derrière le fossé dont nous avons parlé, ils ne donnèrent point prise à la cavalerie prussienne. En même temps M. de Browne fit faire un beau mouvement à ses troupes; il fit avancer quelques brigades de sa gauche, qui n'avaient point combattu, dont il se servit pour couvrir ses troupes débandées, qui sortaient de Lowositz et s'enfuyaient en grand désordre. Ils se retira la nuit, et fit occuper Leutmeritz par un détachement qui rompit le pont de l'Elbe qu'il avait devant lui. Le maréchal avec le gros de son armée reprit son camp de Budin, et détruisit tous les ponts de l'Éger, pour en empêcher le passage aux Prussiens. L'armée du roi perdit en morts et blessés 1200 hommes à ce combat; MM. de Quadt et de Luderitz, tous deux généraux de bataille[1]), y furent tués; on ne fit que 700 prisonniers, parmi lesquels un prince de Lobkowitz, général des Impériaux. Si la cavalerie avait pu être employée sur la fin de l'action, le nombre des prisonniers eût été bien plus considérable. Le prince de Bévern fut détaché le lendemain avec 8000 hommes à Tschiskowitz, village situé à la droite de la position du roi, à demi-chemin de Budin. Il envoya de son camp des partis le long de l'Éger pour

1) Majors-généraux.

en reconnaître les passages, et plus encore pour donner de l'attention et causer de là jalousie[1]) à M. de Browne, afin de le contenir par ces démonstrations, et l'empêcher de penser à secourir le roi de Pologne et les troupes saxonnes. L'armée de Bohême s'en tint là; trop faible pour rien entreprendre contre l'ennemi, elle se contenta de l'observer. Le roi ne pouvait en effet agir offensivement. Pour donner vraiment de la jalousie à M. de Browne, il fallait passer l'Éger, et dans ce cas le détachement des Impériaux, de Leutmeritz se trouvant derrière les Prussiens, était à portée de leur enlever leurs magasins d'Aussig; de plus, en passant l'Éger, on s'éloignait trop de sa ligne de défense, et l'on se mettait hors de portée d'envoyer en Saxe de prompts secours. Si l'on se déterminait à prendre Leutmeritz, loin de gagner par là, on se trouvait dans un plus grand embarras, parce qu'on s'affaiblissait par la garnison que demandait cette ville, et que, ne pouvant pas garnir les hauteurs qui l'environnent et qui la dominent, on aurait exposé cette garnison à être enlevée aussitôt qu'attaquée. Toutes ces raisons firent que le roi fut obligé de se contenter d'avoir gagné une bataille au commencement de cette guerre, et qu'il borna ses projets à empêcher que M. de Browne ne fît des détachements, ou, s'il en faisait, à pouvoir en envoyer de tout aussi forts au secours du camp de la Saxe.

2. PRISE DES SAXONS PRÈS DE PIRNA.

L'armée prussienne de Bohême était de la moitié plus faible que celle des Impériaux; mais les troupes

---

1) De la crainte, de l'inquiétude.

étaient si bonnes, si bien disciplinées, et les officiers si pleins de valeur, qu'elles se comptaient, sinon supérieures, du moins égales à l'ennemi. Quelle que soit la bonne opinion qu'on ait de soi-même, la sécurité est toujours dangereuse à la guerre, et il vaut mieux prendre des précautions superflues que d'en négliger les nécessaires; et comme le nombre était du côté des Autrichiens, que d'ailleurs le roi aurait pu se voir obligé de faire des détachements, il ordonna qu'on travaillât à élever quelques batteries, et à retrancher les parties les plus faibles de son camp; ces mesures se trouvèrent d'autant plus sages, qu'on apprit le 6 octobre que M. de Browne avait détaché à la sourdine quelques régiments de son armée; que ce corps, taxé à 6000 hommes, ayant passé par Raudnitz, s'avançait vers Bœhmisch-Leipa, pour suivre de là la route qui mène en Saxe. Quoique ce détachement ne causât pas de grandes appréhensions, le roi en avertit le margrave Charles[1]) et le prince Maurice demeurés en Saxe, et se mit à la tête d'un renfort de cavalerie, pour les mener au camp de Sedlitz, où il n'était resté que 20 escadrons, ce qui n'était pas suffisant pour arrêter les Saxons, surtout s'ils avaient entrepris de percer du côté de Hohendorf et de Teplitz. Le roi partit le 13 de Lowositz avec 15 escadrons et arriva le 14 à midi à son armée, qu'il trouva à Struppen, quartier que le roi de Pologne avait occupé durant tout le temps que les Saxons avaient été bloqués.

Les choses avaient entièrement changé de face en Saxe, depuis que le roi avait pris le commandement de son armée en Bohême. La bataille de Lowositz avait

---

1) Le margrave Frédéric-Charles-Albert de Brandebourg naquit en 1705, et mourut en 1762.

frappé la cour [1]; elle n'espérait que faiblement l'assistance des Impériaux. Les troupes étant d'ailleurs menacées d'une disette prochaine, les généraux saxons voulurent se frayer eux-mêmes un chemin à travers les Prussiens; leur projet était de se sauver en passant l'Elbe, et ils tentèrent de jeter un pont à Wehlstædtel; vis-à-vis de ce lieu se trouvait une redoute prussienne, qui coula à fond quelques-uns de leurs bateaux, ce qui dérangea leurs mesures. Ils changèrent alors de dessein, et firent transporter leurs pontons à Halbstadt, qu'ils regardaient comme l'endroit le plus propre et le plus convenable pour leur sortie, surtout à cause des secours que M. de Browne venait de leur promettre de nouveau. Toutes les opérations que les armées firent alors dans ces contrées, se trouvaient si intimement liées avec la nature du terrain, que nous sommes obligés, pour l'intelligence du lecteur, de lui en donner l'idée la plus nette que nous pourrons. Par la description, que nous avons faite du poste de Pirna, on a pu juger de la force de sa situation; mais s'il était difficile de l'emporter, il n'était pas moins difficile d'en sortir. La plus naturelle, la plus aisée de ses issues est par Léopoldshain; en descendant de leurs rochers, les Saxons prenaient, par Hermsdorf et Nollendorf, le chemin de la Bohême. Ce n'est pas à dire qu'ils auraient forcé ce passage sans perte; il y avait toutefois apparence qu'ils auraient sauvé une partie de leur monde. Teplitz une fois gagné, ils ne rencontraient plus que de légers obstacles, et personne ne pouvait les empêcher de se joindre par Éger, aux Autrichiens. Il y a toute apparence que les généraux saxons ne connaissaient pas les situations de Halbstadt, de Burkersdorf, de Schan-

1) De Dresde.

dau, de Ziegenruck, et surtout qu'ils ignoraient la disposition dans laquelle les Prussiens occupaient ces postes; sans quoi ils ne se seraient jamais engagés dans une aussi mauvaise affaire. M. de Lestwitz était posté avantageusement avec 11 bataillons et 15 escadrons entre Schandau et un village nommé Wendische-Fæhre. M. de Browne, qui était entré en Saxe à la tête de son détachement, vint se camper vis-à-vis de lui. Les Autrichiens occupèrent les villages de Mitteldorf et d'Altendorf; mais, trouvant M. de Lestwitz plus fort qu'ils ne l'avaient prévu, ils se gardèrent bien de l'attaquer. M. de Browne ne pouvait pas se porter sur Burkersdorf, dont une chaîne de rochers impraticables le séparait; il ne trouvait pas son compte à s'engager avec M. de Lestwitz; et cependant, pour prêter la main aux Saxons du côté de Halbstadt, il était obligé de faire défiler son monde deux à deux par des chemins étroits vis-à-vis des Prussiens, et sous le feu de leurs petites armes. De tous ces différents partis il n'y en avait aucun qu'un homme expérimenté, comme l'était M. de Browne, pût prendre sans risquer sa réputation; il aima donc mieux se tenir dans l'inaction que de mener inutilement ses troupes à la boucherie. Du côté de Halbstadt, où les Saxons avaient résolu de passer l'Elbe, est, à la rive droite de ce fleuve, une petite plaine, dominée par le Lilienstein, rocher escarpé, qui en borne une partie; aux deux côtés de ce rocher se présentaient cinq bataillons prussiens, aux ordres de M. de Retzow derrière des abatis qui, en forme de croissant, allaient s'appuyer des deux côtés au coude que l'Elbe forme en cet endroit: cinq cents pas derrière ce poste, 6 bataillons et 5 escadrons occupaient le défilé de Burkersdorf; derrière ce défilé se trouve une chaîne de rochers âpres et escarpés, nommé le Ziegenruck, qui, embrassant tout ce terrain, aboutit des deux côtés à

l'Elbe. Pour percer de ce côté-là, les Saxons avaient donc trois postes à forcer consécutivement, les uns plus redoutables que les autres. Ce fut néanmoins pour tenter leur évasion de ce côté qu'ils commencèrent dès le 11 octobre à établir leurs ponts. Les Prussiens se gardèrent bien de les traverser dans cet ouvrage. Leur descente de Tirmsdorf vers l'Elbe était assez praticable; mais lorsque leurs ponts furent achevés, et que de l'autre bord ils voulurent monter le rocher pour gagner la plaine de Halbstadt, ils ne trouvèrent qu'un sentier étroit qui servait aux pêcheurs. Il fallut une demi-journée pour y faire passer deux bataillons; les pluies abondantes qui tombèrent, achevèrent de gâter ce chemin; ils furent obligés d'abandonner leurs canons, qu'il était impossible de transporter à l'autre rive; ainsi toute leur artillerie resta sur les retranchements qu'ils venaient de quitter. La lenteur de leur passage fut cause que la cavalerie, l'infanterie, le bagage, l'arrière-garde de tout ce corps en désordre demeurèrent aux environs de Struppen. Le 13, avant le jour, le prince Maurice d'Anhalt fut le premier averti de l'évasion des Saxons; l'armée prit sur-le-champ les armes, et, se mettant sur sept colonnes, elle gravit encore avec peine contre ces rochers de Pirna, tout abandonnés qu'ils étaient de leurs défenseurs; les généraux la formèrent sur la crête de ces montagnes entre le Sonnenstein et Rothwernsdorf. M. de Ziethen[1]) avec ses hussards attaqua aussitôt l'arrière-garde de l'ennemi, et la poussa jusqu'à Tirmsdorf; les compagnies franches et les chasseurs prussiens se logèrent dans un bois proche de cette arrière-garde, d'où ils l'incommodèrent beaucoup

1) Jean-Joachim de Ziethen naquit en 1699 à Wustrau dans le cercle de Ruppin. Il entra au service des armées du roi de Prusse à l'âge de 14 ans, et mourut à Berlin, le 26 janvier 1786.

ur feu. Le prince Maurice, qui survint, envoya le nt de Prusse infanterie occuper une hauteur deres Saxons. A peine eut-on tiré deux coups de de cette colline, que les Saxons, surpris de recen feu d'un endroit duquel ils n'en attendaient pas, et désordre, prirent soudain la fuite: les hussards se t sur le bagage, qu'ils pillèrent, et les chasseurs sèrent dans un bois voisin de l'Elbe, d'où ils tisur l'arrière-garde saxonne, qui achevait de passer t. Ils perdirent alors entièrement la tête; ils coueux-mêmes les cables de leur pont; le courant ina jusqu'à Raden, où les Prussiens le prirent. Le Maurice fit aussitôt camper les troupes sur les haule Struppen; leur gauche allait vers l'Elbe et leur se prolongeait derrière un ravin profond qui va se du côté de Hennersdorf. Telle était la situation hoses, lorsque le roi arriva avec ses dragons à en. Les Saxons attendaient un certain signal dont ient convenus avec les Impériaux, pour attaquer ncert les Prussiens; ce signal ne se donna point acheva de leur faire perdre toute espérance. Ils ent que trop convaincus alors en voyant la madont M. de Retzow était posté, qu'il leur était imle de se faire jour eux-mêmes. D'un autre côté, le Pologne, qui s'était réfugié au Kœnigstein, pres là vivement ses généraux d'attaquer M. de Retzow pstein, et le comte Rutowsky lui remontrait à son vec force l'inutilité de cette entreprise, qui mènene effusion de sang et à un massacre dont, après le roi ne pourrait tirer aucun avantage. M. de s se trouvait dans un cas aussi embarrassant, mais fâcheux; il avait devant lui un corps de troupes nnes, supérieur en nombre; et comme toute comation lui était coupée avec le Kœnigstein, qu'il ren-

contrait des empêchements physiques dans toutes les entreprises qu'il pouvait former pour dégager les Saxons, et qu'il avait à craindre que ces troupes, se rendant prisonnières à son insu, il n'eût aussitôt toute l'armée prussienne sur les bras, il jugea la situation de l'armée saxonne désespérée, et, ne pensant plus qu'à sauver son propre détachement, il se retira le 14 octobre en Bohême. Les hussards prussiens le suivirent; M. de Warneri battit son arrière-garde et passa 300 grenadiers cravates[1]) au fil de l'épée. Cette entreprise si mal exécutée donna lieu aux reproches les plus injurieux que se firent les généraux saxons et autrichiens; ils avaient tort les uns et les autres. Le général saxon qui avait fait le projet de cette évasion, était le seul coupable; il avait sans doute consulté des cartes fautives; il n'avait jamais été sur les lieux, dont la situation lui était inconnue; car quel homme sensé choisira pour sa retraite un défilé qui passe par des rochers escarpés dont l'ennemi est le maître? Ces lieux, tout à fait contraires par leur position aux manœuvres que les Autrichiens et les Saxons avaient dessein d'y faire, furent les vraies causes des malheurs que ces derniers y éprouvèrent; tant l'étude du terrain est importante, tant la situation des lieux décide des entreprises militaires et de la fortune des États. Le roi de Pologne fut du haut du Kœnigstein spectateur de la situation déplorable où se trouvaient ses troupes, manquant de pain, entourées d'ennemis, et ne pouvant pas même, par une résolution désespérée, se faire jour aux dépens de leur sang, parce que toute ressource leur était ôtée; pour ne les point voir périr de faim et de misère, il fut obligé de consentir qu'elles se rendissent prisonnières de guerre, et qu'elles missent bas les armes.

1) Ou croates.

Le comte Rutowsky fut chargé de dresser cette triste capitulation. Tout ce corps se rendit, et les officiers s'engagèrent sur leur honneur à ne plus servir contre les Prussiens durant cette guerre; comme on comptait sur leur parole, on les relâcha. Pour ne point humilier un ennemi vaincu, le roi fit rendre au roi de Pologne les drapeaux, les étendards et les timbales qui appartenaient à ces troupes; il consentit aussi d'accorder la neutralité à la forteresse de Kœnigstein.

L'armée saxonne qui venait de se rendre, était forte de 17000 hommes; l'artillerie qu'on prit, passa 80 pièces de canon.

3. COMBAT DE REICHENBERG.

le 21 avril 1757.

BATAILLE DE PRAGUE.

le 6 mai 1757.

Le prince de Bévern était entré le 29 avril en Bohême, en s'avançant par Krottau et Kratzau sur Machendorf; sa cavalerie battit en marche un détachement autrichien, qui s'avançait pour faire une reconnaissance. L'ennemi avait pris à Reichenberg une position avantageuse; le comte de Kœnigsegg commandait ce corps, dont on évaluait la force à 28,000 combattants. Ce fut le 21 avril que le prince de Bévern se mit en mouvement pour l'attaquer; il s'avança sur deux colonnes, prenant le chemin de Habendorf vers l'armée ennemie; il fallait passer une chaussée pour y arriver. Ce défilé, que les ennemis ne pouvaient défendre avec la mousqueterie, n'arrêta guère les Prussiens. Au delà de ce passage se trouvait le corps de M. de Kœnigsegg, auquel il avait donné la forme d'un cercle. La cavalerie autrichienne occupait le centre de ce cercle, et se trouvait

rangée en trois lignes sur une petite plaine, enchâssée entre les deux ailes d'infanterie qui allaient en avançant, le dos appuyé à d'épaisses forêts, ayant en quelques endroits des abatis devant elle, et des redoutes garnies d'artillerie dont le feu protégeait la cavalerie. La droite du prince de Bévern attaqua la gauche de l'ennemi; 15 escadrons prussiens chargèrent en même temps cette cavalerie impériale dans la plaine, et la mirent en déroute. Le prince de Wurtemberg [1]) y fit des prodiges de valeur. Alors M. de Lestwitz attaqua la droite de l'ennemi et les redoutes qui couvraient Reichenberg, et quoiqu'il traversât différents défilés avant que d'y arriver, néanmoins le régiment de Darmstadt, commandé par le colonel de Hertzberg, força ces redoutes, et obligea l'ennemi à prendre la fuite; on le poursuivit de hauteur en hauteur jusqu'à Rochlitz et à Dœrffel; la difficulté de ce terrain montueux, et l'impossibilité qu'il y a que des troupes qui veulent demeurer en ordre, puissent atteindre un ennemi qui fuit à la débandade, empêchèrent le prince de Bévern, de ruiner entièrement ce corps. Les Autrichiens perdirent environ 1,800 hommes à cette action, dont 800 furent pris par le prince de Bévern. La perte des Prussiens ne passa pas 300 hommes, parce que l'ennemi ne leur avait pas opposé une résistance opiniâtre. Le prince de Bévern suivit à Liebenau M. de Kœnigsegg, où un défilé impraticable, derrière lequel ce général avait formé son monde, l'empêcha de tenter de nouvelles entreprises.

De ce côté les Prussiens n'auraient pu pénétrer en Bohême, si le maréchal de Schwérin, en survenant, ne les eût secondés à propos. L'armée de Silésie fut la pre-

1) Frédéric-Eugène, fils cadet de Charles-Alexandre, duc de Wurtemberg, naquit le 21 janvier 1732; il se distingua à plusieurs reprises pendant la guerre de Sept-Ans au service de Frédéric II, et mourut à Stuttgart dans la nuit du 22 au 23 déc. 1797.

mière qui entra en Bohême le 18 avril; elle déboucha dans ce royaume par cinq différents chemins: une de ces colonnes qui se dirigeait sur Schatzlar, pensa y surprendre les princes de Saxe, qui s'y trouvaient: celle qui prenait la route de Guldene-Else, rencontra 300 pandoures qui, d'un rocher escarpé, défendaient le passage aux Prussiens; M. de Winterfeldt[1]) trouva le moyen de fair gravir contre ces rocs quelques troupes, qui prirent ces pandoures à dos, et les passèrent au fil de l'épée: les trois autres colonnes, qui débouchèrent par le comté de Glatz, n'ayant point rencontré d'ennemis sur leur chemin, joignirent toutes le maréchal de Schwérin à Kœnigshof. Ce maréchal ayant des nouvelles de ce qui s'était passé du côté du prince de Bévern, se porta derrière M. de Kœnigsegg, qu'il pensa surprendre dans son camp de Liebenau; les Autrichiens décampèrent en hâte, et voulurent diriger leur marche sur Jung-Bunzlau; M. de Schwérin les y prévint encore, et s'empara en même temps du magasin considérable que les ennemis avaient formé à Kosmanos. Ce fut à cet endroit où le corps de la Lusace joignit l'armée de Silésie. Cependant M. de Kœnigsegg s'avançait à grandes journées vers Prague; le maréchal le suivit à Bénateck, d'où il détacha pour talonner[2]) l'ennemi de plus près, M. de Wartenberg[3]), qui défit près d'Alt-Bunzlau l'arrière-garde autrichienne, forte de 1,500 hommes, dont le plus grand nombre fut tué ou pris; mais ce brave général, un des meilleurs officiers de

1) Jean-Charles de Winterfeldt naquit à Vanselow, dans la Poméranie citérieure. Il mourut le 8 septembre 1757 des suites d'une blessure qu'il avait reçue la veille au combat sur le Holzberg, près de Gœrlitz.

2) Poursuivre de près.

3) Hartwig-Charles de Wartenberg, général et chef d'un régiment de hussards, naquit en 1711 et mourut le 2 mai 1757.

cavalerie de l'armée, y perdit la vie, et fut universellement regretté. M. de Fouqué [1]) marchant alors avec l'avant-garde du maréchal à Bunzlau, s'y arrêta jusqu'au 4 mai, pour rétablir les ponts de l'Elbe, que l'ennemi avait rompus pour assurer sa retraite. Le même jour le maréchal fit passer la rivière à son armée et se campa à un mille et demi de Prague.

Une partie des troupes que M. de Piccolomini avait commandées l'année précédente, n'était pas encore assemblée; le maréchal Daun [2]) en avait reçu le commandement après la mort du premier. Sur le bruit des différentes invasions des Prussiens, ce maréchal reçut ordre de rassembler son armée, et de la mener droit à Prague; M. de Browne l'attendait avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyait que toutes les forces des Prussiens allaient incessamment fondre sur lui. Le roi était instruit de la marche du maréchal Daun; mais son armée ne pouvait rien entreprendre contre M. de Browne, qui était couvert par la Moldau et par la ville de Prague; d'ailleurs les choses en étaient venues au point, que le sort des deux armées devait nécessairement se décider par une bataille; et puisqu'on ne pouvait l'engager qu'à l'autre rive de la Moldau, le roi résolut d'attaquer M. de Browne avant sa jonction avec M. Daun. Pour cet effet on construisit un pont sur la Moldau près de Selz, et le roi le passa à la

1) Henri-Auguste baron de la Motte-Fouqué, naquit à la Haie en 1698 d'une ancienne famille originaire de la Normandie, et qui avait quitté la France pour cause de religion. Il fut fait prisonnier à la journée de Landshut en Silésie, et ne recouvra sa liberté qu'après la paix de 1763. Il mourut en 1774.

2) Léopold-Joseph-Marie, comte de Daun, naquit en 1705 et mourut en 1766. C'est lui qui remporta sur Frédéric-le-Grand la fameuse bataille de Kollin dont il sera parlé ci-après.

tête d'un détachement de 20 bataillons et de 40 escadrons; c'était le 5 mai. Ce prince eut le temps de reconnaître la position des ennemis; il trouva le front de M. de Browne d'un trop difficile abord pour l'attaquer, et s'aperçut qu'en tournant la droite des ennemis, le terrain présentait un aspect plus avantageux pour un engagement. Le lendemain de grand matin les deux armées prussiennes se joignirent à la portée du canon des ennemis; on résolut de les attaquer tout de suite. La gauche des Autrichiens s'appuyait sur la montagne de Ziska, et se trouvait protégée par les ouvrages de Prague; un ravin de plus de cent pieds de profondeur couvrait son front; la droite se terminait sur une hauteur, au pied de laquelle se trouve le village de Sterboholy. Pour rendre plus égal le combat qu'on méditait, il fallait contraindre M. de Browne à abandonner une partie de ces montagnes, et de longer dans la plaine. A cette fin le roi changea son ordre de bataille: l'armée avait défilé en colonnes rompues; on la mit sur deux lignes, et on la fit marcher par la gauche, en prenant le chemin de Postschernitz. Dès que M. de Browne s'aperçut de ce mouvement, il prit sa réserve de grenadiers, sa cavalerie de la gauche et la seconde ligne d'infanterie, avec lesquelles il côtoya les Prussiens, en tenant une ligne parallèle. C'était précisément ce qu'on voulait. L'armée du roi poussa à Bichowitz par des défilés et des marais qui séparèrent un peu les troupes; la cavalerie prussienne fila au travers de ce village, où elle trouva une plaine bornée par un étang qui lui présentait précisément la distance qu'il lui fallait pour se former, et, emboîtée entre ce village et cet étang, ses flancs se trouvaient à l'abri d'insulte; elle attaqua vigoureusement la cavalerie autrichienne; après trois charges consécutives, elle l'enfonça, et la mit entièrement en déroute. A peine 10 bataillons

de la gauche furent-ils formés avant que la seconde ligne pût les joindre, qu'ils attaquèrent l'ennemi avec plus de précipitation et de courage que de prudence; ils essuyèrent un feu d'artillerie prodigieux, et furent repoussés, mais non assurément avec honte, car les plus braves officiers et la moitié des bataillons étaient couchés sur le carreau. Le maréchal de Schwérin, qui, malgré son grand âge, conservait encore tout le feu de sa jeunesse, voyant avec indignation des Prussiens repoussés, et saisissant un drapeau, se mit à la tête de son régiment, le conduisit à la charge, et fit des efforts de valeur extraordinaires; mais comme il n'y avait point encore de troupes pour le soutenir, il succomba et fut tué, terminant ainsi une vie glorieuse par une mort qui la couvrait d'un nouveau lustre. La seconde ligne arriva sur ces entrefaites; le roi attira encore à lui le prince Ferdinand de Brunswick avec quelques régiments, et le combat se rétablit d'autant plus facilement que M. de Treskow avec sa brigade, qui était un peu plus à droite avait percé la ligne des ennemis. Le roi fit alors avancer le régiment de Charles et de Jeune-Brunswick, joignit M. de Treskow, et avec ce corps il poussa l'infanterie autrichienne au delà de ses tentes, qu'elle n'avait pas eu le temps d'abattre. Dès ce moment la déroute devint générale à la droite des ennemis; on demanda de la cavalerie, pour profiter de ce désordre; malheureusement les hussards et les dragons étaient tombés sur une partie du bagage de l'ennemi qui s'enfuyait, et ils arrivèrent trop tard pour charger l'infanterie, qui, sans cette circonstance, aurait toute été prise ou passée au fil de l'épée. Cela n'empêcha pas le roi de poursuivre vivement l'ennemi. On envoya M. de Puttkammer avec les hussards vers la Sazawa, où s'était sauvée une partie des fuyards, et avec le gros des troupes on s'avança vers le Wische-

rad, de sorte que la gauche des Autrichiens était entièrement coupée de la droite.

La droite de l'armée du roi n'était point destinée à combattre, à cause de ce profond ravin dont nous avons parlé, qui était devant elle, et du désavantage que le terrain lui donnait; mais elle ne laissa pas d'être engagée par l'imprudence de M. de Manstein, qu'un courage trop bouillant emportait quelquefois. Cette valeur fougueuse, qui s'embrasait à la vue de l'ennemi, le fit avancer sans qu'il en eût reçu l'ordre; il attaqua l'ennemi tout de suite. Le prince Henri[1]) et le prince de Bévern, qui, en désapprouvant sa conduite, ne voulurent cependant pas l'abandonner, furent forcés de le soutenir; l'infanterie prussienne gravit contre des rochers escarpés, défendus par toute la gauche des Autrichiens et par une nombreuse artillerie. Le prince Ferdinand de Brunswick s'apercevant que le combat s'engageait de ce côté-là, et devenant d'ailleurs inutile à la gauche où il n'y avait plus d'ennemis vis-à-vis de lui, prit les Autrichiens en flanc et à dos: ce secours seconda si à propos les efforts du prince Henri, qu'il s'empara de trois batteries des ennemis, et qu'il les poursuivit de montagne en montagne. Les vaincus, coupés de la Sazawa par le corps du roi derrière eux au village de Michle, ne virent d'autre salut pour eux que de se jeter dans la ville de Prague; ils tentèrent de se sauver du côté du Wischerad, où la cavalerie du roi les repoussa à trois reprises; ils essayèrent aussi d'échapper du côté de Kœnigsaal, mais encore ils en furent empêchés par le maréchal de Keith, dont l'armée occupait toutes les hauteurs au pied desquelles ils devaient passer. On savait à la vérité que des fuyards

1) Frère de Frédéric II, né en 1726, mort en 1802.

de l'armée impériale s'étaient jetés dans Prague; toutefois on en ignorait le nombre, de sorte que l'on se contenta d'investir la ville aussi bien que l'obscurité et l'espèce de confusion qui suit les victoires, purent le permettre. Cette bataille, qui s'engagea vers les 9 heures du matin, dura, y compris la poursuite, jusqu'à 8 heures du soir. Ce fut une des plus meurtrières de ce siècle: les ennemis y perdirent 24,000 hommes, dont 5,000 furent faits prisonniers, parmi lesquels 30 officiers; on leur prit d'ailleurs 11 étendards et 60 pièces de canon: la perte des Prussiens monta à 18,000 combattants, sans compter le maréchal de Schwérin, qui seul valait au delà de 10,000 hommes. Sa mort flétrissait les lauriers de la victoire, achetée par un sang trop précieux. Ce jour vit tomber les colonnes de l'infanterie prussienne: MM. de Fouqué et de Winterfeldt furent dangereusement blessés: là perdirent la vie MM. de Hautcharmoy, MM. de Goltz, le prince de Holstein, M. de Manstein, d'Anhalt, et nombre de vaillants officiers et de vieux soldats, qu'une guerre sanglante et cruelle ne donna pas le temps de remplacer.

4. BLOCUS DE PRAGUE. — BATAILLE DE KOLLIN.

le 18 juin 1757.

Le lendemain le roi envoya M. de Krockow à Prague, pour sommer la ville de se rendre; ce général fut bien étonné d'y trouver le prince Charles de Lorraine, et d'apprendre avec certitude que 4,000 Autrichiens, sauvés de la bataille, étaient enfermés dans ses murs. Cette nouvelle obligea le roi à prendre des mesures différentes; il s'empara de la montagne de Ziska, où se campa la droite de l'armée, d'où le front, en occupant toutes les vignes qui regardent Prague, allait par Michle aboutir à

Podoli sur la Moldau. On y construisit un pont, pour avoir la communication assurée de ce côté-là avec le maréchal Keith, et on en fit un de même à Branick sur la Moldau-Inférieure. La ville de Prague ne saurait être considérée comme une place de guerre; située dans un fond, elle est entourée par des vignes et des rochers qui la dominent également de tous les côtés; ses fossés sont secs, les ouvrages revêtus d'une maçonnerie légère, les parapets en beaucoup d'endroits trop minces, les courtines trop longues; tous ces ouvrages avaient été si fort négligés pendant la paix, qu'en différents endroits ils étaient exposés à l'insulte; mais la garnison ne l'était pas; pour l'attaquer en forme, il fallait une armée plus nombreuse que la prussienne, surtout après les détachements qu'on avait été obligé de faire, et dont nous aurons lieu de parler incessamment. Ces raisons firent que le roi se contenta de bloquer la ville, en essayant de prendre la garnison par la famine. On se flatta de mettre le feu par un bombardement aux magasins; on fit venir des mortiers et du canon; on établit trois grandes batteries, l'une à la montagne de Ziska, l'autre devant Michle, et la troisième du côté du maréchal Keith vers le Strohhoff; mais tout cela fut inutile: la ville avait des bastions casematés, où les vivres trouvèrent un abri contre tous les efforts de l'artillerie prussienne.

Pendant que ces arrangements se faisaient autour de Prague, le maréchal Daun s'était avancé avec son corps à Bœhmisch-Brod. D'abord le roi lui opposa M. de Ziethen, et peu de temps après le prince de Bévern, qui, se trouvant à la tête de 20,000 hommes, se porta premièrement à Kaurzim, puis à Kuttenberg, faisant toujours reculer devant lui le maréchal Daun; celui-ci se retira jusqu'à Habern; mais chaque pas qu'il faisait en arrière, l'approchait de ses secours, et lui donnait le moyen d'at-

tirer à lui les débris de la bataille de Prague, qui, s'étant sauvés au delà de la Sazawa, purent le joindre. D'un autre côté le roi fit partir pour l'Empire le colonel Mayer avec ses volontaires et environ 500 hussards, pour donner l'épouvante aux princes d'Allemagne, retarder la réunion de l'armée des Cercles [1]), et en même temps pour alarmer les pédants [2]) de Ratisbonne, dont l'éloquence insultante violait toutes les règles de la bienséance. Mayer entra dans l'évêché de Bamberg; de là il s'étendit vers Nuremberg; il fit déserter de Ratisbonne ces députés arrogants, qui se croyaient les juges des rois, et de là il pénétra dans le Haut-Palatinat. L'électeur de Bavière et plusieurs princes, à qui cette irruption donna de l'inquiétude, députèrent vers le roi, pour traiter de leurs intérêts; enfin tout l'Empire aurait abandonné le parti de l'impératrice-reine [3]), si une de ces révolutions ordinaires à la guerre et qui entrent dans les jeux de la fortune, n'eût traversé la prospérité des Prussiens. Cependant le blocus de Prague continuait; on bombardait la ville; mais les Autrichiens faisaient des sorties fréquentes. Un jour ils voulurent attaquer les batteries du Strohhoff. Le prince Ferdinand de Prusse [4]) y accourut et les repoussa jusqu'à leur chemin couvert avec une perte de 1,200 hommes. Une autre fois ils tentèrent une sortie du côté du Wischerad, avec si peu de précaution et de prévoyance, que

1) On entend par Cercles de l'Empire germanique l'ancienne division du corps politique de l'Allemagne.

2) Il faut entendre ici par le mot „pédant" les députés de l'Empire qui s'étaient assemblés dans la ville de Ratisbonne, par ordre de l'impératrice-reine, pour délibérer sur les mesures répressives qu'il y aurait à prendre contre l'agrandissement de la Prusse.

3) Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême, impératrice d'Allemagne, née à Vienne, le 13 mai 1717, morte le 29 nov. 1780.

4) Frère cadet de Frédéric II, né en 1730, mort en 1813.

prêtant le flanc à des batteries prussiennes placées vers Podoli, le canon les fit rentrer dans Prague dans le plus grand désordre. Une autre fois le prince de Lorraine fit avec 4,000 hommes une sortie du Petit-Côté [1]; ces troupes prirent une flèche défendue par 50 soldats, mais bientôt M. de Retzow les repoussa et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville. Les Prussiens eurent à combattre dans ce siége les ennemis et les éléments; un orage violent et des nuages qui crevèrent, grossirent subitement les eaux de la Moldau; leur impétuosité brisa le pont de Branick, le courant l'entraîna vers le pont de Prague; les ennemis en enlevèrent 24 pontons, mais 20 autres leur échappèrent, et à Podoli on les recouvra. Le grand nombre de bombes que les Prussiens avaient jetées dans Prague, avaient considérablement endommagé certains quartiers de la ville; le feu avait même consumé une boulangerie des ennemis; les déserteurs déposaient unanimement que les vivres commençaient à manquer, et qu'au lieu de viande de boucherie, la garnison se nourrissait de chair de cheval. Il était fâcheux qu'on ne gagnât rien contre cette ville, ni par la force, ni par la ruse, et qu'il fallût tout attendre du bénéfice du temps; il n'y avait que la famine et le désespoir qui pussent forcer le prince de Lorraine à se faire jour l'épée à la main à travers les assiégeants; car ils étaient fortifiés dans leurs quartiers de manière à l'obliger, après quelques efforts inutiles, à se rendre.

Le projet de prendre Prague avec l'armée qui la défendait, aurait cependant réussi, si on avait pu lui donner le temps de parvenir à sa maturité; mais il fallut s'opposer au maréchal Daun, il fallut se battre, et l'on fut malheureux. Nous avons laissé le prince de Bévern

1) Nom d'un des quatre quartiers de Prague, dit en allemand kleine Seite.

campé à Kuttenberg, et le maréchal Daun à Habern; ce maréchal y fut joint par tout ce que la cour put tirer des garnisons des pays héréditaires et des troupes de la Hongrie, outre les fuyards de la bataille de Prague, en sorte que son armée, composée au commencement de la campagne de 14,000 hommes, se trouvait forte alors de 60,000 combattants. L'accroissement de cette armée dérangeait toutes les combinaisons précédentes des projets du roi; il fallait nécessairement renforcer le prince de Bévern, pour qu'il pût au moins se soutenir contre une armée du triple supérieure à la sienne; d'un autre côté, il était dangereux d'affaiblir l'armée du siége, qui avait une vaste circonférence à défendre, et qui pouvait être attaquée d'un jour à l'autre par 40,000 hommes renfermés dans cette ville. On trouva cependant moyen en économisant les postes, en fortifiant les uns, en resserrant les autres, de faire une épargne de 10 bataillons et de 20 escadrons. Ce détachement pouvait s'éloigner, mais ce ne devait pas être pour longtemps, ou le blocus en aurait souffert. Pour que l'on prît Prague et l'armée qui la défendait, il était indispensable d'éloigner le maréchal Daun de cette contrée, parce que les troupes employées à en faire la circonvallation, quoique bien postées pour repousser des sorties, n'étaient que sur une ligne, et ne pouvaient défendre leur front et leur dos en même temps; et parce qu'en se laissant resserrer autour de Prague, les Prussiens auraient manqué de subsistances, la cavalerie étant déjà obligée d'aller chercher le fourrage à 4 ou 5 milles du camp. Ces considérations importantes déterminèrent le roi à se mettre en personne à la tête de ce détachement, pour joindre le prince de Bévern, et juger sur les lieux du parti qu'il serait plus convenable de prendre. Le roi partit le 13 juin de Prague; M. de Treskow fut détaché en même temps pour

nettoyer les bords de la Sazawa, que les troupes légères du maréchal Daun commençaient à infester. Le roi poursuivit sa marche par Schwarz-Kosteletz à Malotitz, où il fut joint par M. de Treskow, qui avait pris une route à droite. L'intention du roi était d'arriver à Kollin, pour se joindre au prince de Bévern; il trouva devant lui un corps considérable, qui campait à Zasmuk; c'était M. de Nadasti [1]), qui avait pris cette position, par laquelle il coupait déjà en quelque manière le prince de Bévern de l'armée prussienne. Bientôt on découvrit de loin sur le chemin de Kollin deux colonnes qui prenaient la route de Kaurzim; on apprit par ceux qui allèrent les reconnaître, que c'était le prince de Bévern qui venait se joindre aux troupes du roi. Le jour tombait, la nuit survint avant l'arrivée du prince, de sorte que l'on se contenta de faire camper les troupes autant que l'obscurité voulut le permettre. On fut étonné du mouvement du prince de Bévern, auquel on ne s'attendait pas; il se fit à l'occasion de ce qui s'était passé la veille; il avait été attaqué le 13 à Kuttenberg par M. de Nadasti, qu'il avait repoussé, en même temps que le maréchal Daun avait fait un mouvement sur son flanc, qui l'avait obligé, pour ne point être tourné, de quitter sa position de Kuttenberg, et de prendre celle de Kollin; là il reçut des avis que les Autrichiens campés à Wissoka se préparaient à l'attaquer le lendemain; pour n'en point courir le risque, il aima mieux aller au-devant du détachement prussien, qu'il savait en marche pour le renforcer. On voulut le lendemain reconnaître le chemin de Wissoka, pour juger de la disposition où se trouvaient les ennemis; cependant on ne put y réussir, à cause de l'épaisseur des forêts et

---

1) François comte de Nadasti, descendant d'une des plus anciennes familles de Hongrie, né en 1708, mort en 1787.

du nombre des pandoures qui les remplissaient. Le même jour 4,000 cravates attaquèrent un convoi qui venait de Nimbourg à l'armée; il était escorté par 200 fantassins aux ordres de M. de Billerbeck, major dans le régiment Henri; ce brave officier se défendit 3 heures contre le le nombre qui l'assaillait, jusqu'à l'arrivée du secours qui le dégagea, sans avoir perdu la plus petite partie de son convoi, et l'on ne trouva, à dire à son monde, que 7 blessés; ce qui est une perte peu considérable, si l'on fait attention au corps qui l'attaqua. D'aussi petits détails ne deviennent dignes de l'histoire qu'autant qu'ils peuvent servir d'exemple pour prouver ce que peuvent à la guerre la valeur et la fermeté, soutenues par une bonne disposition. Le terrain où les Prussiens étaient campés n'était pas assez avantageux pour qu'on pût y attendre l'ennemi avec sûreté; le roi voulait se porter avec l'armée à Swoyschitz, dont les environs sont susceptibles de défense; mais à peine l'armée se fut-elle mise en marche pour prendre cette position, qu'on vit paraître celle du maréchal Daun, qui se forma près de Swoyschitz en une espèce de triangle, dont la gauche tirait vers Zasmuk et la droite vers l'Elbe; le front vis-à-vis de Kaurzim et de Malotitz était couvert par une prairie bourbeuse, à travers laquelle serpentait un ruisseau marécageux. Ce mouvement des ennemis produisit un changement nécessaire dans la disposition des Prussiens; l'armée prit une autre direction; elle gagna plus vers la gauche et s'approcha de Nimbourg; elle se campa ayant Planian vers la gauche de son front, et à sa droite Kaurzim, où l'on jeta un bataillon pour assurer le flanc de l'armée. On rencontra près de Planian un corps d'Autrichiens, dont l'intention ne pouvait être que de s'emparer du dépôt que les Prussiens avaient à Nimbourg; on contraignit ce corps à se replier, et il prit poste sur une hauteur derrière *Planian*, où il demeura la nuit. La situation du

roi devenait de jour en jour plus critique et plus embarrassante; sa position ne valait rien: son camp était étroit, et s'appuyait contre des montagnes; son front se trouvait à la vérité inabordable par le marais et le ruisseau qui séparaient les deux armées; mais il n'en était pas de même de la droite, mal appuyée à Kaurzim, et que le maréchal Daun était maître de tourner, dès qu'il le voudrait, en se portant de Zasmuk sur Malotitz. Si les ennemis eussent fait ce mouvement, toute l'armée était prise en flanc et battue sans ressource. Il se présentait d'autre part une multitude d'objets à remplir, trop contraires pour qu'il fût possible de les concilier tous, et l'on ne pouvait en négliger aucun sans un préjudice considérable. Il fallait couvrir les magasins de Brandeis et de Nimbourg, d'où l'armée d'observation tirait son pain; il fallait protéger le blocus de Prague, en empêchant avec un corps faible une armée supérieure du double d'y détacher des troupes, ou d'en approcher. Plus l'infériorité des Prussiens devenait sensible, plus ils avaient à craindre à la longue d'essuyer quelque échec considérable; car en supposant même qu'ils eussent pu se soutenir dans le camp où ils étaient, il ne leur en était pas moins impossible d'empêcher le maréchal Daun d'envoyer un gros détachement, qui, longeant les bords de Sazawa, serait venu à dos des corps prussiens qui campaient entre Branick et Michle, et cette armée du siége, attaquée par derrière pendant que de la ville le prince de Lorraine aurait fait une sortie, se serait trouvée entre deux feux, et aurait par conséquent été totalement battue. Si le roi, prenant un autre parti, eût trouvé convenable de se retirer à Kosteletz ou à Bœhmisch-Brod, il y trouvait des camps plus avantageux; mais les inconvénients dont nous venons de parler n'en subsistaient pas moins; car en s'approchant de l'Elbe, on couvrait les magasins; en

laissant le chemin libre vers Prague, et en tirant plus vers la Sazawa, on protégeait mieux le siége, et l'on découvrait les dépôts, dont la perte s'en serait promptement suivie, sans compter qu'en perdant du terrain où il y avait du fourrage, l'armée en se retirant se resserrait dans un pays épuisé et où les vivres avaient été consumés d'avance. Il se présentait d'autres considérations plus fortes encore. Le maréchal Daun commandait une armée de 60,000 hommes que l'impératrice-reine avait rassemblée à grands frais; était-il à présumer qu'on souffrît impunément à Vienne, ayant autant de troupes en Bohême, que les Prussiens fissent dans Prague le prince de Lorraine et 40,000 hommes prisonniers de guerre en présence de cette armée? On savait même que le maréchal Daun avait ordre de tout risquer pour délivrer le prince de Lorraine. Il s'agissait donc proprement de se déterminer, ou à laisser aux ennemis la liberté d'attaquer les troupes prussiennes dans leur poste, ou à les prévenir et à les attaquer soi-même. Ajoutons à ces considérations que depuis que le maréchal Daun se trouvait fort, il était impossible de prendre Prague sans gagner une seconde bataille, et qu'il aurait été honteux pour les armes d'en lever le siége à l'approche de l'ennemi, vu que tout ce qui pouvait arriver de pis c'était d'abandonner cette entreprise, au cas que l'ennemi remportât la victoire. Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, une raison plus importante encore obligeait d'en venir à une décision; c'est qu'en gagnant encore une bataille, le roi prenait sur les Impériaux une entière supériorité. Les princes de l'Empire, déjà incertains et indécis, l'auraient conjuré de leur accorder la neutralité. Les Français se seraient trouvés dérangés et peut-être arrêtés dans leurs opérations en Allemagne. Les Suédois en seraient devenus plus pacifiques et plus circonspects.

La cour de Pétersbourg même aurait fait des réflexions, parce que le roi se serait vu dans une situation de pouvoir envoyer sans risque des secours à son armée de Prusse, et même à celle du duc de Cumberland [1]). Voilà quels furent les motifs importants qui engagèrent le roi à attaquer le lendemain le maréchal Daun dans son poste.

On se mit en marche le 18 juin de grand matin. M. de Treskow avec l'avant-garde délogea d'abord ce corps ennemi qui s'était campé la veille sur les hauteurs derrière Planian; ce début était nécessaire pour nettoyer le chemin de Kollin, sur lequel l'armée devait marcher en deux colonnes. Elle défila sur deux lignes par la gauche vis-à-vis de celle des ennemis. Le maréchal Daun, qui découvrit ce mouvement, changea aussitôt son front, et marchant par sa droite, longea la croupe des montagnes qui vont vers Kollin. M. de Nadasti s'était placé devant l'armée du roi avec 4 à 5,000 hussards, qu'un corps de cavalerie poussait d'espace en espace, ce qui ralentit la marche des colonnes. On continua de presser ainsi ces troupes légères, jusqu'à ce qu'on eût gagné une éminence qu'il fallait occuper nécessairement pour attaquer l'ennemi. Comme les troupes n'arrivèrent pas aussi promptement pour le bien des affaires qu'il aurait été à désirer, le roi profita de ce temps pour assembler les officiers généraux, et pour convenir avec eux de la disposition de la bataille. Une auberge se trouvait sur le chemin que tenaient les troupes; l'on y découvrait distinctement l'ordre dans lequel le maréchal Daun avait rangé ses troupes, et toutes les parties du terrain sur lequel il fallait agir. Ce fut dans ce lieu-là qu'on prit les

1) Guillaume-Auguste, duc de Cumberland, fils de George II, roi d'Angleterre, né en 1721, mort en 1765.

mesures suivantes: il fut résolu d'attaquer la droite de l'ennemi, parce qu'elle était mal appuyée, et parce que c'était l'endroit le plus accessible; le front des Autrichiens s'étendait sur des rochers escarpés, au pied desquels des villages dans la plaine étaient remplis de pandoures; mais plus ils étaient inexpugnables dans cette partie, moins ils l'étaient à leur droite; l'endroit par lequel la gauche des Prussiens devait attaquer, était une hauteur qu'ils occupaient déjà; de là se présentait un cimetière isolé, garni de cravates et qu'il fallait emporter; ensuite en tournant un peu plus à gauche on prenait l'armée du maréchal Daun à dos et en flanc. Pour soutenir cette attaque, il fallait la nourrir de toute l'infanfanterie prussienne qui se trouvait dans l'armée; par cette raison, le roi se proposa de refuser entièrement la droite aux ennemis, et défendit sévèrement aux officiers qui la commandaient de dépasser le grand chemin de Kollin; cela était d'autant plus sensé, que la partie de l'armée autrichienne postée vis-à-vis de cette droite, occupait un terrain inabordable. Si la position que le roi avait prescrite à ses troupes avait été observée, il aurait été maître durant l'action de faire filer selon le besoin des bataillons, pour soutenir les brigades qui avaient la première attaque. Outre ce que nous venons de dire, M. de Ziethen eut ordre de tenir tête à M. de Nadasti avec 40 escadrons, pour qu'il ne troublât pas l'infanterie prussienne dans ses opérations; le reste de la cavalerie fut placé en réserve derrière les lignes. Lorsque tout fut réglé, M. de Hulsen partit à la tête de 7 bataillons et de 14 pièces d'artillerie, pour engager l'action; des 24 bataillons qui restaient, 6 formèrent la seconde ligne et les 17 autres, la première. Telle fut cette disposition, qui aurait rendu les Prussiens victorieux, si elle avait été suivie; mais voici ce qui arriva. M. de Ziethen at-

taqua le corps de Nadasti dont la déroute fut générale; il le poursuivit jusqu'à Kollin, de sorte qu'il fut séparé des Autrichiens, et que de toute la journée il ne fut plus à portée de nuire aux entreprises du roi. A une heure après midi M. de Hulsen attaqua le cimetière, et le village [1]) de la hauteur, où il ne rencontra pas grande résistance; il se rendit maître ensuite de deux batteries, chacune de 12 pièces de canon. Tout succédait aux vœux des Prussiens dans cette première attaque; mais voici les fautes qui causèrent la perte de la bataille. Le prince Maurice, qui conduisait la gauche de l'infanterie, au lieu de l'appuyer derrière ce village que M. de Hulsen venait d'emporter, la forma à mille pas de cette hauteur; cette ligne était en l'air; le roi s'en aperçut, et la mena près du pied de cette hauteur; en même temps on entendit un feu assez vif à la droite. Obligé de se hâter et ne pouvant faire autrement, il remplit les vides qui se trouvaient dans sa ligne par les bataillons de la seconde; il se rendit aussitôt à la droite, pour savoir de quoi il était question; il trouva que M. de Manstein, qui avait engagé sa brigade si mal à propos à la bataille de Prague, venait de retomber dans la même faute; il avait aperçu des pandoures dans un village [2]) proche du chemin que la colonne tenait; il lui prend fantaisie de les en déloger; il entre contre ses ordres dans le village, en chasse l'ennemi, le poursuit, et se trouve sous le feu de mitraille des batteries autrichiennes; à son tour, on l'attaque, et la droite de l'infanterie marche à son secours. Lorsque le roi arriva sur les lieux, l'affaire était si sérieusement engagée, qu'il n'y avait plus moyen de reti-

1) Krzeczhorz.

2) Chotzemitz.

rer les troupes sans être battu; bientôt la gauche entra également en jeu, ce que les généraux auraient pu cependant empêcher. Alors la bataille devint générale, et ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que le roi n'en pouvait être que spectateur, n'ayant pas un bataillon de reste dont il pût disposer. Le maréchal Daun profita en grand général des fautes des Prussiens; il fit filer derrière son front sa réserve, qui vint à son tour attaquer M. de Hulsen jusqu'alors victorieux; il se soutint néanmoins, et si on avait pu lui fournir 4 bataillons frais, la bataille était gagnée; il repoussa encore cette réserve autrichienne; les dragons de Normann chargèrent alors l'infanterie ennemie, la dispersèrent, et lui prirent 5 drapeaux; ils attaquèrent ensuite les carabiniers saxons, qu'ils chassèrent jusqu'à Kollin. Pendant ces entrefaites l'infanterie prussienne du centre et de la droite avait gagné quelque terrain, sans cependant avoir remporté un avantage considérable. Ces bataillons, qui tous avaient beaucoup souffert du canon et du feu des petites armes, étant fondus à moitié faisaient entr'eux des intervalles du triple plus grands qu'ils ne devaient l'être, et comme il n'y avait ni seconde ligne, ni réserve, il fallut y suppléer par des régiments de cuirassiers, qu'on plaça à quelque distance derrière ces ouvertures. Le régiment de Prusse cavalerie attaqua même un gros de l'infanterie ennemie, et l'aurait détruit, si une batterie chargée à mitraille n'eût pas joué à propos contre lui; il rebroussa chemin en confusion, et renversa les régiments de Bévern et de Henri qui étaient derrière lui; l'ennemi s'aperçut de ce désordre; il lâcha aussitôt sa cavalerie, qui, profitant de ce moment, rendit la confusion générale. Le roi voulut faire charger des cuirassiers qui étaient à portée et qui auraient pu réparer le mal en partie; il lui fut impossible de les mettre en mouvement; il eut recours à deux escadrons de Truchsess, qui prirent la cavalerie ennemie en flanc,

et la ramenèrent au pied de ses montagnes. Il n'y avait de cette ligne d'infanterie que le premier bataillon des gardes qui tînt encore à la droite; il avait repoussé quatre bataillons d'infanterie et deux régiments de cavalerie qui avaient voulu l'entourer; mais un bataillon, quelque bravoure qu'il ait, ne saurait seul gagner une bataille. M. de Hulsen, son infanterie, et quelque cavalerie qu'on lui avait envoyée, se maintenait encore sur son terrain, savoir sur cet emplacement dont il avait chassé les Autrichiens au commencement de l'action; il y resta jusqu'au soir à 9 heures, qu'il fut obgligé de se retirer, de même que l'armée. Le prince Maurice mena les troupes à Nimbourg, où il passa l'Elbe, sans qu'un seul hussard de l'ennemi le suivît. Cette action coûta au roi 8,000 hommes de sa meilleure infanterie; il perdit 16 pièces de canon, qui ne purent être transportées, les chevaux en ayant été tués. Après que le roi eut donné ses ordres aux généraux pour la retraite des troupes, il courut au plus pressé, se rendit à son armée de Prague, où il ne put arriver que le lendemain au soir, et l'on fit des dispositions pour lever le blocus de la ville, que le funeste événement de Kollin ne permettait plus de continuer.

Ce qu'il y eut de singulier dans l'action que nous venons de rapporter, fut que déjà l'infanterie autrichienne commençait à se retirer, que la cavalerie devait en faire autant, lorsque le lieutenant-colonel de Benkendorf, de son propre mouvement, attaqua l'infanterie prussienne avec ses dragons, au moment où les cuirassiers de Prusse y mirent la confusion; et où les succès firent révoquer les premiers ordres. Sans doute que l'embarras où se trouvaient les Autrichiens après une affaire aussi opiniâtre, les empêcha de poursuivre les Prussiens; cependant ils étaient victorieux. Si le maréchal Daun avait eu plus de résolution et d'activité, il est certain, que son armée

aurait pu arriver le 20 devant Prague, et que les suites de la bataille de Kollin seraient devenues plus funestes pour les Prussiens que leur défaite même.

5. LEVÉE DU BLOCUS DE PRAGUE.
le 20 juin.

COMBAT DE GABEL ET DE ZITTAU.
le 15 juillet 1757.

Le 20 de grand matin, les Prussiens levèrent le blocus de Prague. Le corps qui avait campé du côté de Michle, se retira au delà de l'Elbe par Alt-Bunzlau et Brandeis, pour se joindre à l'armée de Kollin qui campait à Nimbourg. Le corps du maréchal Keith devait se replier sur Welwarn, afin de couvrir les magasins de Leutmeritz et d'Aussig; des contre-temps s'en mêlèrent, les ponts ne furent pas enlevés assez vite, on fut obligé d'attendre, et le maréchal Keith ne put quitter son camp qu'à 11 heures. Les Prussiens de Michle étaient partis à 3 heures du matin. Le prince de Lorraine, qui eut d'abord des avis de la bataille que le maréchal Daun venait de gagner, se prépara à faire une sortie sur les troupes du maréchal Keith prêtes à lever le piquet. Il sortit du Petit-Côté et canonna vivement les deux colonnes prussiennes qui se retiraient par le couvent de la Victoire [1]; les grenadiers de l'arrière-garde calmèrent l'impétuosité des ennemis, et le prince de Prusse [2]) prit une position à Reksin, d'où il protégea la retraite des troupes. Les Prussiens n'eurent que 200 hommes tant de tués que de blessés dans cette affaire; le prince de

---

1) En allemand St. Victoria.

2) Auguste-Guillaume, frère de Frédéric II, père de Frédéric-Guillaume II, mort en 1758.

Lorraine y gagna 2 pièces de 3 livres dont les chevaux furent tués, seul trophée qu'il remporta de son expédition. Le corps avec lequel le roi avait marché à Brandeis, prit le lendemain le camp de Lissa, où il se joignit aux débris des troupes de Kollin. L'on supposait que le maréchal Daun agirait contre l'armée du roi, et le prince de Lorraine contre celle du maréchal Keith, et l'on se trompa. Les Autrichiens perdirent beaucoup de temps à faire avancer leurs magasins; au bout de huit jours les deux armées autrichiennes se joignirent à Brandeis. Le prince de Prusse prit le commandement de l'armée de Lissa, avec laquelle il marcha à Jung-Bunzlau, et bientôt à Bœhmisch-Leipa. Le roi prit le chemin de Melnick, pour se joindre au maréchal Keith avec un renfort qu'il lui amena; il passa l'Elbe à Leutmeritz: afin de ne pas perdre cependant la communication avec le prince de Prusse, il laissa le prince Henri avec un détachement sur la rive droite de l'Elbe. L'armée du roi s'étendait dans la plaine entre Leutmeritz et Lowositz; quelques bataillons occupaient le Paskopol et le défilé de Welmina; les gorges de la Saxe étaient gardées par de nouvelles levées. La ville de Leutmeritz avait servi de dépôt pour le siége de Prague; c'était le grand magasin et l'hôpital de l'armée; cette ville, située dans un fond, ne pouvait se défendre que par les camps qui occupaient les montagnes qui l'environnent; on travailla, aussitôt que les troupes y arrivèrent, à la débarrasser des malades, des munitions et de l'artillerie qu'on y gardait; quelque activité qu'on mît à presser tous ces transports, on ne put les achever que le 20 de juillet. Au commencement de ce mois M. de Nadasti s'approcha de l'armée, se campa à Gastorf vis-à-vis du corps du prince Henri, et mit tout en œuvre pour interrompre la communication que les Prussiens entretenaient entre le camp de Leutmeritz et celui de Leipa;

en quoi il n'eut pas de peine à réussir, en répandant ses pandoures dans les forêts et dans les défilés qui se trouvent en grand nombre dans cette partie de la Bohême. A la rive gauche de l'Elbe il ne parut qu'un petit corps d'Autrichiens commandé par M. Laudon [1]), qui, à la tête de 2,000 pandoures, s'était posté au pied du Paskopol, d'où il infestait les grands chemins, inquiétait les détachements et faisait des coups peu considérables. Celui qui lui réussit le mieux, devint funeste à M. de Manstein, célèbre pour avoir engagé la bataille de Prague, et avoir causé la perte de celle de Kollin. Ce général se faisait transporter en Saxe, pour y chercher la guérison de ses blessures; il était escorté par 200 hommes de nouvelles levées; Laudon l'attaque en chemin, le désordre se met dans l'escorte, Manstein sort de sa voiture, prend son épée, se défend en désespéré, et, refusant le quartier qu'on lui offre, est tué sur la place. La guerre se faisait avec plus de vigueur du côté du prince de Prusse. Le prince de Lorraine et le maréchal Daun, après s'être joints, quittèrent Brandeis et suivirent le prince de Prusse; ils se campèrent à Niemes, où ils tournaient son flanc gauche, et gagnaient sur les Prussiens une marche sur Gabel. Le général Puttkammer défendait le château de cette ville, où le prince de Prusse l'avait envoyé avec 4 bataillons pour faciliter les convois que son armée tirait de Zittau. Si le prince de Prusse eût pris le parti de marcher incontinent à Gabel, les Autrichiens n'auraient rien gagné par leur mouvement; mais le prince, qui n'en sentit pas d'abord les conséquences, demeura tranquille dans son camp, et laissa faire à l'ennemi ce qu'il lui plut. Le maréchal Daun fit partir un détachement de 20,000 hommes, qui attaqua M. de Puttkammer à Gabel; ce général, après une vigou-

1) Gédéon-Ernest Laudon, né en 1716, mort en 1790.

reuse résistance et trois jours de tranchée ouverte, n'étant point secouru, fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. Le prince de Prusse comprit l'importance de ce poste après l'avoir perdu; le droit chemin de son camp à Zittau passe par Gabel; ce chemin lui étant interdit, celui qui lui restait, passe par Rumbourg et fait un détour de quelques milles; on ne peut y passer que sur une colonne. L'armée fut obligée de le prendre; elle y perdit du bagage, et des pontons qui se brisèrent dans des chemins étroits entre des rochers. Le prince arriva à Zittau en décrivant un arc, et le maréchal Daun par la corde. M. de Schmettau [1]), qui commandait l'avant-garde des Prussiens, trouva en s'approchant de Zittau les Autrichiens établis sur l'Ekkartsberg; c'est le poste le plus important de cette contrée; il domine la ville et commande aux environs. L'armée du prince de Prusse occupa une hauteur opposée au camp des ennemis, la ville de Zittau devant sa droite entre les deux armées, sa gauche étendue sur la montagne de Hennersdorf. Le prince pouvait soutenir la ville, sans pouvoir néanmoins empêcher les Impériaux de l'insulter. Le maréchal Daun, excité par le prince Charles de Saxe, fit bombarder la ville. Zittau a des rues étroites, la plupart des toits sont en bardeau; le feu y prit, les bardeaux communiquèrent l'incendie aux différents quartiers de la ville à la fois, les maisons s'écroulèrent et les passages furent bouchés par les débris. Le prince de Prusse se vit obligé d'en retirer la garnison; les troupes qui occupaient l'extrémité opposée, ne purent regagner l'armée, ne trouvant que des flammes et des ruines sur leur passage, de sorte que le colonel Dierke avec 150 pionniers et le colonel Kleist

---

1) Le comte Charles-Christophe de Schmettau né en 1696, mort en 1775.

avec 80 soldats du margrave Henri tombèrent entre les mains des ennemis. La ville de Zittau n'étant en elle-même d'aucune conséquence, on ne fut sensible à ce malheur qu'à cause du magasin considérable qui s'y trouvait. Après qu'il eut été consumé par les flammes, l'armée du prince de Prusse ne pouvant tirer sa subsistance et son pain que de Dresde, il aurait fallu transporter ce pain de 12 milles, pour qu'il arrivât au camp; et comme il se présentait des difficultés insurmontables à ce transport, le prince fut obligé de se rapprocher de ses vivres; il décampa de Zittau sans être suivi par l'ennemi, et prit une position aux environs de Budissin (Bautzen).

6. BATAILLE DE ROSSBACH.

le 5 novembre 1757.

Le maréchal Keith trouva que les Français étaient établis à Mersebourg, et que le pont était rompu; il ne balança pas sur le parti qui lui restait à prendre; il prit quelques bataillons, et se rendit à Halle, dont il délogea les Français, et rétablit le pont qu'ils y avaient également détruit. L'armée du roi se trouvait donc alors avoir sa droite à Halle, son centre vis-à-vis de Mersebourg, et sa gauche à Weissenfels, couverte par la Saale, assurant sa communication derrière cette rivière par des corps détachés, qui veillaient également sur les démarches des ennemis. Le maréchal Keith passa le premier cette rivière proche de Halle. Sur ce mouvement, qui ne pouvait être d'aucune conséquence pour les Français, M. de Soubise [1]) abandonna tous les bords de la Saale, et se replia sur le village de Mucheln. Les Prussiens employèrent ce jour et la nuit suivante à rétablir les ponts de Weis-

1) Charles de Rohan, prince de Soubise, né en 1715, mort en 1787.

senfels et de Mersebourg; le 3, de grand matin, le roi et le prince Maurice les ayant passés, leur colonnes et celle du maréchal Keith se dirigèrent sur Rossbach, où elles avaient ordre de se joindre. Le roi se détacha pendant la marche avec quelque cavalerie, pour reconnaître la position des ennemis; elle était des plus mauvaises. Les hussards, par étourderie, poussèrent jusque dans le camp, et enlevèrent des chevaux de la cavalerie, et des soldats qu'ils arrachèrent de leurs tentes; ces circonstances, jointes au peu de précaution des généraux français, déterminèrent le roi à marcher le lendemain pour les attaquer.

L'armée quitta son camp avant la pointe du jour; toute la cavalerie faisait l'avant-garde. Lorsqu'elle arriva sur les lieux d'où on avait la veille reconnu le poste des ennemis, elle ne les y trouva plus; sans doute que M. de Soubise ayant fait réflexion sur la défectuosité de son camp, en avait changé la nuit même; il avait étendu ses troupes sur une hauteur devant laquelle régnait un ravin; sa droite s'appuyait à un bois qu'il avait fortifié d'un abatis et de trois redoutes garnies d'artillerie; sa gauche était environnée par un grand étang qu'on ne pouvait pas tourner. L'armée du roi se trouvait trop faible en infanterie pour brusquer un poste aussi formidable; pour peu que la défense eût été opiniâtre, on ne l'aurait emporté qu'en y sacrifiant 20,000 hommes. Le roi jugea que cette entreprise surpassait ses forces, et il envoya des ordres à l'infanterie de passer un défilé marécageux qui se trouvait près de là, pour prendre le camp de Braunsdorf; la cavalerie la suivit faisant l'arrière-garde. Dès que les Français virent que les troupes prussiennes se repliaient, ils firent avancer leurs piquets avec de l'artillerie, et canonnèrent beaucoup, mais sans effet. Tout ce qu'ils avaient de musiciens et de trompettes,

leurs tambours et leurs fifres se faisaient entendre, comme s'ils avaient gagné une victoire. Quelque peu agréable que fût ce spectacle pour des gens qui n'avaient jamais craint d'ennemi, il fallut, dans ces circonstances, le considérer d'un œil indifférent, et opposer le flegme allemand à la pétulance et à la gaieté française. On apprit la nuit même que l'ennemi faisait un mouvement de sa gauche à sa droite; les hussards se mirent en campagne dès la pointe du jour; ils entrèrent dans le camp que les Français venaient de quitter, et apprirent des paysans qu'ils avaient pris le chemin de Weissenfels. Peu après un corps assez considérable se forma vis-à-vis de la droite des Prussiens; il avait l'air d'une arrière-garde, ou d'une troupe qui couvre la marche d'une armée. Les Prussiens tenaient peu de compte de ce mouvement, parce que leur camp était couvert, tant le front que les deux ailes, par un marais impraticable, et qu'il n'y avait que trois chaussées étroites par lesquelles on pût venir à eux. On ne pouvait donc supposer que trois desseins à l'ennemi: celui de se retirer par Freibourg dans la Haute-Thuringe, parce que les subsistances lui manquaient; celui de prendre Weissenfels, dont cependant les ponts étaient détruits; ou enfin celui de gagner Mersebourg avant le roi, pour lui couper le passage de la Saale. Or l'armée prussienne en était beaucoup plus près que celle des Français. Cette manœuvre était d'autant moins à craindre, qu'elle menait à une bataille dont on pouvait se promettre un succès heureux, puisqu'on n'aurait point eu de poste à forcer. Le roi envoya beaucoup de partis en campagne, et attendit tranquillement dans son camp que les intentions des ennemis se fussent plus clairement développées; car un mouvement précipité, ou fait à contre-temps, aurait tout gâté. Des nouvelles, tantôt fausses, tantôt vraies, que rapportaient les bat-

teurs d'estrade [1]), entretinrent cette incertitude jusque vers midi, qu'on aperçut la tête des colonnes françaises, qui, à une certaine distance, tournaient la gauche des Prussiens. Les troupes des Cercles disparurent aussi insensiblement de leur ancien camp, de sorte que ce corps qu'on prenait pour une arrière-garde, et qui était en effet la réserve de M. de Saint-Germain, demeura seul vis-à-vis des Prussiens. Le roi fut lui-même reconnaître la marche de M. de Soubise, et fut convaincu qu'elle était dirigée sur Mersebourg; les Français marchaient très-lentement, parce qu'ils avaient formé différents bataillons en colonnes, ce qui les arrêtait chaque fois que les chemins étroits les obligeaient de se rompre. Il était deux heures lorsque les Prussiens abattirent leurs tentes; ils firent un quart de conversion à gauche et se mirent en marche. Le roi côtoya l'armée de M. de Soubise; ses troupes étaient couvertes par le marais qui vient de Braunsdorf, et qui, s'étendant à un grand quart de lieue de là, se perd à deux mille pas de Rossbach. M. de Seydlitz [2]) faisait l'avant-garde avec toute la cavalerie; il eut ordre de se glisser par des bas-fonds dont cette contrée est remplie, pour tourner la cavalerie française et fondre sur les têtes de leurs colonnes, avant qu'elles eussent le temps de se former. Le roi ne put laisser au prince Ferdinand, qui commandait ce jour-là la droite de l'armée, que les vieilles gardes de la cavalerie, qu'il mit sur un rang pour en faire montre [3]); ce qui se pouvait d'autant

1) Gens détachés pour aller à la découverte.

2) Frédéric-Guillaume de Seydlitz, célèbre général de cavalerie, né en 1722, mort en 1773.

3) Parade.

mieux, qu'une partie du marais de Braunsdorf couvrait cette droite. Les deux armées en se côtoyant s'approchaient toujours davantage. L'armée du roi tenait soigneusement une petite élévation qui va droit à Rossbach; celle des Français, qui ne connaissait pas apparemment le terrain, marchait un fond. Le roi fit établir une batterie sur cette hauteur, dont les effets devinrent décisifs dans l'action. Les Français en établirent une vis-à-vis dans un fond, et comme elle tirait de bas en haut, elle ne produisit aucun effet. Pendant qu'on prenait ces arrangements de part et d'autre, M. de Seydlitz avait tourné la droite des ennemis, sans qu'ils s'en aperçussent; il fondit alors avec impétuosité sur cette cavalerie; les deux régiments autrichiens formèrent un front, et soutinrent le choc; mais, se trouvant abandonnés par les Français, à l'exception du régiment de Fitz-James qui donna [1]), ils furent presque entièrement détruits. L'infanterie des deux armées était encore en marche, et leurs têtes n'étaient qu'à la distance de 500 pas: le roi aurait voulu gagner le village de Reichardswerben; mais comme il restait 600 pas à faire pour y arriver, et qu'on s'attendait d'un moment à l'autre à voir l'action s'engager, il y détacha le maréchal Keith avec 5 bataillons, en quoi consistait toute sa seconde ligne; le roi s'avança en même temps à 200 pas des deux lignes françaises, et s'aperçut que leur ordre de bataille était composé de bataillons en colonnes alternativement enlacés dans des bataillons étendus. Cette aile de M. de Soubise était en l'air, et la cavalerie prussienne étant occupée à poursuivre celle des ennemis, on ne put se servir que de l'infanterie pour déborder l'aile. Dans cette vue, le roi mit en ligne deux bataillons de grenadiers qui faisaient un crochet à son

1) Aller à la charge contre l'ennemi.

flanc gauche; ils eurent ordre, au moment que les Français avanceraient de faire une demi-conversion à droite, ce qui les portait nécessairement sur le flanc de l'ennemi. Cette disposition fut exécutée ponctuellement. Aussi, dès que les Français avancèrent, ils reçurent le feu de ces grenadiers en flanc, et après avoir essuyé tout au plus trois décharges du régiment de Brunswick, on vit que leurs colonnes se pressaient vers la gauche; elles eurent bientôt resserré ces bataillons étendus qui les séparaient; la masse de cette infanterie devenait de moment en moment plus grosse, plus lourde et plus confuse; plus elle se précipitait sur la gauche, plus elle était débordée par le front des Prussiens. Tandis que le désordre allait en croissant dans l'armée de M. de Soubise, le roi fut averti qu'un corps de cavalerie ennemi se présentait derrière ses troupes; il fit rassembler en hâte les premiers escadrons que l'on put trouver; à peine les eut-il opposé à ceux qui se montraient derrière son front, que ces derniers se retirèrent avec promptitude; alors les gardes du corps et les gendarmes furent employés contre l'infanterie française, qui se trouvait dans le plus grand désordre; la cavalerie l'attaqua, et l'ayant facilement dispersée, elle fit un nombre considérable de Français prisonniers. Il était six heures du soir quand ce choc se donna, le temps était couvert, et l'obscurité si grande, qu'il y aurait eu de l'imprudence à poursuivre l'ennemi, quelle que fût la confusion dans laquelle il continuait sa déroute. Le roi se contenta d'envoyer à sa poursuite différents partis de cuirassiers, de dragons et de hussards, dont aucun ne passait trente hommes. Pendant cette action dix bataillons de la droite des Prussiens avaient gardé le fusil sur l'épaule sans charger; le prince Ferdinand de Brunswick, qui les commandait, n'avait pas

quitté le marais de Braunsdorf, servant à couvrir une partie de son front; il avait chassé les troupes des Cercles qui lui étaient opposées par quelques volées de canon, et leur avait fait lâcher pied. Il n'y eut que 7 bataillons de l'armée du roi qui furent dans le feu, et tout l'engagement jusqu'à la décision ne dura qu'une heure et demie. Le lendemain, le roi partit dès la pointe du jour avec les hussards et les dragons; il suivit les traces des ennemis, qui s'étaient retirés par Freibourg. L'infanterie eut ordre de prendre le même chemin; l'arrière-garde française y était encore; les dragons mirent pied à terre et chassèrent des jardins quelques détachements ennemis; ensuite on fit des dispositions pour attaquer le château de Freibourg; mais l'ennemi n'en attendit pas l'exécution, il repassa l'Unstrut en hâte, et brûla ses ponts. Les détachements que le roi avait faits la veille arrivèrent alors successivement; les uns amenaient des officiers, d'autres des soldats, d'autres des canons, enfin aucun d'eux ne revint les mains vides. On travailla cependant avec tant de diligence à rétablir le pont de l'Unstrut, qu'en moins d'une heure il fut en état de servir. L'armée de M. de Soubise s'était répandue par tant de chemins, qu'on ne savait lequel suivre. Les paysans assuraient que le plus grand nombre des fuyards avait pris la route d'Eckartsberga, et le roi y marcha avec ses troupes; pendant toute cette journée le nombre des prisonniers augmenta, tous les détachements envoyés en différents lieux en amenèrent. Cependant on trouva Eckardtsberga garni par un corps des Cercles, qui pouvait être de cinq à six mille hommes. Le roi, qui n'avait d'autre infanterie que les volontaires de Mayer, les embusqua avec des hussards dans un bois voisin de ce camp, avec ordre d'alarmer l'ennemi toute la nuit. Les ennemis, mécontents de ce qu'on troublait leur sommeil,

abandonnèrent leur poste, et perdirent quatre cents hommes avec dix pièces de canon. M. de Lentulus, qui les suivit le lendemain jusqu'à Erfurt, leur enleva encore 800 hommes, qu'il ramena au roi. La journée de Rossbach avait coûté 10,000 hommes à l'armée de M. de Soubise. Les Prussiens firent 7,000 prisonniers; ils y gagnèrent de plus 67 canons, 15 étendards, 7 drapeaux et une paire de timbales.

L'armée prussienne ne perdit que 165 hommes morts; 376 furent blessés.

7. CAPITULATION DE SCHWEIDNITZ.

M. de Nadasti avait ouvert la tranchée le 27 octobre 1757 entre le fort de Bœgendorf et la tuilerie; sa troisième parallèle était achevée le 10 novembre. La garnison avait fait quelques sorties avec succès, et quoique les bombes eussent ruiné une partie de la ville, l'ennemi n'avait pas encore emporté d'ouvrage; impatient d'être aussi peu avancé, M. de Nadasti résolut de risquer un coup de main [1]; la nuit du 11 il fit donner un assaut général à toutes les redoutes qui environnaient le corps de la place [2]; deux en furent prises. Ce malheur fit tourner la tête à M. de Seers, qui était gouverneur de la place, et à M. de Grumbkow qui lui était adjoint; ils capitulèrent, et se rendirent prisonniers de guerre avec leur garnison, consistant en 10 escadrons de hussards et 10 bataillons d'infanterie. Les Autrichiens désarmèrent

1) Attaque faite à l'improviste.

2) La place ou la forteresse abstraction faite de ses dehors.

ces soldats, et comme la plupart étaient Silésiens, ils le donnèrent des passe-ports et la liberté de retourner da leurs villages.

8. BATAILLE DE BRESLAU.

le 22 novembre.

CAPITULATION DE BRESLAU.

le 24 novembre 1757.

M. de Nadasti avait joint le prince de Lorraine et maréchal Daun, et les ennemis, impatients d'achever l(conquête, ne perdirent point de temps pour mettre l(projet en exécution. La nuit du 21 au 22 novembre construisirent devant le front des Prussiens quatre gran(batteries de grosses pièces de canon; les emplaceme qu'ils prirent étaient entre Pilsnitz et Gross-Mochbern. prince de Bévern se contenta d'être spectateur de ouvrage, qu'il leur laissa achever tranquillement, tan que ces apprêts annonçaient les desseins du maréc Daun sur les retranchements prussiens. M. de Nad longea la Lohe et se forma vers Gabitz; le prince de] vern crut que c'était pour lui venir à dos, quoique c fût difficile, et il s'affaiblit encore par un détachement se rendit à Gabitz aux ordres de M. de Ziethen, p s'opposer de ce côté aux entreprises des ennemis. Le fr du camp prussien derrière la Lohe était couvert par redoutes, ouvertes par les gorges, mal placées, dont qu ques-unes mêmes étaient dominées par l'autre rive; n'avait pas même eu l'attention d'y faire distribuer as de canon; la plus grande partie de l'artillerie deme dans un retranchement que le prince de Bévern avait faire dans un bas-fond, pour couvrir son flanc de la Lc vers le faubourg de Breslau. Le maréchal Daun, qui av eu le temps de bien voir et de bien examiner tou

ces négligences et toutes ces bévues, les fit tourner à son avantage. L'attaque commença le 22 à neuf heures du matin; quelques redoutes furent prises et reprises alternativement; on fit agir la cavalerie prussienne dans un marais, où elle ne pouvait pas combattre, et où elle fut foudroyée par 60 canons, que les Autrichiens avaient en batterie au delà du ruisseau. Cependant, malgré tant de fausses mesures, les Prussiens ne perdaient point encore de terrain. A la gauche, vers Gabitz, M. de Ziethen non-seulement repoussa les attaques, mais poursuivit M. de Nadasti jusqu'au delà de la Lohe, et les ennemis en déroute se retirèrent derrière le ruisseau de Schweidnitz. Pendant ce temps-là les Autrichiens qui attaquaient le prince de Bévern avaient passé la Lohe sous la protection de leur artillerie; ils prirent aussitôt les redoutes prussiennes par les gorges; les troupes se défendirent bien, et les Prussiens les en délogèrent à diverses fois; le prince Ferdinand de Prusse repoussa même une partie des ennemis jusqu'à la Lohe; mais ils étaient en trop grand nombre, le camp était perdu et la nuit close. Quoiqu'il y eût encore des ressources, le prince de Bévern ne les vit pas; il repassa l'Oder dans la première consternation, et jeta M. de Lestwitz avec 8 bataillons dans Breslau; il perdit ainsi 80 pièces de canon, et près de 8,000 hommes. Le lendemain, ou pour mieux dire la nuit, le prince de Bévern s'avisa d'aller reconnaître le corps de M. de Beck qui campait près de lui; il était seul, et se laissa prendre par des pandoures. M. de Kyau, qui était après lui le plus ancien des généraux, prit le commandement des troupes, et sans aviser à ce qu'il y avait à faire, il se mit en chemin pour Glogau. A peine M. de Lestwitz se crut-il isolé dans Breslau, qu'il perdit la tête; les Autrichiens s'approchèrent de cette capitale, et M. de Lestwitz, qui jusqu'alors avait eu la réputation d'un brave

officier, sans attendre que l'ennemi tirât un seul coup de canon contre les remparts, demanda à capituler, et obtint la libre sortie avec armes et bagages; il suivit deux jours après avec sa garnison, dont la moitié déserta sur le chemin que M. de Kyau avait pris.

9. BATAILLE DE LEUTHEN.

le 5 décembre 1757.

Le roi reçut à la fois toutes ces nouvelles accablantes; sans s'appesantir sur les désastres qui venaient d'arriver, il ne songea qu'au remède, et fit des marches forcées pour gagner les bords de l'Oder. En chemin il se détourna de Liegnitz, que les Autrichiens avaient fait fortifier, et, poussant droit à Parchwitz, son avant-garde donna à l'improviste sur un détachement des ennemis, qui fut bien battu et dont 300 hommes furent faits prisonniers; il arriva à Parchwitz le 28, ayant fait le chemin de Leipzick à l'Oder en 12 jours. Le roi voulait que M. de Kyau passât l'Oder à Kœben; mais il ne put pas y réussir, parce que la plupart des troupes avaient déjà gagné Glogau. Dans ces conjonctures le temps était ce qu'il y avait de plus précieux; il n'y avait point de moment à perdre; il fallait ou attaquer incessamment les Autrichiens à tout prix, et les mettre hors de la Silésie, ou se résoudre à perdre cette province pour jamais. L'armée qui repassa l'Oder à Glogau, ne put joindre les troupes du roi que le 2 décembre; cette armée était découragée et dans l'accablement d'une défaite récente. On prit les officiers par le point d'honneur; on leur rappela le souvenir de leurs anciens exploits; on tâcha de dissiper les idées tristes dont l'impression était fraîche; le vin fut même une ressource pour ranimer ces esprits abattus.

Le roi parla aux soldats; il leur fit distribuer des vivres gratis. Enfin, on épuisa tous les moyens que l'imagination pouvait fournir, et que le temps permettait, pour réveiller dans les troupes cette confiance sans laquelle l'espérance de la victoire est vaine. Déjà les physionomies commençaient à s'éclaircir, et ceux qui venaient de battre les Français à Rossbach, persuadèrent à leurs compagnons de prendre bon courage. Quelque peu de repos refit le soldat, et l'armée se trouva disposée à laver, aussitôt que l'occasion s'en présenterait, l'affront qu'elle avait reçu le 22. Le roi chercha cette occasion, et bientôt elle se trouva; il avança le 4 à Neumarkt; il était avec l'avant-garde des hussards, et apprit que l'ennemi établissait sa boulangerie dans cette ville, qu'elle était garnie de pandoures, et qu'on y attendait dans peu l'armée du maréchal Daun. La hauteur, située au delà de Neumarkt, donnait un avantage considérable à l'ennemi, si on lui permettait de l'occuper; la difficulté était de prendre cet endroit; l'infanterie n'était point arrivée, et ne pouvait joindre l'avant-garde qu'au soir; on n'avait point de canon; les seules troupes dont on pouvait tirer parti, étaient des hussards; on résolut à faire de nécessité vertu. Le roi ne voulant pas souffrir que le prince de Lorraine vînt se camper vis-à-vis de lui, fit mettre pied à terre à quelques escadrons de hussards; ils enfoncèrent la porte de la ville; un régiment qui les suivait à cheval, y entra au plein galop; un autre régiment gagna la porte de Breslau, et l'entreprise réussit au point, que 800 cravates furent faits prisonniers par les hussards. On occupa aussitôt l'emplacement du camp, et l'on y trouva les piquets et les traces que les ingénieurs autrichiens y avaient laissées pour marquer la position de leurs troupes. Le prince de Wurtemberg prit le commandement de l'avant-garde; on le renforça le soir de 10 bataillons, avec les-

quels il se campa à Kammendorf. Le même jour, la cavalerie passa encore le défilé; le gros de l'infanterie cantonna dans la ville de Neumarkt et dans les villages voisins. Des nouvelles positives arrivèrent alors au roi par lesquelles il apprit que le prince de Lorraine avait quitté le camp de la Lohe, et s'était avancé au delà de Lissa; que son armée avait sa droite appuyée au village de Nippern, sa gauche à Gohlau, et à dos le petit ruisseau de Schweidnitz. Le roi se réjouit de trouver l'ennemi dans une position qui facilitait son entreprise; car il était obligé et résolu d'attaquer les Autrichiens partout où il les trouverait, fût-ce même au haut du Zobtenberg[1]). On travailla d'abord à la disposition de la marche, et l'armée se mit en mouvement le 5 avant l'aube du jour; elle était précédée par une avant-garde de 60 escadrons et de 10 bataillons, à la tête de laquelle le roi s'était mis en personne; les quatre colonnes de l'armée la suivaient à une petite distance; l'infanterie formait celles du centre; et celles des ailes étaient composées de cavalerie. L'avant-garde, en approchant du village de Borne, découvrit une grande ligne de cavalerie, dont la droite tirait vers Lissa, et dont la gauche, qui était plus avancée, s'appuyait à un bois que l'armée du roi avait à sa droite. On crut d'abord que c'était une aile de l'armée autrichienne, dont on ne découvrait pas le centre; ceux qui en firent la reconnaissance, assurèrent que c'était une avant-garde; on apprit même qu'elle était commandée par le général Nostiz, et que le corps consistait en 4 régiments de dragons saxons et 2 de hussards impériaux; pour jouer à jeu sûr, on fit glisser les 10 bataillons dans le bois qui couvrait le flanc gauche de M. de Nostiz; sur quoi la cavalerie prussienne, qui s'était formée, fondit dessus avec beaucoup de vivacité. Dans un moment ces régiments

---

1) Cette montagne a 2224 pieds de haut.

furent dissipés et poursuivis jusque devant le front de l'armée autrichienne; on leur prit 5 officiers et 800 hommes, qu'on envoya le long des colonnes à Neumarkt, pour animer le soldat par l'exemple de ce succès. Le roi eut de la peine à contenir la fougue des hussards, que leur ardeur transportait; ils étaient sur le point de donner au milieu de l'armée autrichienne, lorsqu'on les rassembla entre les villages de Heidau et de Frobelwitz à une portée de canon de l'ennemi; on distinguait si bien de là l'armée impériale, qu'on aurait pu la compter homme par homme; sa droite, qu'on savait à Nippern, était cachée par le grand bois de Lissa, mais du centre jusqu'à la gauche rien n'échappait à la vue. A la première inspection de ces troupes et d'après le terrain, on jugea qu'il fallait porter les grands coups à l'aile gauche de cette armée; elle était étendue sur un tertre chargé de sapins, mais mal appuyée; ce poste forcé, on gagnait l'avantage du terrain pour le reste de la bataille, parce que de là il va toujours en descendant et en s'abaissant vers Nippern; au lieu qu'en s'attachant au centre, les troupes de l'aile droite autrichienne auraient pu, en traversant le bois de Lissa, tomber en flanc sur les assaillants; et après tout il aurait toujours fallu finir par l'attaque de ce tertre, qui dominait sur toute cette plaine. Ç'aurait été réserver la besogne la plus dure et la plus difficile pour la fin, où les troupes harassées, et fatiguées du combat, ne sont plus propres aux grands efforts; au lieu qu'en commençant par l'opération la plus rude, on profitait de la première ardeur du soldat, et le reste de l'ouvrage devenait aisé. Par une suite de ces raisons, on disposa incessamment l'armée pour l'attaque de la gauche. On fit revenir sur leur pas les colonnes qui étaient dans l'ordre du déploiement; on les mit sur deux lignes, et les pelotons par quart de conversion se mirent à défiler par la droite; le roi avec ses hussards côtoya la marche de son

armée sur une chaîne de tertres qui cachait à l'ennemi les mouvements qui se faisaient derrière et se trouvant entre les deux armées, il observait celle des Autrichiens et dirigeait la marche de la sienne. Il envoya des officiers de confiance, les uns pour observer la droite du maréchal Daun, les autres vers Kant pour veiller aux démarches de M. de Draskowitz, qui y avait son camp; on reconnut en même temps l'ennemi le long du ruisseau de Schweidnitz, pour être sûr qu'il ne pût point venir à dos lorsque l'armée engagerait le combat. Le projet que le roi se préparait à exécuter, était de porter toute son armée sur le flanc gauche des Impériaux, de faire les plus grands efforts avec sa droite, et de refuser sa gauche avec tant de prévoyance, qu'il n'eût point à craindre des fautes semblables à celles qu'on avait faites à la bataille de Prague et qui avaient causé la perte de celle de Kollin. Déjà M. de Wédel, qui devait avec ses 10 bataillons de l'avant-garde former la première attaque, s'était rendu devant l'armée; déjà les têtes des colonnes avaient gagné le ruisseau de Schweidnitz, sans que l'ennemi s'en fût aperçu. Le maréchal Daun prit le mouvement des Prussiens pour une retraite; et dit au prince de Lorraine: „*Ces gens s'en vont, laissons-les faire.*" Cependant M. de Wédel s'était formé devant les deux lignes d'infanterie de la droite; son attaque était soutenue par une batterie de 20 pièces de 12 livres, dont le roi avait dépouillé les remparts de Glogau. La première ligne reçut ordre d'avancer en échelons, les bataillons à 50 pas de distance en arrière les uns des autres, de sorte que la ligne étant en mouvement, l'extrémité de la droite se trouvait de mille pas plus avancée que l'extrémité de la gauche, et cette disposition la mit dans l'impossibilité de s'engager sans ordres. Sur cela M. de Wédel attaqua le bois où commandait M. de Nadasti: il n'y trouva pas grande ré-

sistance, et l'emporta assez vite. Les généraux autrichiens se voyant tournés et pris en flanc, essayèrent de changer de position; ils voulurent, mais trop tard, former une ligne parallèle au front des Prussiens; tout l'art des généraux du roi fut employé à ne leur en pas donner le temps. Les Prussiens s'établissaient déjà sur une hauteur qui commande le village de Leuthen; dans l'instant où l'ennemi voulut y jeter de l'infanterie, une seconde batterie de 20 pièces de 12 livres tira sur eux si fort à propos, qu'ils en perdirent l'envie et se retirèrent. Du côté de M. de Wédel les Autrichiens se saisirent d'une butte voisine du ruisseau, pour l'empêcher de balayer leur ligne d'une aile à l'autre; M. de Wédel ne les y souffrit pas longtemps, et après un combat plus long et plus opiniâtre que le précédent, ils furent forcés à céder le terrain. M. de Ziethen en même temps chargea la cavalerie ennemie et la mit en déroute; quelquès escadrons de sa droite reçurent en flanc, des broussailles qui bordaient le ruisseau, une décharge à mitraille. Ce feu partant à l'improviste, les ramena, et ils se reformèrent auprès de l'infanterie. Les officiers qui avaient eu la commission d'observer la droite du maréchal Daun, vinrent alors avertir le roi qu'elle traversait le bois de Lissa, et allait paraître incessamment dans la plaine; sur quoi M. de Driesen reçut ordre d'avancer avec l'aile gauche de la cavalerie prussienne. Lorsque les cuirassiers autrichiens commencèrent à se former près de Leuthen, la batterie du centre de l'armée du roi les salua par une décharge de toute son artillerie; M. de Driesen en même temps les attaqua; la mêlée ne fut pas longue; les Impériaux furent dispersés et s'enfuirent en désordre. Une ligne d'infanterie qui s'était formée à côté de ces cuirassiers derrière Leuthen, fut prise en flanc par le régiment de Baireuth, qui, la rejetant sur les volontaires

de Wunsch, en prit deux régiments entiers avec officiers et drapeaux. Alors la cavalerie ennemie étant tout à fait dispersée, le roi fit avancer le centre de son infanterie sur Leuthen. Le feu fut vif et court, parce que l'infanterie autrichienne n'était qu'éparpillée entre les maisons et les jardins; au déboucher du village, on aperçut une nouvelle ligne d'infanterie que les généraux autrichiens formaient sur une éminence près du moulin à vent de Sægschutz. L'armée du roi eut quelque temps à souffrir de leur feu, mais les ennemis ne s'étaient pas aperçus dans cette confusion, que le corps de M. de Wédel était dans leur voisinage; ils furent tout à coup pris en flanc et à dos par ce brave et habile général, et sa belle manœuvre, en fixant la victoire, termina cette importante journée. Le roi, ramassant les premières troupes qui se présentèrent, se mit à la poursuite des ennemis avec les cuirassiers de Seydlitz et un bataillon de Jung-Stutterheim; il s'avança dirigeant sa marche entre le ruisseau de Schweidnitz et le bois de Lissa. L'obscurité devint si grande, qu'il poussa quelques cavaliers en avant pour reconnaître les forêts, et pour donner des nouvelles; de temps à autre il fit tirer quelques volées de canon vers Lissa, où le gros de l'armée autrichienne s'était enfui; à l'approche de ce bourg l'avant-garde essuya une décharge d'environ deux bataillons, dont personne ne fut blessé; elle y répondit par quelques volées de canon, en poursuivant toujours sa marche. Chemin faisant, les cuirassiers de Seidlitz amenaient des prisonniers par bandes. Arrivé à Lissa, le roi trouva toutes les maisons pleines de fuyards et de gens débandés de l'armée impériale; il s'empara d'abord du pont, où il plaça ses canons, avec ordre de tirer tant qu'il y aurait de la poudre. Sur le chemin de Breslau, par où l'ennemi se retirait, il fit jeter des pelotons d'infanterie dans les

maisons les plus voisines du ruisseau de Schweidnitz, afin de tirer sur l'autre bord pendant toute la nuit, soit pour entretenir la terreur chez les vaincus, soit pour les empêcher de jeter sur l'autre bord des troupes qui en disputassent le passage le lendemain. Cette bataille avait commencé à une heure de l'après-midi; il en était huit lorsque le roi avec son avant-garde vint à Lissa. Son armée était forte de 33,000 hommes, lorsqu'elle engagea l'action avec celle des Impériaux, qu'on disait monter à 60,000 combattants. Si le jour n'eût pas enfin manqué aux Prussiens, cette bataille aurait été la plus décisive du siècle.

Les troupes n'eurent pas le temps de se reposer; elles partirent le 6 décembre de Lissa qu'il était encore nuit, ramassèrent pendant la marche nombre de traîneurs des ennemis, et arrivèrent vers les dix heures sur les bords de la Lohe, où, malgré une forte arrière-garde commandée par M. de Serbelloni, postée auprès de Gross-Mochbern, 10 bataillons passèrent ce ruisseau; on les forma dans un ravin à l'abri du canon des Autrichiens, et l'on embusqua les hussards derrière des villages et des fermes, où ils étaient couverts et à portée d'agir aussitôt que cela deviendrait nécessaire. M. de Serbelloni hâta sa retraite autant qu'il put, et se replia vers les deux heures de l'après-midi sur Breslau. M. de Ziethen avec tous les hussards, 20 escadrons de dragons et 16 bataillons le suivit de près. Une partie des Autrichiens se jeta sans ordre dans Breslau. Cette arrière-garde, pleine de terreur et se retirant en confusion, perdit beaucoup de soldats dans sa marche. M. de Ziethen poursuivit l'armée du maréchal Daun par Bohrau, Reichenbach, Kunzendorf à Reichenau, où il fut joint par M. de Fouqué, qui venait avec quelques troupes de

Glatz. Ces deux généraux poussèrent les Autrichiens jusqu'en Bohême.

10. SIÉGE DE BRESLAU.

Le roi, de son côté, forma le 7 décembre la circonvallation de Breslau; on prit poste au faubaurg Saint-Nicolas, à Gabitz, aux Lehmgruben, à Hube et Durgau, et comme la raison de guerre voulait qu'on enfermât la ville également de l'autre côté de l'Oder, le roi envoya ordre à M. de Wied, qui avait été malade à Brieg, d'en sortir avec 3 bataillons, auxquels on joignit 5 escadrons, pour se poster sur la grande chaussée qui mène de Breslau à Hundsfeld: il s'y retrancha le mieux qu'il pût, pour empêcher la garnison de se sauver en Pologne, au cas qu'elle voulût le tenter. On se prépara au siége; le roi tira les munitions, les canons, les mortiers dont on avait besoin, des forteresses de Brieg et de Neisse. Le 10, six bataillons prirent possession du faubourg d'Olau; ces troupes s'établirent au couvent des frères de la Miséricorde, dont ils chassèrent les pandoures. M. de Forcade prit poste au cimetière de Saint-Maurice, où l'on construisit une batterie à l'abri des murailles, et pour distraire l'attention du commandant et de la garnison, le prince Ferdinand de Prusse établit au faubourg Saint-Nicolas une batterie et un bout de tranchée qui firent croire à l'ennemi qui c'était de ce côté-là que les Prussiens voulaient pousser leurs attaques, tandis que M. de Balbi faisait sa parallèle depuis le cimetière de St. Maurice jusque vis-à-vis la porte de Schweidnitz; de cette parallèle deux grandes batteries croisantes dirigeaient leur feu sur le Taschenbastion, et sur le cavalier qui le commande. Les assiégés se défendirent molle-

ment. Ils tentèrent par le faubourg de Pologne du côté de M. de Wied une faible sortie, où ils perdirent 300 hommes. Le 16 décembre une bombe mit par hasard le feu au magasin de poudre du Taschenbastion; l'épaule sauta et ses décombres formèrent une espèce de brèche. Le froid devint si violent, que le commandant craignit que, malgré ses précautions, les fossés étant gelés, les Prussiens ne donnassent un assaut à la place; il craignit d'être pris d'emblée [1]; il savait d'ailleurs que l'armée impériale étant repoussée en Bohême, il n'avait aucun secours à en attendre. Ces différentes considérations le portèrent à capituler le 19 décembre, et il se rendit lui et toute sa garnison prisonniers de guerre; il se trouva que 14,000 hommes en avaient assiégé 17,000. Mais il fallait considérer qu'une partie de cette garnison était composée des fuyards de Leuthen, et qu'en général ni les fortifications, ni le nombre des soldats ne défendent une ville, mais que tout dépend de la tête plus ou moins forte et du courage déterminé de celui qui y commande.

Les Prussiens perdirent à la bataille de Leuthen 6,000 hommes. Les Autrichiens y perdirent 307 officiers, 21,000 soldats, 134 canons, 59 drapeaux. MM. de Ziethen et de Fouqué firent 2,500 prisonniers dans la poursuite. La prise de Breslau coûta aux ennemis 13 généraux, 686 officiers et 17,635 soldats; somme totale 42,141 hommes, dont l'armée impériale se trouvait affaiblie à son retour en Bohême.

11. SIÉGE DE SCHWEIDNITZ.

du 2 au 18 avril 1758.

On savait que les ennemis n'étaient pas assez avancés dans leurs arrangements pour s'opposer aux desseins

1) Du premier effort.

que le roi formait, de sorte que ce temps fut jugé le plus propre à changer en siége régulier le blocus de Schweidnitz. Le roi se mit à la tête de l'armée d'observation, et se cantonna depuis Landshut jusqu'à Friedland; le prince Maurice eut le commandement de cette gauche, d'où il communiquait par Wustengiersdorf à Braunau, et M. de Fouqué commandait le corps qui couvrait cette gorge de la Silésie. Le roi établit son quartier général à Grussau, qui était au centre de la position que ses troupes occupaient. Le gros de l'armée ennemie était encore dans ses cantonnements aux environs de Kœnigsgrætz et de Jaromirz; le maréchal Daun, qui en avait seul le commandement, avait poussé en avant le corps de Laudon à Trautenau, et celui de Beck à Nachod. Les armées étant dans cette position, M. de Treskow, investit de plus près la ville de Schweidnitz. La tranchée ne put être ouverte que la nuit du 1 au 2 avril; l'attaque fut dirigée sur le fort de la Potence, comme l'endroit le moins bien fortifié, et le plus commode pour y conduire les munitions de guerre. Bientôt 24 canons, 20 mortiers et 16 obusiers furent mis en batterie. Cet ouvrage, souvent dérangé par l'artillerie des assiégés, ne put être entièrement perfectionné que le 8, et dès le 10 on occupa une flèche, qui nous approchait à cent pas du fort de la Potence, donna lieu au coup de main qu'on tenta sur cet ouvrage, pour terminer d'autant plus promptement le siége; les canons du fort de l'Eau et de celui de la Potence ayant été démontés dès le 15, on donna l'assaut à l'ouvrage après minuit; on le tourna par la gorge, et mille grenadiers l'emportèrent avec une perte si légère qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Le commandant décontenancé par une action aussi vigoureuse battit la chamade [1]; il se rendit prisonnier de

1) Signal pour demander à capituler.

guerre avec la garnison; le comte de Thurheim évacua la ville le 18, et sa troupe, forte de 5,000 hommes, fut dispersée dans les différentes places de la Silésie et de la Marche électorale.

12. SIÉGE D'OLMUTZ.

le 27 mai 1758.

COMBAT DE DOMSTÆDTEL.

le 30 mai.

LEVÉE DU SIÉGE.

le 1 juillet.

Le maréchal Keith ayant fait l'investissement d'Olmutz, ouvrit la tranchée le 27 mai; il plaça de l'autre côté de la Morava les 10 escadrons de dragons de Baireuth, 500 hussards, et quelques bataillons francs, qui se campèrent proche d'un village nommé Doleyn. Pour que le maréchal Keith et l'armée du siége fussent plus en sûreté, on jugea qu'il fallait éloigner davantage M. de Ville; il pensa être surpris dans son camp, et ne crut trouver de sûreté qu'en se retirant près des ouvrages de Brunn. L'armée d'observation occupa en même temps toutes les positions qu'on avait eu le temps de lui choisir; en conséquence de quoi le margrave Charles prit le camp de Neustadt, le prince Maurice celui de Littau, M. de Wédel celui de Namiest, et le roi occupa cette partie des hauteurs qui règnent entre Prostnitz et Olschau depuis Namiest jusqu'à Studenitz. M. de Puttkammer arriva le 11 juin à l'armée sans avoir été inquiété dans sa route, avec le convoi qu'il conduisait. M. de Ziethen, qui fut attaqué à Grussau par l'ennemi, le repoussa, et remarquant que toutes les forces des Autrichiens tiraient vers la Moravie, il quitta les mon-

tagnes et joignit presque en même temps que M. de Puttkammer l'armée du roi. Cependant les munitions de guerre et de bouche n'étant pas suffisantes pour le siége, on fit préparer un nouveau convoi en Silésie, tant pour pousser les attaques que pour renforcer l'armée. Il y a apparence que ce siége aurait mieux réussi, si l'on n'avait pas ouvert les tranchées de trop loin, èt qu'on n'eût pas été obligé d'abandonner les premières batteries parce qu'elles tiraient sans effet; ce qui consuma beaucoup de munitions inutilement. Sur ces entrefaites, l'avant-garde du maréchal Daun, aux ordres de M. de Harsch, entra en Moravie, et se campa vis-à-vis du prince Maurice sur les côteaux d'Allerheiligen, non loin de Littau. M. de Harsch tenta, mais sans succès, de surprendre cette ville. Le maréchal Daun, qui le suivait, s'était porté sur Géwitsch, d'où il détacha un corps de 6,000 hommes, qui s'établit à Prérau. Cette position obligea le maréchal Keith à placer ses dragons à Wisternitz et ses compagnies franches à Bistrowan et à Kossuczan. Les vues du maréchal Daun allaient à jeter du secours dans la ville assiégée, sans s'exposer à une action, dont la perte aurait entraîné la réduction d'Olmutz. Il fit attaquer de nuit le village de Kossuczan, dèfendu par un bataillon franc, et l'obligea de lui céder le terrain; les dragons de Baireuth, qui avaient passé la nuit au bivac, par une négligence du colonel Mayer, qui les commandait, n'attendirent pas pour desseller le retour des partis qu'ils avaient envoyés à la découverte; l'ennemi arriva en poussant leurs patrouilles avec impétuosité; il fondit sur leurs tentes, ne leur donnant par le temps d'en sortir. Le régiment perdit 300 hommes, et aurait été totalement ruiné, si le bataillon de Nymczewsky ne fût arrivé à temps, pour forcer l'ennemi à précipiter sa retraite. Ce succès des Autrichiens

leur fit prendre goût aux expéditions nocturnes; ils attaquèrent trois fois le régiment de Ziethen à Kostelitz, et furent toutes les trois fois repoussés avec une perte assez considérable. Les bataillons francs de Le Noble et de Rapin ne furent pas aussi heureux; le margrave Charles les avait envoyés à Sternberg, d'où ils devaient se rendre à Bæhrn pour couvrir un convoi, qui arriva le 10; ils furent assez maltraités par les pandoures, et perdirent 500 hommes dans cette affaire. Mais revenons à des objets plus considérables: la position de l'armée autrichienne, et principalement le corps qu'elle avait détaché à Prérau, exigeait que la ville d'Olmutz fût mieux enfermée au delà de la Morava; il semblait que le corps du margrave à Neustadt n'y fût pas essentiellement nécessaire, et comme on n'avait pas trop de troupes, le margrave alla se poster de façon que sa gauche occupait un pont que nous avions à Kommothau sur la Morava, et que sa droite s'étendait jusqu'à notre pont de Holitz. Cependant, tandis que les Prussiens changeaient leur position, M. de Bulow, colonel autrichien, avait trouvé le moyen de se glisser dans la ville, et d'amener à M. de Marschall, qui en était gouverneur, un secours de 1,200 hommes.

Le maréchal Daun vint peu de jours après déboucher dans la plaine, et se camper à Predlitz entre Prostnitz et Wischau; il y fut informé que les Prussiens attendaient un grand convoi, dont dépendait la réussite du siége, parce que les munitions commençaient à manquer. Ce convoi était couvert par 8 bataillons et 4,000 convalescents tant de la cavalerie que de l'infanterie, qu'on avait enrégimentés pour s'en servir durant cette marche. Le tout partit le 26 juin de Troppau. Le maréchal Daun tourna ses vues sur ce convoi; il envoya M. de Janus à Bæhrn, et M. de Laudon à Liebau pour

l'intercepter. Sur cela le roi détacha M. de Ziethen avec 20 escadrons et 3 bataillons; il rencontra ce convoi près de Gibau. Le général Laudon l'attaqua le lendemain (28 juin); après un combat de 5 heures, il fut obligé de se replier. Le transport avançait très-lentement à cause des chemins rompus, et le maréchal Daun profita de ce temps pour renforcer MM. Janus et Laudon de 8,000 hommes. Le 30, le convoi fut attaqué de nouveau entre Bautsch et Domstædtel; à peine 1,000 hommes de cavalerie, 4 bataillons et 400 chariots eurent-ils ouvert la marche, et passé le défilé de Domstædtel, que l'ennemi se porta avec toutes ses forces de Bæhrn et de Liebau sur ce convoi, de sorte que ces deux colonnes de l'ennemi venant à se joindre, coupèrent l'avant-garde qui venait de passer le défilé du reste du corps qui suivait. M. de Ziethen, qui était avec le gros du convoi, fit charger vigoureusement une des ailes de l'ennemi; mais le nombre était trop disproportionné pour qu'il pût réussir, de sorte qu'après avoir vaillamment combattu, il fut contraint de se retirer avec la plus grande partie de son monde sur Troppau; il y perdit le général Puttkammer et 800 hommes, sans compter tout le convoi et le trésor de l'armée, qui tomba entre les mains de l'ennemi. Ce malheur fut cause de la levée du siége d'Olmutz, 1 juillet.

13. BATAILLE DE ZORNDORF.

le 25 août 1758.

La diversion à laquelle on s'était attendu de la part des Russes, se fit pendant le retour de Bohême. M. de Fermor s'était avancé en plusieurs corps de la Prusse, sur les frontières de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche; M. de Platen avait observé les ennemis de

Stolpe où il avait été tout l'hiver en détachement. Sur ces avis, le comte de Dohna avait reçu l'ordre, dès le mois de juin, de lever le blocus de Stralsund, pour s'approcher de l'Oder, afin de s'opposer aux Russes de quelque côté qu'ils voulussent pénétrer dans les états du roi. M. de Fermor s'était avancé de Posen à Méseritz, Kœnigswalde et Kloster-Paradies, où il campait en 3 corps. Le comte de Dohna détacha M. de Canitz à Reppen, pour observer l'ennemi, d'où M. de Malachowski fit une course jusqu'à Sternberg et en délogea les Russes. Le comte de Dohna, qui n'était pas assez en force pour répandre des détachements, attira à lui M. de Platen, et se borna à disputer aux ennemis le passage de l'Oder; il se campa pour cet effet à Francfort. La partie cependant n'était pas égale; comme le moindre échec qu'aurait souffert le corps du comte de Dohna, devenait préjudiciable à l'État, et pouvait entraîner après lui la ruine totale de la Marche électorale, le roi prit le parti de s'y rendre en personne avec un renfort assez considérable pour donner aux troupes prussiennes une espèce d'égalité à celles des ennemis; ce renfort consistait en 14 bataillons et 28 escadrons. La plus grande partie de l'armée aux ordres du maréchal Keith et du margrave Charles demeura dans le camp de Landshut, pour garder les frontières de la Silésie. Le roi dirigea sa marche, le 12 août, par Rohnstock, Liegnitz, Heinzendorf, Dalkau, Wartenberg, Scherkendorf, Krossen, Ziebingen à Francfort, où il apprit que M. de Fermor s'étant avancé, le 14 août, par Landsberg à Kamin et à Tamsel, avait fait bombarder, le 15 août, la ville de Custrin, qui avait été mise en cendres, après avoir rejeté toutes les propositions de capitulation que le général Stoffel avait faites à M. de Schak qui en était commandant. Ces entreprises de l'ennemi avaient engagé le comte de Dohna à

rapprocher son corps de cette forteresse, le 17 août, pour la mieux soutenir. Ce fut dans ce camp près de Gorgast, le 22 août, que le roi joignit le comte de Dohna. Les Russes avaient établi leurs parallèles précisément au déboucher de la chaussée qui conduit de Custrin à Tamsel, et leurs batteries étaient construites de manière que l'armée n'aurait pu déboucher de la place, sans s'exposer à faire des pertes considérables, mais inutiles. Le roi résolut cependant d'attaquer l'ennemi; il fallait se battre, afin de se débarrasser pour un temps d'une armée, et gagner celui de se tourner d'un autre côté. Le roi pouvait employer trois semaines à cette expédition; mais comment la terminer si vite sans en venir aux mains? Le maréchal Daun, qu'on avait quitté à Jaromirz, pouvait dans cet intervalle se tourner, ou vers la Silésie ou vers la Saxe, et il fallait pouvoir s'y rendre dans les différents cas, selon que le besoin le demanderait. Le roi jugea donc qu'il fallait en imposer à l'ennemi par de fausses démonstrations; on fit des batterie vis-à-vis de Dréwitz, et l'on occupa les digues de l'Oder, comme si effectivement on avait dessein de passer ce fleuve dans les environs; en même temps le roi renforça la garnison de Custrin de quatre bataillons. Il avait envoyé M. de Canitz à Wrietzen, pour rassembler tous les bateaux qui se trouvaient dans cette partie sur l'Oder. Tandis que l'armée marchait la nuit du 23 août en descendant l'Oder jusqu'à Gustebiese, où elle fut jointe par M. de Canitz, qui amena suffisamment de bateaux pour la construction du pont, on se donna tant de soins pour l'achever, que toute l'armée l'eut passé à midi; elle continua sa marche jusqu'au village de Klessow, où elle se campa, et par cette position elle coupa déjà le corps de M. de Fermor de celui de M. de Romanzow, qui était du côté de Schwedt, où il avait des-

sein de passer l'Oder. Le 24, l'armée se campa à Dermitzel vis-à-vis de M. de Fermor, qui, sur les mouvements des Prussiens, avait levé le siége de Custrin, et s'était fait joindre par la division de M. de Czernitscheff, avec laquelle et le gros de ses troupes il prit une position entre les villages de Quartschen et de Zicker, ayant un ruisseau marécageux devant son front; ces troupes campaient en carré selon l'usage que le maréchal Munnich avait suivi en faisant la guerre aux Turcs dans la Petite-Tatarie. Le même jour que l'armée prussienne arriva, le roi s'empara du moulin de Damm, et du pont qui passe le ruisseau; son avant-garde prit possession de la forêt de Massin, par laquelle il fallait passer pour tourner le camp des ennemis. Le lendemain l'armée déboucha sur 4 colonnes dans la plaine, près du village de Batzlow; les ennemis avaient laissé entre ce village et Kamin le gros de leur bagage sous une petite escorte; si l'on avait été moins pressé, on aurait pu le leur enlever sans peine, et les obliger par quelques marches à quitter le pays; mais il fallait en venir à une décision, dont on devait tout attendre, vu la disposition bizarre que l'ennemi avait donnée à sa bataille. La marche de l'armée continua donc sur Zorndorf, où le roi se proposait d'attaquer la face opposée du carré vis-à-vis de laquelle on avait été à Dermitzel. Les Cosaques mirent le feu à Zorndorf, ce qui embarrassa un peu, parce que la grosse artillerie devait passer ce village, pour former des batteries vis-à-vis de l'ennemi. La gauche, destinée à faire la première attaque, s'appuyait à un fond qui tire vers Wilkersdorf. M. de Manteufel commandait la première attaque, consistant en 10 bataillons; il était soutenu par la gauche de la première ligne, commandée par M. de Canitz, et par la seconde ligne de l'armée. On se servit de quelques ravins, à l'abri desquels on mit

la cavalerie de la gauche contre l'artillerie de l'ennemi, et où toutefois elle était à portée d'agir dès que cela serait trouvé nécessaire. Les ordres du roi portaient que la première attaque, en avançant constamment, s'appuyât à ce ravin, qui la conduisait directement sur la droite des Russes; mais par des contre-temps et des malentendus il arriva qu'elle s'en écarta en approchant de l'ennemi; de façon que M. de Canitz, qui devait être derrière M. de Manteufel, se trouva à sa droite. L'attaque fut repoussée, et l'infanterie revint en assez grande confusion; mais comme l'ennemi était aussi en désordre, le roi fit ordonner à M. de Seidlitz de le charger incontinent; il forma trois colonnes, qui percèrent en même temps le carré, et en moins d'un quart d'heure tout le champ de bataille fut nettoyé d'ennemis; ce qui se sauva de l'armée russe passa ce fond qu'elle avait à sa droite, et commença à se reformer vers Quartschen. Le roi prit alors l'infanterie de sa droite, avec laquelle il fit un quart de conversion, et la forma vis-à-vis de ce fond. On voulut le faire passer aux troupes à différentes reprises; mais elles revenaient après un court espace de temps, sans qu'on en comprît d'abord la raison. C'est que la caisse militaire des Russes et tout l'équipage de leurs généraux étaient dans ce fond; les troupes, au lieu de le passer, comme elles le pouvaient, s'amusaient à piller, et revenaient dès qu'elles étaient bien chargées de butin. La cavalerie ne pouvait agir dans cette partie à cause des marais dont ce fond était rempli; cela réduisit les Prussiens à canonner l'ennemi jusqu'à nuit close. La bataille avait commencé à 9 heures du matin, et ne finit qu'à 8 heures et demie du soir. Les Russes se retirèrent dans le bois de Tamsel, où toutes leurs troupes se mirent en peloton, la cavalerie au centre, entourée de l'infanterie. Ils perdirent à cette action 103

canons, 27 drapeaux et étendards, 82 officiers, parmi lesquels 5 généraux, environs 2,000 prisonniers et 21,500 hommes qu'ils laissèrent sur la place, parce que la cavalerie ne leur fit point quartier. L'armée du roi y perdit M. de Ziethen, général des cuirassiers, 60 officiers morts ou blessés, et 11,300 hommes avec 20 pièces de canon.

14. BATAILLE DE HOCHKIRCH.

le 14 octobre 1758.

L'armée du roi s'avança de Bautzen vers l'ennemi, et prit sa position entre Hochkirch et Kolitz le 10 octobre, le quartier général à Rodewitz. L'armée se trouvait alors affaiblie par le départ du détachement de M. de Wédel, et par la grosse garnison qu'il fallait tenir dans Bautzen, pour couvrir la boulangerie contre les entreprises de l'ennemi. Le projet du roi était, en prenant le camp de Hochkirch, de cacher aux Autrichiens son véritable dessein, qui était de se joindre à M. de Retzow, posté à côté de notre flanc gauche, et de tomber conjointement sur le prince de Durlach du côté de Diebitsch, ce qui ne pouvait s'exécuter que la nuit du 14 au 15, à cause que l'approvisionnement des vivres pour l'armée ne pouvait pas être arrangé plus tôt. Cependant une partie du convoi nous joignit le 12 octobre. Le maréchal Keith, qui en était, fut attaqué en chemin par M. Laudon; l'ennemi fut repoussé avec une perte de 80 hommes. Après cette affaire Laudon, ayant rassemblé ses troupes dispersées, s'établit avec elles dans un bois qui était à un gros quart de mille d'Allemagne au delà de notre droite vis-à-vis du village de Hochkirch; un fond marécageux séparait notre flanc droit de ces hauteurs. La bataille dont nous allons parler incessamment,

nous oblige à entrer dans un détail plus circonstancié du terrain que les deux armées occupaient. Le village de Hochkirch, où s'appuyait la droite du roi, est situé sur une éminence; un cimetière d'une maçonnerie épaisse, capable de contenir un bataillon, domine sur toute la contrée; le village s'étend en long, et formait le flanc naturel de l'armée; il était garni de 6 bataillons; une batterie de 15 canons était construite à l'angle du front et du flanc; devant la ligne du front coule un ruisseau entre des rochers; aux pieds de la hauteur de Hochkirch se trouvent un moulin et quelques cabanes, où l'on avait placé un bataillon franc, pour défendre le passage; ce qui était d'autant plus sûr, qu'il se trouvait sous la protection de notre canon vers Rodewitz, où était le quartier général. Une partie du camp passait le ruisseau, à cause des hauteurs qu'il fallait nécessairement occuper, et de la communication avec le corps de M. de Retzow, qu'on assurait et dont on abrégeait le chemin par cette position. La droite du maréchal Daun, comme nous l'avons dit, s'appuyait sur le Stromberg; son centre était sur des hauteurs inexpugnables; sa gauche tirait vers Jauernick et Sornitz. Il fit préparer en secret des chemins pour 4 colonnes, qui conduisaient au bois dont M. de Laudon avait pris possession. Son projet était d'attaquer l'armée prussienne par 4 endroits à la fois, savoir par le poste de Laudon, par le moulin qu'occupait le bataillon franc, par cette partie vers Kolitz qui se trouvait au delà du ruisseau, et la quatrième attaque devait se faire par le prince de Durlach sur le poste du Weissenberg, où commandait M. de Retzow. Ce fut la nuit du 13 au 14 octobre que le maréchal Daun exécuta son dessein. L'attaque du moulin, gardé par le bataillon franc fut la première; les ennemis l'emportèrent sans grande peine. En même temps Laudon ayant trouvé le moyen

de se glisser avec ses pandoures à dos de l'armée, mit le feu au village de Hochkirch, ce qui obligea les bataillons qui le gardaient à l'abandonner. L'ennemi se saisit dans cette confusion de la batterie qui était à la pointe du village; en même temps le brave major Lange se jeta avec un bataillon du margrave Charles dans le cimetière de Hochkirch. L'armée n'eut que le temps de prendre les armes, et non celui d'abattre les tentes. Le roi entendit tirer le canon, et quoiqu'il ne fût averti de rien, il prit d'abord 3 brigades du centre, avec lesquelles il marcha à la droite; les ténèbres étaient si épaisses, qu'on ne voyait pas à un pas devant soi. On s'aperçut d'abord que l'ennemi était maître de notre grande batterie, parce que les boulets de canon volaient dans le camp, et qu'il aurait été impossible qu'ils eussent pu y parvenir des batteries de l'ennemi. Le village de Hochkirch en flammes fut le fanal qui éclaira nos dispositions. Le roi prit par [1] le derrière de son camp pour tourner ce village; dans la marche on donna sur un corps de grenadiers autrichiens, dont 300 furent pris; mais dans la confusion du combat, n'ayant pas de monde de reste pour les garder, la plupart s'en échappèrent. Notre infanterie tourna Hochkirch, et commençait à pousser les Autrichiens, lorsque quelques escadrons ennemis, qu'on ne pouvait pas distinguer dans l'obscurité, la ramenèrent; les gendarmes et le régiment de Vasold firent une charge fort vive; tout ce qu'ils rencontrèrent, plia devant eux; mais ne pouvant pas se diriger dans l'obscurité, ils donnèrent sur de l'infanterie postée à ce bois que Laudon avait occupé dès la veille; tout le canon des Autrichiens y était, et l'infanterie bien et avantageusement établie; ce canon, tirant à mitraille, força la cavalerie prussienne à se retirer

1) Choisir un chemin.

auprès de son infanterie. D'un autre côté, le maréchal Keith et le prince Maurice d'Anhalt voulurent reprendre la batterie qui était perdue; ils se mirent à la tête de quelques bataillons, pour traverser le village de Hochkirch. Le chemin qui passe le village est étroit, à peine 7 hommes de front pouvaient-ils y tenir, et ils trouvèrent en voulant déboucher de là, que les Autrichiens les débordaient si considérablement, qu'ils ne purent jamais se former, pour mener leurs troupes à la charge; ils furent aussitôt contraints de se replier. Le maréchal Keith y fut tué, M. de Geist mortellement blessé, et le prince Maurice dangereusement. Quoiqu'à différentes reprises on tentât de passer le village, il n'y eut pas moyen de réussir; l'incendie était trop considérable, et la bataille fut perdue. Pour couvrir la retraite, le roi envoya des ordres à M. de Retzow de le joindre incessamment. Ce général avait trois fois repoussé le prince de Durlach. Comme ce dernier ne pouvait venir à lui qu'en traversant un défilé, M. de Retzow y laissa entrer le nombre d'ennemis qu'il lui plut, après quoi il les chargea et les culbuta avec une perte considérable dans le lieu dont ils avaient débouché; cette manœuvre s'était répétée à trois reprises, lorsqu'il fut obligé de rejoindre l'armée. Il vint à propos à notre gauche. Le roi avait été contraint de la dégarnir pour porter des secours à sa droite; cependant il ne put pas arriver assez à temps pour empêcher que le bataillon de Kleist ne fût entouré par l'ennemi, et contraint de mettre bas les armes. La droite de l'armée se soutenait, quelque effort que fît l'ennemi pour dépasser la village de Hochkirch. La bataille avait commencé à 4 heures, à 10 le cimetière fut emporté; le village et la batterie étaient déjà perdus; l'ennemi se trouvait trop bien établi pour qu'on pût le déloger; un gros corps de cavalerie venait à dos de l'armée; M. de

Retzow avait abandonné Weissenberg; dans ces circonstances la position de l'armée n'était plus tenable, et il ne restait d'autre parti à prendre que celui de la retraite. La cavalerie descendit la première des hauteurs dans la plaine, pour couvrir la marche de l'infanterie. La droite de l'infanterie prit alors le chemin de Doberschutz, où l'on marqua le camp, et le corps de M. de Retzow fit l'arrière-garde de l'armée. La cavalerie autrichienne attaqua la nôtre à différentes reprises; mais elle fut vigoureusement repoussée par M. de Seydlitz et par le prince de Wurtemberg. Le camp que l'armée prit était bon, proche de Bautzen, entouré d'un double fossé marécageux, et sur des collines qui n'étaient dominées d'aucun côté. Le maréchal Daun retourna le même jour dans son ancien camp, et il ne parut pas qu'il eût gagné la victoire. Les Prussiens perdirent des personnes dignes d'être regrettées pour leur grand mérite: le maréchal Keith, le prince François de Brunswick et M. de Geist; presque tous les généraux eurent des contusions ou des blessures ainsi que le roi, le margrave Charles, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer. Nous perdîmes 246 officiers et 8,850 soldats, et il ne nous resta du nombre des prisonniers que nous avions faits, qu'un général nommé Vittelesky et 700 hommes.

15. BATAILLE DE KUNERSDORF.

le 12 août 1759.

L'armée passa l'Oder le 11 août et vint se mettre en bataille vis-à-vis des Russes, s'étendant depuis Trettin où était la droite jusqu'à Bischofsée où s'appuyait la gauche. La réserve de M. de Finck campa devant les lignes sur des hauteurs qui dérobaient aux Russes la connaissance

des mouvements que feraient les Prussiens. Un ru bourbeux séparait les deux armées. M. de So s'était campé à Kunersdorf. Son aile droite s'ap sur une petite élévation, où les Russes avaient co un fort en guise d'étoile; deux branches de retr ment, qui occupaient un terrain élevé, partaient d allaient aboutir au cimetière des juifs, d'une haute sez considérable, proche de Francfort. La droi camp, où était cette redoute en étoile, était domin une hauteur que M. de Finck occupait, et au d ruisseau par une élévation que les gens du pays ment la Pechstange. De la position où se trouva mée du roi il était impossible d'attaquer l'enne aurait fallu passer deux chaussées étroites, co d'abatis et dont les Russes étaient maîtres; il aurai déployer les brigades sous le feu de leurs petites et attaquer un retranchement défendu par des ba croisées. On trouva donc plus convenable de re le ruisseau. Après un détour d'un demi-mille, on au pont qui est sur le chemin de Reppen; là se un autre chemin qui mène par le bois à la haut la Pechstange. Ces connaissances locales servire base aux dispositions que l'on fit pour la batail s'engagea le lendemain. Le corps de M. de Fin destiné à soutenir, sur les hauteurs où il se trouv batteries qu'on y dressa pendant la nuit, et qu vaient tirer à bout portant sur l'étoile des Russe lendemain, l'armée prit le chemin de Reppen et se dans le bois près de la Pechstange sur cinq ligne les trois premières étaient d'infanterie et les deu nières de cavalerie. Pendant ce temps-là, M. de faisait jouer ses batteries de toutes ses forces, fe de vouloir passer les chaussées qu'il avait devant qui fixa si bien l'attention de M. de Soltikow, qu

mée du roi gagna la lisière du bois sans qu'il s'en aperçût. On construisit aussitôt de grandes batteries sur deux monticules qui dominaient la droite des Russes. Cette partie de leur retranchement fut entourée par les batteries des Prussiens, comme le peut être un polygone dans un siége en forme. Alors tout étant préparé, M. de Schenkendorf s'avança, sous la protection de 60 bouches à feu, contre ce fort, et l'emporta presque d'emblée. L'armée le suivit. Les deux branches du retranchement qui aboutissaient à ce point étant prises en flanc, ce ne fut qu'un massacre épouvantable de l'infanterie russe jusqu'au cimetière de Kunersdorf, que la gauche des Prussiens eut quelque peine à emporter. Alors M. de Finck, que les attaques avaient déjà dépassé, déblaya ses digues, et se joignit aux autres troupes. On avait déjà pris 7 redoutès, le cimetière et 180 canons; l'ennemi était en grande confusion, il avait perdu un monde prodigieux. Le prince de Wurtemberg cependant, qui s'impatientait de l'inaction de la cavalerie, chargea mal à propos cette infanterie des Russes qui était dans des retranchements au cimetiére des juifs. Il fut repoussé à la vérité, mais en même temps les ennemis abandonnèrent une grande batterie qu'ils avaient près de ce cimetière. L'infanterie prussienne, qui n'en était qu'à 800 pas, fit un effort pour s'en saisir, (qu'on voie à quoi tiennent les victoires), elle n'en ètait qu'à 150, lorsque M. de Laudon s'apercevant de la faute que les Russes faisaient d'abandonner cette batterie, y arriva avec sa réserve, et prévint les Prussiens de quelques minutes. Il fit aussitôt charger ce canon à mitraille et le fit tirer sur eux. Ce feu les dérangea. Quoiqu'on renouvelât les attaques à différentes reprises, il fut impossible d'emporter cette batterie, qui dominait sur tout ce terrain. M. Laudon, s'étant aperçu que la contenance des assaillants

était moins assurée, leur lâcha des corps de cavalerie par sa droite et par sa gauche. Cela rendit la confusion générale dans ces troupes; elles s'enfuirent en désordre. Le roi protégea leur retraite par une batterie soutenue du régiment de Lestwitz. Il y reçut une contusion. Le régiment des pionniers fut pris derrière lui. L'infanterie avait d'ailleurs déjà repassé les digues et était rentrée dans le camp qu'elle avait eu la veille; sur quoi le roi se retira le dernier, et il aurait été pris par les ennemis, si M. de Prittwitz ne les eût attaqués avec 100 hussards, pour lui donner le temps de repasser le défilé. Le gros de la cavalerie se retira par le même chemin qu'elle avait pris le matin. Dans ce premier moment la consternation des troupes fut si grande, qu'au seul bruit des Cosaques l'infanterie qu'on avait formée sur l'emplacement de son ancien camp, s'enfuit au delà de mille pas, avant qu'on parvînt à l'arrêter. Les Russes gagnèrent à la vérité cette bataille, mais elle leur coûta cher; ils y perdirent 24,000 hommes de leur aveu; ils reprirent tous leurs canons et de plus 80 pièces des Prussiens, et firent 3,000 prisonniers. L'armée du roi perdit à cette journée 18,495 hommes, tant morts que prisonniers et blessés. Le roi, qui s'était flatté de remporter la victoire, avait ordonné à M. de Wunsch de se saisir de Francfort pendant l'action, pour couper la retraite à l'ennemi. Ce brave officier s'en était rendu maître, et y avait fait 400 prisonniers, mais le malheur de cette journée l'obligea d'abandonner la ville et de retourner à Reitwein où l'armée se campa après avoir repassé l'Oder. L'on avait à peine rassemblé 10,000 hommes le soir après l'action.

16. COMBAT DE PRETSCH.

le 29 octobre 1759.

Le prince Henri passa l'Elbe à Torgau le 29 septembre; le maréchal Daun passa ce fleuve en même temps à Dresde et s'avança vers Meissen; M. de Finck, trop faible pour lui résister, se replia sur Torgau, où il se joignit au prince. Les Prussiens prirent le 4 octobre la position de Strehla; les Autrichiens s'avancèrent sur eux et se campèrent entre Riesa et Oschatz, s'étendant par des détachements, le 6 octobre, à Dahlen, Hubertsbourg et Grimma. Le prince avait placé un corps à la montagne de Schilda, qui fut obligé de se replier dans les forêts de Torgau. Cela lui donna des appréhensions pour ses derrières, et il fit marcher l'armée à Torgau, le 17 octobre, pour couvrir le dépôt de ses vivres. Le maréchal Daun suivit immédiatement le prince jusqu'à Belgern. Si celui-ci n'avait pas eu à craindre pour sa position, qui était assez bonne, il avait toutefois lieu d'être attentif à ce qui se passait à sa droite; il envoya pour cet effet M. de Rébentisch à Duben, pour observer ce que l'ennemi pourrait entreprendre dans cette partie. Le dessein du maréchal Daun était effectivement de tourner le camp du prince Henri, et il détacha le duc d'Aremberg à Dommitsch avec 26 bataillons et 6 régiments de cavalerie. Le prince fit examiner ce nouveau camp des ennemis, et sur ce qu'on le jugea d'un abord difficile, il envoya M. de Wunsch avec un détachement pour renforcer M. de Rébentisch. M. de Wunsch passa l'Elbe à Torgau, la repassa à Wittenberg, et joignit M. de Rébentisch à Bitterfeld, où il s'était retiré. Le prince, importuné du voisinage du duc d'Aremberg, qui s'était mis sur son flanc, partit de son camp à la tête de 15 bataillons et d'autant d'escadrons. Il arriva à Pretsch précisément lorsque l'ennemi se mettait on mar-

che pour Duben. Alors le duc d'Aremberg fut attaqué en même temps par le prince Henri et par M. de Rébentisch. L'arrière-garde des Impériaux, forte de 5,000 hommes, fut prise avec le général Gemmingen qui la commandait. Cet échec ayant ébranlé la constance des Autrichiens, le maréchal Daun se replia le 4 novembre derrière la Ketzerbach, où il prit une position entre Zehren et Lommatsch; et le prince Henri s'avança, le 8 novembre, à Hernstein, où il fut joint par M. de Hulsen.

17. COMBAT DE MAXEN.

le 20 novembre 1759.

La maladie du roi, qui l'avait retenu quelque temps à Glogau, l'empêcha d'arriver avant le 13 dans ce camp. Il avait traversé la Lusace avec une escorte de 800 hommes; cependant sa faiblesse, qui était encore grande, ne lui permettait pas d'agir. Le prince avait détaché M. de Finck sur Nossen, par où il tournait la position de l'ennemi. Le maréchal Daun n'y tint point; il quitta la Ketzerbach le 14 novembre, et se campa auprès de Dresde, du Windberg au fond de Plauen. M. de Wédel se porta aussitôt en avant; il s'empara de Meissen et maltraita beaucoup dans sa retraite l'arrière-garde des Impériaux. L'armée du roi campa le même jour à Schlettau, et M. de Dierecke, qui tenait l'autre bord de l'Elbe avec son détachement, se porta sur Zscheila. Les Prussiens firent le lendemain un mouvement sur Wilsdruf, et M. de Ziethen, s'avançant à Kesselsdorf, pouvait observer l'ennemi de plus près.

Les malheurs, qu'avait essuyés le roi dans cette campagne, auraient été réparés en partie en reprenant Dresde. On avait cet objet d'autant plus à cœur, que

Dresde assurait les quartiers d'hiver, et donnait aux Autrichiens une jalousie perpétuelle pour la Bohême. La position du maréchal Daun étant inexpugnable, tant à cause des rochers escarpés qui défendaient sa gauche, que par les inondations qui couvraient sa droite, il ne restait d'expédient pour parvenir à son but que celui de tourner l'ennemi par des détachements, qui, en mettant des obtacles à ses convois de vivres, et en facilitant quelques incursions dans la Bohême, l'obligeraient d'abandonner Dresde. M. de Finck fut détaché à Freiberg pour remplir ces vues, d'où il s'avança sur Dippoldiswalda, puis se posta à Maxen; il poussa même M. de Wunsch jusqu'au défilé de Dohna. Une colonne des troupes de l'Empire, qui ignorait apparemment que les Prussiens fussent dans cette contrée, s'avança imprudemment, se fit battre et perdit 400 hommes. M. de Kleist entra en même temps avec ses hussards en Bohême; il fit des ravages vers Teplitz, Dux et Aussig, d'où il ramena quantité de prisonniers. Le maréchal Daun endurait impatiemment ces insultes, et surtout la position que M. de Finck avait prise. Il détacha M. Brentano à Dippoldiswalda; c'était le signal auquel M. de Finck devait se retirer. Ses ordres portaient d'attaquer tous les corps faibles qu'il trouverait, mais de se replier à l'approche de ceux qui lui seraient supérieurs. Il se fia mal à propos à son poste, qui aurait été passable, s'il avait eu assez de monde pour l'occuper; mais sa sécurité le perdit, car il n'avait garni que quelques montagnes de son infanterie, et il confia une des principales aux hussards de Gersdorf, comme si la cavalerie était faite pour défendre des postes. Le maréchal Daun, qui se trouvait en sûreté sur son escarpement du Windberg et derrière son inondation de la Friedrichstadt, détacha 40,000 hommes pour attaquer le corps des Prussiens qui était

si mal posté à Maxen. Le roi ne fut point informé de ce mouvement, mais ayant appris que le corps de M. Brentano avait marché à Dippoldiswalda, il envoya M. de Hulsen avec 8,000 hommes, pour en déloger l'ennemi, et pour assurer la communication de l'armée avec le corps de Maxen. A peine M. de Hulsen fut-il à Dippoldiswalda qu'il apprit la catastrophe qui venait d'arriver. M. de Finck avait été attaqué le matin par les Autrichiens; quelques coups de canon délogèrent M. de Gersdorf du poste qu'il devait défendre; l'infanterie de l'ennemi s'en saisit. Elle y établit du canon; de là elle travailla sur le flanc de M. de Finck, pendant que le gros de l'armée attaquait son front. Quelques régiments de l'infanterie prussienne firent mal leur devoir: l'ennemi emporta une hauteur qu'ils occupaient; la cavalerie prussienne fit mal à propos quelques charges mal dirigées: elle fut repoussée à plusieurs reprises. Les Autrichiens mirent le feu au village de Maxen, qui séparait la ligne de M. de Finck. Cela mit du désordre dans les troupes; la confusion gagna le reste du corps; ils abandonnèrent le champ de bataille avec précipitation. Dans la terreur où ils étaient ils courent à Dohna, où M. de Wunsch venait de repousser l'armée de l'Empire, quelques efforts qu'elle eût faits pour l'enfoncer. Si les généraux prussiens eussent conservé l'ombre de jugement après le désastre qui venait de leur arriver, ils se seraient encore tirés avec honneur du mauvais pas où ils se trouvaient; ils n'avaient qu'à prendre le chemin de Glashutte, qui mène par Frauenberg à Freiberg; si ce chemin, qui leur était connu, leur paraissait trop proche de l'ennemi, ils n'avaient qu'à passer par Gieshubel en Bohême, d'où ils pouvaient regagner la Saxe, soit par Einsiedel, soit par Asch, soit par le Sébastiansberg. Mais leur défaite les avait accablés au point qu'excepté

M. de Wunsch, tous les autres avaient perdu la présence d'esprit. Le maréchal Daun les entoura le lendemain. M. de Wunsch voulut percer avec la cavalerie; M. de Finck et ses collègues, plus attachés à leur bagage qu'à leur réputation, lui interdirent toute hostilité. Ces généraux eurent la faiblesse de capituler avec l'ennemi, et de mettre bas les armes. Le corps qui se rendit si honteusement, était fort de 16 bataillons et de 35 escadrons.

18. COMBAT DE MEISSEN.

le 3 décembre 1759.

Quelque rude que fût la saison, les deux armées continuaient à camper; on s'était baraqué, on s'était accommodé le mieux qu'on avait pu, pour résister aux injures du temps, tant l'inflexibilité et l'opiniâtreté pour ne pas céder un pouce de terrain, étaient grandes des deux côtés. Les Prussiens avaient un poste à Zscheila. Ce détachement avait été jusqu'alors en sûreté par un pont de communication qu'il avait sur l'Elbe; une gelée subite qui survint, obligea de le lever et la rivière chariait des glaces sans être encore prise. M. de Beck saisit ce moment pour attaquer les Prussiens avec un corps nombreux. M. de Dierecke fit repasser à Meissen sa cavalerie et la moitié de son infanterie; il n'eut pas le temps de sauver le reste. M. de Beck tomba sur lui avec toutes ses forces, et, après um combat sanglant, ce brave général et trois bataillons furent faits prisonniers par les Autrichiens. Ce fut là la dernière infortune que les Prussiens essuyèrent cette année.

19. COMBAT DE LANDSHUT.

le 23 juin 1760.

En Poméranie, M. de Forcade, détaché contre les Russes, avait poussé trois corps en avant pour les observer: M. de Platen à Schiefelbein, M. de Grabow à Cœslin, et M. de Gablenz à Greiffenberg. Le prince Henri qui avait le commandement général de tous ces corps, se tenait alors à Sagan, où il avait rassemblé MM. de Golz et de Schmettau avec leurs détachements. Il trouva convenable alors de prendre une position qui le mît plus à portée de s'opposer aux desseins des Russes. Marchant à Francfort, il donna des ordres à M. de Forcade pour venir à Landsberg, qui était le rendez-vous général de cette armée.

Pendant que ces troupes se réunissaient, M. de Laudon traversa le comté de Glatz et pénétra en Silésie avec deux corps, dont l'un passa par Silberberg et se rendit à Reichenbach, où l'autre, qui venait par le chemin de Patschkau, le joignit. M. de Fouqué, averti de ce mouvement, crut que l'ennemi en voulait à Breslau; il quitta sur cela ses gorges de Landshut et se porta sur Kant. Les Austrichiens profitèrent aussitôt de son absence, pour occuper avec des détachements les postes de Grussau et de Landshut. Pour M. de Laudon, il rentra avec son armée dans le comté de Glatz, et mit le blocus devant cette place. M. de Fouqué, qui se vit abusé par ce changement subit des troupes autrichiennes, retournant à Landshut, n'eut pas de peine à en déloger les ennemis. Son intention étant de conserver ces débouchés de la Bohême, et d'attendre qu'il fût renforcé, pour pouvoir entrer par Braunau dans le comté de Glatz, et contraindre l'ennemi d'abandonner le siége de la capitale, il plaça son camp

sur les montagnes: sa droite occupait celle de Blasdorf, sa gauche le Mummelberg. Ce terrain demandait, pour être bien garni, trois fois plus de troupes qu'il n'en avait: M. de Fouqué pouvait le remplir moins que jamais, après avoir détaché M. de Ziethen avec 4 bataillons pour lui assurer au Zeiskenberg sa communication avec Schweidnitz. Dès que M. de Laudon fut informé de la position des Prussiens près de Landshut, il laissa 12,000 hommes à Glatz pour en continuer le blocus, et avec le gros de ses troupes il passa par Johannisberg et Wustengiersdorf, et vint se camper à Schwarzwalde, dont il délogea les hussards de Malachowski, qui y tenaient un poste d'avertissement. L'occasion était belle pour se faire à peu de frais une grande réputation; Laudon n'avait devant lui que 8,000 Prussiens qu'il pouvait attaquer avec 28,000 hommes; il voulut cependant pour plus de sûreté joindre la surprise à la force. La nuit du 23 juin, il s'empara des deux hauteurs sur lesquelles M. de Fouqué avait sa droite. Ces postes importants lui donnèrent la facilité d'établir des batteries qui travaillèrent sur le flanc et à dos des Prussiens. M. de Fouqué défendit vaillamment les postes qui lui restaient. Après avoir perdu beaucoup de monde, il aperçut une colonne de cavalerie autrichienne qui était en pleine marche pour lui couper la retraite. Sur cela, il abandonna ses montagnes, et forma de son infanterie un carré avec lequel il se mit en marche pour gagner le chemin de Bolkenhain. Ses troupes avaient consumé presque toute leur poudre. La cavalerie autrichienne l'attaqua; il la repoussa plusieurs fois; après une noble et généreuse défense, le carré fut enfoncé par l'ennemi. M. de Fouqué reçut deux blessures et fut pris, ainsi que la plus grande partie de son monde; il s'était défendu depuis deux heures du matin jusqu'à dix heures avant midi, et loin que ce désastre pût préjudicier à la réputa-

tion de ce brave officier depuis si longtemps et si solidement établie, il en relève l'éclat en fournissant un exemple de ce que peuvent la valeur et la fermeté contre le nombre, quelque supérieur qu'il soit. Cette belle action ne peut être comparée qu'à celle de Léonidas et des Grecs qui défendirent les Thermopyles, et qui eurent un sort à peu près semblable au sien. Tout ce corps ne fut pas perdu. Les hussards de Gersdorf et les dragons de Platen se firent jour à la pointe de l'épée à travers les ennemis, et sauvèrent avec eux 1,500 hommes de l'infanterie, qu'ils ramenèrent à Breslau. Pour M. de Ziethen, il quitta le Zeiskenberg après ce malheur et se jeta dans Schweidnitz, pour éviter un sort pareil à celui de M. de Fouqué. Les Autrichiens usèrent en barbares de l'avantage qu'ils venaient de remporter; ils pillèrent la ville de Landshut par ordre des généraux, qui applaudissaient à leur cruauté et à leurs excès; et le soldat effréné et furieux, encouragé aux forfaits et aux brigandages, n'épargna que la misère et la laideur.

20. SIÉGE DE DRESDE. — BLOCUS DE GLATZ PAR LES AUTRICHIENS.

au mois de juillet 1760.

Le roi forma aussitôt la circonvallation de Dresde, dont il fut résolu de faire le siége; c'était un impromptu; car, comme on n'avait pas jugé cette entreprise possible, rien n'avait été préparé d'avance. Il posta les troupes depuis Grunau jusqu'à Racknitz. Les pandoures se proposaient de se soutenir dans le Grand-Jardin; ils en furent chassés; on emporta même le faubourg de Pirna, où l'ennemi n'opposa aux assaillants qu'une faible et molle défense. Tout ce qu'on put amasser à la hâte d'artillerie

et de munitions pour entreprendre ce siége, consistait en 12 mortiers, 1,200 bombes, 20 pièces de douze et 4,000 boulets. On travailla avec activité, on prépara des fascines, des madriers et tout l'attirail d'un siége. Ce qui donnait l'espérance de réussir, c'était qu'on pouvait placer les premières batteries au fossé capital de la ville, et que près du jardin de la comtesse Moszinska un vieux retranchement semblait fait exprès pour une parallèle, et pour l'emplacement d'une batterie à ricochets. Le prince de Holstein fut obligé, de l'autre côté de l'Elbe, de faire une fausse attaque sur la ville neuve, où il ne put employer que des canons de campagne et quelques obusiers. Quoique M. de Maquire eût une garnison de 6,000 hommes dans Dresde, dont il était gouverneur, on se flattait toutefois qu'il rendrait cette capitale plutôt que de la laisser réduire en cendres. On le fit sommer; il répondit qu'il ne se rendrait pas. On attaqua donc la ville du côté de la porte de Pirna. Si le roi avait été bien servi dans cette occasion, Dresde aurait été à lui; mais ce fut parmi les officiers, ingénieurs et artilleurs à qui ferait le plus de fautes. Les batteries furent pourtant exécutées. On plaça des chasseurs dans des masures du faubourg qui dominaient le rempart, et ils le nettoyèrent bien vite de tous ceux qui s'y montraient pour le défendre. Déjà les canons commençaient à faire une brèche; une bombe embrasa le toit de l'église de Ste. Croix; il tomba et bouleversa tout le quartier; une autre mit le feu à la rue de Pirna, qui fut presque toute consumée; d'autres tombèrent dans la rue du Château et n'y firent pas un moindre dégât; 1,000 bombes et 1,000 quintaux de poudre de plus auraient glorieusement terminé ce siége. Il était apparemment dit dans le livre des destins que les Prussiens ne reprendaient pas Dresde. Bientôt on eut des avis que le maréchal Daun avait su-

bitement quitté la Silésie, et s'avançait à grands pas pour secourir Dresde. A son approche, on retira le poste du Cerf-Blanc. Les troupes légères s'amusèrent mal à propos avant de quitter ce poste. Elles furent attaquées dans la forêt du côté du Fischhaus, et perdirent environ 500 hommes. On fit passer l'Elbe au prince de Holstein la nuit même, et on lui marqua une position entre Lœbeda et Unkersdorf. Dès que le maréchal Daun s'approchait de l'autre bord de l'Elbe, il fallait nécessairement avoir un corps dans les environs d'Unkersdorf, pour conserver le passage libre du défilé de Plauen, sans que l'ennemi pût s'aviser de le disputer. Le roi changea en même temps le camp de ses troupes; une partie de l'armée se campa vis-à-vis de M. de Lascy et du prince de Deux-Ponts, l'autre se plaça du côté du Grand-Jardin, où l'on pratiqua des abatis, jusqu'au delà de Racknitz près de Plauen. Le maréchal Daun parut alors au Cerf-Blanc, et couvrit de son armée l'autre bord de l'Elbe derrière Dresde et aux côtés. La nuit du 22 juillet, il envoya 16 bataillons pour faire une sortie sur les Prussiens dans le faubourg de Pirna. Le roi s'y était préparé; il avait disposé les troupes de manière à pouvoir bien recevoir l'ennemi. La sortie se fit; les Autrichiens furent repoussés et perdirent 300 hommes avec le général Nugent qui les commandait. Un bataillon de Bernbourg, qui n'avait pas fait son devoir à ce siége, en fut puni par la honte de ne plus oser porter le sabre. Cette correction, sensible à tout soldat qui a de l'honneur, fit une impression avantageuse dans l'armée, et donna à cette troupe l'envie de réparer sa faute, ce dont elle trouva l'occasion à la bataille de Liegnitz (chap. 21).

Il sembla que par un singulier destin de cette campagne, les petits avantages des Prussiens dussent constamment être contrebalancés par des pertes considérables.

général Nugent même, qu'on venait de prendre à e sortie, apprit au roi que la ville de Glatz avait prise par M. de Harsch. Quelque incroyable que fût e nouvelle, on en eut bientôt la confirmation de Si-. La nuit du 21 au 22, M. de Harsch avait ouvert ranchée devant la place. M. D'Oo, qui en était comdant, avait une garnison de 5 bataillons et toutes munitions de guerre et de bouche nécessaires pour tenir un long siége. L'ennemi avait appuyé sa prere parallèle à Seherlendorf, proche de la Neisse, d'où, faisant le tour de la ville basse et du château, elle it appuyer sa gauche devant la maison du baron Pi-. Le général Harsch se préparait à faire deux atues, l'une sur la ville basse vers la porte de Bohême, l'autre au château sur le Feldthor. A peine quels canons en furent-ils en batteries, que les assiégeants lurent déloger les assiégés d'une flèche à laquelle M. Fouqué avait donné le nom de Grue, à cause de sa se longue et de sa gorge étroite. Cet ouvrage creusé s le roc ne demandait qu'à être défendu pour arrê- l'ennemi des semaines entières. Mais à peine les richiens se présentèrent-ils pour l'attaquer, que les égés lâchèrent pied et s'enfuirent. Ils se sauvèrent la barrière; l'ennemi les suivit chaudement; ceux qui ndaient le chemin couvert, au lieu de tirer sur l'en-i, se sauvèrent par le pont dans le ravelin. Les richiens pêle-mêle avec eux y entrèrent en même ps. M. de Harsch, qui s'aperçut de ce qui se passait, oya quelques bataillons de sa tranchée pour soutenir premières troupes. Enfin, les Autrichiens prirent cette ce sans savoir comment, et sans presque éprouver de istance. Le commandant, qui était dans la ville basse, ourut à ce bruit au château; mais il était déjà pris, comme par sa situation il domine les ouvrages du

Schæferberg et de la ville basse, il ne restait plus d'asile aux Prussiens pour se défendre. Cet événement honteux et flétrissant pour les armes prussiennes fut la suite d'une négociation secrète, que M. de Laudon avait préparée de longue main par le canal des jésuites, des moines et de toute la prêtraille catholique. Il était parvenu par leur moyen à corrompre des officiers et beaucoup de soldats de la garnison, du nombre desquels furent ceux qui étaient de garde à l'endroit où M. de Harsch poussa son attaque.

Ce funeste contre-temps survint dans une conjoncture déjà assez embarrassante et assez fâcheuse par elle-même. L'approche du maréchal Daun, sa position près du nouveau Dresde, le manque de munitions de guerre pour un siége, obligèrent le roi de renoncer au dessein qu'il avait de s'emparer de cette ville, et il prit des mesures sérieuses pour se rendre en hâte en Silésie, afin d'empêcher, s'il se pouvait, qu'il n'arrivât dans cette province de plus fâcheuses catastrophes. Le roi quitta le 30 juillet le fond de Plauen, sans que l'ennemi l'inquiétât; il ramena M. de Hulsen dans son camp de Meissen. L'armée passa le lendemain l'Elbe à Zehren, et prit une position à Dalwitz.

21. BATAILLE DE LIEGNITZ.

le 15 août 1760.

Le roi partagea son armée en deux corps: sa droite, aux ordres de MM. de Ziethen et de Wédel, demeura immobile sur la place où elle s'était formée; elle dressa des batteries en hâte pour enfiler les deux chemins de Liegnitz, les seuls par lesquels le maréchal Daun pouvait déboucher pour venir à elle; il fit en même temps

changer de position à sa gauche, et la forma de manière que la droite s'appuyât sur la Katzbach et la gauche sur un étang. Tout ce corps ne faisait que 16 bataillons et 30 escadrons. Pendant que l'infanterie prenait cette direction, la cavalerie, qu'on avait poussée en avant pour la couvrir, escarmouchait vivement avec l'ennemi, ce qui dura jusqu'à ce qu'on eût établi une grosse batterie sur une éminence qui dominait tous les environs. Ces arrangements pris, la cavalerie reçut ordre de se retirer, ce qu'elle exécuta bien. La plus grande partie en fut distribuée derrière l'infanterie pour la soutenir, au régiment de Krokow près et de quelque hussards qu'on jeta sur la gauche, pour observer l'ennemi de ce côté-là. Cependant M. de Laudon ne s'attendait à rien moins qu'à une bataille. Il se doutait bien qu'il avait quelques troupes vis-à-vis de lui; mais il faisait si obscur, qu'il ne pouvait discerner ni les Prussiens, ni leur disposition. Il ne s'était point fait précéder par une avant-garde, parce qu'il se proposait de surprendre quelques bataillons francs qui avait campé la veille à Pfaffendorf, avec le parc de vivres qu'il croyait y trouver encore. On fit alors exécuter sur l'ennemi la grande batterie qu'on avait construite sur la hauteur. La tête des colonnes autrichiennes n'en était qu'à 800 pas; le canon fit beaucoup d'effet sur ces masses serrées. M. de Laudon s'aperçut en ce moment qu'il y avait quelque mécompte dans son calcul. Voulant former son monde, il ne put faire qu'un front de 5 bataillons, et les Prussiens attaquèrent cette ligne, qui fut aussitôt renversée. Il fit en ce moment avancer sa cavalerie, pour prendre en flanc et à dos ceux qui l'attaquaient; mais il ne connaissait pas le terrain, ni ne pouvait s'orienter dans l'obscurité. Cette cavalerie culbuta les dragons de Krokow; prise ensuite en flanc par les cuirassiers de Frédéric, elle fut rechassée à

son tour, et dispersée dans les marais dont elle eut bien de la peine à sortir. Dès l'aube du jour, l'infanterie chargea la seconde ligne des Autrichiens. Comme on remarqua qu'elle se dérangeait, on lâcha sur elle quelques escadrons de cavalerie, qui l'enfoncèrent et la firent presque toute prisonnière. De petits buissons épars dans ce terrain étaient d'un usage merveilleux pour cacher des corps de cavalerie, qui venaient fondre à l'improviste sur l'ennemi et le mettaient en déroute. M. Laudon essaya d'en faire autant; sa cavalerie attaqua l'infanterie prussienne, mais la cavalerie du roi la ramena vertement: enfin, après cinq attaques consécutives sur ces cinq lignes des Autrichiens, chacune de 5 bataillons, la confusion des ennemis devint si générale, que tout le corps fut mis en déroute et s'enfuit vers Binowitz pour repasser la Katzbach dans le plus grand désordre. On détacha quelques petits corps à la poursuite des fuyards. M. de Mœllendorf mit le feu au village de Binowitz, où il fit beaucoup de prisonniers. Le roi ne voulut pas poursuivre plus vivement M. de Laudon parce qu'il pouvait se trouver dans le cas de se servir des mêmes troupes qui venaient de remporter la victoire, pour les joindre à sa droite et les faire combattre contre le maréchal Daun. Ce maréchal avait passé toute la nuit, avec ses troupes en colonnes, près du ruisseau qui séparait son armée de l'ancien camp prussien. Le roi y avait laissé par précaution quelques hussards, qui faisaient le cris des patrouilles et des sentinelles, entretenaient l'ennemi dans la persuasion, que l'armée s'y trouvait encore. A la petite pointe du jour, Daun et Lascy se mirent en mouvement pour attaquer les Prussiens; mais quelle fut leur surprise de trouver le camp vide, et de n'apprendre aucune nouvelle de ce qu'était devenue l'armée prussienne! On eût dit que la fortune avait décidé que rien

ne réussirait aux Autrichiens ce jour-là; le vent même leur était contraire. Ni le maréchal ni M. de Lascy n'entendirent le bruit de la bataille qui se donnaît derrière Pfaffendorf à un demi-mille d'eux, quoique 200 canons au moins tirassent de part et d'autre. Le maréchal fut longtemps incertain sur le parti qu'il devait prendre; enfin, après beaucoup de conseils et d'avis différents, il résolut de passer la Katzbach à Liegnitz et d'attaquer le corps de M. de Ziethen qu'il voyait en bataille. Il envoya M. de Lascy pour passer plus haut le Schwarzwasser. Cela était impossible, à moins que celui-ci ne fît un détour d'un mille et demi pour trouver un pont; car les bords de ce ruisseau étant marécageux, il ne suffit pas de ponts, il faut encore élever des chaussées pour le passer au delà de Liegnitz. La bataille était déjà gagnée et le roi se rendait précisément à sa droite, lorsqu'on aperçut l'avant-garde du maréchal Daun, qui débouchait de Liegnitz; mais l'artillerie prussienne avait tellement dérangé cette troupe, qu'on pouvait juger à sa contenance qu'elle était sur le point de quitter cet emplacement. Pour terminer cette affaire, pour confirmer au maréchal Daun la défaite de M. de Laudon qu'il soupçonnait déjà, enfin, pour accélérer sa retraite, le roi fit faire une réjouissance à ses troupes. A peine eut-on fait le second feu roulant, que les colonnes de l'ennemi rebroussèrent chemin, et repassèrent la Katzbach auprès de Liegnitz.

Il y eut ce même jour une petite bataille dans la forêt. On y avait envoyé le ministre d'Angleterre Mitchel, quelques secrétaires, et le bagage du quartier de la cour, sous l'escorte d'une compagnie de grenadiers des gardes. Cette troupe fut attaquée par 300 dragons et hussards. M. de Prittwitz, qui commandait ce détachement, se défendit si bien, qu'il ne perdit pas la moindre

bagatelle de ce qui lui avait été confié. L'affaire de Pfaffendorf coûta 10,000 hommes à M. Laudon; le champ de bataille était jonché d'Autrichiens. Les Prussiens occupaient un terrain qui allait en glacis et toujours en s'abaissant du côté d'où les ennemis faisaient leur attaque; ce fut ce qui leur donna la supériorité pour le feu, et des avantages sur les assaillants. Ils firent beaucoup de prisonniers, 2 généraux, 80 officiers, 6,000 soldats; les Autrichiens perdirent de plus dans cette journée 23 drapeaux et 82 canons.

22. PRISE DE BERLIN PAR LES RUSSES.

le 9 octobre 1760.

Tout le monde avait pris les armes dans cette capitale; on employait des invalides et des malades pour se défendre. Les fortifications de la ville consistaient en quelques flèches de terre, élevées devant les portes. Ces postes importants étaient confiés à des généraux de l'armée blessés ou malades, qui se trouvaient dans la ville. Avec sa cavalerie le prince de Wurtemberg sortit de la porte de Silésie, où il rencontra l'ennemi, et fut attaqué durant six heures par M. de Tottleben, qui l'environnait avec un corps de 7 à 8,000 cosaqnes et dragons. Le prince non-seulement le repoussa, mais le rechassa jusqu'à Kœpenick. La porte fut attaquée le lendemain par 2,000 fantassins russes. M. de Seidlitz, quoiqu'il ne fût pas guéri de ses blessures de Kunersdorf, y commandait; il repoussa l'ennemi. On avait mandé à M. de Hulsen le péril où se trouvait la capitale; il y était accouru de Coswig, et il arriva sur ces entrefaites. S'il n'y avait eu que les Russes à écarter, on aurait réussi à les chasser; mais ce qui perdit la ville, ce fut l'arrivée de M. de

Lascy. Il avait déjà occupé Potsdam et Charlottenbourg, et s'avançait du côté du midi vers Berlin. Cette capitale a trois milles (?) de circuit; or, il était impossible que 16,000 hommes défendissent une aussi vaste enceinte, où il n'y avait ni ouvrage, ni remparts, contre 20,000 Russes et 18,000 Autrichiens, qui, n'ayant rien à ménager, pouvaient tout entreprendre. L'ennemi jetait déjà des bombes dans la ville. Si l'on avait attendu la dernière extrémité, les troupes couraient risque d'être prises, et la capitale d'être ruinée de fond en comble. Ces considérations essentielles et solides occasionnèrent la résolution que prirent les généraux de se retirer, en intimant aux magistrats d'envoyer des députés aux chefs des ennemis, pour dresser une espèce de capitulation. Le prince de Wurtemberg et M. de Hulsen partirent la nuit du 9 et se replièrent sur Spandau; il n'y eut que le corps de chasseurs qui souffrît dans cette retraite. Le même jour les Russes entrèrent dans Berlin. L'on convint que la bourgeoisie lèverait, par imposition, la somme de deux millions, qu'elle payerait pour se racheter du pillage. Cela n'empêcha pas que MM. de Lascy et de Czernicheff ne fussent tentés d'incendier une partie de la ville, et peut-être y aurait-il eu quelque catastrophe sans les solides représentations de M. Verelst, ministre de la république de Hollande. Ce digne républicain leur parla du droit des gens et leur dépeignit leur dureté avec des couleurs si affreuses, qu'ils en eurent honte. Leur fureur et leur rage se tourna sur Charlottenbourg et Schœnhausen, maisons royales, qui furent pillées par les cosaques et par les Saxons. Le bruit de la marche du roi allait en s'accroissant. Il était venu à MM. de Lascy et de Czernicheff des avis que l'intention de ce prince était de les couper. Cette nouvelle leur fit hâter leur départ. Ils se retirèrent le 12.

23. BATAILLE DE TORGAU.

le 3 novembre 1760.

Tout conspirant à confirmer le roi dans la résolution qu'il avait prise, il fit marcher, le 2 novembre, l'armée à Schilda; il fut pendant tout le chemin avec l'avant-garde des hussards, pour observer de quel côté se retiraient les postes avancés de l'ennemi, à mesure qu'ils étaient poussés par les troupes du roi. On ne fut pas longtemps en doute; les détachements se retirèrent tous à Torgau, à l'exception de M. Brentano, qu'on attaqua à Belgern, et qu'on prit dans un tel sens, qu'il ne put se sauver que vers Strehla. M. de Kleist lui fit 800 prisonniers. L'armée du roi se campa de Schilda par Probsthain à Langen-Reichenbach, et le maréchal Daun demeura immobile à Torgau. Il n'y avait plus à douter qu'il n'eût des ordres positifs de sa cour, de soutenir à tout prix sa position. On fit les dispositions suivantes pour l'attaquer le lendemain. La droite des Impériaux s'appuyait derrière les étangs de Grosswich. Son centre couvrait la colline de Suptitz; sa gauche se terminait au delà de Zinna, en tirant vers les étangs de Torgau. Outre cela M. de Ried observait l'armée prussienne du bord de la forêt de Torgau. M. de Lascy, avec une réserve de 20,000 hommes, couvrait la chaussée et les étangs qui sont à l'extrémité de l'endroit où les Impériaux avaient appuyé leur gauche. Cependant le terrain où se trouvait l'ennemi manquait de profondeur, et leurs lignes n'avaient pas 300 pas d'intervalle. C'était une circonstance très-favorable pour les Prussiens, parce qu'en attaquant ce centre de front et à dos, on mettait l'ennemi entre deux feux, et il ne pouvait qu'être battu. Pour amener les choses à ce point, le roi partagea son armée en deux corps, dont l'un fut destiné

à s'approcher de l'Elbe, après avoir traversé la forêt de Torgau, pour attaquer l'ennemi à dos sur la hauteur de Suptitz; tandis que l'autre, en suivant la route d'Eulenbourg à Torgau, devait établir une batterie sur la colline de Grosswich et attaquer le village de Suptitz en même temps. Ces deux corps, agissant de concert, devaient nécessairement couper l'armée autrichienne par le centre; après quoi il aurait été facile d'en pousser les débris vers l'Elbe, où le terrain allant toujours en s'abaissant par une pente douce, aurait donné beau jeu aux Prussiens, et leur aurait procuré une victoire complète. Le roi se mit en marche le 3 dès la pointe du jour; il était suivi de 30 bataillons et de 50 escadrons de sa gauche. Les troupes traversèrent la forêt de Torgau sur 3 colonnes. La route de la première ligne d'infanterie la conduisait par Mockrena, Wildenhain, Grosswich et Neiden; la route de la seconde ligne la menait par Pechhutte, le Jagdteich, Bruchendorf à Elsnig; la cavalerie, qui faisait la troisième colonne, passait le bois de Wildenhain, pour se rendre à Vogelsang. M. de Ziethen se mit en même temps en marche avec la droite de l'armée, consistant en 30 bataillons et 70 escadrons, et il enfila le chemin qui va d'Eulenbourg à Torgau. La partie de l'armée que le roi conduisait, trouva M. de Ried posté à la lisière du bois de Torgau avec 2 régiments de hussards, autant de dragons, et 3 bataillons de pandoures. On lui tira quelques volées de canon, sur quoi il se replia vers la droite des Impériaux. Près de Wildenhain il y a une petite plaine dans la forêt, où l'on aperçut 10 bataillons de grenadiers bien postés, qui faisaient mine de disputer le passage aux Prussiens. Ils firent quelques décharges de canon contre la colonne du roi, auxquelles les Prussiens répondirent. On forma une ligne d'infanterie pour les charger; mais ils se replièrent sur leur armée. Les hussards aver-

tirent en même temps que le régiment de St. Ignon était dans le bois entre les deux colonnes d'infanterie, et que même il avait mis pied à terre. On le fit attaquer incontinent, et comme ces dragons ne trouvaient aucune issue pour s'échapper, tout le régiment fut détruit. Ces grenadiers et ce régiment devaient partir ensemble, pour tenter une entreprise sur Dœbeln, et M. de St. Ignon, que l'on prit, se plaignait amèrement de ce que M. de Ried ne l'avait point averti de l'approche des Prussiens. Cette petite affaire ne fit perdre que peu de moments aux troupes; elles poursuivirent leur chemin, et les têtes des colonnes arrivèrent à une heure de l'après-midi au débouché de la forêt dans la petite plaine de Neiden. On y aperçut des dragons de Bathiany et 4 bataillons, qui, sortant du village d'Elsnig, tirèrent quelques coups de canon au hasard, et firent une décharge de petites armes, sans doute causée par un mouvement de surprise de ce qu'ils avaient peut-être aperçu quelques hussards prussiens. Ces troupes se retirèrent sur une hauteur derrière le défilé de Neiden. Il y a dans cet emplacement un grand marais, qui part de Grosswich et va jusqu'à l'Elbe, au travers duquel on ne peut passer que par deux chaussées étroites. Sans doute que si ce corps se fût établi sur le terrain avantageux où il était, il n'y aurait point eu de bataille; quelque ferme volonté que le roi eût d'attaquer les Impériaux, cela lui devenait impossible; il aurait fallu renoncer à ce projet, et rebrousser chemin bien vite pour regagner Eulenbourg. Mais les choses tournèrent autrement. Ces bataillons se hâtèrent de rejoindre leur armée, à quoi les invitait une canonnade assez forte qu'ils entendaient du côté de M. de Ziethen. Le roi crut, comme il y avait toute apparence, que ses troupes en étaient déjà aux mains avec l'ennemi; cela lui fit prendre le parti de passer le défilé de Neiden avec

ussards et son infanterie; car la cavalerie, qui aurait
devancer, n'était pas encore arrivée. Le roi se
dans un petit bois, et reconnut lui-même la posi-
des ennemis. Il jugea qu'il n'y avait de terrain
e à se former devant les Autrichiens qu'en passant
tit bois, qui mettait en quelque manière ses troupes
vert, d'où l'on pouvait gagner un ravin assez con-
ble pour garantir les troupes, tandis qu'on les for-
contre le canon de l'ennemi. Ce ravin n'était à la
qu'à 800 pas de l'armée autrichienne; mais le reste
rrain, qui de Suptitz descend en glacis vers l'Elbe
tel, que si l'on avait formé l'armée dans cette partie,
itié en aurait péri avant qu'elle eût pu approcher
nnemi. Le maréchal Daun, de son côté, eut de la
à croire que les Prussiens marchaient à lui; ce ne
l'après des rapports réitérés qu'il ordonna que sa
de ligne fît volte-face, et que la plus grande partie
non de sa première ligne fût menée à la seconde.
ne précaution que le roi prît pour couvrir la marche
s troupes, l'ennemi, qui avait 400 bouches à feu en
ie, ne laissa pas de lui tuer beaucoup de monde;
oldats furent tués et 30 pièces d'artillerie détruites
leurs chevaux, leur train et leurs artilleurs, avant
es colonnes arrivassent à l'endroit où on voulait les
yer. Le roi forma son infanterie sur trois lignes,
chacune de 10 bataillons faisait une attaque. S'il
eu sa cavalerie, il aurait jeté deux régiments de
ns dans un fond qu'il y avait à la droite de son
erie, pour couvrir son flanc. Mais le prince de Hol-
dont rien ne dérangeait le flegme, n'arriva qu'une
après que l'action fut engagée. De la manière dont
position des attaques était réglée, elles devaient se
en même temps; il en devait résulter que le roi ou
Ziethen percerait le centre de l'ennemi à Suptitz.

Mais M. de Ziethen, au lieu d'attaquer, s'amusa longtemps avec un corps de pandoures qu'il trouva sur son chemin dans la forêt de Torgau; ensuite il se canonna beaucoup avec le corps de M. de Lascy, qui était comme nous l'avons dit, posté derrière les étangs de Torgau; en un mot, la disposition ne fut point exécutée; le roi attaqua seul, sans être secondé par M. de Ziethen, et sans que sa cavalerie s'y trouvât. Tout cela ne l'empêcha point de poursuivre son dessein. La première ligne du roi sortit du ravin et marcha à l'ennemi en bonne contenance; mais le feu prodigieux de l'artillerie impériale et ce terrain en glacis lui donnaient trop d'avantage; la plupart des généraux prussiens, des chefs des bataillons, et des soldats furent tués ou blessés. La ligne plia et revint un peu en désordre. Les carabiniers autrichiens en profitèrent; ils la poursuivirent, et ne lâchèrent prise qu'après avoir reçu quelques décharges de la seconde ligne; celle-ci s'ébranla aussitôt et après un combat plus rude et plus opiniâtre que le précédent, elle fut aussi repoussée; et M. de Bulow, qui la conduisait, tomba entre les mains des ennemis. Le prince de Holstein arriva enfin avec sa cavalerie si longtemps attendue. La troisième ligne des Prussiens était déjà engagée; le régiment du prince Henri, attaquant l'ennemi, fut chargé à son tour par la cavalerie autrichienne. MM. de Hund, de Reitzenstein et de Prittwitz le soutinrent avec leurs hussards, quelques efforts que les ennemis fissent pour l'enfoncer. Le feu terrible que les Impériaux avaient fait de leurs canons, avait consumé leurs munitions trop promptement. Ils avaient laissé leur réserve d'artillerie de l'autre côte de l'Elbe, et leurs lignes resserrées ne leur permettaient pas de faire passer entre deux les chariots des munitions[1]) et de les distribuer aux batteries. Le roi profita du moment que leur feu

1) Fourgons.

commençait à se ralentir, pour faire attaquer leur infanterie par les dragons de Baireuth. M. de Bulow les mena avec tant de valeur et d'impétuosité, qu'en moins de trois minutes ils firent prisonniers les régiments de l'Empereur, de Neiperg, de Gaisruck et de Baireuth impérial; en même temps, les cuirassiers de Spæn et de Frédéric donnèrent sur la partie de l'infanterie ennemie, qui était plus à la droite des Prussiens, la mirent en déroute, et ramenèrent beaucoup de prisonniers. Pour le prince de Holstein, on l'avait placé pour couvrir le flanc gauche de l'infanterie. Son aile droite y touchait, et sa gauche tirait vers l'Elbe. L'ennemi se présenta bientôt vis-à-vis de lui avec 80 escadrons; il avait sa droite vers l'Elbe, et sa gauche vers Zinna. C'était M. d'Odonel qui commandait cette cavalerie impériale. S'il avait eu la résolution d'attaquer le prince de Holstein, le roi perdait la bataille sans ressource; mais il respecta un fossé d'un pied et demi de largeur, qu'on défendait aux escarmoucheurs de passer; les ennemis le crurent considérable, parce qu'on faisait mine de le respecter, et ils demeurèrent vis-à-vis du prince de Holstein sans agir. Cependant les dragons de Baireuth venaient de nettoyer la hauteur de Suptitz. Le roi y fit marcher le régiment de Maurice, qui n'avait point combattu, et un vaillant et digne officier, M. de Lestwitz, ramena un corps de 1,000 hommes qu'il avait formé de différents régiments repoussés dans les attaques précédentes. Avec ces troupes les Prussiens s'emparèrent de la hauteur de Suptitz, et on les y établit avec tout le canon qu'on put rassembler à la hâte. Enfin, M. de Ziethen étant arrivé au lieu de sa destination, attaqua de son côté. Il faisait déjà nuit, et pour éviter que Prussiens ne combattissent contre Prussiens, l'infanterie de Suptitz battit la marche. M. de Ziethen l'eut bientôt jointe. A peine commençait-on à se former avec quelque ordre sur cet emplacement, que M. de Lascy vint avec

son corps pour en déloger les troupes du roi; mais il arriva trop tard. Il fut deux fois repoussé. Rebuté d'être si mal accueilli, il se retira vers Torgau à neuf heures et demie du soir. Après la bataille, les Impériaux et les Prussiens étaient si voisins dans les vignes de Suptitz, que bien des officiers et des soldats de part et d'autre furent faits prisonniers en s'égarant dans l'obscurité, lorsque tout était fini, en ordre et tranquille. Le roi lui-même, en voulant se rendre au village de Neiden, tant pour expédier des ordres relatifs au gain de cette bataille, que pour en publier le succès dans le Brandebourg et en Silésie, entendit proche de l'armée le bruit d'une voiture. On demanda le mot, et il fut répondu: „Autrichien." L'escorte du roi les attaqua et les dispersa dans la forêt. Ceux que l'on prit, déposèrent qu'ils s'étaient égarés avec M. de Ried dans ce bois, et qu'ils avaient cru que les Impériaux étaient maîtres du champ de bataille. Toute la forêt que l'armée prussienne avait traversée avant la bataille, et que le roi côtoyait alors, était pleine de grands feux. On ne pouvait deviner qui ce pouvait être, et l'on envoya quelques hussards pour s'en éclaircir. Ils rapportèrent qu'il y avait autour des feux des soldats habillés de bleu et d'autres de blanc; mais comme il fallait s'informer plus exactement, on y envoya des officiers, et l'on apprit un fait singulier. C'étaient des soldats des deux armées qui avaient cherché un asile dans ce bois; ils avaient passé entre eux un accord de neutralité, pour attendre ce que le sort déciderait des Prussiens et des Impériaux, étant résignés des deux côtés à suivre le parti de la fortune et à se rendre aux victorieux. Cette bataille coûta 13,000 hommes aux Prussiens, dont 3,000 furent tués, et 3,000 tombèrent entre les mains des ennemis dans les premières attaques que ceux-ci repoussèrent. MM. de Bulow et de Finck furent de ce nombre. Le roi

eut la poitrine effleurée d'un coup de feu, le margrave Charles une contusion; plusieurs généraux furent blessés. La bataille fut opiniâtrement disputée de part et d'autre. Cet acharnement coûta 20,000 hommes aux Impériaux, dont 8,000 hommes furent faits prisonniers avec 4 généraux. Ils y perdirent 27 drapeaux et 50 canons. Le maréchal Daun fut blessé dès les premières attaques. Lorsque les ennemis virent plier la première ligne des Prussiens, trop frivoles dans leurs espérances, ils dépêchèrent des courriers à Vienne et à Varsovie pour annoncer leur victoire; mais la nuit même ils abandonnèrent le champ de bataille et repassèrent l'Elbe à Torgau. Le lendemain, le 4 novembre, Torgau se rendit à M. de Hulsen; on fit passer l'Elbe au prince de Wurtemberg; il poursuivit l'ennemi, qui fuyait en désordre, et augmenta encore le nombre des prisonniers qu'on avait déjà faits; les Impériaux auraient été totalement défaits, si M. de Beck, qui n'avait point combattu la veille, n'eût couvert leur retraite en postant son corps entre Arzberg et Triestewitz derrière le Landgraben. Il ne dépendait que du maréchal Daun d'éviter cette bataille. Si, au lieu de placer M. de Lascy derrière les étangs de Torgau (que six bataillons auraient défendus suffissamment), il l'eût posté derrière le défilé de Neiden, son camp aurait été inexpugnable; tant les moindres inadvertances dans ce métier difficile peuvent tirer à conséquence.

II. FRAGMENT DE LA VIE DU GÉNÉRAL DUMOURIEZ[1]).

CANONNADE DE VALMY.

le 20 septembre 1792.

Le camp de Ste. Menéhould[2]) a en avant de lui des hauteurs d'une glaise aride qui s'étendent entre trois petites rivières, la Tourbe, la Bionne et l'Auve. Les deux plus considérables de ces hauteurs se nomment l'une l'Yron, derrière laquelle sont les villages de Courtement et Dammartin sur Hans, l'autre la Lune, qui a donné son nom au camp du roi de Prusse[3]), derrière laquelle

---

1) Charles-François Duperrier-Dumouriez, né à Cambrai, le 27 janvier 1739, mort le 14 mars 1822, à Turville-Fark, à l'extrémité du comté de Buckingham. Il sauva la République française à Ste. Menéhould, remporta la bataille de Jemmapes, prit les forteresses de Breda et de Gertruidenberg, perdit la bataille de Nervinde, à la suite de laquelle il fut forcé de quitter la France. Outre ses Mémoires, on a de lui: Jugement sur Bonaparte, adressé à la nation française et à l'Europe.

2) Ancienne ville de France en Champagne.

3) Frédéric-Guillaume II, né en 1744, neveu, par son père, Auguste-Guillaume, mort en 1758, de Frédéric-le-Grand. Il monta sur le trône le 17 août 1786, et mourut le 16 novembre 1797.

est Hans où il établit son quartier général. Entre ces hauteurs et le camp est une vallée très-étroite où il y a cependant quelques petites élévations.

Le terrain du camp domine les élévations et cette vallée; c'est une hauteur d'environ trois quarts de lieue d'étendue, formant un S., dont le flanc droit va se terminer à la rivière d'Aisne, un peu au-dessus de la Neuville-au-Pont et le flanc gauche se termine au grand chemin de Châlons. En avant du centre du camp, dans un fond, est le petite village et le château Braux-Ste. Cohère, d'où partent des étangs et des marais qui séparent la gauche du camp de la hauteur du moulin de Valmy. Devant la gauche du grand chemin est la hauteur de Gizaucourt, en arrière sont des branches de la rivière d'Auve et des marais derrière lesquels se trouve la position d'un camp peu étendu qui a en avant de soi un village, nommé Dampierre, et en arrière celui d'Élise.

Derrière le centre du camp est le village de Chaude-Fontaine. Le quartier général qui fut placé à Ste. Menéhould, à une lieue en arrière, se trouvait au centre de la grande armée qui faisait face à la Champagne, et du corps de Dillon qui faisait face à Verdun, étant baraqué [1]) dans les bois pour défendre les défilés des Islettes et de la Chalade.

Le général plaça à la rive droite de l'Aisne un bataillon de troupes de ligne dans le château de St. Thomas, très-escarpé, qui terminait sa droite. Il plaça trois autres bataillons et de la cavalerie à Vienne-le-Château, à Moremont et à la Neuville. Cette droite communiquait avec les troupes qui défendaient le défilé de la Chalade, qui furent renforcées.

1) Sous des baraques.

Il établit des batteries sur tout le front de son camp, qui battaient le vallon, et l'enfilaient en tous sens. Il plaça des postes jusqu'à Auve pour communiquer avec Châlons. Il posta son avant-garde de long de la Tourbe pour retarder l'ennemi, avec ordre de se retirer lentement, de couper les ponts en se retirant, de se placer ensuite derrière la Bionne, de faire la même manœuvre avant de s'établir à Braux Ste. Cohère, Merzicourt et Berzieux, en avant du front du camp; elle avait ordre de faire le dégât à mesure qu'elle reculerait, et tant qu'elle ne serait pas pressée, de fourrager tous les villages de sa gauche depuis Perte jusqu'à la Croix-en-Champagne. La gauche du camp se terminant au grand chemin, il destina à l'armée de Kellermann [1]) le camp de Dampierre à la gauche du grand chemin.

L'armée prussienne était entrée le 16 à Grandprey, avait débouché le 17 par Vouziers et Autry, jusqu'à Cernay. Le général Stengel avait parfaitement rempli son instruction; il avait étendu au loin le ravage à sa gauche, et s'était retiré le 18 dans les villages en avant du camp, après avoir chicané le passage de la Tourbe. Le 19 les Prussiens arrivaient en bon ordre, et se déployaient sur les montagnes de la Lune; notre avant-garde occupait celle de l'Yron.

Le même jour le général reçut enfin la nouvelle que Kellermann arrivait à deux lieues de lui derrière sa gauche; il avait laissé le général Labazouillière avec un corps d'environ cinq mille hommes, pour couvrir Bar et Ligny, et il amenait mille cinq cents hommes dont

---

1) Kellermann (François-Christophe), duc de Valmy, maréchal et pair de France, né le 18 mai 1735 à Strasbourg, mort à Paris, le 13 mai 1820. Il fit la guerre de Sept-Ans, les guerres de la République et celles de l'Empire.

un tiers d'excellente cavalerie, et presque toutes troupes de ligne.

Le général lui envoya sur-le-champ une instruction pour venir occuper le lendemain matin le camp entre Dampierre et Élise derrière l'Auve, qu'il lui désigna parfaitement; et comme le déploiement des Prussiens lui faisait présumer qu'ils tenteraient peut-être le sort d'une bataille, il lui manda que dès qu'il aurait pris son camp, il pourrait, si l'ennemi cherchait à s'étendre, prendre son champ de bataille sur les hauteurs du moulin de Valmy et de Gizaucourt. Dumouriez fit encore en cette occasion une faute qui heureusement n'eut pas de suites funestes. Kellermann ne pouvait pas connaître le pays où il arrivait. Il fallait lui envoyer des officiers d'état-major, pour lui désigner son camp de manière à ce qu'il ne le confondît pas avec son champ de bataille; mais il n'avait que trois ou quatre adjudants-généraux en état de remplir cette mission, et ils étaient occupés à placer la division que Beurnonville venait d'amener. D'ailleurs, Kellermann n'était pas à ses ordres; c'était un collègue très-pointilleux, qui aurait trouvé peut-être très-mauvais qu'il lui traçât son camp.

Quoiqu'il en soit, il confondit si bien son instruction, que, prenant son champ de bataille pour son camp, il y conduisit son armée, l'embarrassa de ses équipages, et se mit à dresser ses tentes. Les Prussiens voyant cette confusion sur la hauteur de Valmy, cherchèrent à déborder sa gauche, et marchèrent sur plusieurs colonnes, canonnant toutes les troupes réunies sur la hauteur de Valmy. Kellermann établit sur le plateau du moulin presque toute son artillerie, arrêta la marche des ennemis, et il s'établit entre eux une terrible canonnade.

Dumouriez qui s'aperçut de la méprise de son confrère qui avait trop de troupes sur ce plateau, et qui ne

pouvait pas se développer sur la hauteur de Gizaucourt parce qu'il était déjà débordé par sa gauche, fit sur-le-champ la disposition suivante, grâce à l'immobilité de l'ennemi. Il envoya aussitôt le général Chazot avec neuf bataillons et huit escadrons par le grand chemin de Châlons, pour se porter derrière la hauteur de Gizaucourt, et prendre les ordres de Kellermann. Il ordonna au général Stengel de se porter jusqu'à l'extrémité de l'Yron pour flanquer la position de Valmy par sa droite, comme Chazot la flanquait par sa gauche. Il mit Beurnonville avec seize bataillons à la suite de Stengel, en colonne, pour se développer sur l'Yron si l'ennemi cherchait à déborder ou à attaquer Stengel, et il fit appuyer la droite de Beurnonville par le lieutenant-général Leveneur avec douze bataillons et huit escadrons, se dirigeant de Berzieux sur Virginy, pour tourner lui-même la gauche de l'ennemi.

Malheureusement Kellermann le fit prier d'aller le trouver, sans quoi il aurait dirigé lui-même le mouvement de sa droite, et le succès de cette journée eût pu être complet. Il se rendit donc très-vite auprès de Kellermann; il trouva une canonnade très-vive établie, mais qui ne servait à rien. Le général Valence avec le corps de carabiniers se trouva placé en bataille, intermédiairement entre le moulin de Valmy et le général Chazot qui était le long du grand chemin de Châlons. On avait négligé de lui faire occuper la hauteur de Gizaucourt, d'où il aurait battu en flanc les colonnes prussiennes. Le roi de Prusse avait profité de cette négligence, y avait porté des troupes et une batterie qui elle-même flanquait la position de Valmy.

La journée se passait, le général vit qu'elle se réduirait à une canonnade inutile dans cette partie, il se retira à son armée. Ce qui contint les Prussiens, et les

empêcha d'attaquer la position de Valmy, ce fut la position de Stengel qui les flanquait, et qui avait ouvert un feu très-vif sur la gauche de leur attaque. Sans lui Kellermann eût été enveloppé et battu. Ses équipages auraient embarrassé la route de Ste. Menéhould qui était sa seule retraite; car, pour se remettre dans le camp de Dampierre, il fallait que toute son armée passât l'Auve sur un seul pont; il ne pouvait pas se replier sur la gauche du camp de Dumouriez qui était couverte par un marais, ni sur la colonne du général Stengel, entre lequel et lui était une vallée marécageuse et profonde.

La position était superbe en s'étendant par sa gauche sur la hauteur de Gizaucourt; mais l'ayant laissé occuper par l'ennemi, elle était resserrée. Au reste, les Prussiens auraient perdu beaucoup de monde s'ils eussent voulu attaquer de vive force le plateau du moulin de Valmy dans l'après-midi, et toute l'armée de Dumouriez, débouchant sur leur gauche, pouvait les battre pendant cette attaque.

Dans l'instruction qu'il avait donnée au lieutenant-général Leveneur, il lui avait malheureusement prescrit de ne pas s'aventurer, pour pouvoir toujours reprendre la position du camp, en cas que l'attaque devînt générale. L'ignorance rend timides les hommes les plus braves, car certainement Leveneur était un homme d'un grand courage. Ayant marché devant lui, il donna dans la colonne des équipages des Prussiens qui étaient très-mal escortés; au lieu de pousser au travers, ce qu'il pouvait faire sans danger, il ne fit que quelque butin, et il se hâta de se replier, non pas à la hauteur de Beurnonville, mais jusqu'au camp; le général n'eut rien à lui dire, il objecta son instruction.

Si le général n'avait pas été forcé d'aller perdre son temps à l'attaque du moulin de Valmy, il aurait vu et

suivi le mouvement de sa droite, il aurait poussé son avantage, et aurait pris au moins les équipages des Prussiens, parce qu'alors il aurait mis en mouvement les troupes du général Duval qui étaient rassemblées à Vienne-le-Château, il lui aurait fait passer la rivière, et l'aurait posté entièrement sur les derrières de l'ennemi.

Le jour tomba, le canonnade cessa, l'armée de Dumouriez se retira dans son camp, celle de Kellermann bivaqua sur les hauteurs de Valmy et les Prussiens sur celle de la Lune et de Gizaucourt, barrant la grande route de Châlons. Kellermann envoya encore prier son collègue d'aller le trouver; c'était pour lui demander à se replier dans la position de son camp. Pendant la canonnade les équipages avaient filé sur Ste. Menéhould; la retraite se fit la nuit sans trouble, et le lendemain matin Kellermann était campé.

Tel est le combat de Valmy où chacune des deux armées a tiré plus de vingt mille coups de canon, et a perdu trois ou quatre cents hommes tués très-inutilement. Il a produit un très-bon effet sur les Français, en leur prouvant que leur bonne contenance et leur feu pouvaient arrêter cet ennemi formidable.

On a blâmé le duc de Brunswick [1]) de n'avoir pas continué l'attaque; il a agi en sage général. A midi il n'était plus temps d'attaquer, et s'il l'avait fait, il courait risque de tout perdre; car, outre l'armée de Kellermann

---

1) Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick, né en 1735. Il se signala dans la guerre de Sept-Ans et commanda le corps prussien à l'expédition de Hollande en 1787; en 1792 nommé général en chef de l'armée alliée, il pénétra en Champagne et remporta l'année suivante la victoire de Kaiserslautern. En 1806 il commanda en chef l'armée prussienne contre Napoléon, fut blessé à la bataille d'Auerstædt, et mourut à Ottensen près d'Altona, le 10 novembre de la même année.

corps de Chazot, Dumouriez avait encore une ré-
de douze bataillons et six escadrons placés en co-
à sa gauche, prêts à déboucher sur le grand che-
prêts à soutenir Kellermann; et en même temps, sa
aurait attaqué la gauche des Prussiens le long de la
e, où elle était embarrassée d'une colonne d'équipages
uraient fait battre.

III. FRAGMENTS DE L'HISTOIRE CRITIQUE ET MILITAIRE DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION; PAR M. JOMINI[1]).

PREMIÈRE BATAILLE DE KAISERSLAUTERN.

le 28 et le 29 novembre 1793.

Hoche[2]) ayant réuni environ 30 mille hommes, résolut de continuer ses opérations contre l'extrême droite de l'ennemi pour gagner Kaiserslautern. Ce projet exécuté vivement trois ou quatre jours plus tôt, semblait

---

1) Henri, baron de Jomini, né à Payerne, au canton de Berne, vers l'année 1775. Il servit sous l'Empire depuis 1804—1813, époque, à laquelle il quitta secrètement le service de Napoléon pour entrer à celui de l'empereur Alexandre. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages fort estimés.

2) Lazare Hoche, né à Montreuil, faubourg de Versailles, le 24 juin 1768, mort à Wetzlar, le 15 septembre 1797. Doué de talents incontestables pour la guerre, il serait peut-être devenu l'un des plus grands généraux de la France. La ville de Versailles lui a, de nos jours, érigé une statue avec cette inscription: Soldat à 16 ans, général en chef à 25, mort à 29 ans. Pacificateur de la Vendée.

bien assurer quelques avantages par la dissémination des Alliés; mais ceux-ci ne tardèrent pas à se concentrer; Hoche, au contraire, quoique doué du génie de la guerre, en était encore à son premier essai; ne connaissant ni le pays, ni son armée, et n'ayant que des renseignements imparfaits sur les mouvements des Prussiens, il perdit dix jours à des marches et contre-marches incertaines. Le 22, il porta ses trois divisions sur Deux-Ponts, et croyant Brunswick[1]) à Pirmasens, il les dirigea le 24 sur Fehrbach et Eschweiler par des chemins affreux. N'y trouvant pas la moindre trace de l'ennemi, il fut obligé de rétrograder sur Deux-Ponts le 25 pour prendre ensuite le chemin de Kaiserslautern.

Après s'être concentré sagement, mais sans succès, il commit la faute de se diviser à l'instant même où son adversaire rassemblait ses masses dans une position choisie de longue main et retranchée. L'armée française partit le 27; Ambert marcha par le Potzberg et Reichenbach pour franchir la Lauter à Holzkirch, et se diriger sur Otterberg: Hoche, avec le corps de bataille, partant de Kibelberg, se dirigea vers Rodenbach, et Taponier qui avait bivaqué sur les hauteurs de Martinshœhe dut descendre par Landstuhl sur Kaiserslautern, afin de s'emparer de cette ville et des hauteurs de Hoheneck, d'où l'on plongeait[2]) sur la route de Hochspeier. Vincent resta à Pirmasens pour observer les débouchés des Vosges[3]) et couvrir l'armée dans ce mouvement.

Le gros de l'armée saxo-prussienne s'était rassemblé dans la position redoutable de Kaiserslautern; sa ligne, formant un angle saillant couvert par les rives maréca-

---

1) Voir la note de la p. 114.

2) Tirer de haut en bas.

3) Prononcez „voge".

geuses de la Lauter, appuyait sa droite à la ville. Un régiment gardait le Schossberg, près d'Otterberg, pour communiquer avec le général Kospoth placé à Lautereck: une division, tenant Tripstadt sur la gauche, assurait les communications avec le prince de Hohenlohe [1]) campé au-dessus de Pirmasens, pour défendre la vallée d'Anweiler et de Neustadt.

Le lieutenant-général Courbière [2]) avait été détaché au revers des montagnes sur la vallée du Rhin à l'effet d'appuyer la droite des Autrichiens; enfin, la brigade de Goltz gardait le Pigeonnier, près de Weissenbourg. Ces positions choisies pour défendre les défilés qui conduisent à travers les Vosges sur Turkheim, et couvrir en outre le blocus de Landau, étaient, comme on voit, bien disséminées; il eût été plus sûr de rassembler toutes ces forces, de marcher à Hoche et de le battre.

Les Français s'avancèrent de nouveau le 28 novembre sur trois colonnes: à gauche, le général Ambert partit de Reichenbach dans l'intention de franchir la Lauter à Hirschborn et de la remonter ensuite; au centre, le général en chef (Hoche) se proposait de s'établir sur les hau-

1) Frédéric-Louis, prince de Hohenlohe-Ingelfingen, naquit en 1746. Il gagna le 20 septembre 1794 la bataille de Kaiserslautern, mais il fut malheureux en 1806, où, après avoir rassemblé les débris de l'armée prussienne pour les mener au roi, il se vit obligé de se rendre prisonnier de guerre à Prenzlau lui et 17,000 hommes, le 28 octobre 1806. Il mourut en 1816.

2) Guillaume-René, baron de l'Homme de Courbière, naquit à Grœningue en 1733. Il entra en 1757 au service de la Prusse, et prit part à la guerre de Sept-Ans. En 1807 il s'illustra par la défense de la forteresse de Graudentz. Il mourut en 1811. Ses descendants occupent encore aujourd'hui des grades honorables dans l'armée prussienne.

teurs de Grossbach, tandis qu'à la droite, Taponier déboucherait sur le Vogelweh et Kaiserslautern.

Quoique ces attaques isolées ne pussent inquiéter sérieusement le duc de Brunswick, maître de belles routes, pour effectuer sa retraite entre Neustadt et Turkheim, il s'alarma néanmoins de la marche d'Ambert: au moment où les colonnes républicaines se mirent en mouvement, il porta sur-le-champ le général Kalkreuth [1]) avec sa réserve au Schlossberg en arrière d'Otterbach [2]), fit traverser à son armée le ruisseau de Kutlbach, et faisant face en arrière, la forma, la gauche à la Lauter, le centre à Morlautern, la droite en suivant les hauteurs vers Erlebach. Une division garda l'ancien camp de Kaisersberg. Le duc de Weimar resta avec sa cavalerie en avant de Kaiserslautern pour couvrir la route.

La colonne républicaine de droite obtint d'abord quelques succès en repliant les gardes avancées de l'ennemi, et ses flanqueurs s'établirent même sur le premier rideau [3]) des hauteurs de Hoheneck; Hoche avec le centre, parti

---

1) Frédéric-Adolphe comte de Kalkreuth, né à Eisleben en 1737, mort en 1818 à Berlin, fit les campagnes de la guerre de Sept-Ans; en 1793 il assiégea Mayence, et signa la capitulation de cette place, le 22 juillet de la même année. En 1807 il prit le commandement de la forteresse de Danzig, qu'il ne rendit aux Français qu'après 51 jours de tranchée ouverte. En 1814 il fut fait gouverneur de Berlin.

2) Il faut distinguer dans cette relation, le ruisseau d'Otterbach qui se jette dans la Lauter, d'avec le village de même nom qui est près de son confluent: le bourg d'Otterberg d'avec le mont d'Otterberg; et le Schossberg qui est en arrière de ce bourg, d'avec le Schlossberg où Kalkreuth vint se poster vis-à-vis d'Otterbach.

3) Petite élévation de terre, derrière laquelle on peut se cacher pour n'être pas vu.

de Rodenbach, trouvant des chemins impraticables par le bois de Voog, fut forcé de rétrograder et de descendre à gauche dans la vallée de la Lauter: il ne prit ainsi aucune part au combat. Ambert, après avoir surmonté des obstacles inouis, était parvenu à franchir la Lauter, et à la remonter vers Katzweiler et Sambach. Mais ce succès même pouvait lui devenir funeste, car le général français se trouva engagé avec six mille hommes seulement sur les derrières du corps de Kalkreuth, bien supérieur en nombre et soutenu de plus par l'armée du duc. La position semblait d'autant plus hasardée que le corps de Kospoth, venant de Lautereck, était sur le point de l'envelopper. Après plusieurs attaques infructueuses sur Otterbach, Ambert dut effectivement se rapprocher de Sambach, où le général en chef arrivant de son côté, lui ordonna de revenir sur la gauche de la Lauter.

Hoche, loin d'être rebuté par ces obstacles, se détermina à faire effort par sa gauche, en débouchant avec le corps de bataille par le pont de Sambach au soutien du général Ambert. En effet, le 29, l'armée franchit la rivière, précédée de l'avant-garde du général Dubois; une brigade dirigée par Olivier et Molitor, attaquant le plateau de Morlautern et Erlebach, eut considérablement à souffrir du feu des retranchements. Le général Ambert, avec les brigades Paillard et Simon, dut se porter à l'extrême gauche pour tourner l'ennemi par Otterberg et les hauteurs de Frohnerhof. Les généraux Huet et Morlot conduisirent une division à l'attaque entre la Lauter et Erlebach. Une forte batterie élevée sur la rive gauche près d'Erfenbach, et battant d'écharpe [1]) le flanc gauche de l'ennemi, le força par là à céder sa position avancée,

1) Tirer en ligne transversale.

pour se replier sur celle de l'armée. Le général Hoche forma alors ses troupes sur l'Otterberg, et une canonnade violente s'engagea des deux côtés.

L'aile gauche prussienne placée entre le village de Morlautern et la Lauter était séparée du reste de la ligne par un ravin: son infanterie fut d'abord repoussée; deux régiments de cavalerie saxonne chargèrent les républicains avec succès; mais plusieurs escadrons français qui étaient en deuxième ligne, débordèrent leur flanc droit et les ramenèrent vigoureusement jusqu'à l'arrivée de nouveaux soutiens; ce combat se prolongea avec des chances variées, et se termina, après des efforts prodigieux, à l'avantage des Saxons.

L'attaque contre la droite des Alliés n'obtint pas plus de succès; la brigade Simon s'étant égarée, ne rejoignit les troupes de Paillard qu'à la chute du jour sur les hauteurs de la vieille verrerie d'Otterberg; alors il était trop tard pour entreprendre une attaque décisive, et le général Ambert qui devait la diriger, reçut ordre de rejoindre la colonne du centre en marchant toute la nuit. Cette circonstance fut des plus heureuses pour lui, car la division de Kospoth, partie de Lautereck pour revenir sur Schellottenbach, y arrivait sans qu'on en eût le moindre vent, et l'eût exposé à une ruine certaine.

On vient de voir par quelle fatalité Ambert s'était battu seul le 28, tandis que Hoche avec son centre marchait à travers mille obstacles, sans pouvoir joindre l'ennemi; et comment à son tour ce dernier combattit à Morlautern le 29, pendant que la division de gauche devenait inactive, en s'égarant dans les montagnes; un tel défaut de concert contre un ennemi si bien en mesure ne pouvait amener qu'un sanglant revers.

Pendant que ceci se passait à la gauche et au centre,

le général Taponier déboucha du Vogelweh, et at par la route de Landstuhl, le Galgenschantz, et les tr qui couvraient Kaiserslautern, mais il ne put les dé parce qu'elles furent soutenues par le duc de Weim par l'artillerie du corps resté au camp de Kaisers Le duc de Brunswick ordonna alors à Wartensleber se trouvait à Tripstadt, de se porter sur Kaisersla avec ses trois bataillons et dix escadrons, et de pr position à la redoute du Galgenschantz. Le combat d très-vif sur ce point, et la division Taponier fut repo dans le bois. Les deux armées passèrent encore la sur le qui-vive.

Le 30 au jour, la canonnade recommença ave nouvelle fureur sur le front des deux armées. Hocl de nouvelles tentatives contre la droite du duc; l'adj général Molitor traversa Erlebach à la tête de quatr taillons, et allait atteindre le Buchberg, lorsque les Sa après un combat meurtrier, le forcèrent à une re d'autant plus précipitée que le corps de Kospoth se prochant de l'armée par les hauteurs en arrière d'(berg, menaçait de le prendre à dos.

Cependant le combat s'était engagé aussi à la (des Français entre la ferme de Reichenbach et la L où la division Huet eut beaucoup de peine à se ı tenir dans le bois, sous un feu de mitraille, qui lu levait des files entières. Entre cette division et la ga la cavalerie des deux partis se donnait carrière [1]) des succès balancés.

Le duc, voyant enfin ses flancs bien appuyés marcher sa ligne en avant contre l'Otterberg; les Sa

1) Se laisser emporter à l'envie de faire quelque chose.

débordèrent la gauche de Hoche par Erlebach, et le décidèrent à se retirer.

Le général Ambert fut chargé de protéger la retraite avec cinq bataillons placés sur la hauteur de Mayberg, près du moulin de Lamperts, où l'on avait construit un pont dès la veille. Une partie de l'armée y vint défiler, l'autre passa par Otterbach pour gagner celui de Sambach.

Les attaques de Taponier sur la redoute du Galgenschantz et vers Kaiserslautern avaient eu le même résultat que la veille, et les Alliés conservèrent leur position.

La perte des Saxo-Prussiens fut évaluée à 1,300 hommes, les Français eurent près de 3 mille hommes hors de combat.

L'armée de la Moselle exténuée de fatigue opéra sa retraite sur deux colonnes dans les positions de Pirmasens, Hornbach et Deux-Ponts: elle eût coûté cher, si le duc de Brunswick ne l'eût laissé exécuter sans obstacle.

Hoche, malgré de louables efforts, avait donné prise à la critique; il devait tout craindre des ressentiments du Comité [1]) qui pardonnait rarement. Les Décemvirs, suivant cette fois une marche bien différente, l'encouragèrent en assurant qu'il conservait leur confiance. Carnot [2]), par une politique empreinte de force, de dignité et

1) Le Comité de salut public, composé de neuf membres à son origine, et peu après de douze, fut installé le 1 juin 1793.

2) Nicolas-Marguerite-Lazare-Carnot, né en 1753 à Nolay, entra de bonne heure dans le corps du génie. Membre de la Convention nationale, il vota la mort de Louis XVI, et exerça une grande influence sur l'organisation de l'armée et les événements militaires. Sous Napoléon, il s'était retiré des affaires, publia le fameux Traité de la Défense

de sagesse, lui écrivit que le Comité ne jugeait pa
hommes sur les résultats, mais bien sur les disposi
et les efforts qu'ils avaient faits pour obtenir la vic

des places fortes, et fut nommé à la fin de 1813 gouverneur
vers. La défense de cette place est ordinairement beaucoup trop v
En 1815 il accepta de Napoléon le ministère de l'intérieur et l
de comte; après la seconde Restauration, il fut exilé comme régici
mourut à Magdebourg le 2 août 1823.

IV. FRAGMENT DES MÉMOIRES SUR LES CAMPAGNES DES ARMÉES DU RHIN ET DE RHIN ET MOSELLE, DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO; PAR LE MARÉCHAL GOUVION-SAINT-CYR[1]).

TROISIÈME BATAILLE DE KAISERSLAUTERN.

le 20 septembre 1794.

Vers la mi-septembre, l'ennemi (les Autrichiens et les Prussiens réunis) quitta son attitude tranquille; il s'ébranla de toutes parts pour reprendre l'offensive. Ce fut encore le point de Kaiserslautern qu'il choisit pour ses premières attaques, avant de se porter sur Trèves, principal but de ses mouvements. Le maréchal Mœllendorf[2]), après avoir laissé les corps de Kalkreuth et de

---

1) Le marquis Laurent Gouvion-Saint-Cyr, né à Toul (Meurthe) le 13 avril 1764, mort à Hyères, ville de France en Provence, département du Var, le 17 mars 1830.

2) Henri de Mœllendorf, né en 1724. Il combattit avec distinction dans les journées de Leuthen et de Burkersdorf. En 1794 il devint général en chef de l'armée prussienne, et battit les Français le 23 mai à Kaiserslautern. Après la bataille d'Iéna, il fut pris par les Français,

Kœhler vers Trarbach, liés aux corps autrichiens de Melas et de Blankenstein, placés sur la gauche de la Moselle, s'avança avec le reste de son armée sur la Glan par Meisenheim et Lauterecken; et occupa Cussel ainsi que les communications par lesquelles on pouvait se porter sur Trèves. Le corps du prince héréditaire de Hohenlohe arriva à Gellheim, et le duc de Saxe-Teschen [1]), ayant fait passer le Rhin aux divisions Benjowsky et Wartensleben, les réunit aux Prussiens dans les environs de Grunstadt. Le prince héréditaire n'avait, selon ce que des rapports ont assuré, que l'intention de faire une reconnaissance sur Kaiserslautern; mais il n'est pas possible d'admettre qu'il ait voulu faire une reconnaissance avec tant de monde. Aussi c'était bien une véritable attaque, et les circonstances l'ayant favorisé au delà de tout ce qu'il pouvait attendre, il en résulta pour les Allemands une suite d'affaires heureuses et une grande perte pour la division française de Meynier qui était placée à Kaiserslautern et dans les environs, répartie comme il suit: la brigade Prudhon à Landstuhl, celle de Cavrois à Kaiserslautern, celle de Sibaud à Hochspeyer occupant Enckenbach et Alsenborn et par ses avant-postes, la hauteur dite Schœrlenberg. Les troupes de Sibaud étaient flanquées à leur gauche par les trois bataillons de l'adjudant général Jordi à Eselsfurth, et sur la droite elles étaient liées aux six bataillons commandés par Desgranges placés près Wattenheim et Hert-

---

mais traité avec les égards dûs à son âge et à ses mérites. Il mourut à Havelberg en 1816.

1) Albert, duc de Saxe-Teschen, fils d'Auguste III, roi de Pologne, naquit en 1738. Il fut battu à Jemmapes, le 6 novembre 1792 par Dumouriez, ce qui entraîna pour l'Autriche la perte de la Belgique. Lors de l'expédition suivante, il quitta l'armée à cause de son grand âge. Il mourut à Vienne, le 10 février 1822.

lingshausen. Ceux-ci se trouvaient appuyés à leur droite par la brigade du général Schaal qui se liait avec la deuxième division commandée par Saint-Cyr, placée au revers des montagnes vers Durkheim. Le prince héréditaire avait réuni pour faire son mouvement sur Kaiserslautern, quarante bataillons et cinquante escadrons, y compris la division autrichienne de Benjowsky; mais non compris celle de Wartensleben restée en observation au revers des montagnes, vis-à-vis notre seconde division, aux environs de Durkheim.

Dans la nuit du 16 au 17 septembre, Blucher[1]) attaqua la 14e demi-brigade qui formait la droite de Desgranges. Cette troupe surprise d'une attaque aussi brusque au milieu de la nuit, et ayant perdu dans la première décharge le citoyen Morisot son chef de brigade, ne fit qu'une très-faible résistance et se retira sur Weidenthal; la 186e brigade qui occupait Hertlingshausen, voyant sa droite découverte par la retraite de la 14e, se retira aussitôt sur Frankenstein. Le général Schaal qui se trouvait à la droite de Desgranges, après

1) Lebrecht de Blucher, prince de Wahlstadt et feldmaréchal de Prusse, naquit à Rostock le 16 décembre 1742. Un vaste champ d'activité pour ses talents militaires ne s'ouvrit pour lui qu'en 1793. La glorieuse journée de Leystadt, 18 septembre 1794, lui valut le grade de major-général. Dans la guerre de 1806, Blucher fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec son corps d'armée près de Lubeck. Il ne prit aucune part à la campagne de 1812 contre la Russie, mais en 1813, 14 et 15 le vieux général déploya contre les Français une activité, qui, par les batailles de la Katzbach, de Mœckern, de Leipzick en 1813, de la Rothière, de Laon et de Montmartre en 1814, et de la Belle-Alliance en 1815, contribua puissamment à la perte de Napoléon, rendit à la Prusse sa première splendeur et à ses armées leur ancienne gloire. Il mourut à Kriblowitz, le 12 septembre 1819. En 1826 le roi Frédéric-Guillaume III lui fit ériger à Berlin une statue colossale en bronze par le célèbre statuaire Rauch.

avoir contenu quelque temps l'ennemi, finit par se retirer sur Hartenbourg.

Après ce premier succès obtenu par la surprise et dans la nuit, l'ennemi eut toutes les facilités qu'il voulut pour débusquer nos troupes placées sur le Schœrlenberg et dans les villages d'Alsenborn et d'Enckenbach: elles ne se composaient que de la 12ᵉ demi-brigade d'infanterie légère à laquelle on joignit seulement un bataillon de la 74ᵉ. Il n'en fallut pas moins des efforts soutenus et réitérés, ainsi que le concours des différentes armes de l'ennemi, pour les forcer enfin à se retirer en arrière d'Enckenbach, où elles prirent une nouvelle position.

L'ennemi avait gagné quelques positions, avantage qu'il devait obtenir par le seul fait de la réunion de si grandes fôrces sur un point quelconque de ceux que nous occupions. Il était possible au général en chef[1]) de l'armée du Rhin de concentrer aussi les siennes et de les porter sur l'ennemi; Meynier pouvait également réunir ses troupes sur une position en arrière: la meilleure était celle où la cavalerie de l'ennemi ne pourrait pas contribuer à l'attaque; c'était lui ôter la moitié de ses forces. Mais avant de prendre un parti, Michaud voulut se rendre dans les gorges, pour juger par lui-même, et Meynier resta aussi disséminé aux environs de Kaiserslautern, qu'il l'était avant la réunion des Prussiens sur Alsenborn, malgré que la retraite de la brigade de Desgranges eût découvert sa droite. Il s'ensuivit que pendant la journée du 18, le prince Hohenlohe continua de se porter en force[2]) sur la brigade Sîbaud; les troupes de la division autrichienne de Benjowsky, campèrent sur le Heuberg en arrière de Munschweiler,

1) Gouvion Saint-Cyr.

2) En état de se défendre et d'attaquer.

et les Prussiens sur la hauteur en avant d'Alsenborn et sur le Schœrlenberg. Ce jour, la brigade Prudhon abandonna sa position de Landstuhl; mais n'étant suivie par aucun ennemi, elle vint la reprendre le lendemain.

Pendant cette journée, le général en chef donna l'ordre aux troupes dans les gorges et à celles de Kaiserslautern d'attaquer l'ennemi le 19 à la pointe du jour, en prescrivant à la deuxième division d'envoyer une demi-brigade de renfort au général Schaal et désignant pour la remplacer les trois bataillons qui restaient à Lachen, de ce qu'on appelait la 4e division; les troupes de la plaine (les première et deuxième divisions) avaient seulement l'ordre d'inquiéter l'ennemi pour l'obliger de diviser ses forces. Mais la retraite de Prudhon, avec la brigade de gauche de la division Meynier, fit rester sur la défensive à Kaiserslautern celle du centre, commandée par Cavrois. Sibaud qui avec celle de droite était le plus près des forces actives de l'ennemi, fut le seul engagé, et l'on peut dire qu'il le fut plus que la prudence ne l'ordonnait, en raison de la disproportion de ses forces avec celles de l'ennemi. Les diverses attaques qu'il entreprit ne pouvaient avoir, et n'eurent en effet aucun succès.

Les troupes de Desgranges et de Schaal fatiguées par le mauvais temps reprirent, après quelques tentatives infructueuses, les positions en arrière où elles s'étaient retirées la veille. Michaud, en raison de la fatigue, avait décidé qu'elles se reposeraient le lendemain 20, pour être plus en état de donner dans une attaque générale le 21; mais l'ennemi avait entrevu un commencement d'offensive qui pouvait bientôt devenir plus sérieux.

Il y avait déjà trois jours que le prince héréditaire tâtonnait; il avait seulement bien jugé la faiblesse des

troupes françaises aux environs de Kaiserslautern et surtout le peu d'ensemble qui régnait dans leurs attaques. Il trouva qu'il était prudent de terminer le plus promptement son opération et d'arriver à Kaiserslautern, le général Michaud pouvant enfin le faire repentir du mouvement qu'il venait d'opérer. En conséquence, il fixa l'attaque de Kaiserslautern au lendemain 20 septembre. L'ennemi dirigea ses premiers efforts sur la brigade Sibaud; il ne tarda pas à s'emparer de Fischbach que cette dernière essaya de défendre. Dès que Sibaud s'aperçut du nombre de troupes qui se portaient sur lui, il voulut se retirer sur Hochspeyer; mais avant d'atteindre ce village, il fut entouré par la cavalerie du prince Louis de Prusse[1]) et du général autrichien Karaczai; l'infanterie que le prince Hohenlohe dirigeait sur ce point ne tarda pas à y porter ses efforts, de sorte que la brigade Sibaud éprouva des pertes considérables et qu'une partie seulement put gagner le village de Hochspeyer et opérer ensuite sa retraite sur Tripstadt, suivie quelque temps par la colonne du général Karaczai. Le prince Hohenlohe laissa à Hochspeyer la brigade d'Isenbourg et marcha sur Kaiserslautern.

Meynier faisait observer et contenir vers Morlautern la colonne prussienne, commandée par Blucher qui voulait déboucher sur le Kaisersberg; mais ayant été informé de la retraite de Sibaud sur Tripstadt, il craignit de se trouver coupé de ce point et ordonna à Cavrois de s'y rendre; celui-ci dut quitter les hauteurs qu'il défendait, et Blucher ne fut plus contenu. Une colonne de cavalerie, composée des dragons de Waldeck et de ceux de Schmettau, qui avait passé la Lauter à la pa-

---

1) Frédéric-Chrétien-Louis, prince de Prusse, né le 18 novembre 1772, mort à Saalfeld, le 10 octobre 1806.

, joignit des troupes de la brigade Cavrois entre genberg et le bois, où à peine entrée, elle essaya prolonger le long d'un abatis établi à la lisière. a cavalerie ennemie ne lui en laissa pas le temps, pénétré dans le bois avec la queue de cette co- qu'elle avait déjà entamée dans la plaine. Elle la position, où les Français avaient cru trouver uge assuré contre elle.

'infanterie française déjà ébranlée par les pertes venait d'essuyer, n'en soutint pas moins contre cavalerie un combat meurtrier qui coûta beaucoup mes et de chevaux à l'ennemi, et à la suite du- es troupes de Cavrois purent effectuer leur retraite ripstadt. Elles y réussirent avec d'autant plus de qu'aucune pièce d'artillerie n'était avec elles pour otéger, ayant été d'avance dirigées sur Tripstadt, inte qu'elles ne fussent compromises.

l ne restait plus en avant de Kaiserslautern que ois bataillons de Jordi, placés à la ferme d'Esels- qui, par suite de la retraite de Sibaud et de Ca- sur Tripstadt, se trouvaient entourés de toutes par les mouvements de Blucher, ceux de Wolfrath troupes, d'abord dirigées sur Hochspeyer et en- sur la plaine de Kaiserslautern. Ces trois batail- se trouvèrent donc isolés et sans aucun espoir du dre secours; ils essayèrent cependant de se retirer. qu'ils eurent la protection des bois, l'ennemi ne les entamer; mais arrivés à la plaine de Kaisers- rn, il eût fallu un miracle pour les sauver, car ils ouvaient coupés par environ six mille chevaux. Ces es, composées du premier bataillon de la 5 demi- de, des troisièmes bataillons de la 4ᵉ et de la l'infanterie légère, et d'un escadron du 4ᵉ de chas- , le plus mal monté de l'armée, arrivèrent en co-

9 *

lonne jusqu'au centre de la plaine; mais alors la cavalerie ennemie les resserrant de toutes parts, Jordi les forma en carré pour mieux résister à ses attaques. Ces braves gens repoussèrent plusieurs charges; mais enfin l'ennemi par son grand nombre pouvant les renouveler avec des troupes fraîches, les bataillons finirent par s'affaiblir et le carré fut enfoncé. Tous ceux qui restaient, la plupart blessés, furent faits prisonniers. Il faillit en arriver autant à un bataillon qui venait par la route de Landstuhl et qui fut entouré par la cavalerie de Blucher, dans le bois, entre la ferme de Vogelweg et Hohenecken. Sommé de se rendre, il refusa, soutint et repoussa une vigoureuse charge, y perdit une partie de son monde, mais fut assez heureux pour opérer sa retraite, après avoir fait essuyer à l'ennemi une perte notable.

A la droite de la division Meynier, la brigade Desgranges et celle de Schaal furent peu inquiétés, mais le général Wartensleben voulut tâter la deuxième division placée au revers des montagnes. Cette division, pour se tenir plus liée avec les troupes de Schaal et par ordre du général en chef, avait évacué la position qu'elle occupait en avant de Deidesheim. L'ennemi ayant cru voir une retraite dans ce mouvement, s'avança jusque vers Ruppertsberg, qu'il fit tourner sur la droite par environ deux mille chevaux; il était favorisé par la belle plaine qui s'étend jusqu'à Muschbach. Saint-Cyr, étant sans crainte pour sa position défendue par son infanterie et son artillerie, laissait approcher la cavalerie ennemie de Muschbach où il tenait masqués et prêts à déboucher quatre régiments de cavalerie et deux compagnies d'artillerie à cheval. Dès que l'ennemi fut parvenu assez près du village où il était attendu, l'artillerie à cheval déboucha, mit en batterie et tira ses premiers

à mitraille, pour ainsi dire au milieu des esca-
ennemis; quelques-uns d'eux voulurent la charger;
la cavalerie française venant à sa suite, s'avança
ıx, et le feu de l'artillerie dirigé avec un sang-froid
e justesse extraordinaires les ayant ébranlés, ils
demi-tour et ne tardèrent pas à disparaître de la
. Nos quatre régiments de cavalerie, soutenus par
ux compagnies d'artillerie à cheval, donnèrent la
pendant plus d'une heure aux deux mille che-
de Wartensleben, sans qu'ils osassent s'arrêter, et
ıfanterie qu'il avait laissée en arrière, suivit leur
ement pour aller reprendre sa position aux envi-
de Durkheim. Ainsi se termina la journée du
ptembre.

V. FRAGMENTS DES MÉMOIRES DE M. DAME LA MARQUISE DE LA ROCHE-JACQUELEIN [1]).

1. DESCRIPTION DE LA VENDÉE (LE BOCAGE). - MŒURS DES HABITANTS. — PREMIERS EFFETS DE LA RÉVOLUTION.

Le Bocage comprend une partie du Poitou, de l'A jou et du comté Nantais, et fait aujourd'hui partie (quatre départements: Loire-Inférieure, Maine-et-Loir Deux-Sèvres et Vendée. On peut regarder comme s limites, la Loire au nord, de Nantes à Angers; au co chant, Paimbœuf, Pornic et leurs territoires marécageu ensuite l'Océan depuis Bourgneuf jusqu'à Saint-Gilles; d autres côtés, une ligne qui partirait un peu au-dess des Sables, et passerait entre Luçon et la Roche-sur-Y(

1) Épouse de Henri de la Rochejacquelein, un des chefs du pa royaliste dans la Vendée, naquit vers l'année 1772, et prit une p active aux exploits de son mari. Ses Mémoires, publiés par les soi de M. de Barante, auteur de l'Histoire des ducs de Bourgogne, et n'ont pas peu contribué à illustrer son nom, et à jeter du jour sur l guerres mémorables de la Vendée.

(Bourbon-Vendée), entre Fontenay et la Châtaigneraie, puis à Parthenay, Thouars, Vihiers, Touarcé, Brissac, et viendrait aboutir à la Loire, un peu au-dessus des ponts de Cé. La guerre s'est étendue au delà de ces limites, mais par des incursions seulement. Le pays de l'insurrection, la vraie Vendée, est renfermé dans cet espace.

Ce pays diffère, par son aspect, et plus encore par les mœurs de ses habitants, de la plupart des provinces de France. Il est formé de collines en général assez peu élevées, qui ne se rattachent à aucune chaîne de montagnes; les vallées sont étroites et peu profondes; de fort petits ruisseaux y coulent dans des directions variées: les uns se dirigent vers la Loire; quelques-uns vers la mer; d'autres se réunissent en débouchant dans la plaine, et forment de petites rivières. Il y a partout beaucoup de rochers de granit. On conçoit qu'un terrain qui n'offre ni chaînes de montagnes, ni rivières, ni vallées étendues, ni même une pente générale, doit être comme une sorte de labyrinthe. Rarement on trouve des hauteurs assez élevées au-dessus des autres coteaux pour servir de point d'observation et commander le pays. Cependant en approchant de Nantes, le long de la Sèvre (Nantaise), la contrée prend un aspect qui a quelque chose de plus grand. Les collines sont plus hautes et plus escarpées. Cette rivière est rapide et profondément encaissée; elle roule à travers les masses de rochers, dans des vallons resserrés. Le Bocage n'est plus seulement agreste; il offre là un coup-d'œil pittoresque et sauvage. Au contraire, en tirant plus à l'est, dans les cantons qui sont voisins des bords de la Loire, le pays est plus ouvert, les pentes mieux ménagées, et les vallées forment d'assez vastes plaines.

Le Bocage, comme l'indique son nom, est couvert d'arbres. On y voit peu de grandes forêts; mais chaque

champ, chaque prairie est entourée d'une haie vive qui s'appuie sur des arbres plantés irrégulièrement et fort rapprochés. Ils n'ont point un tronc élevé, ni de vastes rameaux. Tous les cinq ans, on coupe leurs branchages, et on laisse nue une tige de douze ou quinze pieds. Ces enceintes ne renferment jamais un grand espace. Le terrain est fort divisé; il est peu fertile en grains; souvent des champs assez étendus restent longtemps incultes. Ils se couvrent alors de grands genêts ou d'ajoncs [1]) épineux. Toutes les vallées, et même les dernières pentes des coteaux, sont couvertes de prairies. Vue d'un point élevé, la contrée paraît toute verte; seulement, au temps des moissons, des carreaux [2]) jaunes se montrent de distance en distance entre les haies. Quelquefois les arbres laissent voir le toit aplati et couvert de tuiles rouges de quelques bâtiments, ou la pointe d'un clocher qui s'élève au-dessus des branches. Presque toujours cet horizon de verdure est très-borné; quelquefois il s'étend à trois ou quatre lieues.

Dans la partie du Bocage qui est située en Anjou, la vue est plus vaste et plus riante. Les cultures sont plus variées, les villes et les villages plus rapprochés. C'est surtout le Bocage du Poitou, que j'ai voulu faire connaître.

Une seule grande route, qui va de Nantes à la Rochelle, traverse ce pays. Cette route, et celle qui conduit de Tours à Bordeaux, par Poitiers, laissent entre elles un intervalle de plus de trente lieues, où l'on ne trouve que des routes de traverse. Les chemins du Bocage sont tous comme creusés entre deux haies. Ils sont étroits,

---

1) Jonc marin, arbrisseau toujours vert.

2) Carré.

et quelquefois les arbres, joignant leurs branches, les couvrent d'une espèce de berceau; ils sont bourbeux en hiver et raboteux en été. Souvent, quand ils suivent le penchant d'une colline, ils servent en même temps de lit à un ruisseau; ailleurs, ils sont taillés dans le rocher et gravissent les hauteurs par des degrés irréguliers. Tous ces chemins offrent un aspect du même genre. Au bout de chaque champ, on trouve un carrefour qui laisse le voyageur dans l'incertitude sur la direction qu'il doit prendre, et que rien ne peut lui indiquer. Les habitants eux-mêmes s'égarent fréquemment, lorsqu'ils veulent aller à deux ou trois lieues de leur séjour.

Il n'y a point de grandes villes dans le Bocage. Des bourgs de deux à trois mille âmes sont dispersés sur cette surface. Les villages sont peu nombreux et distants les uns des autres. On ne voit pas même de grands corps de ferme. Le territoire est divisé en métairies: chacune renferme un ménage et quelques valets. Il est rare qu'une métairie rapporte au propriétaire plus de 600 francs de rente. Le terrain qui en dépend est vaste, mais produit peu: la vente des bestiaux forme le principal revenu, et c'est surtout à les soigner que s'occupent les métayers.

Les châteaux étaient bâtis et meublés sans magnificence; on ne voyait en général ni grands parcs, ni beaux jardins. Les gentilshommes y vivaient sans faste, et même avec une simplicité extrême. Quand leur rang ou leur fortune les avait pour un peu de temps appelés hors de leur province, ils ne rapportaient pas dans le Bocage les mœurs et le ton de Paris; leur plus grand luxe était la bonne chère, et leur seul amusement était la chasse. De tout temps les gentilshommes poitevins [1])

---

1) Du Poitou.

ont été de célèbres chasseurs: cet exercice et le genre de vie qu'ils menaient, les accoutumaient à supporter la fatigue, et à se passer facilement de toutes les recherches auxquelles les gens riches attachent communément du goût et même de l'importance. Les femmes voyageaient à cheval, en litière ou dans des voitures à bœufs.

Les rapports mutuels des seigneurs et de leurs paysans, ne ressemblaient pas non plus à ce qu'on voyait, en général dans le reste de la France. Il régnait entre eux une sorte d'union peut-être inconnue ailleurs. Les propriétaires du Bocage y afferment peu leurs terres; ils partagent les productions avec le métayer qui les cultive: chaque jour ils ont ainsi des intérêts communs, et des relations qui supposent la confiance et la bonne foi. Comme les domaines sont très-divisés, et qu'une terre un peu considérable renfermait vingt-cinq ou trente métairies, le seigneur avait ainsi des communications habituelles avec les paysans qui habitaient autour de son château; il les traitait paternellement, les visitait souvent dans leurs métairies, causait avec eux de leur position, du soin de leur bétail, prenait part à des accidents et à des malheurs qui lui portaient aussi préjudice; il allait aux noces de leurs enfants et buvait avec les convives. Le dimanche, on dansait dans la cour du château, et les dames se mettaient de la partie. Quand on chassait le loup, le sanglier, le cerf, le curé avertissait les paysans au prône; chacun prenait son fusil et se rendait avec joie au lieu assigné; les chasseurs postaient les tireurs, qui se conformaient strictement à tout ce qu'on leur ordonnait. Dans la suite, on les menait au combat de la même manière et avec la même docilité.

Ces heureuses habitudes, se joignant à un bon naturel, font des habitants du Bocage un excellent peuple:

ils sont doux, pieux, hospitaliers, charitables, pleins de courage et de gaieté; les mœurs y sont pures; ils ont beaucoup de probité. Jamais on n'entend parler d'un crime, rarement d'un procès. Ils étaient dévoués à leurs seigneurs avec un respect mêlé de familiarité. Leur caractère, qui a quelque chose de sauvage, de timide et de méfiant, leur inspirait encore beaucoup plus d'attachement pour ceux qui depuis si longtemps avaient obtenu leur confiance.

Les habitants des villes et les petits propriétaires n'avaient pas pour la noblesse les mêmes sentiments. Cependant, comme ils étaient toujours reçus avec bienveillance et simplicité quand ils venaient dans les châteaux; comme beaucoup d'entre eux devaient de la reconnaissance à des voisins plus puissants qu'eux, ils avaient aussi de l'affection et du respect pour les principales familles du pays. Quelques-uns ont embrassé avec chaleur les opinions révolutionnaires, mais sans aucune animosité particulière. Les horreurs qui ont été commises ne doivent pas leur être attribuées, et souvent ils s'y sont opposés avec force.

En 1789, dès que la Révolution fut commencée, les villes se montrèrent favorables à tout ce qui se faisait. Les gens de la plaine surtout s'empressèrent de prendre part au nouveau mouvement; il y eut même de ce côté-là des châteaux attaqués et brûlés. Au contraire, les habitants du Bocage virent avec crainte et chagrin tous ces changements, qui ne pouvaient que troubler leur bonheur, loin d'y ajouter. Lorsqu'on forma des gardes nationales, le seigneur fut prié, dans chaque paroisse, de la commander. Quand il fallut nommer des maires, ce fut encore le seigneur qui fut choisi. On ordonna d'enlever des églises les bancs seigneuriaux: l'ordre ne fut point exécuté. Enfin, chaque jour les paysans

se montraient plus mécontents du nouvel ordre de choses, et plus dévoués aux gentilshommes.

Le serment des prêtres vint accroître encore le mécontentement. Quand les gens du Bocage virent, qu'on leur ôtait des curés auxquels ils étaient accoutumés, qui connaissaient leurs mœurs et leur patois, qui presque tous étaient tirés du pays même, qui s'étaient fait vénérer par leur charité et qu'on les remplaçait par des étrangers, ils ne voulurent plus aller à la messe de la paroisse. Les prêtres assermentés furent insultés ou abandonnés. Le nouveau curé des Échaubroignes fut obligé de s'en retourner, sans avoir pu obtenir même du feu pour allumer les cierges; et cet accord universel régnait dans une paroisse de quatre mille habitants. Les anciens prêtres se cachaient et disaient la messe dans les bois. On essaya dans quelques endroits des mesures de rigueur; il y eut des soulèvements partiels et des émeutes assez vives. La gendarmerie éprouva quelquefois de la résistance, et les paysans commencèrent à montrer de la constance et du courage. Un malheureux homme du Bas-Poitou se battit longtemps avec une fourche contre les gendarmes. Il avait reçu vingt-deux coups de sabre. On lui criait: „*Rends-toi.*" Il répondait: „*Rendez-moi mon Dieu*", et il expira ainsi.

2. TABLEAU DE L'ARMÉE ROYALISTE.

La bravoure et l'enthousiasme des armées vendéennes n'avaient pas détruit leur douceur naturelle. Leur amour et leur respect pour la religion, bien qu'assez peu éclairés, augmentaient ce sentiment. Dans les premiers mois de la guerre, avant que les atrocités des républicains eussent inspiré le désir des vengeances et des représailles, l'armée vendéenne était aussi touchante par ses vertus, qu'admi-

rable par son courage; et depuis, malgré les cruautés des républicains, aucun des désordres qui accompagnent les guerres, n'ont souillé la victoire des royalistes. On entrait de vive force dans les villes sans les piller; on ne maltraitait pas les vaincus; on n'exigeait d'eux ni rançon ni contribution: du moins les habitants du pays ne se rendaient jamais coupables de ces excès. Quelques déserteurs, de jeunes Bretons qui avaient passé la Loire pour se dérober au recrutement, et qui ne pouvaient tirer de chez eux aucun moyen de subsistance, n'étaient pas toujours aussi irréprochables; mais on les punissait sévèrement. Dans les divisions du Bas-Poitou et du comté Nantais, les choses ne se passaient pas toujours ainsi, et quelques désordres s'y sont commis.

Beaucoup d'officiers, et même tous céux qui montraient quelques talents, n'avaient pas une place, ni une autorité bien déterminées; ils combattaient aux postes où ils étaient le plus nécessaires, et faisaient ce dont on les chargeait: les uns gentilshommes, d'autres bourgeois, d'autres paysans: à ces officiers, s'en ajoutèrent successivement beaucoup d'autres. Tout ancien militaire, tout gentilhomme ou tout homme un peu instruit, toute personne à qui les paysans montraient de la confiance, tout soldat qui faisait voir de la bravoure et de l'intelligence, se trouvait officier comme de droit. Les généraux le chargeaient de commander, et il faisait de son mieux.

On pourra croire qu'un état-major ainsi-formé, et où tout semble laissé au hasard, devait être le théâtre de beaucoup de dissentions et de malentendus; mais l'absence de toute règle précise, venait de ce qu'elle eût été superflue et même nuisible. Chacun était sûr de soi et des autres. Il ne fallait pas prescrire de devoir à des gens qui faisaient toujours le plus qu'il leur était possible. Tous voulaient le même but, et s'y étaient entièrement

et sincèrement dévoués. Il n'y avait ni ambition, ni vanité, ou du moins elles étaient muettes. On se battait tous les jours ou à peu près: il ne restait pas de temps pour se disputer, pour soutenir des prétentions, pour les étaler en conversation. Si quelques-uns avaient des espérances, elles étaient si éloignées des succès qui auraient pu les réaliser, qu'il eût été ridicule d'en parler. La diversité des conditions était oubliée. Un brave paysan, un bourgeois d'une petite ville, était le frère d'armes d'un gentilhomme. Ils couraient les mêmes dangers, menaient la même vie, étaient presque vêtus des mêmes habits, et parlaient des mêmes choses qui étaient communes à tous. Cette égalité n'avait rien d'affecté; elle était réelle par le fait; elle l'était de cœur aussi pour tout honnête gentilhomme qui avait du sens. Les différences d'opinion politique étaient aussi effacées. Plusieurs chefs ou officiers avaient eu originairement une nuance diverse dans la révolution, et avaient plus ou moins tard commencé à la détester; mais jamais il n'était question d'amour-propre d'aristocratie. On prouvait assez son zèle actuel, pour qu'on ne mît pas de vanité à sa date.

Tels ont été, à peu d'exceptions près, dans le commencement de la guerre, le caractère des chefs, et le tableau de l'état-major. La formation et la discipline de l'armée présentaient aussi un spectacle bien différent de celui que les autres guerres offrent ordinairement.

L'armée n'était jamais assemblée plus de trois ou quatre jours. La bataille une fois gagnée ou perdue, l'expédition réussie ou manquée, rien ne pouvait retenir les paysans; ils retournaient dans leurs foyers. Les chefs restaient seuls avec quelques centaines d'hommes déserteurs et étrangers, qui n'avaient pas de famille à aller retrouver; mais dès qu'on voulait tenter une nouvelle entreprise, l'armée était bientôt reformée. On envoyait

toutes les paroisses; le tocsin était sonné; tous les
ns arrivaient. Alors on lisait une réquisition conçue
s termes: „Au saint nom de Dieu, de par le Roi,
paroisse est invitée à envoyer le plus d'hommes
le en tel lieu, tel jour, à telle heure: on apportera
ivres." Le chef dans le commandement du quel la
se était comprise, signait la réquisition. Elle était
avec empressement: c'était à qui partirait parmi les
ns. Chaque soldat apportait du pain avec lui, et
néraux avaient soin aussi d'en faire faire une certaine
ité. La viande était distribuée aux soldats. Le blé
bœufs nécessaires pour les vivres étaient requis
es généraux, et on avait soin de faire supporter
charge par les gentilshommes, les grands pro-
ires et les terres d'émigrés; mais il n'était pas tou-
besoin de recourir à une réquisition. Il y avait
oup d'empressement à fournir volontairement. Les
es se cotisaient pour envoyer des charrettes de pain
passage de l'armée. Les paysannes disaient leur
let à genoux, se tenaient sur la route, et offraient
ivres aux soldats. Les gens riches donnaient autant
leur était possible. Comme d'ailleurs les rassem-
nts duraient peu, on n'a jamais manqué de vivres.
L'armée n'avait donc ni charriots ni bagages. On
bien qu'il n'était pas question de tentes. Pour les
aux, ils étaient réglés avec un soin particulier. Tous
lessés royalistes et républicains étaient transportés
-Laurent sur Sèvre. La communauté des sœurs de
gesse, qui sont une espèce de sœurs grises, avait là
hef-lieu. Les pauvres sœurs, renvoyées de partout,
taient réfugiées en grand nombre; elles étaient plus
nt. Dans le même bourg, les missionnaires du
-Esprit s'étaient aussi consacrés aux mêmes fonctions.
avait des chirurgiens qui suivaient l'armée, d'autres

dirigeaient de petits hôpitaux en différents lieux. Quand l'armée était assemblée, on la partageait en différentes colonnes, pour attaquer sur les différents points déterminés d'avance par les généraux. On disait: M. un tel va par ce chemin: qui veut le suivre? Les soldats qui le connaissaient, marchaient à sa suite. Seulement, lorsqu'il y en avait assez dans une bande, on ne laissait plus les autres s'y joindre; on les faisait aller d'un autre côté. Les chefs, arrivés au point d'attaque, formaient de la même façon les compagnies de leurs officiers. Jamais on ne disait aux soldats: A droite, à gauche. On leur criait: Allez vers cette maison, vers ce gros arbre; puis on commençait l'attaque. Les paysans ne manquaient guère à dire leurs prières avant d'entrer en combat, et presque tous faisaient un signe de croix à chaque coup qu'ils allaient tirer. Du reste, il était impossible, même à prix d'argent, de les placer en sentinelle, ou de leur faire faire une patrouille. Les officiers étaient obligés de se charger de ce soin, quand il était nécessaire.

On avait quelques drapeaux, que l'on portait dans les affaires importantes et préparées d'avance: mais quand la victoire était gagnée, les paysans mettaient drapeaux et tambours sur une charrette, et revenaient comme une foule joyeuse. Dès que le combat était entamé, et que la mousqueterie et l'artillerie se faisaient entendre, les femmes, les enfants, tout ce qui restait d'habitants, allaient dans les églises se mettre en prières, ou se prosternaient dans les champs pour demander le succès de nos armes. De façon que dans toute la Vendée à la fois, il n'y avait plus qu'une même pensée et qu'un même vœu. Chacun attendait, en priant Dieu, l'issue d'une bataille d'où dépendait le sort de tous. Tel est le tableau qu'offrit l'armée vendéenne pendant les premiers mois de la guerre. Peut-être en voyant combien peu le calcul, l'ordre, la prudence, ont contribué à ses succès, paraîtront-ils plus surprenants encore. Communément

a supposé à l'insurrection un tout autre caractère. On a a qu'elle avait été préparée par de vastes trames, que chefs étaient d'habiles politiques dont les paysans ient les aveugles instruments, et qui avaient travaillé ur l'exécution de grands desseins arrêtés d'avance. Il t facile de voir combien ces pompeuses explications nt éloignées de la vérité: la guerre a été plutôt défen-re qu'offensive. Jamais aucun plan n'a pu être con-rté pour arriver à un résultat plus élevé que la sûreté pays. Après les grands succès, l'espérance de con-ibuer puissamment à la contre-révolution se présenta surément à tous les Vendéens; mais sans influer sur ur marche. Au reste, dans les courts instants où l'on t se livrer à cet heureux espoir, les prétentions des in-rgés ne cessèrent point d'être modestes et mesurées.

3. ATTAQUE DE NANTES.

le 29 juin 1793.

L'armée de M. Charette[1]) et la division de M. de rot[2]) avaient un intérêt pressant de s'emparer de ntes: c'étaient de là que sortaient toutes les expédi-s républicaines dirigées contre le Bas-Poitou. Aussi s les habitants s'étaient-ils réunis de ce côté, au mbre de plus de vingt-cinq mille; mais leur attaque it subordonnée à celle de la grande armée vendéenne, rce que Nantes est située en entier sur la rive droite,

---

1) François-Athanase Charette de La Contrie naquit à Gouffé, près is (Loire-Inférieure), le 21 avril 1763. Entré à 16 ans dans la ine royale, il fit, dans neuf ans de service, six campagnes en temps guerre. En 1793 les Vendéens le mirent à la tête de leur armée. I fut pris et fusillé à Nantes, le 29 mars 1796.

2) Général vendéen.

et qu'il y avait plusieurs bras de la Loire à traverser, dont trois étaient défendus par des ponts-levis. MM. Charette et Lyrot étaient convenus d'attaquer Nantes, le 29 juin, à deux heures du matin.

Un premier malheur empêcha la parfaite exécution de ce plan. L'armée républicaine avait laissé un détachement dans le bourg de Nort. Contre toute attente, il se défendit dix heures de suite, et l'armée vendéenne arriva devant Nantes à 8 heures du matin seulement. M. Charette avait commencé à l'heure dite; et les républicains, au lieu d'avoir deux attaques à la fois à repousser, eurent le temps d'aviser aux moyens de défense, et de se rassurer. Les généraux Canclaux et Beysser, qui les commandaient, mirent beaucoup de courage et de sang-froid à soutenir les efforts des Vendéens. Une partie des habitants les seconda avec zèle; cependant l'armée vendéenne parvint jusque dans les faubourgs. Une faute du prince de Talmont [1]) empêcha peut-être le succès de l'entreprise.

On s'était toujours bien trouvé de laisser aux républicains des moyens de retraite. Jamais on ne les avait mis dans la position de vaincre ou de mourir. Il fut donc convenu au conseil de guerre, qu'il n'y aurait aucune attaque par le chemin de Vannes, et qu'on y laisserait un libre passage. A deux heures de l'après-midi, on vit en effet des troupes de fuyards sortir de Nantes par cette route. M. de Talmont, emporté par trop d'ardeur, et oubliant les dispositions adoptées par le conseil de guerre, se laissa aller à un mouvement inconsidéré; il prit deux pièces de canon et repoussa les républicains dans la ville. Leur défense devint encore plus opiniâtre.

Les Vendéens mirent aussi dans l'attaque plus de

1) Second fils du duc de la Trémouille, jeune homme de vingt-cinq ans.

:e qu'on ne pouvait en attendre: le combat dura heures; mais enfin, ayant vu tomber plusieurs de :efs, le général Cathelineau [1]) blessé d'une balle fracassa le bras, M. de Fleuriot [2]) l'aîné, qui com- la division de Bonchamp [3]) et plusieurs autres , le découragement se joignit à la fatigue, et les se retirèrent à la nuit tombante. L'armée fut :; officiers et soldats repassèrent la Loire dans des , et la rive droite fut entièrement abandonnée. :tte malheureuse attaque on perdit peu de soldats; blessure de Cathelineau fut mortelle, et c'était grand désastre. M. de Fleuriot méritait aussi de rets; tous les deux survécurent de quelques jours nt à leurs blessures.

---

cques Cathelineau, du village du Pin-en-Mauges (Maine-et- iturier colporteur de laines, avait une intelligence extraordi- bravoure à toute épreuve, des talents naturels pour faire la diriger les soldats. Il était âgé de 34 ans lorsqu'il se mit à es paysans insurgés. Ses succès le firent nommer général en armée vendéenne.

cien militaire.

arles-Melchior-Arthus, marquis de Bonchamp, naquit en 1760. l'abord dans l'Inde avec distinction. Il était le meilleur des vendéens, et par son habileté et par la confiance qu'il inspirait s. Il mourut à Saint-Florent au mois d'octobre 1793 des suites res qu'il avait reçues à la bataille de Cholet.

VI. FRAGMENT DU MÉMOIRE MILITAIRE SUR KEHL; PAR LE CITOYEN DEDON L'AINÉ[1]), CHEF DE BRIGADE D'ARTILLERIE.

PASSAGE DU RHIN.

De toutes les opérations militaires, il n'en est pas de plus délicate que le passage de grands fleuves à la vue de l'ennemi; il n'en est pas qui exige plus d'intelligence et de connaissanses locales pour en concevoir le projet, et pour combiner et arrêter le plan des opérations partielles qui doivent y concourir; il n'en est pas qui exige plus de discrétion et de prudence pour les préparatifs, plus d'énergie et d'audace pour l'exécution. Aussi, lorsqu'aux difficultés ordinaires à de pareilles entreprises, les localités et les circonstances ajoutent encore de nouveaux obstacles, le succès devient un de ces événements

---

1) Frédéric-Louis-Dedon, lieutenant-général d'artillerie, naquit à Toul le 21 octobre 1762. Il est auteur de plusieurs ouvrages militaires.

frappants, dignes d'être transmis par l'histoire aux générations futures. Tel est sans contredit le passage du Rhin effectué dans la nuit du 5 au 6 messidor, an 4 [1]), par l'armée de Rhin et Moselle.

Le passage du Rhin par Louis XIV en 1672, si célébré par les poëtes [2]) n'a rien de comparable à celui-ci. Il eut lieu près du fort de Tolhuys, dans un endroit où l'extrême sécheresse avait rendu le Rhin guéable, et le succès en est dû entièrement à la bravoure vraiment étonnante de la cavalerie française, qui traversa le Rhin à la nage, sabre en main, et culbuta les troupes hollandaises en bataille sur la rive opposée.

Turenne [3]) passa le Rhin à Ottenheim, au commencement de la campagne de 1675; campagne fameuse et savante, qui, au jugement du chevalier Folard [4]), est à la fois le chef-d'œuvre de ce grand capitaine et Montécuculi [5]): mais ce passage, dont l'établissement coûta quatre jours, ne lui fut point disputé. Montécuculi, qui avait

---

1) La nuit du 23 au 24 juin 1796.

2) Voir la quatrième épître de Boileau: Sur le passage du Rhin.

3) Henri de la Tour, vicomte de Turenne, fils de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume I de Nassau-Orange, né à Sedan, en 1611; mort à Sasbach, le 27 juillet 1675. Ses dépouilles mortelles, déposées d'abord dans la cathédrale de St.-Denys, sépulture des rois de France, exhumées pendant le temps de la Terreur, reposent aujourd'hui sous le dôme des Invalides, en face du tombeau de Vauban.

4) Folard (Jean-Charles de), connu sous le nom de chevalier de Folard, naquit à Avignon le 13 fév. 1669 et y mourut le 13 mars 1752, à l'âge de 83 ans. Entré au service militaire à l'âge de 18 ans, il servit la France sous les Vendôme, les Villars et les Berwick. On a de lui plusieurs ouvrages très-estimés. Le grand Frédéric lui a rendu, dans son Art de la Guerre, le juste tribut d'éloges qu'il mérite.

5) Raymond de Montécuculi, né en 1628, mort en 1680.

VI. FRAGMENT DU MÉMOIRE MILITAIRE SUR KEHL; PAR LE CITOYEN DEDON L'AINÉ[1], CHEF DE BRIGADE D'ARTILLERIE.

PASSAGE DU RHIN.

De toutes les opérations militaires, il n'en est pas de plus délicate que le passage de grands fleuves à la vue de l'ennemi; il n'en est pas qui exige plus d'intelligence et de connaissanses locales pour en concevoir le projet, et pour combiner et arrêter le plan des opérations partielles qui doivent y concourir; il n'en est pas qui exige plus de discrétion et de prudence pour les préparatifs, plus d'énergie et d'audace pour l'exécution. Aussi, lorsqu'aux difficultés ordinaires à de pareilles entreprises, les localités et les circonstances ajoutent encore de nouveaux obstacles, le succès devient un de ces événements

---

1) Frédéric-Louis-Dedon, lieutenant-général d'artillerie, naquit à Toul le 21 octobre 1762. Il est auteur de plusieurs ouvrages militaires.

frappants, dignes d'être transmis par l'histoire aux générations futures. Tel est sans contredit le passage du Rhin effectué dans la nuit du 5 au 6 messidor, an 4 [1]), par l'armée de Rhin et Moselle.

Le passage du Rhin par Louis XIV en 1672, si célébré par les poëtes [2]) n'a rien de comparable à celui-ci. Il eut lieu près du fort de Tolhuys, dans un endroit où l'extrême sécheresse avait rendu le Rhin guéable, et le succès en est dû entièrement à la bravoure vraiment étonnante de la cavalerie française, qui traversa le Rhin à la nage, sabre en main, et culbuta les troupes hollandaises en bataille sur la rive opposée.

Turenne [3]) passa le Rhin à Ottenheim, au commencement de la campagne de 1675; campagne fameuse et savante, qui, au jugement du chevalier Folard [4]), est à la fois le chef-d'œuvre de ce grand capitaine et Montécuculi [5]): mais ce passage, dont l'établissement coûta quatre jours, ne lui fut point disputé. Montécuculi, qui avait

---

1) La nuit du 23 au 24 juin 1796.

2) Voir la quatrième épître de Boileau: Sur le passage du Rhin.

3) Henri de la Tour, vicomte de Turenne, fils de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume I de Nassau-Orange, né à Sedan, en 1611; mort à Sasbach, le 27 juillet 1675. Ses dépouilles mortelles, déposées d'abord dans la cathédrale de St.-Denys, sépulture des rois de France, exhumées pendant le temps de la Terreur, reposent aujourd'hui sous le dôme des Invalides, en face du tombeau de Vauban.

4) Folard (Jean-Charles de), connu sous le nom de chevalier de Folard, naquit à Avignon le 13 fév. 1669 et y mourut le 13 mars 1752, à l'âge de 83 ans. Entré au service militaire à l'âge de 18 ans, il servit la France sous les Vendôme, les Villars et les Berwick. On a de lui plusieurs ouvrages très-estimés. Le grand Frédéric lui a rendu, dans son Art de la Guerre, le juste tribut d'éloges qu'il mérite.

5) Raymond de Montécuculi, né en 1628, mort en 1680.

formé le projet d'entrer en Alsace par le pont de Strasbourg, cherchait à attirer Turenne dans les environs de Mannheim, et de Philippsbourg, en lui donnant de l'inquiétude sur cette dernière place vers laquelle il marchait avec toutes ses forces, et il avait entièrement abandonné la partie du Rhin où passa Turenne.

Enfin, si l'armée de Sambre et Meuse s'est immortalisée par le passage du même fleuve près de Dusseldorf dans la campagne précédente, on conviendra que le passage du 6 messidor ne le cède à celui-ci, ni par la difficulté de l'entreprise, ni par l'intelligence et le courage qui en ont assuré le succès. Aussi je pense que, lorsqu'on en connaîtra les détails, il ne sera plus permis de douter qu'il ne doive aller de pair avec les plus célèbres passages de fleuves à force ouverte, dont l'histoire fasse mention; qu'il en est peu qui aient été mieux conduits et mieux exécutés, et qu'il n'en est aucun où le nombre des victimes dont on ait eu à regretter la perte ait été si peu considérable [1]).

La suspension d'armes qui avait retenu tout l'hiver dans l'inaction les armées sur le Rhin, n'était pas encore rompue, que le gouvernement avait déjà conçu le projet de porter entièrement le théâtre de la guerre sur la rive droite de ce fleuve, et l'armée de Rhin et Moselle était destinée à tenter ce passage sur le Haut-Rhin. Cette entreprise paraissait présenter tant de difficultés, qu'on eût pu la regarder comme impossible: on manquait de beaucoup d'objets nécessaires [2]) pour l'exécution d'un pareil dessein.

---

1) Le nombre des blessés est évalué à 200 hommes à peu près, celui des morts est bien inférieur.

2) La disette de chevaux de transport, que l'on éprouvait alors, ne permettait pas d'en affecter un seul aux équipages de bateaux.

Néanmoins, vers la fin de floréal[1]) les mouvements des troupes dans les armées respectives annonçant la rupture prochaine de l'armistice, on commença à se concerter sur l'opération projetée et à s'occuper des reconnaissances nécessaires pour déterminer les différents points d'attaque et en arrêter le plan général. Il fut bientôt convenu que le principal passage aurait lieu au-dessus de Kehl. Ce point était déjà bien reconnu, et offrait beaucoup d'avantages pour le transport des bateaux par le canal de navigation jusque dans le bras Mabile et le grand Rhin; mais, d'un autre côté, il présentait beaucoup d'obstacles à l'établissement des troupes en terre ferme, attendu qu'elles ne pouvaient aborder qu'à des îles marécageuses et très-fourrées[2]), et que la plaine où il fallait se former immédiatement après le passage, était coupée de digues, de fossés et de flaques d'eau, et que l'ennemi y avait réuni beaucoup de moyens de défense.

Le cordon de l'ennemi étant d'environ mille hommes par lieue, il fallait absolument, pour l'empêcher de réunir sur le vrai point d'attaque assez de forces pour culbuter nos premières troupes, détourner son attention par de fausses attaques, et l'on chercha deux points dans les environs de Strasbourg, l'un au-dessus, l'autre au-dessous, qui fussent propres à des débarquements assez considérables. Entre ceux-ci et Kehl on convint d'en chercher encore d'autres où l'on pût faire diversion par de fausses attaques moins importantes. Il fallait choisir ces points tels qu'on pût y conduire les bateaux par eau, et sans que l'ennemi s'en aperçût, et tels que l'embarquement des troupes pût se faire à l'abri de quelques

1) 19 mai 1796.

2) Garni de broussailles et d'épines.

îles favorables. Tant de conditions qu'il fallait réunir rendaient très-rares les endroits propres à ces attaques; aussi ce ne fut qu'après un grand nombre de reconnaissances pénibles et minutieuses qu'on parvint à les déterminer.

Il fallait aussi, pour réussir, mettre le plus grand secret dans les préparatifs. Les bateaux d'artillerie, très-propres à la construction des ponts, ne l'étant pas pour le transport des troupes, à cause de leur peu de capacité et de leur forme trop cintrée[1]) qui les rend difficiles à manœuvrer dans l'eau, il fallait profiter des ressources que nous avions dans les bateaux de commerce de la ville de Strasbourg et ceux de la rivière d'Ill: mais, pour que la réquisition et le rassemblement qu'il en fallait faire ne donnassent pas à l'ennemi le moyen de pénétrer nos projets, il fut décidé que cette réquisition se ferait par les administrations militaires, et qu'on y mettrait toutes les formes nécessaires pour faire présumer que ces bateaux seraient destinés au service des transports des vivres ou fourrages de l'armée. L'état qu'on dressa du nombre et de l'espèce de ces bateaux n'absorbait pas à beaucoup près toutes les ressources du pays en ce genre.

La rupture de l'armistice paraissait s'approcher. Pour ne pas donner l'éveil, on profita du temps qui restait encore avant le commencement des hostilités, pour faire rassembler près de l'écluse du canal de navigation un équipage complet de ponts, de 60 bateaux, muni de tous ses agrès, et dès ce moment jusqu'à la veille du passage, on évita soigneusement d'avoir l'air de s'occuper de bateaux et de tout ce qui y a rapport. Les reconnaissances préparatoires durèrent jusqu'au 20 prairial[2]).

---

1) Voûté.

2) Le 8 juin 1796.

L'on détermina que la fausse attaque supérieure se ferait vis-à-vis de Meissenheim.

L'attaque de Kehl était la principale; les bateaux qui devaient y être employés, devaient être conduits de l'intérieur de la ville de Strasbourg par le canal de navigation, et, en remontant le bras du Rhin appelé le bras Mabile, où devaient s'embarquer les troupes, venir doubler la pointe de l'île des Épis, et traverser le grand Rhin pour aborder les îles de la rive gauche, qui ne sont séparées du continent que par des bras assez étroits.

L'attaque inférieure, qui devait aussi être véritable, et qui avait pour but de passer un corps de troupes de six mille hommes, pour mettre Kehl entre deux feux, devait se faire en avant de Gambsheim, aboutir un peu au-dessous du village de Diersheim, dont ces six mille hommes devaient s'emparer en débarquant, pour de là marcher sur Kehl en remontant le Rhin.

Ces trois attaques devaient être secondées par deux intermédiaires, mais moins importantes, et qui n'avaient d'autre but que de s'emparer de quelques îles, et d'attirer, ou plutôt de diviser, l'attention de l'ennemi par quelques coups de canon. Il fut décidé que celle entre Meissenheim et Kehl se ferait à la batterie de Béclair, vis-à-vis Goldschir, et celle entre Kehl et Gambsheim à la redoute d'Isaac, au-dessus de la Ruprechtsau.

Ce plan ainsi arrêté fut approuvé par le général en chef[1]): il envoya à Strasbourg les adjudants généraux

---

1) Moreau (Jean-Victor), naquit à Morlaix (Finisterre) en 1761. Il commanda en chef l'armée de Rhin et Moselle pendant la campagne de 1796 en Allemagne, l'armée du Rhin en 1800 en Allemagne, et à deux reprises l'armée d'Italie pendant la campagne de 1799. Enveloppé, en apparence, dans la conspiration de Pichegru en 1804, il fut condamné à deux ans de prison, peine, que Napoléon commua en celle d'un banissement en Amérique. En 1813 il quitta l'Amérique et se rendit à Prague

Belle-Avène, de Cæn et Abatucci, qui devaient conduire les premières colonnes, pour reconnaître le terrain, et mettre de l'activité dans les préparatifs.

L'état des bateaux destinés à l'expédition fut combiné d'après le nombre des troupes nécessaires, et celui des bateaux et pontonniers disponibles, et arrêté ainsi qu'il suit:

---

auprès de l'empereur Alexandre. Il accompagna celui-ci dans sa marche sur Dresde et ce fut aux environs de cette ville, sur la hauteur de Recknitz, qu'un boulet lui fracassa les deux jambes. Il termina sa glorieuse carrière le 20 sept. à Laun en Bohême.

		Nombre d'hommes d'embarquement.	
	Attaque supérieure.		
	Meissenheim.		
	Nacelles à 20 hommes d'embarquement	80	500
	Bateaux de la rivière d'Ill, à 60 hommes d'embarquement chacun	420	
	Batterie de Béclair.		
	Nacelles	40	160
2	Bateaux d'Ill	120	
	Attaque du centre.		
	Sur Kehl.		
12	Nacelles	240	3540
15	Bateaux d'Ill	900	
12	Grands bateaux de Strasbourg, à 200 hommes d'embarquement	2400	
60	Bateaux d'artillerie pour un pont . .	—	
3	Nacelles pour idem	—	
2	Grands bateaux pour un pont volant .	—	
3	Nacelles pour idem	—	
	Attaque inférieure.		
	Redoute d'Isaac.		
2	Nacelles	40	160
2	Bateaux d'Ill	120	
	Gambsheim.		
10	Nacelles	200	2800
10	Bateaux d'Ill	600	
10	Grands bateaux de Strasbourg	2000	
1	Grand bateau plat ou bac pour du canon	—	
2	Grands bateaux pour un pont volant . .	—	
159	Embarcations.		7160.

L'attaque de Meissenheim ainsi que les fausses attaques intermédiaires de Béclair et de la redoute d'Isaac, destinées à détourner l'attention de l'ennemi, ont parfaitement rempli ce but; mais la hauteur extraordinaire des eaux, et des obstacles naturels [1]) qu'on n'avait pas pu reconnaître, firent échouer celle de Gambsheim, qui avait pour objet de faire un débarquement de six mille hommes d'infanterie, de quelques chevaux et de quelques canons, pour marcher sur Kehl en remontant le Rhin, et prendre à dos les troupes ennemies qui auraient voulu nous disputer le passage de la Kinzig, et pour s'emparer en même temps de la route de Rastadt, par où pouvaient arriver les renforts les plus considérables. Ainsi, après avoir fait connaître l'objet des quatre attaques secondaires, et tracé le tableau des forces qu'on y avait destinées, nous ne rentrerons plus dans le détail de ce qui s'y est passé: le récit en serait d'un intérêt médiocre, et détournerait l'attention qui doit se fixer principalement sur la véritable attaque, celle de Kehl.

Il paraît que la réquisition et le rassemblement des bateaux de commerce, qui eurent lieu du 20 au 26 prairial [2]), inspirèrent quelques soupçons à l'ennemi, puisque quelques jours après il établit entre Kork et Wilstett un camp de six mille hommes. Ce camp était un nouvel obstacle à l'entreprise qu'on méditait; il devait la rendre et plus difficile et plus meurtrière. Néanmoins, par la juste confiance que nous avions dans la bravoure de nos troupes, on ne désespéra pas du succès: rien ne fut changé au premier projet; on n'augmenta même pas d'un seul homme le nombre déjà déterminé des troupes de débarquement.

---

1) La malveillance des bateliers de Strasbourg.

2) Du 8 au 14 juin 1796.

Vers les derniers jours de prairial, toutes les reconnaissances étant faites, les projets arrêtés, et tous les moyens préparés, l'époque de l'expédition fut définitivement fixée à la nuit du 5 au 6 messidor.

En vain eût-on rassemblé tous les bateaux nécessaires au débarquement, en vain eût-on développé les plus grands moyens pour assurer le succès de cette entreprise délicate, si l'ennemi eût pénétré nos vues, il l'eût fait échouer infailliblement: il était donc nécessaire de lui donner le change et d'attirer loin de là ses principales forces. C'est en cela que les savantes manœuvres du général Moreau ont si bien contribué au succès du passage. Le 2 messidor il ordonne devant la tête du pont de Mannheim une reconnaissance, et les troupes qui les premières doivent passer le Rhin à Kehl, partent du champ de bataille, dérobent si bien leur marche à l'ennemi, qu'il n'apprend ce mouvement que lorsqu'elles sont déjà sur la rive droite. Le gros de l'armée suit à peu de distance et semble, pour ainsi dire, n'avoir fait qu'un saut de la Rehbach jusque sur la Kinzig; et l'habileté et la rapidité de cette manœuvre décident le succès du passage. Il n'est pas bien difficile, en effet, de surprendre un passage et de débarquer des troupes, dans un endroit où l'ennemi n'a qu'un cordon: mais faire faire vingt-cinq lieues à une armée, la porter en entier sur la rive opposée d'un grand fleuve, lorsque l'ennemi la croit encore dans son ancienne position; combiner ces mouvements de manière à être presque certain de consolider son établissement avant que l'ennemi ait le temps de rassembler assez de force pour vous battre; ce sont de ces actions qui suffisent pour placer un général au rang des plus habiles capitaines.

Les troupes de l'avant-garde étant arrivés le 5 messidor dans les environs de Strasbourg, on s'occupa dans

la ville des préparatifs que la nécessité du secret avai fait différer jusque-là. Les portes de la ville furent fer mées; on expédia d'abord les embarcations destinées au autres attaques, pour ne plus s'occuper ensuite que de c qui était relatif à celle de Kehl.

Les barques, ainsi que les troupes d'embarquement furent partagées en quatre divisions ou colonnes, desti nées à aborder sur quatre points différents.

La première colonne devait avoir en tête quatre na celles, suivies de sept bateaux d'Ill et de six grands ba teaux de commerce; elle devait être conduite par l'adju dant général Abatucci.

La seconde colonne n'était composée que de deu nacelles.

La troisième colonne, formée de quatre nacelles e deux bateaux d'Ill, était chargée de la tâche la plus dif ficile: elle devait chercher l'embouchure d'un bras nommé Erlenrhin, le remonter une cinquantaine de toises, e aborder sous une batterie de trois pièces de canon, don il était nécessaire de s'emparer pour le succès de l'opé ration, attendu qu'elle eût nui à l'établissement du pon volant qui devait passer le reste de l'avant-garde. Le commandement de cette colonne fut confié à l'adjudant général Decæn.

La 4e colonne, forte de deux nacelles, six bateaux d'Ill et six grands bateaux, et commandée par l'adjudant général Montrichard devait débarquer sur l'île située entre Kehl et Erlenrhin et se diviser, moitié vers la partie supérieure de l'île, pour y chercher des barrages [1] qu'on espérait y trouver, moitié vers le côté inférieur pour s'emparer du pont avant que l'ennemi eût eu le temps de le rompre, et communiquer par là avec les

1) Barrière qui ferme un chemin, une rivière.

troupes de la première ou de la troisième colonne, suivant que ce pont, dont on ne connaissait pas au juste la position, se serait trouvé supérieur ou inférieur à la batterie.

Le 5 messidor, à neuf heures du soir, toutes ces embarcations avaient filé hors de la ville par le canal de navigation, dans l'ordre indiqué ci-dessus et à dix heures elles étaient toutes arrivées à l'écluse du péage. Là on embarqua quatre pièces dans quatre bateaux différents, dont deux pour la première et deux pour la 4e colonne; ensuite on se mit en marche en remontant le bras Mabile jusqu'au point désigné pour l'embarquement des troupes. Il était plus de minuit lorsque l'on commença à entrer dans les nacelles. Le temps était très-serein et très-calme; le clair de lune qui nous était défavorable, exigeait beaucoup de précaution et le plus grand silence. L'ennemi avait sur les bords du Rhin des postes qui n'étaient pas à deux cents toises de nous, et de nuit, à une si petite distance, le moindre bruit pouvait nous trahir. Le second bataillon de la 3e demi-brigade d'infanterie légère et le premier de la 16e, furent embarqués les premiers. L'ordre admirable avec lequel se fit cet embarquement, la bonne volonté des soldats, et l'ardeur des chefs étaient du meilleur augure. Cependant avant que l'embarquement pût être assez avancé pour faire partir les premières nacelles, le canon des fausses attaques supérieures et inférieures se fit entendre, et il était à craindre que cette circonstance ne donnât l'éveil aux postes de la rive et ne rendît très-dangereux les premiers abordages: l'événement a prouvé que l'on ne s'en était pas aperçu à Kehl; car on peut dire que les premières gardes ont été surprises.

Enfin, les bateaux légers des quatre colonnes étant remplis, à une heure et demie, le général donna le signal

du départ; ils remontèrent le long de la rive gauche, jusque vers la batterie dite Custine, pendant qu'on continuait à charger les gros bateaux qui devaient suivre et soutenir les premiers, et qui partaient à mesure qu'ils étaient chargés. Toutes ces barques traversèrent le Rhin, et abordèrent à la rive droite, aux points respectifs qui leur avaient été désignés, avec autant de bonheur que d'adresse; car il n'y eut pas un seul bateau qui se perdît, pas un qui n'abordât à peu près à son rang.

Les troupes débarquèrent avec beaucoup d'audace, sans tirer un seul coup de fusil, et emportèrent à la baïonnette tous les postes ennemis, qui n'eurent que le temps de faire leur première décharge et de s'enfuir. La surprise et l'effroi dont ils furent saisis, ne leur permirent pas même de couper les petits ponts de communication [1]) qui se trouvaient sur les bras du Rhin qui nous séparaient encore de la terre ferme.

La 3e colonne, chargée de remonter le bras d'Erlenrhin, et d'aborder la batterie, essuya, en y arrivant, un coup à mitraille de chaque pièce qui s'y trouvait, dont elle reçut peu de dommage, et elle s'empara brusquement de cette batterie; une autre fut abandonnée après avoir aussi tiré quelques coups, et l'ennemi fut réduit à se défendre dans deux redoutes [2]).

La moitié de la 4e colonne, qui avait filé sur sa droite dans le haut des îles d'Erlenrhin, pour y chercher des barrages ou des ponts de communication au con-

---

1) Tous ces ponts, composés seulement de deux madriers flottants à fleur d'eau, étaient si frêles qu'ils furent entièrement usés au bout de quelques heures et avant que la totalité de notre avant-garde y eût passé.

2) Ces deux redoutes, dont l'une prendra le nom de redoute du cimetière, et l'autre, de redoute des trous de loups deviendront célèbres dans l'histoire de la défense de Kehl.

tinent, avait eu le bonheur de s'emparer de quelques petits ponts, avant que l'ennemi eût pu les couper. Les troupes de la première colonne avaient également passé, sur un pareil pont, le vieux Rhin de Kehl, en sorte que toutes les troupes débarquées, composant les trois colonnes principales, se réunirent dans la plaine entre les deux digues.

Le nombre d'hommes jeté sur la rive droite par ce premier débarquement, pouvait être de deux mille cinq cents environ. Ils avaient à enlever les deux redoutes, et à soutenir le choc des troupes que l'on devait présumer que l'ennemi détacherait du camp de Wilstett pour les culbuter: ils avaient conséquemment besoin de recevoir promptement des renforts.

A la suite des bateaux de débarquement, on avait fait remonter dans le bras Mabile deux grands bateaux chargés des agrès nécessaires pour l'établissement d'un pont volant, et derrière ceux-ci venait l'équipage de pont de soixante bateaux d'artillerie dont il a déjà été fait mention. Dès que l'éveil avait été donné, on avait commencé à travailler dans le bras Mabile à la construction de ce pont volant. Il était prêt d'être achevé à la pointe du jour: mais, comme il fallait encore près de deux heures pour lui faire doubler la pointe de l'île des Épis, le conduire à sa place et en jeter les ancres; que la grande hauteur des eaux et l'extrême rapidité du Rhin exigeaient que l'on mît beaucoup de circonspection à ces opérations, le général, pour accélérer le passage des renforts à la rive droite, ordonna que les bateaux qui avaient servi au premier débarquement seraient ramenés à la rive gauche pour en faire un second. Cette manœuvre s'exécuta pendant l'établissement du pont volant, et l'on se procura ainsi, en attendant qu'on pût s'en servir, le moyen de doubler nos forces sur la rive ennemie par des convois

successifs de ces bateaux de transport. Le pont volant fut entièrement établi vers six heures du matin, et on s'en servit pour passer quelques chevaux, qui défilèrent avec bien de la peine sur un petit pont; mais on ne put en faire usage pour passer de l'artillerie, attendu que les communications dans les îles d'Erlenrhin étaient impraticables pour du canon. Tout le reste de la matinée fut employé à passer de l'infanterie, et par le pont volant, et tout à la fois par les bateaux de transport, qui faisaient continuellement la navette [1]), mais dont le service était néanmoins ralenti par la force de la dérive occasionnée par la grande rapidité du fleuve.

L'intention du général était de ne faire travailler à la construction du pont que lorsque nous serions entièrement maîtres de Kehl, de façon que sans artillerie, presque sans cavalerie, mais avec une infanterie excellente, il fallait emporter les redoutes, et la ville et le village de Kehl, et résister aux efforts de la réserve campée à Wilstett.

Notre avant-garde, alors composée de deux bataillons d'infanterie légère dont il a déjà été fait mention, et d'une partie des 31e 56e et 89e d'infanterie de ligne, se divisa pour attaquer à la fois les redoutes; une partie suivit la digue et marcha à celle du cimetière, et l'autre se dirigea vers celle des trous de loups.

La redoute du cimetière avait inquiété par quelques coups de canon l'établissement du pont volant, mais sans succès. Elle était elle-même battue par notre batterie de la rive gauche, et nos canonniers tiraient avec tant de justesse que plusieurs de ceux de la redoute eurent les têtes emportées; aussi ne fit-elle pas une longue résistance. L'attaque de la redoute des trous de loups fut

1) Faire beaucoup d'allées et venues.

plus sérieuse. Elle débuta par une fusillade terrible et bien soutenue de part et d'autre. Elle était défendue par trois cents hommes d'infanterie et cinq bouches à feu. Elle fit pendant quelque temps une défense très-vigoureuse; mais, tournée par la gorge et assaillie de toute part, elle céda à la fin à l'audace de nos troupes. On y fit, entre autres, prisonnier le fils du prince de Furstenberg.

Après la prise de cette redoute, l'ennemi ne se défendit que faiblement. Nos tirailleurs le chassèrent du fort[1]), de la ville et du village de Kehl et de la redoute étoilée; il ne nous disputa point le passage de la Kinzig, comme on aurait pu s'y attendre, et à dix heures du matin, nous étions maîtres de tous ces postes et nous repoussions l'ennemi sur la route d'Offenbourg.

Il ne se passa plus rien de bien intéressant le reste du jour. Le pont volant et les bateaux de transport passaient sans relâche de l'infanterie: on se tirailla de part et d'autre jusqu'à la nuit, et nous fîmes encore quelques prisonniers. Nous prîmes en tout dans cette journée quatre à cinq cents hommes, deux mille fusils, treize pièces de canon, un obusier et plusieurs caissons.

A deux heures après-midi, on commença à s'occuper de la construction du pont. Il avait été d'abord convenu

1) Ce serait induire le lecteur en erreur que de lui laisser croire que le fort de Kehl était à cette époque en état de défense. Construit par les Français sur les dessins du maréchal de Vauban, il fut cédé à l'Empire par le traité de Ryswik en 1697. Le maréchal de Berwick s'en empara après dix jours de siége en 1733. Démoli, après avoir été encore une fois cédé à l'Empire par le traité de Bade, il n'avait pas été rétabli depuis; il n'en existait que les fondements; les parapets et les reliefs en étaient effacés; les fossés en étaient comblés, et les redoutes de la plaine, construites depuis la guerre actuelle, une fois enlevées, il n'offrait guère plus de moyens de résistance qu'un simple village, et n'était conséquemment pas à l'abri d'un coup de main.

qu'on l'établirait un peu au-dessous du pont volant aboutissant à l'île d'Erlenrhin; mais comme on se trouvait entièrement maître de Kehl et dans une position à pouvoir sans danger le placer bien plus avantageusement à la gorge du fort, on résolut de l'établir à environ cent cinquante toises en dessous du vieux pont, dans un endroit, où le Rhin se trouve partagé en deux bras par une île basse et sablonneuse. On fit descendre de la pointe des épis l'équipage de pont qui y était rassemblé, et dès qu'il fut arrivé au-dessous de l'emplacement désigné, on travailla à la construction du pont. Ce travail fut commencé à six heures du soir, continué toute la nuit, et entièrement terminé sur les deux bras entre 10 et 11 heures du matin[1]). De la célérité de cette opération dépendait le succès de toute l'expédition, car les troupes débarquées, sans artillerie ni cavalerie, se trouvaient dans une position précaire et très-inquiétante, et ce n'était qu'après l'entière construction du pont que l'on pouvait se flatter d'avoir établi le passage du Rhin d'une manière assurée.

L'ennemi, ne pouvant plus prendre le change sur le vrai point d'attaque, eût pu joindre aux six mille hommes campés à Wilstett, les troupes répandues en ligne à quelques lieues de distance, et rassembler ainsi un corps de dix mille hommes environ, avec lequel il eût pu nous attaquer, et faire tous ses efforts pour nous culbuter dans le Rhin. On s'y attendait, et sans doute les sages dispositions des généraux Desaix[2]) et Férino, qui avaient

---

1) Ce pont fut formé de quarante-sept bateaux sur les deux bras du Rhin, trente-sept sur le grand courant, et dix sur le bras de Kehl. Pour faciliter la communication du pont volant avec la rive droite en terre ferme, on avait construit simultanément sur le bras d'Erlenrhin un pont de bateaux qui a subsisté jusqu'à la fin du siége de Kehl.

2) Desaix de Voygoux (Louis-Charles-Antoine), est né le 17 août

passé le Rhin, secondées par le courage des troupes, auraient arrêté ses efforts; mais il n'entreprit rien, et il n'osa pas nous attaquer. Nous avons dû vraisemblablement la tranquillité dont nous avions joui pendant la nuit du 6 et la matinée du 7 à l'irrésolution des généraux ennemis, à la terreur et à la confusion si ordinaires en pareil cas parmi des troupes qui se sont laissé surprendre.

Enfin, l'entier établissement du pont, en ôtant à l'ennemi tout espoir de nous repousser, acheva d'assurer notre position sur la rive droite, et mit fin aux inquiétudes occasionnées naturellement par la position critique de la nuit. A midi, l'artillerie légère et les troupes à cheval défilaient déjà dans Kehl, et le reste de la journée et la nuit suivante furent employés à faire passer le reste de l'armée. La division précédemment chargée de défendre les gorges des Vosges sous les ordres du général Saint-Cyr, fut la seule qui, n'étant pas arrivée à cette époque, ne passa le Rhin que quelque temps après.

1768 à Saint-Hilaire-d'Ayat, près de Riom, d'une famille noble. Il suivit Napoléon en Égypte et en Italie, et trouva la mort aux champs de Marengo, le 14 juin 1800. Son corps, embaumé par ordre du premier consul, fut porté à l'hospice du mont Saint Bernard, où un monument lui fut élevé. Un autre monument lui fut érigé à Paris, sur la place Dauphine.

VII. FRAGMENT DE L'HISTOIRE DU DIRECTOIRE ET DES DEUX CONSEILS; PAR M. DE BARANTE.

BATAILLE D'ARCOLE.

les 15 16 et 17 novembre 1796.

La situation devenait fâcheuse et alarmante; les divisions revenues du Tyrol avaient fait des pertes considérables; elles ne comptaient plus que pour huit mille hommes. Les autres venaient d'éprouver un échec et n'avaient que treize mille hommes sous les armes.

Les Autrichiens étaient fiers et enivrés de leurs succès. Ils ne doutaient pas de la délivrance de Mantoue, et voyaient, dans leur espérance, les Français chassés de l'Italie. Alvinzi faisait fabriquer des échelles pour donner l'assaut à Vérone; on apprenait que la garnison de Mantoue, ranimée par de si heureuses nouvelles, faisait de fréquentes sorties.

L'armée française paraissait dans l'impossibilité de reprendre l'offensive; elle était dans une infériorité numérique qui n'en laissait pas concevoir la pensée. Cal-

diero et les défilés du Tyrol étaient des positions à l'abri de toute attaque: la saison était mauvaise; les chemins détrempés ne permettaient aucun mouvement. Les canons, les chevaux, les fantassins s'enfonçaient dans la boue.

Le découragement gagnait; l'opinion de l'armée s'aigrissait; à l'enthousiasme et à l'admiration, qui avaient donné tant d'autorité au général, succédaient le mécontentement et le murmure des soldats, les paroles et la critique malveillantes des généraux. Tant de braves gens, deux ou trois fois blessés dans les différentes batailles depuis l'entrée en Italie, semblaient refuser de se sacrifier inutilement. L'infériorité du nombre était si grande qu'elle ne permettait aucune espérance de salut.

On disait: „Nous ne pouvons pas être les seuls à nous battre. Les armées du Rhin se sont retirées; elles ont laissé aux Autrichiens la facilité de venir ici contre nous. Pourquoi se reposent-elles? Que font-elles à présent? — Si nous sommes battus, nous nous enfuirons honteusement jusqu'aux Alpes. Si nous sommes vainqueurs, une autre armée autrichienne viendra après Alvinzi, comme Alvinzi après Wurmser [1]), comme Wurmser après Beaulieu [2]), et enfin nous serons écrasés."

Le général en chef [3]) répondait et faisait répéter: „Encore un effort et l'Italie est à nous. L'ennemi est plus nombreux que nous, mais la moitié de ses troupes est composée de recrues. Il sera battu, alors Mantoue est pris; nous demeurons maîtres de l'Italie; toutes nos peines sont finies. La paix générale est dans Mantoue.

---

1) Dagobert-Sigismond, comte de Wurmser, général autrichien, né en Alsace en 1724, mort en 1797.

2) J.-P., baron de Beaulieu, général des armées autrichiennes, né dans le Brabant en 1725, mort à Lintz en 1819.

3) Bonaparte.

— Vous voulez retourner sur les Alpes? C'est impossible: vous avez conquis les belles plaines de la Lombardie; vous avez bivouaqué dans les jardins de l'Italie, vous n'irez pas coucher sur la neige et mourir de faim parmi les rochers. — Il nous est arrivé des renforts. D'autres sont en route. Que ceux qui ne veulent pas se battre ne cherchent pas de prétextes. — Battez Alvinzi, je vous réponds de l'avenir."

Écoutant ces discours, l'armée, dans sa mobilité française, passait de l'abattement à l'espérance, des murmures aux applaudissements; tantôt elle voulait la retraite, tantôt elle demandait à être conduite à l'ennemi. Les malades et les blessés des hôpitaux de Brescia, de Bergame, de Milan, de Bologne, apprenant qu'on avait éprouvé un échec, se relevaient à demi-guéris et arrivaient, leurs plaies encore saignantes.

Tel était le spectacle qu'offrait l'armée et les émotions qui l'agitaient; tout en ranimant le courage des soldats, en leur rendant l'espérance, en leur promettant la victoire, le général en chef conservait son imperturbable discernement, et ne se faisait pas la moindre illusion. Il écrivait au Directoire [1]: — „La saison continue à être mauvaise. Toute l'armée est excédée de fatigue et n'a point de souliers. Je l'ai ramenée à Vérone. Deux corps autrichiens descendent du Tyrol; l'un se dirige sur Brescia, l'autre marche pour se joindre à l'armée d'Alvinzi. Pour résister à tout cela, je n'ai que 18,000 hommes; l'ennemi en a 50,000. Je désespère d'empêcher la levée du blocus de Mantoue. Si ce malheur arrive, nous serons bientôt derrière l'Adda, et plus loin s'il ne m'arrive pas

1) Nom donné en France au pouvoir exécutif qui, d'après la constitution de l'an III, devait régir l'état, conjointement avec le Conseil des Cinq-Cents et celui des Anciens. Il fut installé le 4 nov. 1795.

de troupes. Les blessés sont l'élite de l'armée, tous nos officiers supérieurs, tous nos généraux d'élite sont hors de combat. Tous ceux qui m'arrivent sont ineptes et n'ont pas la confiance du soldat. L'armée d'Italie, réduite à une poignée de monde, est épuisée. Les héros de Lodi, de Castiglione, de Bassano sont morts pour la patrie ou sont à l'hôpital. Les corps non plus que leur réputation et leur orgueil. Nous sommes abandonnés au fond de l'Italie. J'ai perdu dàns cette guerre peu de monde, mais des hommes d'élite qu'il est impossible de remplacer. Ce qui me reste de braves voient la mort infaillible, au milieu de chances si continuelles et avec des forces si inférieures. Peut-être l'heure du brave Augereau[1]), de l'intrépide Masséna[2]), de Berthier[3]), est prête à sonner. Alors! alors! que deviendront ces braves gens? Cette idée me rend réservé; je n'ose plus affronter la mort; elle serait un sujet de découragement et de malheur pour l'armée, objet de mes sollicitudes. — Sous peu de jours nous essaierons un dernier effort. Si la fortune nous sourit, Mantoue sera pris, et avec lui l'Italie. Renforcé par mon armée de siége, il n'est rien que je ne puisse

---

1) Augereau (Pierre-François-Charles), duc de Castiglione, était fils d'un marchand fruitier. Il naquit à Paris le 21 novembre 1757. Sa bravoure le fit monter au grade de maréchal de l'Empire. Il mourut le 12 juin 1816 dans sa terre de La Houssaie.

2) Masséna (André), duc de Rivoli et prince d'Essling, maréchal de France, etc., né le 16 mai 1756, à Nice. En 1799, il remporta sur les Russes la bataille de Zurich, défendit Gènes avec beaucoup d'intrépidité, et sauva l'armée française d'une ruine entière à la bataille d'Essling, les 21 et 22 mai 1809. Napoléon l'appelait l'Enfant chéri de la Victoire. Il mourut à Paris, le 4 avril 1817.

3) Berthier (Alexandre), prince de Neufchâtel et de Wagram, né à Versailles le 20 novembre 1753, mort le 1 juin 1815 à Bamberg. Voir, pour plus amples détails, le fragment qui a pour titre : l'Armée Française.

tenter. Si j'avais reçu la quatre-vingt-troisième, f
trois mille cinq cents hommes connus à l'armée, .
répondu de tout; peut-être dans trois jours ne sera
assez de 40,000 hommes."

Le jour où il écrivait cette lettre, le 12 octob
nuit tombante, l'armée prit les armes, trois colo
mirent en marche, traversèrent la ville dans le plu
silence, passèrent l'Adige sur les trois ponts, et
mèrent sur la rive droite.

L'heure du départ, l'ordre du jour qui, cont
bitude, n'avait annoncé aucun mouvement; la pré
prise depuis deux jours de fermer les portes de
sans laisser sortir personne; la situation de l'armé
se réunissait pour persuader à chacun que c'était
mencement d'une retraite. On se disait que le s
Mantoue était levé et qu'on allait perdre l'Itali
des habitants qui s'étaient compromis par un bon
fait aux Français s'inquiétaient et se désolaien
confiance qu'ils avaient mise en la fortune de la

Ce ne fut pas sans surprise qu'on vit l'arm
lieu de suivre la route qui mène à Peschiera, to
gauche et suivre la rive droite de l'Adige. Au p
jour on arriva à Ronco, et l'on vit avec un nouv
nement qu'un pont venait d'être jeté sur l'Adige
néral Andreossy y faisait travailler depuis la vei

L'armée traversa ainsi la rivière, et alors les
les soldats même qui connaissaient le pays pour
déjà fait la guerre contre Wurmser, devinèrent c
général voulait tourner la position de Caldiero, qu
pu être emportée de front: mais comment réuss
une pareille entreprise, avec treize mille homme
quarante mille?

Le pont avait été placé de telle façon que

se trouvait sur la rive gauche de l'Adige, séparée de la position de Caldiero par un vaste marais qu'elle avait à traverser pour arriver sur la gauche de l'armée autrichienne; une petite-rivière nommée l'Alpon se jette non loin de là dans l'Adige, après avoir passé au village d'Arcole; si le pont avait été jeté à quelques centaines de toises, non pas au-dessus, mais au-dessous de l'embouchure de l'Alpon, l'armée française aurait débouché dans une vaste plaine et aurait pu de même tourner la gauche de l'ennemi. Quelques généraux regrettèrent qu'il n'en eût pas été ordonné ainsi.

Mais en se plaçant de l'autre côté de l'Alpon, cette rivière se serait trouvée entre Vérone et l'armée française; ainsi les Autrichiens auraient pu facilement lui fermer toute la communication avec cette ville.

Un autre calcul avait surtout déterminé la combinaison imprévue du général Bonaparte. Dans une plaine ouverte, Alvinzi aurait pu déployer toutes ses forces et profiter de la supériorité du nombre: dans les marais de l'Alpon traversé par des chaussées élevées au-dessus d'un col impraticable, le combat ne pouvait se passer que sur des routes étroites où l'élan et la vigueur des têtes de colonnes décideraient de tout, où le nombre ne servirait à rien.

Trois chaussées partaient du pont de Ronco, l'une, remontant à Vérone le long de la rive gauche de l'Adige; la seconde, celle du centre, se dirigeant vers le village d'Arcole, y arrivait par un petit pont de pierre construit sur l'Alpon et aboutissait à Villa-Nuova; la troisième descendait l'Adige en suivant sa rive gauche et conduisait à Albaredo.

Trois colonnes s'engagèrent sur les trois routes: celle de gauche remonta dans la direction de Vérone au vil-

lage de Pencil, et rendait impossible la marche de l'ennemi vers cette ville; la colonne du centre parvint sans rencontrer aucun ennemi jusqu'au pont d'Arcole, qui était gardé par deux bataillons de Croates et deux pièces de canon.

Alvinzi ignorait complétemant la marche de l'armée française. Les chaussées du marais n'étaient ni occupées ni défendues. Les Croates étaient sur la rive gauche de l'Alpon, le long du ruisseau; lorsque la division du général Augereau fut arrivée à la hauteur du pont par la chaussée qui, avant de tourner à droite, suivait le bord de l'Alpon, les Croates attaquèrent en flanc cette colonne qui n'était séparée d'eux que par le lit très-étroit du ruisseau, de sorte que la fusillade était pour ainsi dire à bout portant. La division se replia en toute hâte jusqu'au point où la chaussée plus éloignée de l'Alpon n'était plus à portée des balles. Augereau, indigné du mouvement rétrograde de son avant-garde, s'élança sur le pont avec deux compagnies de grenadiers; il fut ramené vers sa division par une vive fusillade.

Alvinzi, du haut d'un clocher voisin, observait de loin le mouvement de l'armée française sans le comprendre: comment eût-il imaginé qu'un général fût assez insensé pour la jeter dans des marais impraticables? Il pensa que les housards qu'il avait envoyés sur les chaussées avaient été repoussés par des troupes légères et que l'attaque réelle déboucherait par la route de gauche, du côté de Vérone; il y envoya une division qui fut vigoureusement repoussée par Masséna et perdit des canons et des prisonniers. L'attaque sur la chaussée du centre n'eut pas un meilleur succès et coûta beaucoup de monde aux Autrichiens.

L'armée d'Alvinzi se trouvait donc engagée dans le

marais; si les Français pouvaient passer le pont d'Arcole, arriver à temps à Villa-Nuova qui a aussi un pont sur le ruisseau, les Autrichiens n'auraient pas eu de route pour leur retraite, leur armée eût été complétement défaite.

Mais Arcole résista encore à plusieurs attaques. Des renforts considérables étaient venus de Villa-Nuova pour défendre le pont. Dans la situation difficile et dangereuse où se trouvait l'armée française, il importait d'obtenir non pas seulement l'avantage, mais de gagner une grande bataille.

Jamais le général Bonaparte n'avait été autant amené à la nécessité de ne point vaincre à demi. Il ordonna que l'attaque fût renouvelée; les soldats hésitaient; il essaya sur eux le pouvoir de sa parole, il leur criait: „Souvenez-vous de Lodi."

Augereau saisit un drapeau et le planta à l'entrée du pont, il y resta quelques instants sans être suivi des soldats. Tous les généraux tentèrent d'enlever les colonnes. Une troisième attaque fut essayée sans pouvoir triompher de l'énergie de la résistance. L'adjudant général Belliard [1]) alla rechercher le drapeau pour qu'il ne restât point à l'ennemi.

Enfin, le général en chef voulut tenter un effort désespéré: il descendit de cheval, s'élança vers le pont un drapeau à la main; la colonne qui le suivait était déjà à trente pas du pont, lorsqu'un feu de flanc et l'arrivée d'une division ennemie la firent reculer. Les grenadiers de la tête, se voyant abandonnés par la queue de la co-

1) Auguste-Daniel Belliard, général de cavalerie, né en 1773 à Fontenay-le-Comte en Vendée, mort à Bruxelles en 1832.

lonne, prirent le général par le bras et se joignant au petit nombre d'officiers qui restaient encore debout près de lui, l'entraînèrent sur le talus de la digue pour qu'il fût moins exposé à la fusillade.

Lannes [1]), qui était revenu à l'armée sans être guéri d'une blessure reçue dans un autre combat, avait encore été blessé deux fois au commencement de la journée. Il était sur un brancard lorsqu'il apprit que le général se mettait à la tête de la colonne; il se fit placer à cheval et accourut pour le couvrir de son corps. Une balle l'atteignit et il tomba sans connaissance. Muiron, l'aide de camp préféré du général Bonaparte, fut tué en se plaçant devant lui; Verdier, Vignolles, Bon furent blessés.

Il était remonté à cheval, mais le feu terrible de l'ennemi culbuta le général et son état-major. Il tomba de la chaussée dans le marais et s'y enfonça jusqu'à mi-corps; les ennemis allaient l'entourer.

— „En avant pour sauver le général!“ s'écrièrent les grenadiers; et, commandés par Belliard, qui fut blessé, ils se précipitèrent sur la colonne ennemie qui débouchait du pont sur la chaussée et la repoussèrent. — Le général fut sauvé, mais il fallut renoncer à Arcole et à la victoire.

Le général autrichien borna son succès à replier son armée sans nul empêchement de l'autre côté de l'Alpon en reprenant sa position à Caldiero.

Quand le soir fut venu, il évacua Arcole, et une brigade française qui avait passé l'Adige en bateau à Albarédo, y entra sans combat, six heures après les tristes

---

1) Lannes (Jean), maréchal de France, duc de Montebello, né le 11 avril 1769, à Lectoure (Gers), mort à Vienne des suites des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Essling, 31 mai 1809.

attaques qui avaient ensanglanté le fatal point où avait échoué la fortune du général Bonaparte.

Le combat s'engagea de nouveau le lendemain matin; la division Masséna, après l'avantage obtenu la veille, avait marché en avant et poursuivi l'ennemi jusqu'aux portes de Caldiero; la division Augereau avait passé l'Alpon; d'autres colonnes arrivèrent et manœuvrèrent sur la gauche de l'ennemi; on se battit jusqu'à la nuit avec vigueur d'un côté comme de l'autre, mais en résultat les Autrichieus avaient conservé leurs positions.

Le général en chef ne rendit compte de cette journée que le 19 novembre. — Il terminait son rapport avec moins de triomphe que de coutume. — „Le fruit de la bataille d'Arcole est: quatre ou cinq mille prisonniers, quatre drapeaux, dix-huit pièces de canon; l'ennemi a perdu au moins quatre mille morts. Outre les généraux que j'ai nommés, Gardanne a été blessé, le général Robert et l'adjutant général Vaudelin ont été tués. J'ai perdu dans mon aide-de-camp Muiron un officier d'une grande distinction. Notre perte, quoique peu considérable, a été très-sensible; c'est presque tous officiers distingués.

„Les généraux et officiers d'état-major ont montré une bravoure et une activité sans exemple; douze ou quinze ont été tués; c'était vraiment un combat à mort; pas un d'eux qui n'ait ses habits criblés de balles.“

Il fallait maintenant courir sur un autre point où le danger n'était pas moindre. Il devenait indispensable d'apporter secours à une autre armée accablée aussi par les forces supérieures de l'ennemi. Le général Davidowitch avait attaqué le général Vaubois à la Corona

et s'en était emparé; il occupait Rivoli; il était à treize lieues de Mantoue, et s'il forçait la position de Bassolungo, où s'était replié Vaubois, il pouvait y arriver facilement et faire lever le siége.

Il n'y avait pas une heure à perdre. Le général fit évacuer Arcole, qui avait coûté tant de sang; l'armée retourna sur la rive droite de l'Adige. Les bivouacs étaient restés allumés devant Arcole pour dérober à l'ennemi cette marche de nuit. Alvinzi en fut néanmoins informé, et arriva devant Ronco au moment où l'armée allait passer le pont. Le mouvement de retraite fut arrêté; les Autrichiens, vivement repoussés, furent poursuivis jusqu'au débouché des marais.

On venait d'apprendre que Vaubois n'avait pas encore été attaqué dans sa position de Bassolungo et que Davidowitch ne semblait point disposé à marcher en avant. Dès lors il y avait un grand avantage à repousser Alvinzi loin de Vérone et de Ronco. L'armée française revint tout entière sur la rive gauche de l'Adige, et ce fut encore sur les chaussées du marais que se rencontrèrent les têtes de colonnes; le combat fut opiniâtre et d'abord indécis. La 32e demi-brigade, placée en embuscade par le général en chef, culbuta un corps de Croates et les jeta dans les marais en en faisant un grand carnage. Masséna, dont les troupes hésitèrent un moment, se mit à leur tête, prit un tambour où il battait la charge avec le pommeau de son épée; la division qui lui était opposée fut presque exterminée. Ces digues étaient un étroit champ de bataille où les colonnes serrées, sans espace pour s'étendre, présentaient une masse compacte que le vainqueur écrasait ou précipitait dans le marais.

Vers le milieu de la journée, le général Bonaparte,

lculant les pertes que l'armée d'Alvinzi avait dû éprouer depuis trois jours, et s'apercevant que les Autriiens fatigués n'avaient plus la même énergie, se résot à les repousser plus loin; il fit passer l'Alpon à ses ivisions, et la bataille recommença dans la plaine; elle e fut ni vive ni obstinée. La ligne de l'ennemi fut ompue, et Alvinzi commença un mouvement de retraite, n suivant la route qui le ramenait à Vicence et en bandonnant Caldiero.

Le lendemain cette marche rétrograde des Autrihiens continua; dès lors le général Bonaparte, tranuille sur l'armée d'Alvinzi, pouvait se porter au seours de Vaubois, que pressait l'armée de Davidowitch; l s'arrêta à Villa-Nuova sans poursuivre les Autrichiens lans leur retraite. Avant de se mettre en route pour e porter à de nouveaux combats, il donna les ordres écessaires afin qu'on prît soin des blessés. — „J'entrai, crivait-il beaucoup d'années après, dans le couvent de aint-Boniface; l'église avait servi d'ambulance. Quatre u cinq cents blessés y avaient été entassés. La plus rande partie étaient morts; il en sortait une odeur adavéreuse. Je reculais d'horreur, lorsque je m'enndis appeler par mon nom. Deux malheureux soldats aient depuis trois jours au milieu des morts, sans voir mangé, sans avoir été pansés; ils furent rappelés la vie par la vue de leur général. Tous les secours ur furent prodigués.“ — On s'était battu pendant trois urs sur ce terrible champ de bataille; le plus funeste à l'armée eût encore été amenée. Le général en hef venait d'y perdre encore Elliot, un de ses aides e camp.

L'armée rentra décimée, mais triomphante, à Vérone, d'où elle était sortie furtivement trois jours au-

paravant, mais elle ne s'y arrêta pas. Il était temps venir en aide à Vaubois, dont les positions venai d'être encore emportées par Davidowitch. Elles fur reprises après des combats où la victoire ne fut douteuse, mais aussi chèrement achetée. L'armée au chienne retourna dans le Tyrol où elle ne fut poursuivie.

VIII. FRAGMENT DE LA RELATION DÉTAILLÉE DU PASSAGE DE LA LIMAT[1]; PAR LE CITOYEN DEDON L'AINÉ.

Les bateaux destinés au passage des premières troupes avaient été amenés à l'avance près de Dietikon; ils y étaient cachés à une certaine distance de la rivière, et y avaient été réparés. Il ne s'agissait donc plus que d'y transporter l'équipage de pont qui était encore tendu sur la Reuss, à Rothenswill. La nuit du 1 au 2 et la journée du 2 vendémiaire, an 8 (24 septembre 99) avaient été employées avec la plus grande activité à replier ce pont, à le descendre par eau jusqu'à Bremgarten, à le tirer à terre, le charger sur des voitures et le conduire à Dietikon, à travers la montagne. Le 2, la tête du convoi arriva, à l'entrée de la nuit, à ce village, et reçut ordre d'y rester jusqu'au moment de l'attaque.

Lorsque la nuit fut bien close, je[2]) me rendis avec ceux des pontonniers qui étaient arrivés, car tous ne l'étaient pas encore, au lieu où les barques étaient dépo-

---

1) Rivière de Suisse, qui sort du lac de Zurich, et se jette dans l'Aar.

2) Dedon.

sées. Alors, à l'aide de quatre compagnies de la 37ᵉ demi-brigade et d'un bataillon de la 97ᵉ, que le général Lorges avait mis à ma disposition, pour ce travail, je fis charger sur les épaules, et porter en silence toutes ces barques jusqu'au rivage où elles furent, pour ainsi dire, rangées en bataille. J'en formai trois divisions différentes, mais peu distantes les unes des autres.

J'avais également partagé les pontonniers en trois divisions, comme les bateaux, et je les avais distribués, à l'avance, de manière que chacun connût le bateau auquel il était affecté. Le portage des barques étant effectué en totalité, après avoir vérifié si chacune était munie des cordages et agrès nécessaires, j'ordonnai aux pontonniers de se coucher derrière leurs bateaux respectifs, leurs rames à la main, et d'y rester dans le plus grand silence, jusqu'à ce qu'on donnât le signal de l'attaque.

Je ne dois pas omettre d'observer que j'avais réuni sur la droite, à la division supérieure, les bateaux les plus petits et les plus légers; c'était cette division qui devait passer les premières troupes destinées à surprendre les postes russes, et à faciliter l'embarquement et le passage des deux autres divisions de la gauche. Je pensais qu'étant plus petits, ils seraient lancés à l'eau avec plus de célérité, et qu'ils seraient plus tôt chargés de troupes. J'avais placé les bateaux moyens à la division inférieure; celle-ci devait aborder une île formée par un petit bras où les Russes avaient des postes qui battaient à revers le point d'attaque; et j'avais réservé, pour le centre, les bateaux les plus lourds et les moins maniables.

Ces travaux préparatoires si pénibles, si difficiles à exécuter dans l'obscurité, avec le silence nécessaire pour n'être pas trahi, surtout sur un terrain raboteux,

glissant et coupé de plusieurs fossés, furent terminés avant minuit, sans que l'ennemi parût s'en être aperçu. Les troupes des 37e et 97e demi-brigades s'en retournèrent à leur camp pour prendre les armes; elles furent remplacées, près de moi, par la légion helvétique, commandée pour aider les pontonniers dans le travail du pont. Il m'arriva aussi quelques pelotons de sapeurs, munis d'outils à pionniers. Je distribuai ceux-ci sur les différents points d'embarquement, dans l'intention de leur faire faire des rampes pour faciliter l'action de lancer les barques, attendu que la rivière étant un peu encaissée, le rivage était élevé du plus de deux mètres (sept à huit pieds) au-dessus du niveau de l'eau.

Le chef d'escadron Foy [1]), commandant l'artillerie de la division Lorges, avait été chargé de disposer et de placer celle qu'on avait destinée à protéger le passage. À la droite, il en avait garni le petit plateau en avant de Nieder-Urdorf, qui prenait des revers [2]) sur la gauche de l'ennemi, balayait [3]) la plaine entre les deux bois, et empêchait que ses troupes, une fois chassées de la pointe de la presqu'île, ne pussent y revenir pour inquiéter les travaux du pont. Il en avait placé également au-dessous de Dietikon, dans le repli inférieur de la rivière; celle-ci [4]) pouvait porter sur le camp ennemi, prendre des re-

1) Maximilien-Sébastien Foy, né à Ham le 3 février 1775, servit avec distinction sous les généraux Dumouriez, Dampierre, Custines, Houchard, Jourdan et Pichegru. Plus tard, il prit part à presque toutes les campagnes de Napoléon. En 1819 il fut nommé député par le département de l'Aisne. Il mourut le 28 novembre 1825. Voir Histoire de la guerre de la Péninsule.

2) Occuper une position d'où l'on dirige obliquement son feu contre le dos de l'ennemi.

3) Nettoyer, purger.

4) L'artillerie.

vers sur sa droite et croiser son feu avec celle du plateau d'Urdorf; comme le camp russe était en partie masqué par le bois, et qu'il dominait notre position, c'était là qu'on avait de préférence placé les obusiers, afin de fouiller le bois et d'atteindre le camp. Entre ces deux emplacements principaux, il avait distribué quelques pièces vers le point du passage, à la sortie du village, et il en avait aussi réservé quelques-unes d'artillerie légère pour voltiger [1]) dans la plaine du côté de Schlieren. Vis-à-vis et au-dessous du village d'Ottweil, il avait établi une batterie de pièces de douze sur une éminence, près du bord de la rivière; cette batterie avait pour objet d'intercepter le chemin de Wurenlos à Zurich, dans un endroit, où la pente rapide de la montagne s'approchant de la rivière, ne laisse d'autre débouché que la grande route, ce défilé étant le seul passage qu'eussent les troupes du camp de Wurenlos pour se porter directement au secours de celui de Weiningen.

L'artillerie s'était rendue sur le terrain, et avait pris ses positions avant l'attaque dans le plus grand silence et avec un ordre qu'on ne peut trop louer, au point qu'elle ne fut pas entendue, non-seulement des postes russes, mais encore des troupes françaises en bataille à la rive gauche.

De son côté, l'infanterie de l'avant-garde, toute bouillante d'ardeur, se trouvait en bataille à cinquante pas du rivage, bien avant l'instant fixé; et elle y était arrivée de même sans se faire remarquer. Les troupes destinées au passage, étaient toutes celles de la division Lorges, renforcée par la brigade de droite de celle de Mesnard.

Comme les avant-postes que l'ennemi avait sur la

---

1) Courir çà et là.

rive gauche en face d'Alstetten, n'étaient pas éloignés de plus d'une bonne lieue de Suisse de Dietikon, il était à craindre que pendant que nous serions occupés du passage, ses troupes ne fissent un effort, et qu'elles ne s'avançassent par la route qui vient de Zurich pour nous prendre à dos, et nous mettre entre deux feux. C'était à s'opposer à cette manœuvre, et à le contenir qu'était destinée la réserve, aux ordres du général Klein, composée de grenadiers et d'un gros corps de cavalerie; et à cet effet, elle était placée dans la plaine entre Dietikon et Schlieren. Le général Mortier [1]) devait d'ailleurs faire diversion avec sa division, et attirer l'attention des troupes campées en avant de la Sihl, par une attaque vigoureuse sur Wollishofen.

Toutes nos dispositions nocturnes ayant été faites avec infiniment d'ordre et de précision, chacun étant à son poste et la pointe du crépuscule s'approchant, je me rendis avec le général Gazan sur le bord de la Limat, à l'endroit où étaient réunis les bateaux les plus légers. Nous y donnâmes l'ordre de les lancer à l'eau, d'y faire aussitôt embarquer la tête de l'avant-garde, et d'aborder à la rive droite sur les postes russes qui bordaient le petit bois; je revins pour voir l'exécution de cet ordre, à la division du centre que je devais diriger moi-même. Il n'y avait pas assez de fond à l'endroit où les plus petits bateaux furent mis à l'eau, de façon qu'étant chargés de troupes, ils s'engravèrent [2]); cet accident retarda de quelques minutes le départ de cette petite

1) Adolphe-Édouard-Casimir-Joseph Mortier, duc de Trévise, maréchal et pair de France, etc., né le 13 févr. 1768 au Cateau (Nord), tué le 28 juillet 1835, second jour des fêtes de juillet, par la machine infernale de Fieschi aux côtés mêmes du roi Louis-Philippe. Voir plus bas: Incendie de Moscou.

2) S'engager dans bas-fond.

flotille. Nous entendîmes d'abord des cris et du n
vement dans les postes russes, enfin partit leur prem
décharge de mousqueterie dont le feu s'étendit bie
sur toute l'étendue de leur ligne. Il était alors
heures moins un quart. Aussitôt les cris: *en avant*
avant, se firent entendre de toute part, et les au
barques furent traînées à l'eau et précipitées dan
rivière par l'infanterie, qui était en bataille, prêt
s'embarquer. Cette opération et celle du passage
firent avec une telle célérité qu'il n'y avait pas en
trois minutes que les premiers coups de fusil ava
été tirés, que déjà il ne restait plus une seule barqu
la rive gauche, et que nous avions six-cents hom
jetés à la droite, malgré la rapidité du courant. I
nemi nous fit plusieurs décharges de mousqueterie e
canon à mitraille, et cependant il n'y eut pas un
bateau submergé, pas un seul homme noyé. Notre
tillerie lui répondit aussitôt avec une vivacité
l'éloigna de la rive, et qui écrasa tout ce qui a
voulu s'opposer à notre abord, et les pelotons d'infa
rie que le génénal Gazan avait placés à cet effet sur
flancs dans les intervalles de l'artillerie, nous prot
rent aussi par un feu vif et bien nourri.

Une partie des bateaux repassait déjà à la
gauche pour opérer un second transport, lorsque l'on
gea, en entendant battre la charge, que les tro
françaises s'avançaient. Alors on fit cesser tout le
tant d'artillerie que de mousqueterie de la rive ga
dans la crainte de nuire à nos gens, et l'on se born
accélérer le passage successif de l'infanterie dans
bateaux.

Le capitaine de pontonniers, chargé de l'équi
du pont dont la tête était arrêtée au village, avait o
de se tenir prêt à déboucher avec son convoi, au

mier coup de canon. Dès que je vis le succès du débarquement assuré, et le passage assez en train pour être certain que l'infanterie, jetée à la rive droite, pourrait se maintenir, au moyen des renforts continuels qu'on lui faisait passer successivement, je fis avancer l'équipage, et lui donnai ordre d'arriver au point que j'avais désigné pour l'établissement du pont. La tête du convoi sortit de Dietikon, et arriva au grand trot sur la rive. Je fis, sur-le-champ, commencer la construction du pont, quoique ce point fût encore exposé au feu de l'artillerie russe.

Pendant que ce travail s'avançait, notre avant-garde s'étant augmentée continuellement par les troupes que les pontonniers faisaient passer avec une extrême activité dans les barques, elle déboucha du petit bois pour attaquer les Russes qui s'étaient ralliés dans le bois de sapins sur le rideau, ainsi que les troupes du camp qui s'étaient mises en bataille devant leurs faisceaux d'armes. La fusillade fut très-vive et très-longue; les Russes, maîtres d'une bonne position, et soutenus par sept pièces de canon résistèrent longtemps et se défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté; mais enfin ils en furent chassés avec une perte énorme en tués, blessés et prisonniers; et à peine une heure était écoulée depuis l'instant de l'attaque que déjà nous étions maîtres du bois de sapins, ainsi que de leur camp, qu'ils nous abandonnèrent tout tendu, et que nous avions pris position au delà du bois.

Cependant le pont se jetait rapidement, les pontonniers, aidés par les soldats de la légion helvétique, y travaillaient avec ardeur; ils joignaient dans leur manœuvre, à une extrême célérité, un ordre et une précision, qu'à peine on eût cru possible dans l'exercice de parade le mieux concerté, et auxquels le général Masséna qui était présent, avait la bonté d'applaudir. Un

détachement de sapeurs était employé en même temps, sur la rive droite, à ouvrir, à travers le bois, un chemin qui fût praticable pour l'artillerie et la cavalerie. A sept heures et demie, le pont qu'on n'avait commencé qu'à cinq heures, fut entièrement terminé ainsi que le chemin, sans que sa construction eût ralenti le passage des troupes en bateaux, puisqu'à l'instant où il fut fini, nous avions déjà près de huit mille hommes d'infanterie sur la rive droite.

Le pont établi, l'artillerie légère, la cavalerie et le restant de l'infanterie y défilèrent promptement, et il n'était pas encore neuf heures du matin que toutes les troupes destinées à passer à l'autre rive, s'y trouvaient réunies, occupant la position du plateau de Fahr. Deux bataillons s'étaient avancés sur Ottweil; et y avaient pris position pour couvrir notre gauche, et pour tenir en échec les troupes du camp de Wurenlos. Tel fut le succès de notre premier effort contre l'armée russe de Korsakow. Jetons, en passant, un coup d'œil sur ce qui s'était passé aux fausses attaques.

Dès le point du jour le général Mesnard avait fait faire un feu très-vif de toutes les batteries de position qui étaient près de Baden, et sur l'une et l'autre rive de l'Aar, au confluent de la Limat, afin de démonter les batteries ennemies qui leur étaient opposées, et celles qui étaient sur le revers du Siggisberg, et qui enfilaient le cours de l'Aar. Il faisait en même temps mettre en mouvement tous les grands bateaux restés dans cette rivière, et il disposait de loin sur un seul rang, l'infanterie de la seule brigade qui lui restait. Ces démonstrations, jointes aux préparatifs ostensibles qu'on avait faits à Brugg, les jours précédents, firent prendre le change à l'ennemi, et lui firent croire que c'était sur ce point qu'on voulait opérer le passage. Cette méprise

retint toute la journée, dans la plaine, entre Freudnau et Wurenlingen, toutes les troupes qu'il avait dans ces environs et qui composaient l'aile gauche de son armée. Les forces qu'il avait dans les camps de Wettingen et de Wurenlos furent également paralysées une bonne partie du jour, puisque ces camps ne furent levés que le soir. Le général Mesnard réussit même à jeter un petit détachement de troupes légères de l'autre côté de la Limat, au moyen de quelques mauvaises barques, qui furent transportées à bras et sous le feu du canon à mitraille, des eaux de l'Aar, dans celle de la Limat à Vogelsang, en traversant la langue de terre qui sépare ces deux rivières, un peu au-dessus de leur réunion. Il parvint ainsi à se rendre maître du cours de la Limat, au-dessous de ce village, de façon à pouvoir y faire remonter un pont volant qui y fut établi, et qui lui servit, le lendemain matin, à faire passer une partie de sa division; le surplus vint passer l'Aar à Klingenau, sur des bateaux plats que j'y fis descendre la nuit.

De son côté le général Mortier avait protégé notre opération par une attaque vigoureuse contre le village de Wollishofen; il avait attiré dans cette partie un renfort de six bataillons russes qui, de la rive droite, avaient traversé la ville de Zurich pour se porter contre sa division. Un bataillon de la réserve de grenadiers, commandé par le général Humbert, ayant été envoyé au secours de cette division, ce renfort suffit au général Mortier pour compléter la défaite des troupes russes, leur faire abandonner le revers de l'Albis, et les forcer de rentrer dans Zurich avec une grande perte.

Revenons à la principale attaque; le feu y avait cessé entièrement vers les huit heures du matin. Après la prise du camp de Weiningen, l'ennemi n'opposa plus aucune résistance à notre passage; à dix heures nous

nous mîmes en mouvement pour marcher vers Zurich sur les deux rives, et la canonnade commença de toute part. Sans m'arrêter davantage aux détails de cette journée, je me contenterai d'en offrir les principaux résultats. Nous attaquâmes le village de Hœng qui fut emporté, et l'ennemi fut repoussé jusque dans les faubourgs de Zurich; nous nous emparâmes de toutes les hauteurs qui séparent la Limat de la vallée de la Glatt, et nos avant-postes furent poussés sur le revers du Zurichberg jusqu'à la route de Winterthur, par Schwamendingen. Le même soir, le général Masséna fit sommer le commandant de Zurich de lui remettre cette place, ce que celui-ci ne voulut faire qu'à des conditions qui ne furent point acceptées.

La nuit du 3 au 4 vendémiaire se passa tranquillement de notre côté; les troupes ennemies abandonnèrent leurs positions vers la jonction de l'Aar et du Rhin; il paraît qu'à l'exception d'un petit corps resté à Coblence, elles vinrent se réunir, par un détour, à celles qui étaient derrière Zurich; car au point du jour, il se trouva des forces considérables sur les hauteurs qui dominent cette ville. Ce fut l'ennemi qui, le premier, engagea le combat dans la matinée du quatre, et qui attaqua nos avant-postes pour regagner la route de Winterthur. Le général Masséna, de son côté, préparait ses attaques contre les troupes russes qui défendaient les hauteurs, et faisait ses dispositions pour attaquer la ville sur les deux rives à la fois. On en vint aux mains de toute part; le combat fut long et opiniâtre, et le succès longtemps balancé sur cette route. Les Russes faisaient les plus grands efforts pour la conserver, afin d'avoir le temps d'y faire filer leurs bagages qu'ils évacuaient de Zurich. Nous la reprîmes, et nous en fûmes repoussés à diverses reprises; mais enfin une dernière charge vigoureuse et

décisive, culbuta totalement l'ennemi; sa déroute devint complète, il se sauva en désordre, n'emmenant avec lui qu'une seule pièce de canon, et nous abandonnant avec son artillerie, ses munitions, ses bagages, une multitude de voitures de toute espèce, et un très-grand nombre de prisonniers.

Après ce succès, on s'occupa incontinent de resserrer d'attaquer la ville des deux côtés. Le général Oudinot[1]), chef de l'état-major général, qui s'était déjà emparé du faubourg, s'avança avec une forte colonne vers la porte de Baden; il la fit forcer à coups de canon, égorgea les troupes russes qui la défendaient, y entra de vive force, et poursuivit l'ennemi à travers les rues. Il était environ midi, lorsque nous y entrâmes; et pendant qne le général Oudinot forçait la porte de Baden et entrait dans la grande ville, le général Klein y entrait en même temps du côté opposé par la petite ville qu'il trouva abandonnée, les Russes n'ayant défendu l'entrée de la grande ville, que pour donner le temps de filer à une colonne de leurs équipages, qui était encore engagée dans les rues.

De ce moment fut décidée la défaite complète du corps russe de Korsakow, qui se retira derrière la Thur, nous laissant une multitude de prisonniers, tous ses équipages et tous ses canons.

---

1) Nicolas-Charles Oudinot, duc de Reggio, maréchal et pair de France, né le 25 avril 1767, à Bar-sur-Ornain (Meuse), où son père était marchand. A l'âge de 16 ans il entra au service, et se signala toujours par sa bravoure. En 1799 il fut nommé général de division, plus tard chef d'état-major de Masséna, 1808 comte, 1809 maréchal de France et en 1810 duc de Reggio. En 1812 il commanda le 2e corps de la Grande-Armée. En 1813 il perdit la bataille de Gross-Beeren. Après la restauration, Louis XVIII le nomma commandant de la garde nationale. Il mourut au mois de septembre de 1847.

IX. FRAGMENTS DU PRÉCIS DES ÉVÉNE MENTS MILITAIRES,

ou

ESSAIS HISTORIQUES SUR LES CAMPA- GNES DE 1799 A 1814;

PAR M. LE COMTE MATHIEU DUMAS[1]).

---

1. PASSAGE DU GRAMD-SAINT-BERNARD.

Le premier Consul[2]) se rendit à Lausanne le 13 ma 1800, pour y passer en revue les divisions qui filaien par Vevay et Villeneuve pour entrer dans le Valais.

Le ministre de la guerre vint lui rendre compte : Lausanne de la position où il avait laissé le généra Moreau[3]), et de la marche des troupes détachées de l'ar mée du Rhin, qui venaient renforcer le corps du géné ral Moncey[4]) en Suisse, et former l'aile gauche de l'armé

---

1) Le comte Mathieu Dumas, ancien chef d'état-major de l'armé d'Italie, général de division et pair de France, est né à Montpellier le 2 décembre 1758 et mort en 1837. Il doit être mis au nombre des auteu militaires les plus estimés.

2) Napoléon-Bonaparte.

3) Moreau commandait alors l'armée du Rhin.

4) Adrien Moncey, duc de Conégliano, maréchal de France, gou verneur de l'hôtel des Invalides, né en 1754 à Moncey, près de Besan çon, mort en 1842.

de réserve. Cette aile gauche, forte de quinze à seize mille hommes, avait ordre de déboucher par le Saint-Gothard sur Bellinzona, à l'exception d'une faible division qui, sous les ordres du général Bethancourt, débouchait par le Simplon sur Domo d'Ossola. Le corps du général Thureau, d'environ cinq mille hommes, débouchait par le Mont-Genèvre et le Mont-Cénis sur Exilles et Suze. La division du général Chabran, aussi de quatre à cinq mille hommes, allait passer le Petit-Saint-Bernard. Tout le reste de trente-cinq mille hommes débouchait sur Aoste par le Grand-Saint-Bernard. Ainsi la force totale de cette armée au pied des grandes Alpes, depuis les sources du Rhin et du Rhône, jusqu'à celles de l'Isère et de la Durance, était de cinquante-huit à soixante mille combattants. Mais à peu près un tiers des hommes dans les rangs n'avait jamais vu le feu, et ne savait manier ni ses armes ni ses chevaux.

Du 15 au 18 mai, toutes les têtes de colonnes se mirent en mouvement: le général Lannes qui s'était déjà enfoncé dans l'étroite vallée de la Dranse, par le Col-Major jusqu'à Saint-Pierre, où finit le chemin praticable, en partit le 17 pour gravir la grande montagne avec la première division de son avant-garde. Les autres divisions suivaient tête sur queue [1]). On achevait à Saint-Pierre de démonter pièce à pièce l'artillerie et les bagages, et de charger les munitions à dos de mulet; non-seulement les affûts-traîneaux, construits dans les ateliers d'artillerie, les traîneaux ordinaires, les arbres creusés, les brancards, tous les moyens que pouvaient fournir les habitants des vallées selon leur expérience et leurs coutumes, furent employés à la fois; mais encore l'adresse, l'activité, l'intelligence des soldats français produisirent,

1) A la file, immédiatement l'un après l'autre.

pour la célérité de ces transports et la conservation d'objets si précieux pour l'armée, des efforts et des résultats presque incroyables.

Sur un espace d'environ six milles, de Saint-Pierre au sommet du Saint-Bernard, l'étroit sentier qui borde le torrent, est encombré de neiges et de glaces; à peine est-il frayé que la moindre tourmente efface toutes les traces, et qu'il faut chercher des points indicateurs dans ce chaos de masses uniformes où la nature presque inanimée n'offre plus de végétation. C'est là que gravissant péniblement, n'osant prendre le temps de respirer, parce que la colonne eût été arrêtée, près de succomber sous le poids de leur bagage et de leurs armes, les soldats s'excitaient les uns les autres par des chants guerriers, et faisaient battre la charge.

Après six heures de marche, ou plutôt de travail et d'efforts continus, la première avant-garde arriva à l'hospice fameux dont la fondation immortalise Bernard Menthon[1], et rend depuis huit siècles son nom cher aux amis de l'humanité; toutes les troupes des divisions qui se succédaient, rivalisant avec celles qui les avaient précédées, reçurent des mains de ces religieux, victimes volontaires dévouées aux rigueurs de la pénitence et d'un éternel hiver, les secours qu'ils vont au loin recueillir de la charité des fidèles, et que leur vigilante charité prodigue aux voyageurs.

Plus heureux qu'Annibal, Bonaparte ne rencontra

1) B. Menthon, gentilhomme savoisin, qui vivait au 10ᵐᵉ siècle, fit bâtir, en 962, pour la commodité des pèlerins qui se rendaient à Rome, deux hospices, l'un sur le mont Joux, dans l'emplacement même d'un ancien temple de Jupiter; l'autre sur la route qui mène aux Hautes-Alpes. Il en confia l'administration à des moines de l'ordre de Saint-Augustin.

point de hordes sauvages sur ces cimes glacées[1]), mais de pieux cénobites, dont il récompensa le généreux empressement.

Après cette halte, avec une nouvelle ardeur et non moins de fatigues, mais avec encore plus de danger, la colonne se précipita sur les pentes rapides du côté du Piémont. Selon les sinuosités et les diverses expositions, les neiges commençaient à fondre, se crevassaient en s'affaissant, et le moindre faux pas entraînait et faisait disparaître, dans les précipices, dans des gouffres de neige, les hommes et les chevaux.

L'opération étant alors démasquée et l'ennemi surpris, le cri d'alerte retentissait d'un poste à l'autre; il n'y avait pas un instant à perdre pour renverser les premiers obstacles.

Le général Lannes n'arrêta son avant-garde ralliée à Étroubles, au pied de la grande montagne, que le temps nécessaire pour rafraîchir les soldats harassés, et la porta sur la petite ville d'Aoste, occupé par les Autrichiens, et qu'il fit enlever à la baïonnette.

Bonaparte, après avoir lancé son corps d'avant-garde, se reposant sur l'activité du commandant en chef Berthier et sur l'intrépidité du général Lannes pour vaincre les difficultés du premier passage, était resté de sa personne à Lausanne, travaillant sans relâche à régulariser les divers services, à accélérer le transport de l'artillerie, des vivres et des munitions, considérant la moindre négligence, le moindre retard, comme l'écueil le plus dangereux dans une telle entreprise; impatient de

---

1) L'hospice du Grand-Saint-Bernard est l'habitation la plus élevée de l'Europe: il est à 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans un désert de neige.

toucher le sol d'Italie, il se contenait, s'appliquait à ces détails avec la plus froide prévoyance, mettait à leur exécution toute la vigueur du commandement du chef du gouvernement, et leur donnait avec raison la même importance qu'à la victoire qu'ils devaient lui préparer.

Le premier Consul ne quitta Lausanne que le 19 mai; il s'arrêta à Martigny, il y reçut des nouvelles du général Suchet [1]), et sans doute les plus favorables qu'il pût espérer, puisqu'elles lui donnaient la certitude que le 14 mai le général Mélas [2]) était à Vintimiglia, et qu'après avoir été repoussé du pont du Var, informé du mouvement de l'armée de réserve sur Genève, il s'était borné à détacher un petit corps de cinq mille hommes par le Col de Tende vers le Piémont; sa position était donc bien connue, ses mouvements pouvaient être calculés, ses marches comptées: il était évident qu'il n'avait pas soupçonné le but d'opération de l'armée de réserve et moins encore ses moyens de l'atteindre.

Les rapports satisfaisants du général Berthier sur la prise d'Aoste, décidèrent Bonaparte à ne pas différer davantage, et par sa présence au delà des monts, à découvrir ses projets. Plein de joie et d'espérance, il passa le Saint-Bernard le 20 mai, porta le même jour son quartier général à Étroubles et le lendemain à Aoste.

---

2. PASSAGE DU MONT-SPLUGEN.

Le général Sorbier, commandant en chef l'artillerie, avait détaché le général Verrières avec une partie de

1) Suchet (Louis-Gabriel), maréchal de France, duc d'Albufera, né le 2 mars 1770, à Lyon, décédé au château de Saint-Joseph, près Marseille, le 3 janvier 1826; il commandait alors une division sur le Var.

2) Général en chef de l'armée autrichienne.

l'artillerie, à Tusis au pied des glaciers: il y parvint le 24 novembre 1800, précédé de trois compagnies de sapeurs dont les travaux ne purent rendre, au delà de Tusis, la route praticable pour les voitures; toutes celles de l'artillerie furent successivement démontées pièce à pièce, et dispersées sur des traîneaux du pays, plus étroits et plus légers que ceux qu'on avait d'abord fait construire. On attela ces traîneaux avec des bœufs: les munitions furent chargées à dos de mulet; et comme ces moyens de transport rassemblés avec tant de peine étaient encore bien insuffisants, on distribua à chaque soldat, déjà surchargé du poids de ses armes, de son sac et de ses vivres pour cinq jours, dix paquets de cartouches indépendamment de l'approvisionnement ordinaire de la giberne: c'est avec ce fardeau qu'il lui fallait gravir les cimes glacées, par des sentiers glissants et impraticables dans cette saison pour les habitants même du pays.

Une courte description des accès du Mont-Splugen, nous aidera peut-être à transporter un moment nos lecteurs sur ce nouveau théâtre, et la topographie très-exacte que nous leur présentons de cette contrée, la plus sauvage et la plus âpre des Alpes leur fera mieux connaître et apprécier cette audacieuse entreprise.

En sortant de Tusis, qui se trouve à peu près à sept lieues de Coire [1]), au confluent de l'Albula et de la branche orientale du Rhin, on entre dans la Via-Mala ou Voie-Malheureuse, ainsi appelée à cause des rochers à pic entre lesquels elle est resserrée; on traverse fréquemment sur des arches de pierre le fleuve si fameux, qui n'est ici qu'un torrent impétueux, roulant avec fracas à travers les débris de roches écroulées. Ces ponts,

1) En allemand: Chur.

quelquefois élevés à trois cents pieds au-dessus du torrent, les blindages[1]) construits pour se préserver des fréquentes avalanches qui encombreraient le sentier, les passages taillés dans le roc, les cascades tombant à travers les torrents, d'où les glaces pendent en longs festons, enfin l'obscurité de cette combe[2]) étroite, augmentée par les sapins qui couronnent les cimes, font de la Via-Mala l'un des sites les plus pittoresques, l'une des plus belles horreurs du chaos des grandes Alpes.

Le sentier, continuant de changer d'une rive à l'autre, monte et descend en divers endroits par des pentes rapides jusqu'au village de Splugen, situé au pied des glaciers. L'intervalle de Tusis à Splugen est d'environ sept lieues. Après avoir traversé ce village, on passe le Rhin pour entrer dans la gorge où le sentier, toujours à la rive gauche des eaux, s'élève en serpentant jusqu'au pied du col qui ferme la vallée; ici il faut gravir péniblement par des rampes, dont la roideur est de 60 degrés: on arrive au sommet en une heure et demie.

On se trouve alors au partage des eaux entre deux glaciers qui laissent entre eux un intervalle d'environ deux cents toises; on descend ensuite sur un revers attenant à la montagne de gauche, pour arriver à l'hospice qui est à l'entrée de la plaine.

Dans la belle saison, lorsque le sentier est bien frayé, on peut aller en trois heures du village de Splugen à l'hospice; mais quand les neiges nouvelles ont effacé toutes les traces dans ces hautes régions où il n'y a plus de végétation d'arbres ni d'arbustes, quand les avalanches et la violence des vents ont emporté les

1) Assemblage de blindes.

2) Valée, grotte.

balises [1]) qui jalonnaient le sentier, et changé même la configuration du terrain, on ne peut avancer que pas à pas: il faut s'assurer la sonde à la main, comme à la mer au milieu des écueils, si l'on est sur le sentier ou sur l'abîme; les guides les plus exercés hésitent aux endroits où la direction doit changer, et ne trouvent qu'à l'horizon borné par les cimes des glaciers (toutefois quand le temps est serein) quelques points de remarque.

On voit quels travaux exige, pendant l'hiver, l'ouverture de ce passage. Il faut, sur une étendue de cinq lieues, depuis le village de Splugen jusqu'à celui d'Isola, au pied des dernières rampes du Cardinel [2]), ou déblayer les neiges pour retrouver le sol ou les surmonter en les foulant; et ces travaux et le courage le plus constant à braver tant d'obstacles, ne peuvent garantir le succès de l'entreprise. Les variations de l'atmosphère, les vapeurs qui s'élèvent du fond des gouffres, la terrible tourmente toujours soudaine, dérobent tout à coup les objets et détruisent en un instant les résultats des plus grands efforts.

La plaine d'environ six cents toises, qu'on traverse en quittant l'hospice pour arriver aux rampes du Cardinel, semble offrir moins de difficultés et même une sorte de repos; et c'est là cependant qu'est le plus grand danger du passage, parce que les vents y règnent ou s'y combattent avec plus de violence, et que rien ne peut résister aux flots de neige qu'ils soulèvent.

La descente par le Cardinel offre un aspect et des aspérités d'un autre genre. Le sentier moins étroit atteint, par un ressaut, un premier escarpement du rocher contre lequel il s'appuie. On a, sur la droite et toujours

1) Pieu, fascine pour indiquer les endroits profonds.

2) En italien Cardinello.

sous les yeux, un précipice de quatre à cinq cents piéds, dont on suit les bords escarpés à pic pendant une heure de chemin. Les zigzags taillés dans les pentes les plus roides, et les nappes de glace formées par les dégels momentanés à l'exposition du midi, surtout aux angles de retour, rendent ce tourniquet extrêmement périlleux.

On passe et repasse fréquemment, sur de frêles ponts de bois, le lit profond du torrent qui s'élargit en arrivant à la petite plaine d'Isola.

Du village d'Isola jusqu'à celui de Campo-Dolcino, on entre dans le val San-Giacomo; la pente est un peu moins rapide, et l'on n'a plus à redouter les avalanches: elle s'adoucit par degrés au troisième ressaut de la grande chaîne, et l'on ne trouve plus dans l'espace de deux lieues qui restent encore pour arriver de San-Giacomo à Chiavenna, d'autres difficultés que celle d'un chemin rocailleux, encombré de débris d'arbres déracinés et entraînés par le torrent.

Telle est, sur un espace de quatorze lieues de Tusis à Chiavenna, l'imposante barrière du Mont-Splugen. Disons maintenant dans quel ordre et par quels travaux le général Macdonald [1]) parvint à la franchir.

Après les premières dispositions dont nous avons rendu compte, l'armée se mit en mouvement par divisions pour entrer dans la Via-Mala. Le général Laboissière ouvrit la marche avec le 10e de dragons, le 1er régiment de hussards et le 12e de chasseurs. Il arriva le 26 novembre au village de Splugen, où le général Ver-

---

1) Macdonald (Étienne-Jacques-Joseph-Alexandre), maréchal et pair de France, duc de Tarente, né à Sedan (Ardennes), le 17 nov. 1765, mort en 1840, appartenait à une famille originaire d'Écosse, réfugiée en France sous le règne de Louis XIV. Il commandait alors l'armée de réserve de l'armée d'Italie.

rières se rendit avec une compagnie de sapeurs et les premiers traîneaux d'artillerie. Le lendemain, 27 novembre, le temps paraissant calme, la colonne se mit en marche pour tenter le passage: les guides du pays jalonnaient le sentier, les travailleurs déblayaient et foulaient la neige. Le général Laboissière avec quelques officiers, marchait avec eux pour les encourager. On avançait difficilement; le jour baissait et la colonne avait à peine gravi la moitié de la sommité, lorsque le vent d'est s'éleva tout à coup: les guides et les travailleurs luttaient au milieu des nuées de neige et de glace pulvérisée; une énorme avalanche, se détachant de la crête la plus élevée, roulant avec fracas et glissant avec la rapidité de l'éclair, emporta trente dragons à la tête de la colonne: ils furent avec leurs chevaux entraînés dans le torrent, fracassés contre les rochers et ensevelis sous les neiges. La colonne s'arrêta et fut contrainte de rétrograder jusqu'au village. Le général Laboissière se trouvant en avant, presque seul et séparé de sa troupe, n'avait d'autre espoir de salut que d'atteindre le sommet de la montagne: il y parvint, aidé par des paysans vigoureux, qui le portèrent à l'hospice. Quelques dragons engloutis dans l'avalanche furent aussi dégagés par les braves montagnards.

Cette tentative infructueuse ne fit que redoubler l'ardeur des Français; le reste de la compagnie de dragons qui avait été si maltraitée, demanda à former de nouveau, sous la conduite de son colonel Cavaignac, la tête de la colonne; mais l'ouragan dura trois jours encore avec la même violence. Les avalanches avaient en divers endroits comblé le sentier; les guides déclaraient que le passage était entièrement fermé, et qu'avec les plus grands efforts on ne pourrait l'ouvrir avant quinze jours, et seulement pour l'infanterie.

Cependant le général Macdonald, dont l'état-major était déjà au village de Splugen, pressait la marche de ses divisions, et s'obstinait à faire ouvrir le passage, à tout prix, pour prévenir l'encombrement des troupes dans la haute vallée, et le manque absolu de subsistances si elles étaient forcées d'y séjourner. Une belle gelée qui suivit la tempête permit de reprendre les travaux: le chef d'état-major[1]) les dirigea de la manière suivante le 1 décembre.

Quatre bœufs des plus forts du pays, conduits par les meilleurs guides, foulaient les neiges où on les voyait s'enfoncer et presque disparaître; ils étaient suivis par quarante travailleurs paysans qui déblayaient et formaient le sentier. Une compagnie de sapeurs les soutenait et perfectionnait la tranchée; deux compagnies d'infanterie, marchant par le flanc, les files bien serrées, achevaient d'aplanir et d'affermir la neige. Après cette avant-garde, marchait, à quelque distance, la compagnie de dragons du 10e régiment dont nous venons de parler. Un convoi d'artillerie et cent bêtes de somme venaient ensuite, et les escortes fermaient la marche.

La tête de cette première colonne, qui ne perçait et ne cheminait que très-lentement, ne fut arrêtée par aucun accident grave, et atteignit avant la nuit le sommet du Splugen. Malgré la perte de quelques hommes et de plusieurs chevaux, qui vers le soir manquèrent le sentier et ne purent être secourus, l'ordre et le silence si nécessaires furent maintenus. La colonne se rallia à l'hospice, d'où le général Laboissière, en faisant continuer les mêmes travaux sur la plaine et aux rampes du Cardinel, la conduisit à Campo-Dolcino.

Les jours suivants, 2 et 3 décembre, deux autres

1) Mathieu Dumas.

colonnes, composées chacune d'une brigade d'infanterie, d'une division d'artillerie et de détachements de cavalerie, et précédées de trente travailleurs du pays, passèrent le Splugen par un très-beau temps, plus facilement que la première colonne, parce qu'elles trouvèrent le sentier frayé et bien affermi. Sans avoir égard à l'extrême fatigue et au froid excessif qui fit périr ou mutila quelques hommes, on força la marche pour pouvoir, dans la journée, descendre à Isola.

Satisfait de ce succès et plein de confiance, le général Macdonald, ne laissant après lui qu'une arrière-garde, arriva au pied du Splugen avec son quartier général le 4 décembre, et se mit à la tête de la 4e colonne: elle était composée des compagnies de grenadiers de la troisième demi-brigade d'Orient, de la 104e et de la 17e d'infanterie légère, avec laquelle marchait le général Vandamme. Quoiqu'il n'y eût dans la vallée aucune apparence de tempête, la neige tombait si épaisse depuis la veille, qu'au moment du départ du village, les guides qui venaient de reconnaître la montagne, refusèrent de s'y hasarder: les tranchées étaient de nouveau entièrement comblées; on ne pouvait retrouver aux passages les plus dangereux aucune trace du sentier; les jalons qu'on avait multipliés avaient été emportés ou arrachés. Le général en chef s'obstina à passer: les travailleurs du pays, les sapeurs de l'armée et les grenadiers, parvinrent après six heures d'un travail forcé jusqu'à la sommité; mais trouvant entre les glaciers un amas considérable de neige où les guides n'osaient s'engager, tous rétrogradèrent en criant que le passage était fermé. Le général Macdonald, accompagné des généraux Sorbier et Pully, les arrêta, ramena les grenadiers sur la trace, rallia les travailleurs et les guides; et, sondant lui-même le premier, il leur fit percer et déblayer ces murailles de neige, ces vagues solides, où

plusieurs demeurèrent ensevelis. La tourmente fut affreuse dans le trajet jusqu'à l'hospice et dans la plaine jusqu'au Cardinel; la colonne fut plusieurs fois coupée; la 104e demi-brigade fut presque entièrement dispersée, et ne put être ralliée que deux jours après. Le général Rey, avec la réserve, ne quitta pas les traces du général Macdonald; mais le général Vandamme qui le suivait à quelque distance, pouvait à peine les trouver: il eût été contraint de renoncer au passage, si ses soldats et ses travailleurs rebutés par les dangers, en apparence moins glorieux que ceux qu'ils étaient accoutumés à braver dans les combats, n'avaient été soutenus par l'exemple de leurs camarades, que le général en chef avait entraînés par le sien.

Cette dernière journée coûta seule environ cent hommes perdus dans les neiges, tombés dans les précipices, ou gelés pendant la marche. Plus de cent chevaux ou mulets périrent aussi: beaucoup de traîneaux furent abandonnés; on recueillit après la tempête, les effets d'artillerie et d'équipage. Enfin le 6 décembre, toutes les troupes et la plus grande partie du matériel de l'artillerie avait passé le Splugen, et le quartier général était établi à Chiavenna.

---

3. BATAILLE D'AUERSTÆDT.

le 14 octobre 1806.

L'armée du roi de Prusse [1]) s'ébranla le 13 octobre à dix heures du matin. Elle était composée de cinq divisions; la troisième, celle du général Schmettau, était en tête de la colonne; elle était suivie par la seconde,

---

1) Frédéric-Guillaume III, né le 3 août 1770, mort le 7 juin 1840.

commandée par le général Wartensleben, et par la première, sous les ordres du prince d'Orange [1]). La réserve formée des divisions des généraux Arnim et Kunheim fermait la marche.

L'armée du général Ruchel [2]) ne devait suivre qu'à une journée de marche. Le général Blucher, qui était employé à l'armée de Ruchel, venait d'être appelé à l'armée principale [3]) avec le régiment de son nom, pour y commander l'avant-garde qu'on devait y former, et remplacer celle du duc de Weimar trop éloignée, pour pouvoir arriver à temps.

Le général Schmettau, en arrivant sur les hauteurs d'Apolda, entendant une canonnade du côté d'Iéna, fit d'abord arrêter sa colonne; mais ses reconnaissances lui rapportèrent que c'était un engagement insignifiant; c'était cependant l'attaque du maréchal Lannes, et l'occupation du Landgrafenberg. Il continua sa marche; sa division prit position à six heures du soir sur les hauteurs, entre

---

1) Guillaume-Frédéric (de Nassau-Orange), roi des Pays-Bas, sous le nom de Guillaume I, naquit le 24 août 1772. Il fit ses premières armes en 1793, lorsque la guerre fut déclarée à son père par la République française, et s'illustra par la prise de Landrecies après 10 jours de siége. En 1795, les troupes françaises ayant pénétré en Hollande, et le stathouder étant contraint de se réfugier avec sa famille en Angleterre, Guillaume-Frédéric s'établit dans les environs de Posen. Plus tard, il prit du service dans l'armée prussienne: il commandait l'aile droite à Iéna où il fut fait prisonnier. En 1813, il prit le commandement des Provinces-Unies dont les habitants l'avaient redemandé et en 1815 il fut proclamé roi des Pays-Bas. En 1830, il perdit la Belgique par la révolution de septembre, et mourut en 1840.

2) Ernest-Frédéric-Guillaume-Philippe de Ruchel, né en 1754 à Ziezenov (Poméranie-Ultérieure), mort en 1823. Capitaine d'état-major sous Frédéric-le-Grand, major-général sous Frédéric-Guillaume II, lieutenant-général sous Frédéric-Guillaume III, il mérita bien de sa patrie par la probité de son caractère et ses talents militaires.

3) L'armée du roi.

Auerstædt et Gernstædt, appuyant sa gauche au bois de Reisdorf. Le bataillon de grenadiers de Schack fut porté sur la gauche, en avant d'Eckartsberga; les avant-postes furent renforcés par le régiment de la reine [1]), avec une batterie d'artillerie à cheval.

Les divisions Wartensleben et Orange, et les deux divisions de réserve, bivaquaient sur deux lignes, la droite en avant d'Eberstædt, la gauche en arrière de Ranstædt, formant un angle saillant au point où la chaussée les traversait. Ces quatre divisions arrivèrent successivement à leurs bivacs, depuis six heures du soir jusqu'à minuit: comme elles n'avaient pu s'approvisionner à Weimar, elles n'eurent d'autres vivres que le peu qu'on put se procurer dans les villages voisins, tandis que les Français étaient abondamment pourvus des magasins dont ils s'étaient emparés à Naumbourg; circonstance très-importante!

Le roi de Prusse, accompagné du duc de Brunswick, établit son quartier général à Auerstædt.

Dans la soirée du 13 octobre, une troupe de cavalerie prussienne, détachée de la première avant-garde de la division Schmettau, rencontra une patrouille française de six hommes sur la chaussée près d'Auerstædt, et une autre d'une trentaine de chasseurs à cheval près d'Hassenhausen, à une lieue de Kœsen. Les Prussiens chargèrent, firent deux prisonniers, et apprirent que le pont de Kœsen n'avait point été coupé, et que Naumbourg était occupé par un corps d'armée sous les ordres du maréchal Davoust [1]). Ce maréchal qui, avec son escorte,

---

1) Louise-Auguste-Wilhelmine de Mecklenbourg-Strélitz, née le 10 mars 1776 à Hanovre, mariée le 20 avril 1793 au prince royal de Prusse, depuis roi sous le nom de Frédéric-Guillaume III, morte le 19 juillet 1810.

2) Davoust (Louis-Nicolas), duc d'Auerstædt, prince d'Eckmuhl,

s'était porté sur la hauteur en avant du défilé, pour reconnaître le terrain et la direction de la marche de l'ennemi, rallia ses chasseurs, et fit faire volte-face au détachement prussien.

La nuit survint; les deux chasseurs français faits prisonniers par le détachement prussien, furent conduits à Auerstædt, et interrogés par le duc de Brunswick. Leur rapport ne le dissuada point; il persista à croire que les communications sur la Saale et sur l'Unstrut étaient encore libres, ou ne pouvaient être interceptées que par de faibles détachements; en conséquence il donna l'ordre de marche suivant pour la journée du 14.

„L'armée du roi marchera par la gauche, formant une seule colonne; la division Schmettau suivra la chaussée de Kœsen, et ira occuper les hauteurs près de ce village; les 1e et 2e divisions passeront derrière la 3e, se dirigeant sur Freibourg, où elles doivent passer l'Unstrut et se déployer ensuite de la manière qui leur sera indiquée, la droite à Freibourg, la gauche vers Markrœlitz, faisant front vers la Saale; les réserves marchent par Eckartsberga et Laucha, où elles passent l'Unstrut, puis elles tourneront à droite, et se posteront près de Nussenberg. La 3e division (Schmettau) fournit pour l'avant-garde et les flanqueurs six cents chevaux, soutenus par des tirailleurs et par un bataillon de grenadiers..... Dès que la dernière division aura passé Auerstædt, on enverra des patrouilles vers l'Ilm et la Saale pour éclairer ces deux rivières."

On voit que la division Schmettau, qui était arrivée avant la nuit à sa position, et n'était pas à deux lieues du défilé de Kœsen, aurait pu, sans difficulté, s'emparer

---

maréchal de France, né le 10 mai 1770 à Annoux (Yonne), décédé à Paris le 1 juin 1823.

de ce poste important, même pour couvrir la marche de flanc que le duc de Brunswick s'obstinait à continuer. Jamais la nécessité d'une marche forcée ne fut plus clairement indiquée; cependant les avant-postes de cette division ne dépassèrent pas Gernstædt; cette faute était grave; la vigilance du général français la rendit bientôt irréparable.

Le maréchal Davoust, en retournant à Naumbourg, s'assura du passage du défilé, en faisant occuper par deux bataillons le village de Kœsen; il fit ensuite appeler ses généraux de division et les commandants des différentes armes, pour leur donner ses ordres d'après ceux que l'empereur lui avait annoncés, et qui ne lui parvinrent qu'à trois heures du matin; ils étaient datés du bivac sur les hauteurs d'Iéna, le 13, à dix heures du soir. L'empereur, déterminé à attaquer le lendemain l'armée prussienne réunie, disait-il, entre Iéna et Weimar, ordonnait au maréchal de se porter sur Apolda, afin de tomber sur les derrières de cette armée; il le laissait maître de tenir la route qui lui conviendrait, pourvu qu'il prît part au combat. La teneur de ces ordres prouvait assez que Napoléon voulait seulement faire tourner l'aile gauche de l'armée qu'il croyait être réunie; il n'avait pu prévoir que la plus grande masse des forces prussiennes se trouverait opposée au corps d'armée qu'il avait destiné à opérer cette diversion. Il ajoutait cependant à cette courte instruction: „Si le maréchal Bernadotte [prince de Ponte-Corvo [1]] est avec vous, vous pourrez marcher en-

---

1) Bernadotte (Jean-Baptiste-Jules), né à Pau le 26 janvier 1763, fils d'un avocat, roi de Suède et de Norvège depuis le 5 fév. 1818, sous le nom de Charles-Jean XIV, mort en 1844. Son nom se rattache à presque toutes les guerres que la France a soutenues depuis le commencement de la révolution jusqu'en 1810.

semble; mais l'empereur espère qu'il sera dans la position qu'il lui a indiquée à Dornbourg." Ce prince venait d'arriver à Naumbourg avec son corps d'armée (1er corps); ses troupes bivaquaient en arrière de la ville, tandis que celles du maréchal Davoust (3e corps), qui les avaient précédées, occupaient déjà le défilé, et se préparaient à déboucher. Les deux corps d'armée étaient donc réunis, et devaient marcher ensemble sur Apolda par la rive gauche de la Saale, conformément à l'ordre de l'empereur; toutefois le 1er corps ne pouvait déboucher, se mettre en ligne et opérer qu'après le passage et le déploiement du 3e corps, et à son soutien. Le maréchal Davoust se rendit auprès du prince de Ponte-Corvo, lui communiqua par écrit les ordres qu'il venait de recevoir, et lui proposa de déboucher après lui par Kœsen, et de prendre ensuite le commandement des deux corps d'armée. Le maréchal Bernadotte entendit autrement l'ordre de l'empereur; il crut, malgré l'alternative qui lui était laissée, devoir porter ses trois divisions à Dornbourg, parce que cette position lui avait été précédemment indiquée; il se mit en marche pour Kambourg.

Cette séparation laissa le maréchal Davoust réduit à ses propres forces; son corps d'armée, composé de trois divisions d'infanterie, et de trois régiments de chasseurs à cheval, formant trente mille combattants, allait lutter, contre une armée commandée par le roi de Prusse et le duc de Brunswick, forte de cinquante-quatre mille hommes d'infanterie et de douze mille de cavalerie [1]), fière de sa vieille réputation, et dont le courage, soutenu par la présence, et la valeur personnelle du souverain et de plusieurs princes de sa famille, était excité par les pas-

1) L'armée du roi ne comptait que quarante-cinq mille hommes, dont huit mille quatre cents de cavalerie.

sions les plus vives. Cependant le maréchal Davoust, d'après la reconnaissance qu'il avait faite en personne, et les avis qu'il avait reçus de la position de l'ennemi vers Auerstædt, dut penser que c'était seulement un corps détaché de la grande armée prussienne, destiné à couvrir ses derrières, en s'emparant du défilé de Kœsen: étonné que ce corps ne se fût pas mis dès la soirée du 13 en mesure de l'occuper, il se hâta de le prévenir.

Le terrain au delà de la Saale est élevé; il offre de beaux plateaux qui sont accidentellement coupés par quelques ruisseaux, par des ravins et des chemins creux, et sur lesquels sont répandus des villages en grand nombre à de petites distances. Ces plateaux sont couronnés vers le nord de mamelons [1]) plus élevés et couverts de bouquets de bois; la Saale dans toute cette partie n'est point guéable; sa rive gauche est très-escarpée et couverte aussi de quelques bouquets de bois. La grande route de Naumbourg à Weimar et à Erfurt passe par Kœsen, où il y a un pont en pierre sur la Saale.

Après avoir passé cette rivière, il faut monter par une pente roide et longue sur le plateau d'Hassenhausen: c'est ce défilé que devait franchir le corps du maréchal Davoust. Il n'y avait pas d'autre chemin pour se diriger sur Apoldà, ainsi que l'empereur l'avait ordonné; et il importait de se saisir de la tête de ce défilé, afin de pouvoir se développer.

Le maréchal Davoust, à cause de l'éloignement où se trouvait sa première division, ordonna que le mouvement se fît par la gauche; la 3e division, sous les ordres du général Gudin, passa la Saale sur le pont de Kœsen vers six heures du matin; tandis que le colonol Cassagne, avec les deux bataillons (25e régiment), qui pendant la

1) Toute éminence arrondie.

nuit avaient gardé ce poste, traversait rapidement le défilé, et, précédée par un escadron de chasseurs, débouchait sur le plateau. La 2e et la 1e division, commandées par les généraux Morand et Friant, mises en marche à quatre heures du matin, se dirigèrent sur le même point.

Du côté des Prussiens, le roi, qui s'était rendu au bivac de la division Schmettau, fit appeler le général Blucher; et en attendant que les troupes qui devaient composer son corps d'avant-garde fussent rassemblées, il lui ordonna de prendre vingt-cinq escadrons de la division Schmettau et de la réserve, avec une batterie d'artillerie à cheval, et d'attaquer la cavalerie française qui aurait déjà débouché. Le général Blucher mit ses troupes en mouvement à six heures, par la chaussée de Kœsen. La division Schmettau suivit immédiatement.

Là, comme à Iéna, un brouillard épais ne permettait pas de distinguer les objets à portée de pistolet. Le maréchal Davoust ayant passé le défilé avec son état-major en tête de la colonne, ordonna à son premier aide de camp, le colonel Burke, de se porter en avant avec un détachement du 1er régiment de chasseurs, et d'engager une échauffourée pour faire quelques prisonniers, et se procurer des renseignements certains sur la position de l'ennemi. Ramené par des forces supérieures, après avoir bien rempli sa mission, il rallia son détachement sous la protection du 25e régiment d'infanterie de ligne, qui s'avançait en colonne, à la droite de la chaussée, tandis que le 85e marchait dans le même ordre sur la gauche. Le général Gauthier, qui commandait cette brigade, fit former les carrés pour recevoir la cavalerie du général Blucher, et plaça son artillerie sur la chaussée.

Le général Blucher, avec le reste de la cavalerie de l'avant-garde, son artillerie légère et un bataillon de gre-

nadiers, s'avança au delà d'Hassenhausen, à l'appui des escadrons qui poursuivaient le colonel Burke; mais, foudroyés par le feu de mitraille des pièces que le général Gauthier venait de mettre en batterie, les escadrons et le bataillon de grenadiers prussiens se dispersèrent; l'artillerie à cheval, qui les suivait, fut mise en désordre; le capitaine qui la commandait, et presque tous les canonniers, furent tués: les conducteurs s'enfuirent; et les voltigeurs du 25e régiment, soutenus par le détachement de chasseurs qui s'était rallié, se précipitant sur la batterie prussienne, enlevèrent six pièces de canon.

Après ce premier succès, ce même 25e régiment se porta en avant en colonne sur la droite du village d'Hassenhausen, repoussa une charge de cavalerie, et enleva encore une batterie, dont le feu dirigé sur ce régiment le maltraitait sans l'ébranler.

La vigueur de cette attaque en imposa aux Prussiens; le duc de Brunswick fut d'avis de faire mettre l'armée en bataille, et de ne pas continuer la marche que le brouillard ne fût dissipé, et qu'on pût juger la force et la position des Français. Le maréchal Mœllendorf pensait, au contraire, qu'on n'avait à faire qu'à des forces peu considérables, et qu'il fallait poursuivre la marche sans délai, et refouler l'ennemi dans le défilé. Le roi partagea cette opinion; le duc de Brunswick envoya à l'infanterie des divisions Wartensleben et Orange, l'ordre d'accélérer leur marche, et se porta à la gauche du village d'Hassenhausen, pour reconnaître la force des Français; mais le brouillard ne lui permit d'en juger qu'à de courtes distances. La division Schmettau était déjà en ligne en face du village, à portée de mousqueterie, et faisait un feu très-vif; la cavalerie du général Blucher se formait à sa gauche. Le maréchal Davoust voyant que cette cavalerie, qui déjà débordait sa droite, menaçait

de la tourner et de l'envelopper, ordonna au général Petit de porter sa brigade (les 21e et 12e régiments de ligne), à mesure qu'elle arrivait sur le plateau, au secours du 25e régiment, sur la droite d'Hassenhausen, pendant que le 85e régiment, soutenu par deux pièces de canon, se formait à la gauche. Les tirailleurs français, jetés dans le village, garnissaient l'intervalle, et, bien postés, faisaient beaucoup de mal à l'infanterie de la division Schmettan. Le maréchal fit avancer sur sa droite dix pièces de canon.

L'affaire étant ainsi fortement engagée, le général Blucher qui avec les vingt-cinq escadrons avait passé entre les divisions Wartensleben et Orange, filait rapidement par Spillberg et Punscherau. Le brouillard s'étant un peu dissipé, il s'aperçut qu'il était déjà sur le flanc et sur les derrières de l'infanterie française; il n'hésita pas à la charger avec vigueur dans tous les sens. Rien n'était plus à propos; et cette charge, si elle eût réussi, devait décider du sort de la journée; mais les carrés français formés en échiquier reçurent avec calme, à bout portant, ces nombreux escadrons qui, foudroyés, dispersés réitérèrent en vain leurs attaques. Le combat fut rude et sanglant. Le maréchal, le général Gudin et ses généraux de brigade, passant d'un carré à l'autre dans l'intervalle des charges, animaient leurs braves soldats: pas un bataillon ne fut entamé. Enfin, après avoir fait une perte énorme, toute cette cavalerie s'enfuit dans le plus grand désordre, se jeta sur le Spillberg, et fut poursuivie par les premiers escadrons de la cavalerie française qui, en sortant du défilé, s'étaient portés sur Punscherau. Le général Blucher ayant eu son cheval tué, eut à peine le temps de prendre celui d'un trompette, et fut lui-même entraîné sur la route d'Eckartsberga, à plus d'une lieue du champ de bataille.

Pendant que trois régiments de la division Gudin, à

la droite du village d'Hassenhausen, résistaient depuis une heure et demie avec autant d'intrépidité que de succès aux efforts de la cavalerie du général Blucher, et à ceux de la division Schmettau, le roi de Prusse pressait, par des ordres réitérés, la marche des deux autres divisions, retardée par le passage de la petite rivière d'Enns, au défilé d'Auerstædt. Ce souverain, dont la valeur méritait d'être dirigée par de plus sages conseils, était de sa personne à la gauche de la ligne, à la tête du régiment d'Alvensleben, celui qui dans ce premier engagement souffrit le plus du feu des Français.

La division Wartensleben débouchant du village de Gernstædt, reçut l'ordre de marcher à droite de la chaussée, de se déployer et de marcher sur l'ennemi; la cavalerie de cette division avait passé le vallon entre Hassenhausen et Rehausen, et attaquait l'infanterie de la division Gudin, dont le courage opiniâtre continuait de résister à l'immense supériorité du nombre. Vers huit heures, cette division fut soutenue à sa droite par celle du général Friant, que le maréchal Davoust y fit porter rapidement en colonne serrée, à mesure qu'elle arrivait sur le plateau. Dès que les premiers régiments se trouvèrent à la hauteur de la division Gudin, le maréchal fit attaquer et enlever par la 108e une batterie de six pièces, dont l'effét meurtrier ralentissait le mouvement; en même temps il fit chasser du village de Spillberg quelques troupes détachées de la division Orange, sous les ordres du prince Henri de Prusse[1]).

L'aile gauche de la ligne prussienne fut ainsi débordée, et les Français eurent dès ce moment, dans cette partie du champ de bataille, à la droite d'Hassenhausen, un avantage décidé; mais à la gauche de ce village, point

1) Frère du roi.

central de l'action, un seul régiment français, le 85e, se trouvait opposé aux deux brigades de la division Wartensleben, dont l'attaque disposée en trois échelons, chacun de deux bataillons, menaçait de l'écraser. Le maréchal Davoust le fit soutenir par le 12e régiment de ligne, pendant que le 21e défendait le village: ces deux régiments étaient sous les ordres du général Petit, et faisaient partie de la division Gudin.

La division prussienne Schmettau était très-maltraitée par le feu des nombreux tirailleurs français, par celui de leur artillerie, avantageusement placée sur la hauteur, et par la vivacité de leurs attaques réitérées. Le duc de Brunswick fit soutenir cette division par les deux brigades de la division du prince d'Orange; la brigade du prince Henri de Prusse, débouchant par Poppel, se mit en ligne à la gauche et celle du général Lutzov débouchant par Gernstædt à la droite de la division Schmettau, entre Gernstædt et Hassenhausen.

L'attaque du général Blucher, et toutes les tentatives pour tourner par le Spillberg l'aile droite des Français, n'ayant eu aucun succès, le duc de Brunswick dirigea son principal effort contre l'aile gauche: c'était en effet jusqu'à ce moment (neuf heures du matin) la partie la plus faible de la ligne française; et s'il la débordait et l'enveloppait avec des forces supérieures, surtout en cavalerie, il pouvait se placer entre la Saale et la chaussée, attaquer en tête et par le flanc le centre de l'armée française resserrée dans Hassenhausen, et maître du plateau, couper la retraite sur Kœsen. Cette attaque devait être soutenue par les deux divisions de réserve des généraux Kunheim et Arnim, qui, débouchant par Auerstædt, s'étaient déployées sur les hauteurs, en arrière de Rehausen et de Gernstædt, la droite vers la Saale et la gauche à Lisdorf.

La division Wartensleben étant arrivée à l'aile droite, en ligne avec la division Schmettau, avança de concert, et tambour battant, avec une partie de celle-ci. Le duc de Brunswick conduisait lui-même cette attaque; le prince Guillaume[1]), à la tête de la cavalerie, suivait le mouvement de l'infanterie, prêt à déboucher dans ses intervalles.

Les deux régiments français (le 85e et le 12e de ligne), opposés à cette masse de forces, occupaient les chemins creux de ce côté d'Hassenhausen. Leur feu soutenu fit beaucoup de mal aux Prussiens; mais pressés, presque entourés par les deux divisions prussiennes, ils furent contraints d'abandonner la hauteur, et de se replier dans l'intérieur du village et dans les chemins creux en arrière: ils y tinrent ferme. Un bataillon du 12e, formé en carré, et posté derrière la chaussée avec deux pièces de canon, flanquait les tirailleurs, dont le feu redoublé faisait flotter[2]) les bataillons prussiens, et les arrêta.

Il était près de neuf heures; le duc de Brunswick s'obstinant à faire enlever le village, envoya tous ses aides de camp porter à ses généraux l'ordre de faire marcher en bataille, à même hauteur, et d'attaquer à la baïonnette. Il y eut beaucoup de temps perdu dans les apprêts de cette attaque: l'habitude, ou la manie de la régularité des alignements, ralentit un mouvement qui devait être prompt et décisif. Plusieurs bataillons plièrent, et furent ramenés par leurs officiers. Dans ce moment critique le duc de Brunswick alla de sa personne aux bataillons des grenadiers de Hannstein (de la division Wartensleben) qui se trouvaient le plus près du village. Pendant qu'il les excitait à l'aborder, il fut blessé mortellement; le général Schmettau fut aussi blessé en con-

---

1) Frére du roi.

2) Ne pas conserver bien l'alignement dans la marche.

duisant lui-même un régiment: il ne voulut pas quitter le champ de bataille; mais peu d'instants après il fut encore blessé, et cette fois mortellement. Le général Wartensleben eut son cheval tué sous lui, et n'en ayant point d'autre à portée, il se trouva, si non hors de combat, du moins hors d'activité. L'absence de ces trois généraux, dans un moment aussi critique, eut sans doute une influence fâcheuse sur l'ensemble de l'attaque; mais la fermeté des troupes de la division Gudin, qui défendirent le village d'Hassenhausen, fut la véritable cause du succès des Français. Ces intrépides soldats allaient enfin succomber, lorsque la division Morand, que le général Davoust fit arriver au pas de course, vint s'appuyer à la gauche de la division Gudin. Le maréchal se mit avec le général Morand à la tête de cette division: ici commencèrent une nouvelle scène, un nouveau combat.

Les Prussiens avaient établi en avant, et sur le flanc gauche du village, une batterie protégée par un corps nombreux: celui-ci fut attaqué et enfoncé par le 13e régiment d'infanterie légère qui marchait en tête des colonnes; mais ce régiment s'emporta et s'isola du reste de la division: il tomba au milieu de forces si nombreuses, qu'il fut obligé de revenir et de prendre position à gauche et en arrière du village, à la hauteur de la division Gudin. En même temps (vers dix heures), les autres bataillons de la division Morand marchaient en colonne, à grande distance, et s'avançaient de front dans le plus bel ordre; la brigade du général de Billy (51e et 61e régiments) marchait à gauche dans un ordre oblique; le 30e régiment suivait ce mouvement, de manière à présenter ses têtes de colonnes vis-à-vis les intervalles de celles de la première ligne; un bataillon du 17e régiment appuyait la gauche à la Saale, et suivait la rampe que forme la rive

gauche de cette rivière; l'artillerie fut placée au centre de la division.

Quoique l'attaque du village, par l'infanterie de la division Wartensleben, n'eût pas réussi, et que cette infanterie et l'une des deux brigades de la division du prince d'Orange, eussent beaucoup souffert, la ligne prussienne rétablie en face d'Hassenhausen s'y maintenait et continuait son feu avec une grande vivacité. Le maréchal Davoust dirigeait sur cette masse d'infanterie les colonnes de la division Morand; elles étaient près de l'aborder, lorsque le prince Guillaume de Prusse, à la tête d'un corps nombreux de cavalerie, formé de celle de la division Wartensleben, et d'une grande partie de la réserve, tenta d'exécuter contre cette aile gauche de l'armée française la même manœuvre que le général Blucher avait faite contre la droite au commencement de l'action, et n'eut pas un meilleur succès. Le prince Guillaume ne rencontrant aucune troupe de cavalerie, assaillit à la fois les divers corps de la division Morand; mais ceux-ci formant des carrés par bataillons disposés en échiquier, reçurent avec sang-froid, et repoussèrent par un feu soutenu et meurtrier ces charges impétueuses aux cris de *vive l'empereur!* Le maréchal Davoust, pendant cette furieuse attaque, se portant d'un carré à l'autre, trouva partout la même confiance, la même intrépidité. Cette belle cavalerie prussienne, foudroyée par l'artillerie tirant à mitraille, se dispersait, se ralliait, et venait de nouveau échouer et périr devant les inébranlables carrés, véritables blocs de fer et de feu. Le prince Guillaume montra beaucoup de vaillance et d'obstination; mais après de vains efforts, et blessé lui-même, il fut entraîné loin du champ de bataille; sa cavalerie se retira dans le plus grand désordre, partie sur Neu-Sulza, le long de l'Ilm, partie sur le Sonnenberg et l'Emsenmuhle par Auerstædt.

Pendant que les choses se passaient ainsi à la gauche rmée française, et qu'au centre la division Gudin, le affaiblie par le combat qu'elle avait si longtemps lu seule, se défendait avec avantage à la hauteur enhausen, le général Friant, avec la plus grande de sa division, continuait de tourner l'ennemi; il ait entre Spillberg et Zeckwar, et déjà son artillerie, geusement placée, incommodait le flanc gauche de e prussienne; ses tirailleurs, qu'il faisait soutenir, èrent par les villages de Poppel et de Tauchwitz, sur les derrières de la brigade du prince Henri isse, qui formait l'extrême gauche de la ligne prus-. Cette brigade ne put soutenir le feu croisé des urs qui l'attaquaient à dos, et celui des batteries é du Spillberg, qui la prenaient en flanc; elle fut de se retirer sur Rehausen.

ous les bataillons des trois divisions prussiennes ées (Schmettau, Orange et Wartensleben) étaient fort is; le centre découvert par la retraite de la gauche rétrograda, en suivant la pente du terrain jusqu'au-lu ruisseau de Rehausen; l'aile droite suivit bientôt emple, après que l'attaque du prince Guillaume eut é, et que la retraite de la cavalerie la laissa exposée de l'artillerie française établie sur son flanc.

a droite de la division Morand commença à gagner rain; le général de Billy, avec le 61e régiment ça vers la tête du ravin qui conduit à Rehausen: asse d'infanterie y avait pris position; elle était ne par un grand nombre de bouches à feu: le choc de; on était à portée de pistolet; la mitraille faisait ux ravages dans les rangs français; le brave général lly fut blessé mortellement. Les Prussiens firent ins efforts pour arrêter la marche de la division d vers Rehausen: l'audace et l'intrépidité l'empor-

tèrent sur la supériorité du nombre et d'une formidab! artillerie. Le général Brouard, à la tête du 30e régimer s'élança sur une batterie, et repoussa une forte colon qui débouchait du ravin.

L'objet du maréchal Davoust étant de couper l'e nemi des hauteurs et des bois, et de le rejeter vers Saale, plus la marche et le succès de son aile droite, q suivait le pied des hauteurs et la lisière des bois, étai rapides, et plus il lui importait d'avancer et d'affer son aile gauche servant de pivot, afin de pouvoir fa agir librement au centre la division Gudin: mais p atteindre ce but, et déborder la droite de là seconde sition de l'armée prussienne, où ses réserves étaient core entières et bien postées, il fallait occuper les h teurs de Rehausen et de Sonnendorf, qui formaient l' trémité du plateau au-dessus du confluent de l'Ilm et la Saale: ces hauteurs dominaient à la fois tout le gr plateau et les deux vallons de Rehausen et d'Auerstæ Si les Français s'en emparaient, l'armée prussienne, f cée de refuser de plus en plus son aile gauche presq détruite, ne pouvait maintenir sa position en ava d'Auerstædt.

Les généraux prussiens voyant que la bataille éta perdue sans ressource, si l'on ne parvenait à arrêter le progrès de l'aile gauche des Français vers Rehausen firent renforcer leur droite par des troupes fraîches tirée de la division de réserve du général Kunheim; une co lonne formée des chasseurs de Weimar, du bataillon d fusiliers d'Oswald, et des deux régiments des gardes, s'a vança par le village de Sonnendorf, qui touche presqu à celui de Rehausen, tandis que quelques compagnies d tirailleurs filaient le long du vallon. Le roi se rendit e personne à cette attaque. Depuis que le duc de Bruns wick avait été emporté du champ de bataille, le roi ava

été au plus fort de l'action, et avait eu déjà un cheval tué sous lui. Comme il n'y avait point de cavalerie à la gauche des Français, il voulut, par un dernier effort, enfoncer l'infanterie qui arrivait sur les hauteurs, et tourner ensuite la masse de la division Gudin qui pressait et culbutait dans le vallon de Rehausen les débris des divisions Wartensleben et Schmettau.

Le maréchal Davoust s'apercevant de ce mouvement de l'ennemi, ordonna au général Morand de se porter lui-même avec l'artillerie à pied de sa division, à l'extrême gauche sur la hauteur de Sonnendorf, vers laquelle avaient été dirigés le 30e régiment et le 1e bataillon du 17e, pour flanquer les colonnes qui attaquaient Rehausen. Le général Morand, à la tête du 30e, soutenu par son artillerie qui suivait à même hauteur, et que protégeait le 17e, chargea et repoussa jusqu'au pied de l'escarpement les deux colonnes prussiennes qui avaient déjà gravi les hauteurs; les deux régiments des gardes, ainsi que la plus grande partie de la 1re division de réserve, furent foudroyés et renversés; le général Morand, gagnant du terrain, balaya les hauteurs de la rive gauche de l'Ilm, et atteignit l'extrémité du plateau, en face du vallon de l'Emsenmuhle: il plaça son artillerie sur un contre-fort[1]) qui dominait tous les environs, et de ce point inexpugnable, débordant et prenant en flanc l'armée prussienne, cette batterie fit un grand ravage, et acheva la retraite des divisions battues.

De son côté, à l'aile droite des Français, le général Friant avait longtemps combattu pour s'emparer des villages de Spillberg et de Poppel, que le prince Henri, avec la moitié de la division Orange, soutenue par la

[1]) Petites chaînes de montagnes latérales qui sont comme les appuis de la chaîne principale dont elles dépendent.

cavalerie, défendit pied à pied: celui de Poppel ‹
beaucoup aux deux partis. Pendant que le colone
gonnet, qui y fut tué, l'attaquait avec le 108e régi
enlevait plusieurs pièces de canon, un drapeau, et
sait un grand nombre de prisonniers, une compagn
sapeurs s'avançant au pas de course par la grande r
tournait le village, s'ouvrait un passage à la baïonn
et forçait à mettre bas les armes plus de mille hoi
qui se trouvaient coupés. Le 48e régiment, à l'extr
de l'aile droite, poursuivait sa marche avec les m
avantages en suivant la lisière des bois.

Profitant des succès de ses deux ailes, le mar
Davoust fit avancer le centre de son corps d'armée.
division Gudin attaqua et força le village de Tauch
et s'avança à la hauteur des deux autres; déjà les
divisions du corps de bataille de l'armée prussienı
retiraient en désordre, celle de Schmettau par Eck
berga, celle de Wartensleben par Reisdorf, et
d'Orange par Auerstædt; elles avaient perdu presqı
moitié de leur force effective, et avaient abandonn
les hauteurs d'Hassenhausen la plus grande parti
leur artillerie.

Cependant le général Kalkreuth s'avança ave
deux divisions de réserve, qui depuis le commence
de l'action étaient restées en bataille entre Auerstæ
Gernstædt, à la hauteur de Sulza; il forma sa ligı
arrière de Tauchwitz et de Rehausen, ayant devan
front le ruisseau qui coule de Poppel à Rehause
droite au vallon d'Emsenmuhle: la gauche en deç
Poppel était flanquée par une brigade de grenadier
mée à la hâte, et dont le prince Auguste [1]) prit le

1) Frédéric-Guillaume-Henri-Auguste, prince de Prusse, né
sept. 1779, inspecteur-général d'artillerie, mort en 1843.

mandement. Toute la cavalerie ralliée sous les ordres du général Blucher, fut placée en seconde ligne; quelques escadrons seulement furent jetés sur les ailes; l'artillerie fut placée en avant du front. Cette ligne était encore respectable; le général Blucher proposa même au roi de renouveler le combat, et offrit de l'engager par une vigoureuse attaque de cavalerie.

Après avoir tenu ferme quelque temps dans cette position, voyant sa droite débordée par le général Morand, et écrasée par la batterie du Sonnenberg, dont le feu plongeant et bien nourri balayait toute la plaine au delà du ruisseau, foudroyé de même sur son flanc gauche par l'artillerie que le général Friant avait placée sur les hauteurs de Poppel, le général Kalkreuth fut obligé de reprendre sa première position en arriére de Gernstædt; mais il ne put s'y maintenir: les Français ayant déjà occupé Lisdorf s'avançaient sur Eckartsberga; le maréchal Davoust, après avoir poussé son aile gauche sur le Sonnenberg, s'était rendu à la droite dont le mouvement de conversion achevait de décider la victoire; il y fit concourir la division du général Gudin qui débouchait des villages de Tauchwitz et de Poppel, et la dirigea lui-même sur la gauche des plateaux d'Eckartsberga.

Vers les quatre heures, l'une des deux divisions de réserve de l'armée prussienne (celle d'Arnim), qui formait la gauche, étant presque tournée, marcha par sa gauche, et se détachant de la ligne de bataille, prit position en avant d'Eckartsberga, sous la protection d'une forte batterie. Le maréchal Davoust la fit attaquer par les troupes de la division Gudin, qui se formèrent en bataille au pied de ces hauteurs. Quatre cents hommes des 12e et 21e régiments, conduits par le général Petit, gravirent l'escarpement sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie prussiennes, sans riposter, et chargèrent à

la baïonnette; en même temps le général Grande‹ tête de la division Friant, arrivant par la droite plateau avec le 111e régiment, les Prussiens aban‹ rent précipitamment cette belle et dernière p‹ laissant au pouvoir du général Petit vingt-deux de canon; ils furent poursuivis jusqu'au delà du l du château d'Eckartsberga.

Le mouvement de la division Morand à l'aile g après qu'elle eut repoussé l'attaque du Sonnenb‹ sévèrement canonné les lignes prussiennes, ne moins prompt ni moins décisif; le général Morand d dit des hauteurs, traversa le vallon, et attaqua la sion de réserve, à la droite de laquelle s'étaient les régiments des gardes, le bataillon d'Oswald chasseurs de Weimar. La fusillade se rengagea ment, et cette division fut très-maltraitée. La ca‹ du général Blucher se retira par Auerstædt, et avoir passé le défilé, elle se forma de nouveau e du village encore occupé par le reste de la d Kunheim. Une batterie d'obusiers, placé entre stædt et Auerstædt, mit le feu à ce dernier villa força les Prussiens à l'évacuer. Les chasseurs d‹ mar firent l'arrière-garde.

Les régiments des gardes firent leur retraite sez bon ordre, en carré ouvert, le long des haute‹ la rive gauche de l'Ilm par Wickerstædt. Ils fur‹ vement pressés par les bataillons de la gauche de vision Morand, qui avaient traversé le vallon au p Sonnenberg, et remonté celui d'Emsenmuhle. Ce ‹ d'arrière-garde fut le dernier de cette journée. Le sions prussiennes continuèrent leur retraite dans l férentes directions que nous avons indiquées. I cessa vers cinq heures du soir.

4. BATAILLE DE PREUSSISCH-EYLAU.

le 7 février 1807.

Le corps d'arrière-garde de l'armée russe était avantageusement posté à cinq ou six cents toises en avant de Preussisch-Eylau; l'infanterie couronnait le plateau qui domine le débouché de la plaine entre les bois: des batteries avancées sur la hauteur, à la gauche de la route, défendaient l'accès de la position. Le prince Bagration[1]) avait reçu l'ordre de s'y maintenir aussi longtemps qu'il le pourrait, pour donner au général Benningsen[2]) celui de faire arriver l'artillerie dont il avait débarrassé la marche de ses colonnes, et qu'il avait dirigée sur Eylau par une autre route. Le général Barclay-de-Tolly[3]) fut particulièrement chargé de la défense de la ville, et le corps d'arrière-garde fut renforcé de trois régiments d'infanterie.

Le 7 février 1807, l'avant-garde française sous les ordres dn grand-duc de Berg[4]), soutenue par le corps

---

1) Bagration (le prince de), issu d'une famille géorgienne. En 1799, il fit la campagne d'Italie sous les ordres du maréchal Souwarow; en 1812, l'empereur Alexandre lui confia le commandement de la seconde armée, et ce fut à la bataille de la Moscowa qu'il donna les dernières preuves de son talent et de son courage. Il y fut blessé, et mourut quelques mois après des suites de ses blessures.

2) Benningsen (Louis-Auguste, baron de) né à Banteln, dans le Hanovre, en 1745, entra au service de la Russie et livra en 1807 les deux batailles d'Eylau et de Friedland. Il mourut le 30 octobre 1826.

3) Barclay-de-Tolly, fils d'un pasteur de la Livonie, feld-maréchal russe. C'est dans la campagne de 1806 à 1807 qu'il fit sa réputation militaire. En 1812 l'empereur Alexandre lui confia le commandement de la première armée d'occident. Il mourut le 25 mai 1818.

4) Murat (Joachim), ex-roi de Naples, naquit le 25 mars 1767, à Labastide-Fortinière, département du Lot. Fils d'un aubergiste, il devint grand-amiral de France, duc de Berg et roi de Naples. Il se distin-

d'armée du maréchal Soult[1]), déboucha de la plaine vers deux heures après midi, par le hameau de Grunhœfchen. Le maréchal fit attaquer la ligne russe de front par le 46e et le 18e régiment de ligne sur deux colonnes, et ordonna au général Viviez de tourner avec sa brigade la gauche de la position. L'infanterie russe, commandée par le général Markow, fut abordée à la baïonnette et culbutée dès le premier choc; la cavalerie russe saisit le moment de la mêlée pour charger en flanc la colonne de gauche du 18e régiment, et renversa un de ses bataillons; mais le général Klein, qui suivait et soutenait l'attaque avec sa division de dragons, chargeant à son tour cette cavalerie, la refoula jusqu'auprès de la ville. On se battait corps à corps; le général Markow s'efforçait avec sa réserve de rétablir le combat, lorsque la colonne du général Viviez, débouchant en arrière de son

---

gua dans les campagnes d'Italie, dans celle d'Égypte et dans celles d'Allemagne. En 1808 Napoléon l'appela au trône de Naples qu'il perdit pour s'être avisé d'attaquer inconsidérément l'Autriche, en 1815. Voulant imiter le retour de Napoléon, il reparut dans son ancien royaume, mais il fut arrêté aussitôt à Pizzo (Calabre ultérieure) jugé et fusillé, le 13 octobre 1815.

1) Soult (Jean-de-Dieu), duc de Dalmatie, naquit le 29 mars 1769 à Saint-Amans-La-Bastide (Tarn), où son père était laboureur. Il entra comme volontaire dans un régiment royal et s'éleva pendant les guerres de la Révolution jusqu'au grade de général de division, et devint maréchal de l'Empire en 1805. Il se signala surtout à la bataille d'Austerlitz par la supériorité de sa tactique, Plus tard, Napoléon lui confia le commandement de l'armée d'Espagne. Il n'y combattit pas sans gloire, quoiqu'il fût vaincu dans plusieurs batailles par le duc de Wellington. Bientôt après la révolution de 1830, le 17 novembre, il devint ministre de la guerre et président du conseil des ministres et conserva son portefeuille jusqu'au 18 juillet 1834, et rendit des services essentiels à la cause de Louis-Philippe. Il rentra au ministère le 12 mai 1839, et le quitta de nouveau au mois de fév. 1840. Il mourut en 1851 au château de Soultberg près de Saint-Amand.

flanc gauche, le força de retirer son artillerie et d'abandonner la position. L'arrière-garde russe défilant à travers la ville, fut suivie par les colonnes françaises qui y pénétrèrent en même temps.

Le combat se rengagea avec plus de fureur dans la ville d'Eylau. Napoléon, jugeant combien son occupation lui était nécessaire pour faire déboucher ses troupes, appuyer sa gauche, et soutenir le centre de sa ligne de bataille, ordonna au maréchal Soult d'en chasser l'ennemi. Benningsen, de son côté, s'obstina à conserver ce poste important, la clef de sa position. Le général Barclay-de-Tolly le défendit avec la plus grande opiniâtreté. Les Russes ne cédaient le terrain que pied à pied, dans les rues et dans les maisons où ils s'étaient renfermés; la nuit ne fit qu'accroître l'acharnement. Barclay, retranché avec quelques bataillons dans l'église et dans le cimetière situé sur un monticule, à la droite de la ville, soutint plusieurs attaques meurtrières, et fut lui-même grièvement blessé. Enfin, vers dix heures du soir, les Russes abandonnèrent la ville jonchée de leurs morts, et se retirèrent sous la protection d'une division d'infanterie que le général Benningsen avait fait marcher à leur soutien.

C'est ici le lieu de faire connaître la force numérique des deux armées, et d'indiquer leur position dans la nuit du 7 au 8 février. Il est difficile de savoir précisément le nombre de combattants présents sous les armes sur un champ de bataille; on ne peut guère le déterminer que par aperçu, d'après l'organisation, les états de situation de l'époque la plus rapprochée, et les rapports officiels: c'est ce que nous avons essayé de faire.

Et d'abord, quant à l'armée française, d'après la composition des quatre corps d'armée qui combattirent

à Eylau, celle de la réserve de cavalerie et de la garde périale, nous trouvons cent dix-huit bataillons et quarante-huit escadrons; en évaluant et compensant pertes très-inégales dans les divers corps, et prenant moyen terme, nous croyons être à peu près exacts portant la force de l'infanterie à cinquante-cinq m hommes, celle de la cavalerie à dix mille chevaux, c de l'artillerie à trois mille cinq cents hommes, ce donne un total de soixante-huit mille cinq cents c battants.

Napoléon, pour s'assurer la conservation du poste difficilement arraché à l'ennemi, fit bivaquer au delà la ville une des divisions du maréchal Soult (celle général Legrand); tout le reste de l'armée, c'est-à-d tout ce qu'il avait là, et qui formait le centre ou co de bataille, fut mis en ligne en arrière et près de ville de la manière suivante:

La division Saint-Hilaire à la droite, entre Eylau Rothenen, ayant en seconde ligne la division Leval même corps (maréchal Soult); le corps du maréchal gereau en arrière sur la gauche; une division de drag (général Milhaud) à la droite de la division Saint-laire; les divisions de dragons des généraux Grouchy Klein en arrière du centre de la ville; la garde im riale en seconde ligne et un peu à gauche; la divis de cuirassiers du général d'Hautpoult[1]) à gauche et peu en arrière de la garde à cheval, ayant devant la cavalerie légère du général Lassalle.

L'aile droite et l'aile gauche de l'armée frança c'est-à-dire le corps du maréchal Davoust et celui

1) Hautpoult-Salette (Jean-Joseph d'), né en 1754, fit les prem campagnes de la Révolution, et fut blessé mortellement, 1807, à la taille d'Eylau.

Sa position sur les collines au nord de la ville d'Eylau était avantageuse. L'armée française ne pouvait déboucher et former sa ligne de bataille que sous le feu des batteries dont les hauteurs en avant du front étaient hérissées. Toute l'infanterie des sept divisions de l'armée russe était disposée sur trois lignes et formée dans chaque division en colonnes serrées; la cavalerie sous le commandement général du prince Gallitzin, et les cosaques sous les ordres du lieutenant-général hetman Platow [1]), étaient distribués par égale part aux deux ailes et au centre. Il en était de même de l'artillerie; trois fortes batteries de quarante à cinquante pièces étaient placées sur le front de la position, devant la droite, la gauche et le centre. Le lieutenant-général Tutschakow commandait l'aile droite, le lieutenant-général de Sacken [2]) le centre, et le lieutenant-général comte Ostermann-Tolstoy, l'aile gauche; l'avant-garde, soutenue par une division, était sous les ordres du prince Bagration; la réserve, formée de deux divisions, était commandée par lieutenant-général Doctorow.

Le corps prussien, sous les ordres du général Lestocq, poursuivit et déjà atteint par le maréchal Ney, était arrivé dans cette même soirée du sept à Hussenen, à trois lieues d'Eylau: il y reçut l'ordre d'en partir sur-le-champ pour se rallier à l'armée russe et former son aile droite en prenant position au village d'Althoff; mais il ne pouvait suivre cette direction sans prêter le flanc au maré-

---

1) Platow ou Platoff (le comte), né vers 1765, dans la Russie méridionale, devint par son mérite hetman (grade de général) des cosaques russes. Il mourut à Nowo-Czerkask, 1818.

2) Sacken (le baron de), commandant en chef du 1er corps d'armée russe, né en Livonie, fit les campagnes de 1799 à 1805 et celles de 1812 à 1815. En 1814 il était gouverneur militaire de Paris. Il mourut en 1837.

chal Ney, qui marchait aussi sur Eylau et manœuvrait pour le couper.

Ainsi placées à demi-portée de canon l'une de l'autre, les deux armées passèrent le reste de la nuit à se préparer au combat, et des milliers de braves, excédés de fatigue, reposèrent sur le sol qui, peu d'heures après, devait être leur tombeau.

Le lendemain, 8 février, avant la pointe du jour, le général Benningsen, ayant formé en deux colonnes les troupes du centre de sa ligne et celles de sa réserve, engagea l'action par un grand feu d'artillerie dirigé sur la ville d'Eylau, qu'il parut vouloir attaquer. Napoléon, s'étant porté à la position du cimetière, fit avancer quarante pièces de canon de sa garde pour répondre au feu de l'ennemi. Cette canonnade, très-meurtrière pour les deux partis, fut soutenue avec la plus ferme contenance par les trois divisions du corps du maréchal Soult, rangées en bataille, savoir: celle du général Legrand un peu en avant de la ville, celle du général Saint-Hilaire sur le plateau à la droite, et celle du général Leval à la gauche de la division Legrand et des premières maisons de la ville. L'artillerie de ces trois divisions seconda celle de la garde impériale; tous les coups portaient dans les masses serrées de l'infanterie russe, qui n'en furent point ébranlées. Pendant cette épouvantable canonnade, les divisions des généraux Heudelet et Desjardins, du corps du maréchal Augereau, débouchaient et entraient en ligne entre la gauche de la division Saint-Hilaire et le monticule du cimetière, derrière lequel toute l'infanterie de la garde était en réserve.

Le dessein de l'empereur Napoléon était de manœuvrer par son aile droite (le corps du maréchal Davoust) pour envelopper l'aile gauche de l'ennemi appuyée aux villages de Serpallen et Sausgarten; il ordonna au gé-

néral Saint-Hilaire de former sa division en bataillons déployés, soutenus par des bataillons en colonne, et de marcher ainsi en avant pour seconder par sa droite l'attaque du maréchal Davoust. L'objet de cette attaque, dont nous parlerons tout à l'heure, était, après avoir débordé cette aile gauche, de la prendre en flanc et sur ses derrières pour la rejeter sur le centre de la ligne russe que Napoléon faisait attaquer par le corps du maréchal Augereau soutenu par la grande réserve de cavalerie et par la garde impériale.

Dès le commencement de l'action, le général Benningsen, comptant sur l'effet de sa formidable artillerie, tenta de manœuvrer par sa droite et d'enlever la ville d'Eylau pour hâter et assurer le ralliement du corps prussien; mais l'audace avec laquelle les colonnes françaises débouchèrent sous le feu plongeant[1]) des batteries russes, et bientôt après l'attaque formée par le corps du maréchal Augereau et les premiers mouvements de la division Saint-Hilaire, obligèrent le général Benningsen à changer sa disposition, et dégagèrent la gauche de l'armée française. A mesure que le maréchal Davoust débouchait sur la direction de Serpallen, en s'élevant sur l'extrême gauche de la ligne russe, et que la division Saint-Hilaire se portait à droite pour se joindre à la gauche de ce maréchal, l'armée française prenait un ordre oblique par rapport à la position générale de l'ennemi; la ville d'Eylau servait de pivot à ce demi-changement de front, et le succès de l'attaque sur le centre devait décider promptement la victoire.

L'exécution de cette savante disposition fut contrariée par un accident qui prolongea la lutte et rendit la bataille plus sanglante et moins décisive. Une neige

1) Feu dirigé de haut en bas.

épaisse, poussée avec violenee par le vent du nord, obscurcit tout à coup l'horizon; les Français recevant en face la bourrasque en étaient aveuglés, tandis que les Russes l'avaient à dos et pouvaient plus facilement se mouvoir et manier leurs armes. Pendant cette nuit soudaine, la tête des colonnes du maréchal Augereau perdit son point de direction et se porta trop à gauche. Le maréchal se trouva ainsi engagé entre les troupes de l'aile droite des Russes, commandées par le général Tutschakow, et celles du centre et de la réserve du général Doctorow. Dans cette fâcheuse position, ce corps d'armée eut beaucoup à souffrir et fit de grandes pertes; on se battit corps à corps. Le maréchal Augereau, grièvement blessé, fut emporté du champ de bataille; les généraux de ses deux divisions, Desjardins et Heudelet, furent aussi blessés. Napoléon ne laissa pas au général Benningsen le temps de profiter de cette circonstance; dès qu'il s'aperçut à la première éclaircie de la fausse direction qu'avaient prise les colonnes d'Augereau, il ordonna au grand-duc de Berg de se mettre à la tête de toute la cavalerie, et au maréchal Bessières[1]) de s'y réunir avec la garde à cheval pour faire une charge générale sur le centre de l'ennemi. C'était le seul moyen d'empêcher ses colonnes de pénétrer dans l'intervalle qu'avait laissé dans la ligne française la divergence et le flottement des colonnes du corps du maréchal Augereau, de le dégager, et d'arrêter les entreprises de l'ennemi sur le point où il montrait le plus de forces et avait le plus d'avantages de position.

---

1) Bessières (Jean-Baptiste), duc d'Istrie, maréchal de l'Empire, naquit à Preissac (Lot) le 6 août 1768. Il fut tué par un boulet de canon la veille de la bataille de Lutzen dans le défilé de Rippach, le 1 mai 1813.

Le grand-duc de Berg, conduisant les quatre divisions de cavalerie des généraux Klein, d'Hautpoult, Milhaud et Grouchy, tourna rapidement la division Saint-Hilaire; le maréchal Bessières le suivit avec les grenadiers à cheval, les dragons et les chasseurs de la garde. La cavalerie russe qui était formée en avant du centre, bien inférieure à cette masse d'environ soixante-dix escadrons, fut culbutée au premier choc; le grand-duc et le maréchal firent alors charger l'infanterie: deux lignes furent enfoncées, deux fois traversées, et abandonnèrent leur artillerie. Malgré le feu bien soutenu et la ferme contenance de cette infanterie, la charge brillante et inattendue de la cavalerie française eut un plein succès et changea la face des affaires. La mêlée et le massacre furent horribles; plusieurs des chefs les plus distingués de la cavalerie française, le général d'Hautpoult, mortellement blessé, le général Corbineau et le colonel Dahlmann des chasseurs de la garde restèrent sur le champ de bataille. Les bataillons russes, rompus et sabrés, ne fuirent point en désordre; ils furent, après une perte immense, poussés et acculés jusqu'au bois de Sausgarten, où ils se rallièrent à la troisième ligne et se déployèrent; une de leurs colonnes, qui pendant l'obscurité s'était trop avancée jusqu'auprès du cimetière d'Eylau, au moment d'attaquer, s'arrêta devant un bataillon de la garde que Napoléon fit marcher sous les ordres du général Dorsenne: ce bataillon, à demi-portée de fusil, ne voulant combattre qu'à la baïonnette, refusa de tirer. L'escadron de service près de l'empereur chargea avec intrépidité la tête de cette colonne, d'environ quatre mille hommes, qui manœuvrait pour se dégager: le grand-duc de Berg, s'apercevant de sa fausse direction, la fit charger en queue par la brigade de chasseurs du

général Bruyère; elle fut rompue, dispersée, et presque entièrement détruite.

Pendant que ces événements se passaient au centre et à la gauche, pendant que Napoléon attirait l'attention et les principales forces des Russes sur cette partie du champ de bataille, le maréchal Davoust commençait son attaque sur l'aile gauche: il avait marché dans la direction de Serpallen en échelonnant ses trois divisions; son avant-garde avait, avant la pointe du jour, rencontré et fait replier les cosaques. La division du général Friant se mit en bataille sur la hauteur en deçà de Serpallen: il fit attaquer et occuper ce village que défendait le général Bagovout, et qui fut incendié et abandonné. La cavalerie du général Marulaz couvrait le flanc droit de la division Friant. Le maréchal fit placer en seconde ligne la division du général Morand, et alla reconnaître lui-même la division Saint-Hilaire pour lier sa gauche avec elle.

Le général Friant s'avança avec sa division et la cavalerie du général Marulaz dans la direction de Klein-Sausgarten; un gros corps de cavalerie qui s'avança sur son flanc droit fut d'abord repoussé, mais bientôt soutenu par une masse de huit à dix mille hommes d'infanterie de la division du comte Ostermann-Tolstoy, cette cavalerie ralliée et renforcée revint à la charge, et s'efforça de pénétrer en tournant le flanc droit de la division Friant. Ici le combat fut long et meurtrier: les généraux français Lochet et Marulaz s'y distinguèrent, l'un à la tête du 33e régiment, l'autre avec sa brigade de chasseurs. Les Russes, contraints de céder, soutinrent leur mouvement rétrograde par le feu de leur nombreuse artillerie; la division Friant continua de marcher en se dirigeant sur Klein-Sausgarten.

Le maréchal Davoust ayant fait avancer la division

Morand sur la position de Serpallen que celle de Friant venait de quitter, lui ordonna d'attaquer l'ennemi. Le général Ricard traversa le village avec sa brigade, et la forma en avant sous le feu plongeant des batteries russes. L'autre brigade, sous les ordres du général d'Honnières, resta en réserve pour soutenir, selon le besoin, cette seconde attaque, ou celle du général Friant.

La troisième division, celle du général Gudin, étant arrivée, le maréchal en détacha le 51e régiment qu'il porta à l'appui du général Friant, tandis que le général Morand faisant entrer en ligne la brigade de d'Honnières, effectuait par sa gauche sa jonction avec la droite de la division Saint-Hilaire.

Le général Benningsen, voyant les progrès de l'aile droite des Français qui tournait son aile gauche, fit de nouveaux efforts pour la maintenir à hauteur de son centre déjà refoulé et mis en désordre par la charge générale de la cavalerie française. Les divisions des généraux Ostermann et Sacken tentèrent en vain de reprendre la position de Serpallen, et furent forcées de se retirer plus en arrière à la hauteur de Klein-Sausgarten, où de fortes batteries leur servaient d'appui. Le général Friant, qui souffrait beaucoup du feu de cette artillerie, reçut l'ordre d'attaquer Klein-Sausgarten; le général Lochet, à la tête du 33e régiment, enleva ce poste important, mais il ne put s'y maintenir plus d'une demi-heure contre une forte colonne de cinq à six mille hommes d'infanterie qui tourna le village par sa droite: il fut obligé de se retirer sur le gros de la division. La colonne russe et la cavalerie qui la suivaient, gagnèrent du terrain et fondirent sur la brigade du général Lochet, dont la cavalerie légère du général Marulaz couvrait le flanc droit. Ces troupes soutinrent ce choc avec fermeté; le général Friant, employant à propos son artillerie et sa réserve,

força une seconde fois les Russes à se retirer, et occupa Klein-Sausgarten.

L'action n'était pas moins vive en avant de Serpallen, où la division Morand, en ligne avec la division Saint-Hilaire, repoussait l'attaque des divisions de l'aile gauche et de la réserve que les généraux russes avaient réunies pour emporter cette position et dégager leur gauche. Le maréchal Davoust, après avoir placé en réserve le 61e régiment, ordonna au général Morand de se porter en avant à la rencontre de l'ennemi, tandis que le général Saint-Hilaire, manœuvrant de concert par sa droite, l'attaquerait en flanc. Les Russes, soutenus par trente bouches à feu, arrivaient tête baissée, la baïonnette en avant, et n'étaient plus qu'à deux cents pas. Les bataillons français continuèrent leur feu en avançant. On s'approcha jusqu'à portée de pistolet, mais l'infanterie russe ne put soutenir ce genre de combat; elle rompit ses rangs et abandonna son artillerie; les braves canonniers se firent tuer sur leurs pièces. Les trente bouches à feu étaient au pouvoir du général Morand, plus de trois mille Russes allaient être enveloppés par les deux divisions françaises, lorsqu'un corps de réserve, infanterie et cavalerie, que les tourbillons de neige et les plis de terrain n'avaient pas permis au général Saint-Hilaire d'apercevoir, fondit tout à coup sur le 10e régiment d'infanterie légère qui formait sa droite, et appuyait la gauche du général Morand. Un bataillon de ce régiment, sabré et renversé sur la division Morand y porta le désordre; les Russes en profitèrent pour se dégager: ils refoulèrent la division Morand jusqu'à trois mille pas, mais ils ne purent pénétrer dans ses rangs, promptement rétablis sous la protection de quelques escadrons de dragons.

Les généraux russes, resserrés dans leurs positions

et obligés de soutenir leur extrême gauche, ne tentèrent plus d'attaque sérieuse sur ce point; le général Morand occupa Serpallen et les mamelons en avant. Le général Saint-Hilaire, qui avait repris le plateau d'où son artillerie tirait avec succès sur la gauche de l'ennemi, reçut de de l'empereur Napoléon l'ordre de démasquer entièrement le front du corps d'armée du maréchal Davoust, et de venir dans la plaine appuyer sa gauche vers la garde impériale, et sa droite à la division de cuirassiers qui était en bataille entre le plateau et le monticule où était la garde; il conserva cette dernière position le reste de la journée, essuyant encore un feu d'artillerie assez vif auquel il répondait avec la sienne réunie à celle de la division de cuirassiers.

Pendant l'attaque brillante, mais infructueuse des divisions russes Ostermann et Sacken, sur le plateau de Serpallen, le général Friant avait repoussé les efforts opiniâtres de l'ennemi pour reprendre Klein-Sausgarten; le maréchal Davoust, poursuivant, conformément aux ordres de l'empereur, son dessein de gagner le flanc et les derrières de l'aile gauche des Russes, renforça la division Friant; il porta à Klein-Sausgarten le général Petit avec le 12e régiment de ligne et la majeure partie de l'artillerie de la division Gudin.

Avec ces renforts, le général Friant débouchant de Klein-Sausgarten, força le général Ostermann à se replier, et le poursuivit jusque vis-à-vis le hameau d'Auklappen. Ce mouvement acheva de dégager le général Morand, et donna au maréchal Davoust la facilité de porter en avant, entre Klein-Sausgarten et Auklappen, le général Gudin avec le reste de sa division.

Tout le corps du maréchal se trouva ainsi réuni, échelonné la droite en avant: la cavalerie légère du général Marulaz contenait les cosaques et les empêchait de

se jeter sur les derrières de la division Friant; le général Milhaud avec sa division de dragons soutenait le général Gudin.

Dans cette disposition oblique la division Morand servant de pivot, le maréchal Davoust continua de porter en avant ses deux autres divisions; il fit chasser l'ennemi des bois situés entre Klein-Sausgarten et Kutschitten, et ordonna au 48ᵉ régiment d'attaqner Auklappen; ce hameau fut enlevé, mais les Russes y rentrèrent avec des forces supérieures, et obligèrent les Français à se replier; ils jetèrent quelques bataillons dans le petit bois sur la gauche. Une double attaque sur le petit bois et sur le hameau fut confiée au général Gauthier; ce général, à la tête d'un bataillon du 25ᵉ régiment, emporta le hameau d'Auklappen et s'y maintint; le maréchal Davoust, profitant de ses avantages, poussa l'ennemi jusqu'au delà du village de Kutschitten, qu'il fit attaquer par le 51ᵉ régiment et quatre compagnies du 48ᵉ.

Le corps du maréchal Davoust avait glorieusement rempli sa tâche. Toute l'aile gauche de l'armée russe, après avoir défendu ses positions pied à pied, avait été forcée de plier et d'abandonner plus de deux mille toises du terrain entre Serpallen et Kutschitten. La manœuvre de l'empereur Napoléon avait réussi; le sort de la bataille était décidé. Le général Benningsen maintenait encore sa position en face d'Eylau, mais les progrès de l'aile droite des Français rendaient cette position très-périlleuse; les deux partis avaient fait des pertes immenses; celles des Russes étaient plus considérables, parce que dès le commencement de l'action ils avaient été forcés d'employer leurs réserves pour soutenir alternativement leur centre et leur gauche, tandis que Napoléon, suivant sa coutume et suivant le principe dont il ne dévia presque jamais dans les grandes batailles rangées, avait conservé sa ré-

serve. La garde impériale n'avait pas tiré un seul coup de fusil; sa cavalerie seule avait donné.

Il ne restait pas deux heures de jour, et l'armée russe ne combattait plus que pour assurer sa retraite, lorsque le corps prussien du général Lestocq, si impatiemment attendu, déboucha par Graventin et Althoff et se joignit à l'aile droite. Le général Lestocq, vivement poursuivi par le maréchal Ney, était arrivé la veille au soir à Hussenen, et avait reçu l'ordre du général Benningsen de se rendre immédiatement à Althoff, pour appuyer et fermer son aile droite. Dès la pointe du jour, il marcha donc, sa gauche en tête, et par le plus court chemin, celui qui d'Hussenen passe par Wakern, Schlautienen et Gœrken, espace d'environ trois lieues; le maréchal Ney, qui avec ses deux divisions suivit de près le mouvement du corps prussien et s'attachait à le déborder par sa droite pour le couper d'Eylau, dirigea ses colonnes sur Wakern et Schlautienen; celle qui marchait sur Wakern y rencontra l'avant-garde prussienne soutenue par une batterie d'artillerie légère, et engagea le combat; cette avant-garde tint ferme à la faveur d'un bois, et donna le temps au général Lestocq de changer de direction à gauche en portant sa colonne à Leissen, une lieue plus en arrière. Il continua sa marche, couvrant par de forts détachements son flanc que prolongeaient et harcelaient les têtes de colonnes du maréchal Ney; les arrière-gardes du général Lestocq furent atteintes et maltraitées à Schlautienen et à Pompiken, mais la marche de la division prussienne ne fut point arrêtée. Le général Lestocq manœuvra très-habilement; il ne se laissa point engager dans une action générale, et le maréchal Ney, en le forçant à faire un grand détour pour l'éviter, réussit seulement à retarder jusqu'à quatre heures

du soir l'arrivée du corps prussien sur le champ de bataille.

Ce renfort tardif, et insuffisant pour balancer la fortune et arracher la victoire à Napoléon, parvint encore à temps au général Benningsen pour prévenir la défaite de l'armée russe. Le corps prussien, d'après les rapports officiels, était à son départ d'Hussenen, le 8 février, fort de douze bataillons, en y comprenant le régiment russe de Wibourg, trente-six escadrons et trois batteries d'artillerie légère; en tout à peu près neuf mille hommes; sur ce nombre le général Lestocq laissa en arrière-garde à Althoff deux mille hommes, il amena donc sur le champ de bataille sept mille combattants.

A peine le général Lestocq eut-il rangé ses troupes en bataille, qu'il reçut l'ordre de les porter au soutien de l'aile gauche tournée et battue par le corps du maréchal Davoust. Le corps prussien défila derrière le front de l'armée russe dans la direction de Schloditten, et de ce village sur celui de Kutschitten dont les Français venaient de s'emparer. A la faveur de ce mouvement, les divisions russes de l'aile gauche, rassurées par ce secours inespéré se réunirent en ordre et se reportèrent en avant. Les brigades des majors-généraux Kamenskoi et Ischaplitz se joignirent aux Prussiens; le général Lestocq fit sur-le-champ ses dispositions pour attaquer Kutschitten; il forma deux fortes colonnes et fit déployer entre elles le bataillon de grenadiers de Fabiecski, son artillerie foudroyait le village pendant que l'une des deux colonnes et un gros de cosaques le tournaient par la gauche. Le 51e régiment français et quatre compagnies du 108e qui défendaient Kutschitten eurent la témérité de tenir contre l'attaque inattendue de forces si supérieures; ces troupes furent enveloppées, taillées en pièces, et leurs débris purent

à peine regagner la tête du bois d'où elles avaient débouché.

Après s'être rendu maître du village de Kutschitten, le général Lestocq forma son infanterie en bataille en avant du village mis en feu par les obus, faisant face au bois que les Français occupaient entre Auklappen et Lampasch; sa cavalerie en seconde ligne derrière la droite et le centre: les cosaques et quelques escadrons prussiens couvraient et prolongeaient sa gauche. Dans cet ordre, ayant changé de direction à droite, le général prussien fit attaquer vivement et à la fois le bois et le hameau d'Auklappen. Les régiments de la division Friant, qui avaient beaucoup souffert dans les précédents combats, ne purent soutenir cette charge vigoureusement exécutée par des troupes fraîches, et furent contraints d'évacuer le bois; mais le général Gauthier, avec un seul bataillon du 25e régiment, repoussa les attaques réitérées des Prussiens et des Russes sur Auklappen, mit le feu au hameau, et se maintint sur sa position.

Dans ce moment critique, la nuit s'approchant, le maréchal Davoust porta sur sa droite, à la sortie du bois, ce qui lui restait de troupes en réserve de la division Gudin au soutien de celles du général Friant, et y rallia les débris des bataillons qui s'étaient sacrifiés à Kutschitten. En même temps, il fit placer toute l'artillerie de son corps d'armée sur les mamelons entre le bois et Klein-Sausgarten, d'où elle tirait avec beaucoup d'effet sur les masses. Les colonnes prussiennes et russes ne dépassèrent point la lisière du bois: le feu de canon et de mousqueterie s'engagea avec une nouvelle ardeur, et se prolongea bien avant dans la nuit qui fut très-obscure. Le maréchal Davoust conserva sa position entre Auklappen et Lampasch en arrière du bois, mais au delà de Klein-Sausgarten, et par conséquent encore très-avancée sur

l'aile gauche des alliés; ceux-ci firent de vains efforts, et renoncèrent à l'espoir de l'en déposter.

Vers les huit heures du soir, l'empereur Napoléon ordonna d'allumer sur toute la ligne les feux de bivac, craignant peu de favoriser par leur clarté la direction des attaques de l'ennemi, et donnant ainsi à ses braves soldats le signal de la victoire. Le général Benningsen, au contraire, profita de l'obscurité pour dérober sa retraite; il fit cependant un nouvel effort pour soutenir son aile droite attaquée et débordée par le corps du maréchal Ney, comme la gauche l'avait été par le corps du maréchal Davoust. En effet, pendant que le corps prussien du général Lestocq défilait, pour se porter au secours de l'aile gauche, le maréchal Ney, qui le poursuivait, avait atteint son arrière-garde à Althoff, s'était emparé de ce village et ensuite de celui de Schloditten, où s'appuyait la division Tutschkow, extrême droite de la ligne russe. Le maréchal Soult avait secondé cette attaque en portant sur Schloditten la cavalerie légère de son corps d'armée. Le maréchal Ney poursuivit son avantage en tournant le flanc droit de l'ennemi, et poussa son avant-garde, le 6e régiment d'infanterie légère et le 39e de ligne, jusqu'à Schmoditten, où elle s'établit. Le général Benningsen, voulant dégager son aile droite, fit attaquer Schmoditten par une fort réserve de grenadiers formée en colonne serrée. Les deux régiments français la laissèrent approcher jusqu'à bout touchant, et après une seule décharge fondirent dessus à la baïonnette, et mirent complétement en déroute ce qui n'était pas tombé sous leurs coups.

Ce combat fut le dernier et l'un des plus brillants de cette mémorable journée; il décida le général Benningsen à abandonner le champ de bataille, malgré l'avis des généraux Knorring et Tolstoy.

On estima, et il paraît certain qu'en y compren
les résultats des combats qui précédèrent cette sangla
bataille, les deux armées opposées eurent ensemble p
de soixante mille hommes hors de combat. Dans ce
effroyable consommation d'hommes, la perte des all
en proportion des forces respectives, dut être de be
coup la plus considérable.

---

5. SIÉGE DE DANZIG [1]).

Après le combat de Dirschau, le général Manstein
chercha plus à défendre au loin les approches de Dan
Le général Dombrowski [2]) établit ses troupes en av
de Dirschau, et fit occuper les hauteurs de Rosenb
appuyant sa droite à la Vistule. Le maréchal Lefebvr
établit son quartier général à Dirschau, et y resta
qu'au 9 mars, en attendant les renforts qui lui étai
annoncés. Il fit peu à peu former l'investissement
Danzig; l'île de Nogat, Furstenwerder, Rostau, Mœncl
Grebin et Heilsberg furent occupés. Le maréchal p
ensuite son quartier général à Rosenberg.

---

1) Les Allemands écrivent Danzig, et les Français Dantzick.

2) Dombrowski (Jean-Henri), général polonais, fit ses premi
armes dans l'armée de l'électeur de Saxe, de 1788 à 1791. Lor
l'insurrection de 1794, Kosciusko lui confia le commandement de l
droite du camp retranché de Varsovie. Lorsque Varsovie eut
combé, il passa en France et y prit du service; en 1806, il reparu
Pologne, et leva plus de trente mille hommes, qu'il conduisit au s
de Danzig. Il mourut le 16 juillet 1818 dans le grand-duché de Po

3) Lefebvre (François-Joseph), né le 15 octobre 1755 à Ru
(Haut-Rhin), était fils d'un meunier. Il s'engagea à 18 ans dans
gardes-françaises et fut nommé général de division en 1794. En
il fut nommé sénateur, en 1804 maréchal de l'Empire et en 1807 il ol
le titre de duc à la prise de Danzig. Il mourut à Paris, le 14 sept. 1

Les troupes qui devaient compléter l'armée de siége arrivèrent successivement, et le parc d'artillerie commença à se former. Le 12 mars, le maréchal Lefebvre se trouva en mesure de resserrer la place; et les troupes de la garnison ayant reculé, il distribua les siennes dans les positions suivantes. Un bataillon d'infanterie légère français fut placé à Ohra, un bataillon saxon à Saint-Albrecht et Borkfeld, et deux autres à Tiefensée et Kemlade.

Le corps polonais occupa Schœnfeld, Kowall et Zankencyn.

Des bataillons prirent poste à Wonneberg, Nenkau, Schuddelkau.

Les cuirassiers saxons et les chevau-légers à Guirsehkens et Saint-Albrecht.

Le 19e régiment de chasseurs français à Borkfeld et le 23e à Schuddelkau.

Les dragons et les hussards badois à Wonnenberg.

Les lanciers polonais à Langenfuhr.

Le front de cette ligne était couvert en partie par la rivière de Radaune. Le grand parc d'artillerie fut établi à Langenfuhr. Le général Dupas, qui commandait dans cette partie, fit retrancher la tête de ce faubourg de Danzig, et lia ses postes avec ceux de Neuschottland et de Schellmuhl.

Le 16 mars le maréchal Lefebvre fit attaquer le village de Stolzenberg, occupé par un détachement ennemi. Il fut emporté après une vive résistance, et les Prussiens perdirent encore le faubourg de Schidlitz, où ils s'étaient retirés. Le général Ménard se retrancha dans ce dernier poste par différentes coupures, et se lia avec le général Dupas par les revers du Zigankenberg. Le général Gardanne, sous les ordres duquel se trouvaient les généraux Ménard et Dupas, avait établi son quartier général à

Pitzkendorf. Le 3e régiment d'infanterie légère saxon occupa le faubourg d'Oliva, et les digues qui de Saint-Albrecht se dirigent sur la Mottlau.

Le 18 mars, la place se trouvait entièrement investie, à l'exception de la partie orientale qui, par l'île de Nehrung, communiquait avec Kœnigsberg. Il ne restait à la garnison que cette communication par terre. Le feld-maréchal Kalkreuth se hâta d'en profiter pour se jeter dans la place, dont il vint lui-même, en sa qualité de gouverneur, commander la défense. Il amena avec lui un renfort considérable d'infanterie russe et de cosaques: son arrivée fut annoncée par une salve d'artillerie.

L'île de Nehrung est une grande langue de terre entre la Baltique, le Frische-Haff et la Vistule, au-dessus de l'île de Nogat. On sait combien cette communication, qui n'a pas moins de dix à douze lieues de longueur, était importante pour la garnison de Danzig; aussi n'avait-on rien négligé pour la mettre à l'abri d'une attaque; on y avait élevé des batteries gardées par un fort détachement. Le maréchal Lefebvre n'avait pu encore faire attaquer la Nehrung à cause des glaces que la Vistule chariait en quantité; mais aussitôt que le fleuve fut un peu débarrassé, le général Schram reçut ordre de passer dans l'île, avec un corps d'environ deux mille hommes et six pièces de canon. Il divisa sa troupe en trois colonnes, sous les ordres des colonels Brayer, Vogel et Montmarie. Le colonel Tholosé, avec un détachement de cinquante chasseurs et une pièce de canon, fut chargé de côtoyer la rive gauche de la Vistule, pour inquiéter l'ennemi, et prendre en flanc tous ceux qui chercheraient à se sauver par la digue de la rive droite.

Le général Schram fit aborder ses troupes à Furstenwerder, le 20 mars, à quatre heures du matin. Elles gagnèrent heureusement la rive opposée sans être aperçues. Le lieutenant Lavergne, du 2e régiment d'infanterie

légère, parvint le premier à la pointe de l'île à côté d'une digue qui la traverse, et dont le général Schram lui avait ordonné de s'emparer à tout prix. Ce brave officier marcha droit sur le poste ennemi, le surprit, s'en rendit maître, et paya généreusement de sa vie ce beau fait d'armes.

Le succès de cette première attaque assura le débarquement du reste des troupes. Le colonel Brayer, ayant formé sa colonne, se dirigea sur Nickelswalde, afin d'empêcher l'ennemi de se retirer sur Danzig. La seconde colonne, aux ordres du colonel Vogel, se dirigea sur le lac Fruenkalmyn, où elle devait prendre position, sa droite appuyée au lac et sa gauche à la mer, afin d'observer le point de Pillau, et de s'opposer à la retraite de l'ennemi de ce côté. Le général Schram, avec la colonne du colonel Montmarie, marcha directement sur les Prussiens.

Le général prussien qui commandait sur l'île de Nehrung, déconcerté par cette attaque inattendue, n'eut le temps de faire aucune disposition. Il ne put rallier ses troupes, sous la protection de quelques pièces d'artillerie, qu'entre Wordel et Bohnsack. Chassés de cette position, et poursuivis vivement, les Prussiens se jetèrent dans les dunes, entre Neufehr et Krakau, où ils reçurent un renfort d'infanterie et six cents cosaques, envoyés par le maréchal Kalkreuth. Ces troupes fraîches rétablirent le combat avec d'autant plus d'avantage, que les Français n'avaient alors qu'une seule pièce pour répondre à la nombreuse artillerie qu'avait le général prussien.

Le général Schram ayant fait avancer un bataillon du 2e régiment d'infanterie légère, fit charger vigoureusement les cosaques; et ceux-ci, effrayés de cette attaque, entraînèrent dans leur fuite le reste de la troupe prus-

sienne, qui se retira en désordre sous le canon du fort de Weichselmunde.

Le maréchal Kalkreuth, vers les sept heures du soir, fit sortir de Danzig une colonne d'environ quatre mille hommes pour rallier les troupes battues, et pour empêcher les Français de s'établir dans l'île de Nehrung. Malgré la supériorité du nombre, les Français rengagèrent le combat avec une nouvelle ardeur et de nouveaux succès. La colonne rentra dans la place, et l'île de Nehrung resta au pouvoir des vainqueurs, avec deux cents prisonniers et deux pièces d'artillerie.

Le maréchal Lefebvre ne perdit pas un instant pour s'assurer la possession d'une conquête si importante. Il fit établir un pont sur la Vistule, et construire divers ouvrages propres à arrêter les tentatives de l'ennemi du côté de Danzig, et celles qui pourraient être essayées du côté de Pillau. Le général du génie Kirgener fut chargé de reconnaître le terrain et de déterminer les ouvrages à construire, principalement vers la pointe de la presqu'île, vis-à-vis du fort de Pillau. C'était le point qu'il importait de défendre pour interdire à l'ennemi toute communication par terre avec les assiégés.

Il n'était pas moins essentiel de s'emparer des retranchements élevés par les Prussiens sur la rive gauche de la Basse-Vistule, devant Weichselmunde, et par là d'intercepter toute communication avec la mer; mais le maréchal Lefebvre n'avait encore ni assez de troupes ni assez d'artillerie pour tenter cette entreprise. A peine avec neuf mille hommes pouvait-il garder les postes dont il s'était déjà rendu maître.

Le gouverneur Kalkreuth, qui, sans compter les milices bourgeoises, avait à sa disposition une garnison d'environ dix-huit à vingt mille hommes, prépara une sortie générale pour détruire les ouvrages déjà commencés par

assiégeants; mais le maréchal Lefebvre, connaissant force de la garnison depuis les renforts arrivés de ɜnigsberg avec le gouverneur, s'attendait à cette sortie; la repoussa vigoureusement en faisant attaquer lui-même ɜ colonnes prussiennes, qui furent contraintes de rentrer ɜns la place sans avoir obtenu sur aucun point le ɪoindre succès.

Pendant que le gouverneur profitait de la faiblesse du corps assiégeant, et faisait ses efforts pour le tenir éloigné des ouvrages extérieurs, il ne négligeait pas d'inquiéter les derrières par des partis. Le colonel Krockow, qui commandait un de ces partis, s'étant trop engagé, fut chargé et coupé par un escadron du 19e régiment de chasseurs français, et par un régiment de lanciers polonais. La majeure partie du détachement prussien (environ quatre cents hommes) fut contrainte de mettre bas les armes: le reste se sauva en désordre et ne rentra qu'avec peine dans Danzig. Krockow lui-même, atteint par quelques lanciers polonais, fut fait prisonnier.

Tels furent les événements de quelque importance qui précédèrent l'ouverture de la tranchée. Les renforts de troupes et d'artillerie arrivèrent dans les derniers jours de mars. Les détachements conduits par les généraux Michaud, Dufour et Van-der-Veld avaient rejoint le corps d'armée, et mis le maréchal Lefebvre en mesure d'exécuter les ordres de l'empereur Napoléon, et de commencer le siége. Il concentra ses troupes et les rapprocha des différents points d'attaque; il fit reconnaître par le général Pacthod le camp retranché des Prussiens à Neufahrwasser. Le général Kirgener eut ordre de se rendre dans l'île de Nehrung pour tracer les ouvrages nécessaires à l'attaque de ce camp et du fort de Weichselmunde qui le protégeait. L'ouverture de la tranchée fut fixée à la nuit du 1 au 2 avril.

Une description des principales défenses de Danzig est ici nécessaire pour faire bien apprécier les difficultés qu'offrait l'attaque régulière de cette place.

La ville de Danzig, traversée par la Mottlau, est entourée de larges fossés remplis par cette rivière, dont plusieurs écluses retiennent les eaux, pour former ensuite et à l'est, une vaste innodation. Cette inondation s'appuie d'un côté aux faubourgs d'Obra et de Saint-Albrecht, et de l'autre aux digues de la Vistule. Elle s'étend ainsi à plus de quatre lieues et couvre les deux tiers des fronts de l'est. Elle ne peut être que très-difficilement affaiblie, parce que les eaux de la Vistule sont presque toujours au même niveau que celles qui la forment, surtout lorsque le vent fait refluer les eaux de la mer dans le fleuve.

Du côté du nord, la Vistule coule à cent trente toises environ du chemin couvert, et ne laisse entre la rive gauche et les glacis de la place que quelques canaux et des marais impraticables. A son embouchure, distante de deux mille quatre cents toises de la place, les deux rives sont défendues à droite par le fort de Weichselmunde, à gauche par le camp retranché de la petite île de Neufahrwasser, ce qui assure à l'assiégé l'arrivée des secours qui peuvent lui être envoyés par mer.

Le terrain qui borde les deux rives de la Vistule, est coupé de canaux et couverts de marais: cette circonstance est toute au désavantage de l'assiégeant; elle rend ses établissements difficiles, ses travaux peu solides, et l'affaiblit en le forçant à étendre ses quartiers, à disséminer ses troupes et à multiplier ses postes. Cet inconvénient était alors d'autant plus grave, que les troupes du siége furent constamment moins nombreuses que celles de la garnison, et qu'il fallait la prudence la plus minutieuse pour ne pas trop les affaiblir.

La communication entre la place et le fort de Weich-

selmunde était assurée par une suite de redoutes construites sur les bords de la Vistule, et surtout par l'heureuse position de l'île d'Holm, qui permet à l'assiégé de rapprocher les feux de la place de ceux du fort, de manière à ne laisser entre eux qu'un intervalle d'environ sept cents toises, et de profiter du canal de Laack pour communiquer avec Weichselmunde, malgré les batteries que l'assiégeant pouvait établir à Schellmuhl. L'assiégeant ne peut donc tenter de jeter un pont sur cette partie de la Vistule, qu'après s'être emparé de l'île d'Holm.

A l'ouest de la place, deux chaînes de collines, séparées par la vallée de Schidlitz, couvrent cette partie de l'enceinte; ces deux collines prolongées sont couronnées par deux forts, le Bischofsberg et le Hagelsberg, liés entre eux par des retranchements continus, qui forment une seconde enceinte, appuyée d'un côté à l'inondation de la Mottlau et de l'autre à la rive gauche de la Vistule. Cette nouvelle enceinte, quoique construite en terre et sans revêtement, était à l'abri de toute insulte. Les assiégés avaient hérissé le chemin couvert ainsi que le pied des escarpes et des contrescarpes de fortes palissades fraisées [1]), qui, tenant lieu de revêtement, ôtaient aux assiégeants tout espoir de réussir par un coup de main, et les obligeaient à une attaque régulière.

Les assiégeants étaient loin d'avoir investi la place du côté même qui n'était pas garanti par l'inondation, puisque l'île d'Holm et surtout le camp retranché de Neufahrwasser étaient encore au pouvoir des assiégés. Ceux-ci eurent longtemps l'avantage de pouvoir communiquer avec la mer, et de recevoir des secours en hommes et en munitions de toute espèce. Le maréchal

1) Garni d'un rang de pieux qui garnit une fortification de terre par dehors, et qui présente la pointe à l'ennemi.

Lefebvre, qui n'eut jamais à sa disposition plus de seize mille hommes, ne put dès le commencement du siége s'emparer du camp retranché, seul moyen d'ôter à l'ennemi tout espoir de secours.

Il avait été décidé dans le conseil de guerre tenu pour déterminer les points d'attaque, et d'après les rapports du général Chasseloup commandant le génie, et du général Lariboissière commandant l'artillerie, que la principale attaque serait dirigée contre le fort du Hagelsberg, et qu'elle serait favorisée par deux fausses attaques, l'une dirigée contre le camp retranché de Neufahrwasser, par les troupes du général Schram, et l'autre contre le fort du Bischofsberg par les troupes établies à la tête des villages de Stolzenberg et de Schidlitz. Deux autres attaques secondaires faites sur la rive gauche, devaient concourir à resserrer la place.

La position du général Schram dans l'île de Nehrung était assurée par des redoutes garnies d'un double rang de batteries, et pour la fortifier encore plus, le maréchal avait fait appuyer la gauche sur le village de Herrnberg, à six ou huit cents toises de la rive droite, et de l'autre côté cette position s'appuyait à la mer. Le général Schram avait ordre de manœuvrer de manière à intercepter la communicatien entre le fort de Weichselmunde et la place; il devait aussi s'opposer à ce qu'aucun secours ne pût s'avancer du côté de Neufahrwasser.

Toutes ces dispositions étant arrêtées, la tranchée fut ouverte dans la nuit du 1 au 2 avril, à huit cents toises des palissades. La crête du Zigankenberg fut couronnée sur un développement de deux cents toises. Ce travail fut entièrement dérobé à l'ennemi; une attaque très-vive que le général Pacthod fit faire par le prince de Radziwill contre le village d'Aller, avait attiré toute l'attention des assiégés; ceux-ci tentèrent le lendemain

de s'établir au village de Zigankenberg, mais ils en furent promptement délogés.

Dans la journée du 2 avril, les assiégeants perfectionnèrent les travaux faits pendant la nuit. Les assiégés s'en étant aperçus dirigèrent sur les travailleurs le feu des batteries du Hagelsberg et du Bischofsberg, sans causer aucun dommage.

Pendant la nuit du 2 au 3, on déboucha par des zigzags de la droite de la première parallèle; la redoute de Kalk [1]) que les assiégés achevaient de construire sur la rive gauche de la Vistule, en avant de la porte d'Oliva, et à trois cents toises de la place, fut emportée de vive force par trois compagnies de la légion du nord; mais comme cette redoute était d'une grande importance, le feld-maréchal Kalkreuth la fit réattaquer le matin par des forces supérieures; elle resta à son pouvoir.

Le même jour un détachement de troupes prussiennes, infanterie et cavalerie, débarqué sur l'île de Nehrung du côté de Pillau, se présenta devant un poste de cavalerie placé par le général Schram au petit village de Kalkberg: ce poste s'était retiré. Le général Schram fit marcher un détachement sous les ordres du capitaine Mengarnau, et le fit soutenir par un bataillon saxon. Les Prussiens furent attaqués, on leur prit deux cents hommes, le reste se sauva dans des barques de pêcheurs.

Le jour suivant les assiégeants continuèrent à cheminer en avant de la première parallèle, qui fut prolongée par sa gauche afin de couronner plusieurs hauteurs propres à établir des batteries. On éleva des redoutes et d'autres ouvrages de contrevallation pour appuyer la tranchée; car les moyens de défense contre une si forte garnison n'étaient pas moins nécessaires que le progrès

1) En allemand Kalkschanze.

des attaques. Le manque de bras, le retard qu'éprouvaient les convois d'artillerie à cause des mauvais chemins, ralentissaient l'activité des travaux.

Pendant que l'on continuait les cheminements vers la seconde parallèle, on ouvrit, le 9 avril, la tranchée de la fausse attaque sur le Bischofsberg, et la première parallèle fut dirigée de manière à resserrer la place par sa gauche. Cette première parallèle devait être appuyée aux environs de la tête du faubourg de Schidlitz; elle avait pour but de soutenir les batteries d'enfilade et de revers contre le Hagelsberg.

On reconnut que les assiégés travaillaient eux-mêmes sur la gauche de la principale attaque, pour prendre en flanc les cheminements, et pour s'établir par une ligne de contre-approche sur un des mamelons que la seconde parallèle devait couronner. Quoique l'opération d'en déloger l'ennemi fût en quelque sorte téméraire, puisqu'il fallait l'attaquer à quarante toises du fort, le chef de bataillon du génie Rogniat, chargé de cette expédition avec un détachement de cinq cents hommes, franchit, à dix heures du soir, le ravin qui le séparait de l'ouvrage, sauta dans la tranchée ennemie, surprit la garde, et commença la destruction de l'ouvrage sous le feu de la mitraille qui partait du rempart et du chemin couvert; mais ce feu devint si vif, qu'il fut obligé d'évacuer la tranchée, où l'ennemi rentra avec quatre cents grenadiers. A une heure du matin, les Français attaquèrent de nouveau et chassèrent les quatre cents grenadiers prussiens. Ceux-ci perdirent dans cette affaire cinquante hommes tués et cent dix prisonniers. Le commandant Rogniat fit achever la démolition de l'ouvrage, et ne l'abandonna qu'au point du jour.

Dans la nuit du 11, la seconde parallèle fut amorcée à la sape volante. Dans la matinée du 12, le travail des

batteries étant achevé, le maréchal Lefebvre donna ordre de les armer. On conduisit des pièces de douze dans les cinq redoutes déjà construites. Quoiqu'elles ne pussent encore être complétement armées, leur feu battait avec avantage les ouvrages de l'ennemi, et inquiétait la navigation: on tenta de l'intercepter surtout pendant la nuit par quelques postes retranchés. Celui qui fut établi sous les ordres du capitaine Tardivelle, au pont du ruisseau de Schellmuhl, y était constamment sous la mitraille de sept pièces de canon placées dans l'île d'Holm.

Deux obusiers furent mis en batterie à l'extrémité du dernier boyau de droite, et commencèrent à foudroyer l'intérieur de la ville.

Le maréchal Kalkreuth, se prévalant de la supériorité de ces forces, continua sa défensive active avec beaucoup de vigueur. Il fit occuper de nouveau et réparer sa ligne de contre-approche. Elle était si près des batteries de la place que les Français ne pouvaient s'y maintenir; il fit même construire une redoute sur le mamelon du Hagelsberg, et la fit entourer de chevaux de frise. Il importait aux assiégeants de détruire ce nouvel ouvrage. Le général Pacthod fut chargé de l'attaquer avec un bataillon saxon et quelques compagnies d'élite qui étaient secondées par le chef de bataillon du génie Rogniat. Celui-ci devait attaquer de front et par la droite du mamelon. Les Prussiens se défendirent avec beaucoup de résolution; les Saxons pénétrèrent les premiers dans la redoute, après avoir renversé les chevaux de frise. L'ouvrage pris et repris trois fois resta entre leurs mains.

Les assiégés ne renoncèrent point encore à leurs travaux de contre-approche. Le 13 avril, à une heure du matin, ils sortirent en force de la place; et sous le feu de leur artillerie, ils s'avancèrent, et attaquèrent les

Saxons avec tant d'impétuosité, qu'ils enlevèrent encore une fois la redoute, et gagnèrent même la tête des tranchées. Les troupes alliées, surprises d'une si forte et si brusque attaque, ployaient de toutes parts, lorsque le maréchal Lefebvre arriva lui-même à leur secours à la tête d'un bataillon du 44e régiment de ligne; il était accompagné des généraux Michaud, Pacthod et Dufour. „*C'est aujourd'hui notre tour,*" dit-il aux soldats, et il se jeta le premier dans la mêlée. Les troupes ralliées autour de lui se pressaient pour le devancer. „*Non, non,*" s'écria-t-il, „*et moi aussi, je veux combattre.*" Il conduisit la charge toujours à la tête de la colonne, et enleva la redoute à travers une grêle de mitraille et de balles. Les troupes d'élite qui la défendaient, ne purent résister à ce terrible choc, et abandonnèrent l'ouvrage, dont tous les abords furent jonchés de morts et de blessés.

Le 14 avril, la seconde parallèle fut perfectionnée, et on commença à construire deux redoutes pour la soutenir. Il fallut emporter à la baïonnette un second ouvrage de contre-approche sur le centre de cette parallèle.

Dans la nuit du 14 au 15, après avoir repoussé une nouvelle sortie, on continua les travaux à la gauche pour se garantir des feux de flanc que l'ennemi avait conservés, et l'on prépara des batteries pour battre le front du Hagelsberg et le débouché du faubourg de Schidlitz.

Le maréchal Lefebvre, ayant reçu plusieurs convois d'artillerie et de munitions, fit attaquer et occuper la tête du canal de Laack par le général Gardanne. La possession de ce poste fut assuré par deux bons ouvrages construits sous la direction du chef de bataillon du génie Sabatier, et par ce moyen toute communication entre la place et le canal fut interceptée.

Le 16, l'ennemi sortit du fort de Weichselmunde où

il s'était retiré la veille, et s'avança sur la droite du général Gardanne pendant que sa gauche était attaquée par une nuée de cosaques. Le maréchal Lefebvre envoya des renforts sur ce point qu'il était si nécessaire de conserver. L'action dura plus de sept heures avec des chances variées. On se battit avec acharnement, mais les assiégeants restèrent maîtres du canal après avoir tué plus de six cents hommes. Les travaux interrompus pendant l'action furent repris avec activité. On construisit une redoute à cinquante toises de la rive droite, et une tranchée de communication qui liait la redoute à un bois, dans lequel on fit baraquer les troupes. Cette communication avait environ trois cents toises de longueur; un double parapet la mit à l'abri des feux de Weichselmunde et des batterie de l'île d'Holm.

Les autres travaux ne s'étaient point ralentis à cette époque du siége (du 16 au 17 avril). Il y avait trois attaques distinctes: la première et la principale au centre sur le Hagelsberg, la seconde ou fausse attaque de droite sur le Bischofsberg; la troisième ou fausse attaque de gauche comprenait tous les travaux sur la Basse-Vistule. On continua d'élever et d'armer les différentes batteries précédemment entreprises à l'attaque principale. On déboucha de la seconde parallèle par une sape debout, et l'on couronna un plateau à quarante toises de la place. Tous ces travaux entrepris à la sape volante furent poussés avec tant d'activité, qu'ils furent presque entièrement terminés pendant la nuit du 16 au 17. Le couronnement du plateau forma une demi-place d'armes en avant de la seconde parallèle pour lier celle-ci avec la troisième.

Le feu de la place inquiétait d'autant plus les travailleurs, qu'on n'avait point encore sur le plateau l'artillerie nécessaire pour y répondre. Le maréchal ordonna

de creuser des trous de loup pour y placer des tirailleurs, dont le feu continuel sur les embrasures de l'ennemi ralentit beaucoup le sien.

Le même jour, 17, on commença à la gauche une redoute qui devait concourir avec elle du canal à couper la communication de la place avec la mer. Une corvette anglaise remorquée par deux chaloupes, se présenta dans la Vistule, mais elle s'éloigna à l'approche de deux pièces d'artillerie légère soutenues par un détachement. Le général Chasseloup fit alors construire une nouvelle redoute sur la rive gauche, afin de croiser ses feux avec celle de la rive droite à la tête du canal.

Le maréchal Lefebvre, décidé à ne battre la place que lorsque l'armement de toutes les batteries donnerait les moyens de faire un feu vigoureusement soutenu et longtemps prolongé, défendit de répondre au canon de la place. On s'occupa de pousser sur la gauche de la seconde parallèle trois zigzags sur la capitale du bastion de droite du Hagelsberg. Les demi-places d'armes de droite et de gauche se trouvèrent ainsi à environ soixante toises des palissades.

Le général Lariboissière faisait en même temps travailler sur le Stolzenberg à une grande batterie pour prendre de revers et d'enfilade le front du Hagelsberg, et tous les ouvrages latéraux.

La pluie et la neige qui tombèrent en abondance dans les journées des 19, 20 et 21 avril, inondèrent les travaux des assiégeants; il fallut les nettoyer et les déblayer; mais le temps s'étant mis à la gelée le 22, tous les travaux furent repris.

Les Prussiens n'avaient point encore renoncé à secourir la place par le Frische-Haff. Ils tentèrent d'y opérer un débarquement qui n'eut aucun succès.

Pendant la nuit du 22 au 23, on déboucha à la

gauche de la demi-place d'armes de droite, à l'attaque principale, par quatre zigzags qui furent effectués à la sape pleine, le clair de lune ne permettant point de le faire à la sape volante. Les travailleurs furent fortement inquiétés par le feu de l'ennemi que favorisait ce clair de lune.

Le travail de la redoute et des coupures sur la rive gauche de la Vistule, qui avait été interrompu par le mauvais temps, fut repris et terminé. Un blockhaus fut construit dans l'île de Nehrung, et fut armé de quatre bouches à feu et garni de deux rangs de palissades.

Toutes les batteries des première et deuxième parallèles, et celles du Stolzenberg se trouvaient armées et approvisionnées. On prépara divers emplacements pour des obusiers de campagne, afin de réunir la direction des feux, et de pouvoir porter des obus dans tous les quartiers de la ville. Il y avait, le 23 avril, en batterie dix-huit pièces de vingt-quatre, vingt-huit de douze, six de six, trois de trois, neuf mortiers, et huit obusiers. Les pièces de six et de trois n'étaient destinées qu'à appuyer les extrémités des parallèles contre les sorties de la garnison. L'ennemi avait doublé son feu, et bouleversait entièrement les têtes des sapes; ce fut dans la nuit du 23 au 24 que le général Lariboissière fit commencer le feu des mortiers et des obusiers. Les batteries de canon furent démasquées au point du jour; l'ennemi riposta avec la plus grande vivacité, mais on s'aperçut bientôt que l'artillerie française prenait la supériorité. Elle était dirigée par les généraux Danthouard et Lamartinière; le feu des assiégés se ralentit peu à peu; une de leurs bombes tomba sur le magasin de la batterie du Stolzenberg, mais un soldat travailleur eut l'heureuse audace d'y pénétrer et de couper la mèche.

Quelques déserteurs ayant assuré que ce premier feu

des assiégeants avait fait beaucoup de ravages dans la place, le maréchal Lefebvre fit sommer le gouverneur qui répondit comme on devait s'y attendre de la part du feld-maréchal Kalkreuth. Les feux des batteries incendiaires et des batteries de revers recommencèrent pendant la journée du 25; les généraux Danthouard et Lamartinière firent construire une nouvelle batterie entre les flancs bas du Stolzenberg, et changèrent aussi la direction de quelques autres afin de battre le bastion de droite du Bischofsberg, dont le feu incommodait beaucoup les batteries françaises.

Un nouveau convoi venu de Varsovie, donna le moyen d'augmenter les batteries du front d'attaque, ainsi que celles du Stolzenberg.

Le feu avait été très-vif de part et d'autre pendant toute la journée du 26, et les assiégeants avaient poussé un boyau de communication à la droite pour rejoindre la parallèle. A sept heures du soir le feu de l'ennemi cessa tout à coup; ce silence fit soupçonner au colonel du génie Lacoste, aide de camp de l'empereur, commandant la principale attaque, que l'ennemi méditait une sortie. Il se concerta avec le général Ménard pour faire échouer cette entreprise; des détachements furent placés à droite et à gauche dans les tranchées; ils reçurent l'ordre de laisser avancer l'ennemi, et de ne se montrer que lorsqu'ils seraient en mesure de couper la tête de la colonne. A dix heures du soir le petit poste, placé en avant ventre à terre, se reploya, et vint annoncer que l'ennemi sortait de la place marchant en colonne par pelotons. Six cents grenadiers prussiens formaient cette attaque, ils étaient suivis de deux cents travailleurs; le général Ménard fit alors sortir les troupes des tranchées et fit aborder l'ennemi à la baïonnette sans tirer un seul coup de fusil. Cette agression inattendue déconcerta les grenadiers prus-

ens; ils s'arrêtèrent et voulurent se retirer sur une forte serve qu'ils avaient laissée dans le chemin couvert; ais les détachements placés à gauche et à droite des anchées chargèrent alors sur les deux flancs, et la tête e la colonne se trouva coupée. L'ennemi perdit dans tte sortie cent quarante-neuf hommes tués, un grand ombre de blessés et environ sept cents prisonniers.

Le feld-maréchal Kalkreuth fit demander une suspenon d'armes de deux heures pour enterrer les morts. es assiégeants en profitèrent pour reconnaître de nouaux emplacements de batterie à ricochet et la direction s tranchées la plus propre à les lier aux parallèles: on ignit aussi par un boyau la gauche de deux batteries u Stolzenberg à l'attaque du Bischofsberg; enfin on rta des obusiers, des mortiers et trois pièces de douze rès la demi-place d'armes entre la deuxième et troisième rallèle.

A l'attaque de la Basse-Vistule, le chef de bataillon u génie Sabatier faisait continuer les travaux. Il s'avanit sur la digue jusqu'au-dessous de l'embouchure du nal; il s'emparait avec un détachement d'une langue e terre située à l'extrémité de l'île d'Holm, et l'isolait r une coupure; enfin il rendait plus immédiate et mplétait la communication des deux rives par la conruction de deux ponts de bateaux, l'un sur le fleuve et utre sur le canal de Laack.

Le 28 avril, à l'attaque principale on travailla à prolager la droite de la troisième parallèle et à élargir les mmunications. On prolongea l'un des boyaux de la mi-place d'armes vers l'emplacement qu'on avait renu la veille pendant la suspension d'armes.

Ce même jour, à dix heures du soir, les gardes de , troisième parallèle furent attaquées par une sortie de eux mille hommes; l'attaque commença par la gauche

de la parallèle. Le commandant Rogniat, major de tranchée, s'étant avancé avec deux compagnies du 19e régiment de ligne, culbuta les assaillants, et les poursuivit jusqu'aux palissades du chemin couvert, où quelques braves eurent l'imprudence de sauter. Pendant ce temps, un bataillon de grenadiers prussiens repoussa d'abord deux compagnies françaises, pendant que deux autres bataillons, sortis aussi du chemin couvert, cherchaient à les tourner; mais le général Michaud qui commandait la réserve, marcha au secours des gardes de tranchée, et repoussa l'ennemi au moment où il pénétrait dans les communications de la troisième parallèle. Les Prussiens, revenus trois fois à la charge, et trois fois rejetés sur la place, perdirent soixante-dix hommes tués, beaucoup de blessés et deux cents prisonniers.

Le 30 avril, les batteries des assiégeants, augmentées, comme nous l'avons dit, de plusieurs pièces arrivées de Varsovie, foudroyèrent la place, où le feu se manifesta dans plusieurs endroits. On établit dans cette même journée deux nouvelles batteries, l'une dans la deuxième parallèle, et l'autre un peu en avant, pour balayer les approches du chemin couvert de la demi-lune, et battre les réduits en charpente qui étaient dans la place d'armes rentrante.

De leur côté, les assiégés répondaient par le feu de toutes les batteries du front d'attaque. Ils dirigèrent plus de trente bouches à feu sur la redoute qui tirait avec le plus d'effet. Les gardes du chemin couvert ne cessaient d'inquiéter les travailleurs par des feux de pelotons bien nourris. Des pots à feu lancés des ouvrages de la place éclairaient les travaux de la tranchée, et cependant on parvint à établir la communication de la deuxième à la troisième parallèle. On déboucha à la

pe pleine de deux points de la troisième parallèle pour avancer sur la capitale de la demi-lune.

Le siége traînait en longueur. Les fortifications extérieures étant en terre, l'artillerie des assiégeants ne pouvait les ruiner. Le maréchal Lefebvre, non moins impatient que l'empereur Napoléon de réduire Danzig, décida, d'après l'avis des généraux commandant le génie et l'artillerie, qu'il fallait s'attacher à détruire les palissades, et faciliter à l'infanterie l'assaut des ouvrages. On continua donc, le 2 mai, la sape sur le saillant de la demi-lune; mais ce travail n'avançait que lentement, avec beaucoup de peine et de péril, parce que le canon de l'ennemi renversait les gabions à mesure qu'on les posait. On parvint cependant, dans la nuit du 2 au 3, à rejoindre les deux têtes de sape de la portion circulaire sur le saillant de la demi-lune. L'ennemi, pour s'opposer à ces progrès, et pour détruire les ouvrages du Stolzenberg, fit une sortie d'environ deux mille hommes; il fut vivement repoussé par les gardes de tranchée et perdit beaucoup d'hommes. Le capitaine de sapeurs Boisaubert fut tué dans cette affaire.

Le travail de la sape fut moins inquiété le lendemain; on chemina vers le bastion d'attaque et sur le saillant de la demi-lune où l'on avait ouvert une sape debout. On fit aussi deux tranchées dans la partie droite de la troisième parallèle, et l'on prolongea celle-ci dans le vallon de Schidlitz.

Le 4 au point du jour, l'ennemi s'étant aperçu de l'avancement des travaux de la nuit, fit un feu très-vif d'artillerie qui arrêta la marche de la sape; mais les batteries de la seconde parallèle reprirent la supériorité, démontèrent l'artillerie des assiégés et bouleversèrent ses embrasures.

Ces mêmes travaux furent continués dans les jour-

nées du 5 et du 6, et l'ennemi montra la même activité à détruire ce que l'on se flattait de terminer. Malgré l'adresse de l'artillerie française, celle de l'ennemi conservait un grand avantage, parce qu'il n'avait pas été possible de ricocher les lignes de la fortification. Les ressources de l'ennemi en munitions étaient d'ailleurs très-considérables, tandis que les assiégeants étaient obligés de ménager les leurs, et quand ils croyaient avoir éteint le feu des assiégés à la fin de la journée, ceux-ci remettaient toutes les nuits de nouvelles pièces en batterie. On réussit pourtant, malgré ces difficultés renaissantes, à s'approcher par les différentes sapes jusqu'à six toises du saillant de la demi-lune.

Le maréchal Lefebvre, faute de moyens suffisants pour faire occuper l'île d'Holm comprise entre le canal et la Vistule, avait été forcé de différer cette opération. Le général Chasseloup insistait pour qu'on s'emparât de cette île, parce que sa possession seule pouvait mettre à même de construire de nouvelles batteries de revers contre le front d'attaque. Le maréchal décida que l'île serait attaquée dans la nuit du 6 au 7 mai; elle était gardée par quatre cents Russes, deux cents Prussiens, et une compagnie d'artillerie avec quinze pièces de canon et autant d'obusiers. Les assiégés n'avaient rien épargné pour la conservation de ce poste important. Cette expédition fut confiée au général de division Drouet, chef de l'état-major général. L'adjudant commandant Agmé commandait, sous ses ordres, les huit cents hommes destinés à l'exécuter, et le général Gardanne devait seconder l'attaque principale en traversant le canal de Laack pour couper la retraite de l'ennemi. A dix heures du soir les pontonniers mirent à l'eau douze barques contenant chacune vingt-cinq hommes; ce premier détache ment composé de cinquante grenadiers du régiment de l

garde de Paris, de deux cents hommes d'infanterie légère et cinquante canonniers mineurs ou sapeurs, fut bientôt suivi d'un second. L'ennemi surpris ne put s'opposer au débarquement: les grenadiers emportèrent la première redoute; la seconde, attaquée par le colonel Agmé, fut mieux défendue par les Russes, mais ceux-ci forcés à leur tour de se retirer sur les ouvrages construits à la pointe de l'île, y furent suivis avec tant de rapidité, que les assaillants entrèrent avec eux dans les retranchements. Pendant ce temps, les troupes du général Gardanne ayant traversé le canal, coupèrent la retraite à l'ennemi; ce qui échappa à la baïonnette fut fait prisonnier.

Le second débarquement, composé des troupes badoises et de quelques compagnies de la légion du nord, s'effectua sans obstacle. Ces troupes s'emparèrent d'une forte redoute malgré les difficultés que présentaient l'inondation et les fortes palissades. Enfin toutes les défenses de l'île furent enlevées avec impétuosité. Le succès fut complet; l'ennemi perdit dans cette affaire trois cents hommes tués dans les retranchements, neuf cents prisonniers et dix-sept pièces de canon. La perte des assiégeants fut peu considérable, et ne s'éleva pas au-dessus de neuf hommes tués, et une quarantaine de blessés.

La possession de l'île d'Holm fut promptement assurée par les travaux que l'on fit aux retranchements dont on venait de s'emparer. Les batteries furent retournées pour les faire servir contre la place; et dès le 7 mai, la redoute de la rive gauche commença à foudroyer Danzig. Le pont de radeaux sur le canal fut achevé, et l'on avança beaucoup la construction du pont sur la Vistule.

Cependant à l'attaque principale le feu terrible des assiégeants parvint à éteindre celui de l'ennemi. Des rangs entiers de palissades furent labourés par les boulets et les éclats de bombes. Les ouvrages extérieurs

étaient entièrement délabrés, les principaux édifices étaient endommagés, et les incendies se multipliaient. Les assiégés travaillaient avec activité à l'armement du corps de place.

Le maréchal Lefebvre ordonna alors de couronner le chemin couvert au saillant de la demi-lune du Hagelsberg. Le colonel du génie Lacoste et le chef de bataillon du génie Rogniat furent chargés de cette difficile opération: elle réussit malgré les obstacles qu'opposait le feu de quatre pièces de canon qui tiraient à mitraille pendant qu'on se fusillait dans les branches du chemin couvert et dans les places d'armes rentrantes. Les sapeurs et les tirailleurs parvinrent à effectuer le couronnement.

On savait que les assiégés travaillaient depuis quelques jours à des galeries de mine; le puits fut découvert par le brave sergent du génie Chapot, qui s'y élança seul, désarma et fit prisonniers deux mineurs ennemis.

Les Français, maîtres d'une partie du chemin couvert et des galeries de l'ennemi, placèrent deux batteries importantes, et forcèrent les assiégés à évacuer entièrement le chemin couvert; ceux-ci cependant conservèrent le blockhaus; la nature du terrain n'avait pas permis de construire un cavalier de tranchée pour favoriser le couronnement du chemin couvert. Aussi cette opération fut-elle très-meurtrière; les assiégés perdirent environ cent hommes. Le travail fut continué le 8 mai, et l'on atteignit par la seconde sape le saillant du bastion d'attaque.

Le maréchal Lefebvre se détermina à tenter un assaut au fort du Hagelsberg, et fit pousser le bombardement avec une grande activité. Afin de distraire l'attention de l'ennemi, de nouvelles batteries furent élevées à la pointe de l'île pour enfiler et prendre de revers les ouvrages du corps de place qui répondaient au Hagelsberg, et

principalement un cavalier que les assiégés avaient armé pour cet effet. Dans la journée du 9, tous les débouchés étants prêts, deux détachements de sapeurs, soutenus par un piquet d'infanterie, poussèrent une reconnaissance sur le blockhaus de la place d'armes. Le sergent de mineurs Noyer sauta la premier dans le chemin couvert, et s'assura qu'il n'existait point de mine au saillant du bastion: mais les réduits des places d'armes étaient encore trop fortement occupés pour que l'on pût tenter la descente du fossé. Le lendemain, 10 mai, on chemina sur les trois saillants à la fois pour embrasser tous les contours du chemin couvert. Ce travail fut long et périlleux. Le capitaine du génie Collet, qui le dirigeait, y fut grièvement blessé. Les assiégés jetèrent, pendant les journées du 11 et du 12 mai, une telle quantité d'obus et de bombes sur ce point, que six toises de la tête furent entièrement comblées.

Le maréchal Kalkreuth s'attachait d'autant plus à multiplier les obstacles, qu'il avait l'espoir d'être secouru puissamment par mer. Déjà depuis plusieurs jours on avait vu paraître des voiles prussiennes dans le Frische-Haff. Le maréchal Lefebvre, averti par l'empereur que les alliés méditaient une grande entreprise, avait invité le général Oudinot, qui se trouvait à Marienbourg avec son corps de grenadiers, à porter une de ses brigades dans l'île de Nogat. Il avait aussi renforcé ses postes dans cette partie, et prévenu la général Schram de se tenir sur ses gardes dans la Nehrung. Le nombre des voiles ennemies s'augmentait de jour en jour dans la partie orientale du Frische-Haff. Le 10 et 11 mai on comptait plus de cinquante-sept bâtiments chargés de troupes, qui s'avancèrent vers la pleine mer sous la protection du fort de Weichselmunde, et débarquèrent les troupes et les munitions dont ils étaient chargés au camp

de Neufahrwasser, dont la communication avec Danzig avait été coupée.

Le général Benningsen, ne pouvant forcer la ligne des cantonnements de l'armée française sur la Passarge, était décidé à faire un dernier effort pour attaquer l'armée de siége du côté de la mer. Il avait donné au général Kamenskoi le commandement de cette expédition: celui-ci s'embarqua au fort de Pillau avec deux divisions composées de régiments russes et prussiens, formant un effectif d'environ douze à quinze mille hommes [1]). Soixante-six bâtiments de transport, escortés par trois frégates ou corvettes, portèrent à l'embouchure de la Vistule ce nombreux secours, qui réunissant et concentrant ses attaques avec une sortie de la garnison, mettait l'armée du maréchal Lefebvre dans le plus grand péril. Après avoir pris les dispositions dont nous venons de parler, le maréchal fit à ses soldats cette courte et énergique harangue: „*Camarades, tant que nous vivrons, nous n'abandonnerons rien à l'ennemi; que chacun défende son poste jusqu'à la mort.*“ Tous répondirent par le serment de vaincre ou de mourir.

Le général russe Kamenskoi pouvait attaquer tout à la fois le général Schram dans l'île de Nehrung, et le général Gardanne sur le canal de Laack et dans l'île d'Holm.

L'empereur Napoléon, prévoyant que les alliés tenteraient enfin de dégager Danzig, avait formé à Marienbourg une réserve dont le maréchal Lannes, rétabli de la maladie qui l'avait retenu pendant trois mois à Varsovie, devait prendre le commandement. Le général Oudinot, sur l'invitation du maréchal Lefebvre, s'était

1) Le corps du général Kamenskoi comptait six mille six cents hommes.

déjà mis en marche; ses têtes de colonnes parurent aux environs de la place dans la soirée du 11 mai. Le maréchal Lannes s'y porta de sa personne, leur présence et l'ardeur des grenadiers releva le courage des assiégeants.

Le général Kamenskoi, au moment du débarquement de ses troupes, ignorait encore la prise de l'île d'Holm, et fut déconcerté de trouver un tel obstacle à ses communications avec la place. Il retint ses troupes dans les retranchements du camp de Neufahrwasser. Il ne tenta point d'attaquer l'île, et montra beaucoup d'irrésolution dans ses mouvements. Il se borna à se concerter, par des signaux, avec le gouverneur de Danzig, et ne put communiquer qu'avec le fort de Weichselmunde. Les généraux français eurent tout le temps de faire leurs dispositions relativement à l'attaque à laquelle ils s'attendaient.

Les assiégés, animés par la présence de l'armée de secours, firent pendant la journée du 13 un feu très-vif. Les travaux des assiégeants furént poussées avec une nouvelle vigueur. On déboucha des deux pointes de la sape pour entrer dans le chemin couvert du bastion, et dans celui des places d'armes vis-à-vis des blockhaus; on pressa le couronnement sur différents points pour arriver jusqu'aux palissades. Une attaque de vive force était impossible avant que ces palissades, d'une grosseur énorme, qu'on ne pouvait promptement couper à coups de hache, fussent ruinées par un moyen plus prompt. Les assiégés, devenus plus audacieux, firent dans la même soirée, 13, une sortie: ils pénétrèrent jusque dans la tête de sape, d'où ils furent promptement repoussés.

Le lendemain 14, les sapeurs débouchèrent sur le saillant de la place d'armes rentrante par une sape debout; ils la poussèrent jusqu'à trois pieds de la palissade, et

firent une traverse à une batterie d'obusiers établie au couronnement des glacis du demi-bastion de droite; ils poussèrent aussi un boyau suivant le contour de la hauteur, pour soutenir la seule pièce qu'on eût pu établir vis-à-vis le flanc qui défendait le passage du fossé. Le terrain était tout à l'avantage de l'assiégé; aussi l'artillerie ne parvint que par des efforts inouïs à placer un obusier dans ce logement rétréci et plongé par le bastion; enfin on commença une mine contre le blockhaus de la place d'armes rentrante de droite.

Les travaux de la Basse-Vistule, si importants depuis l'arrivée de l'armée de secours, furent continués avec une égale activité.

Ce fut seulement le 15 mai, le quatrième jour après le débarquement, que divers mouvements des Russes dans le camp retranché de Neufahrwasser annoncèrent la résolution du général Kamenskoi d'attaquer immédiatement. Il commença à déboucher à quatre heures du matin, et engagea d'abord une vive canonnade. Les troupes du général Schram et celles du général Gardanne étaient en bataille derrière les deux redoutes construites vis-à-vis le fort de Weichselmunde. Le maréchal Lefebvre était au Hagelsberg, veillant lui-même à la garde des ouvrages, et se tenant prêt à marcher avec sa réserve sur le point qui serait attaqué. Le maréchal Lannes et le général Oudinot, sur la gauche de la Basse-Vistule, attendaient que le dessein de l'ennemi fût déterminé.

Le général Kamenskoi avait formé quatre colonnes: la première, celle de droite, se porta à la droite du bois, la seconde et la troisième marchaient au centre, et la quatrième était en réserve sur le bord de la mer. Ces quatre colonnes, composées de neuf régiments russes, présentaient une force de onze à douze mille hommes.

Le général Schram, dont nous venons d'indiquer la

position en arrière des redoutes, avait à sa gauche les bataillons polonais, au centre une forte brigade saxonne, à la droite le 2e régiment d'infanterie légère, et en réserve le régiment de la garde de Paris. Les Russes attaquèrent cette ligne vers cinq heures du matin, sur la gauche et sur le centre, avec des forces supérieures. Le maréchal Lefebvre voyant qu'ils gagnaient du terrain, envoya au général Schram un bataillon du 2e d'infanterie légère et deux cents Saxons. Trois fois les Russes essayèrent d'enfoncer la ligne française, et trois fois ils furent repoussés. Leur quatrième attaque fut si impétueuse, que le général Schram ne la soutint qu'avec beaucoup de peine. Les Russes ployèrent, mais le général Kamenskoi fit avancer sa réserve et rétablit le combat. Le général Oudinot arriva alors avec la première colonne de sa division, à la tête de laquelle marchait avec lui le maréchal Lannes. L'action devint alors plus vive et très-meurtrière. Un boulet frappa le cheval du général Oudinot, et le renversa sur le maréchal Lannes; Oudinot se relève, et combat à pied à la tête de ses grenadiers. Les Russes culbutés et défaits cédèrent le terrain, et furent poursuivis jusque sous le canon de Weichselmunde. Le champ de bataille resta couvert de leurs morts. Une colonne, qui filait le long de la mer, fut presque entièrement détruite. Les Russes perdirent dans cette affaire près de deux mille cinq cents hommes. Dans cette action brillante, presque tous les aides de camp et tous les officiers qui étaient auprès des généraux français furent plus ou moins blessés.

Le feld-maréchal Kalkreuth ne crut point devoir seconder cette attaque par des sorties; il se borna à faire diriger une forte canonnade sur les travaux; et les assiégés, témoins du vigoureux combat que livraient les Russes, virent s'évanouir leurs dernières espérances.

L'attaque du général Kamenskoi sur l'île d'Holm devait être secondée par celle que le colonel Bulow était chargé d'exécuter sur la Nehrung, avec quatre bataillons, deux compagnies d'artillerie et une centaine de chevaux: celle-ci fut tardive, et les troupes de Kamenskoi, sorties du camp de Neufahrwasser, étaient déjà défaites et refoulées dans leurs retranchements, lorsque Bulow, qui était partie de Pillau et avait fait débarquer son détachement, se porta sur Kahlberg pour attaquer les avant-postes du général Schram. Ces postes de cavalerie se reployèrent jusqu'à Furstenwerder. La colonne prussienne s'avança en longeant le Frische-Haff jusqu'à l'extrémité occidentale du golfe; mais craignant d'être tournée par sa droite, Bulow n'osa s'avancer davantage vers Danzig. Il s'était même déjà trop engagé. Le général Beaumont avec sa brigade de dragons, et le général Albert avec la brigade de grenadiers du corps d'Oudinot, qui se trouvait dans l'île de Nogat, se réunirent et débouchèrent par Furstenwerder. Ils rencontrèrent les Prussiens entre Pasewark et Steegen, à la petite pointe du jour, les culbutèrent et les poursuivirent sans relâche le long de la Nehrung, pendant toute la journée. Dans ce trajet, qui n'était pas de moins de dix lieues, le colonel Bulow perdit onze cents hommes, dont quatre cents furent faits prisonniers, et quatre pièces de canon.

Telle fut l'issue de la seule tentative sérieuse qu'eussent faite les alliés pour secourir Danzig. Pendant ces combats, les travaux devant le Hagelsberg, et sur les autres points d'attaque, ne furent point interrompus. On avait commencé un rameau de mine pour faire sauter le blockhaus de la place d'armes rentrante, et ouvert plusieurs entrées dans le chemin couvert de la demi-lune et du bastion de droite.

Les Russes ne renouvelèrent point leur attaque, et

restèrent dans leurs retranchements pendant la journée du 16. Vers la fin de cette journée, on fit jouer la mine qui devait faire sauter le blockhaus; elle était chargée de quatre cents livres de poudre, et cependant elle ne produisit pas tout l'effet qu'on s'en était promis; le blockhaus ne sauta point, mais il fut fort endommagé. On s'empressa de couronner l'entonnoir, au fond duquel on commença un autre rameau de mine; le capitaine du génie Migneron fut tué par l'explosion du premier rameau.

Le 17, le travail entrepris à l'entonnoir de la mine fut continué.

Les assiégés firent, vers les sept heures du soir, une petite sortie sur le couronnement de l'entonnoir, et enclouèrent un obusier placé à l'angle saillant du bastion; les gardes de la tranchée repoussèrent cette sortie, et l'obusier fut désencloué.

Enfin le 18, on arriva au pied du blockhaus que l'ennemi occupait encore et d'où il fusillait à bout touchant; on y mit le feu avec des fascines goudronnées.

On fit en même temps un débouché blindé pour entrer dans le chemin couvert. Dans la même nuit le caporal Gaucia, trois sapeurs et six hommes d'infanterie, se jetèrent dans le fossé de la demi-lune, et malgré les décharges continuelles de mitraille, ils s'ouvrirent un passage à travers les piquets et la fraise dont il était entouré. On jeta aussi une bombe dans le puits de l'ancienne mine de l'ennemi pour la bouleverser.

Les journées du 19 et 20 furent employées à perfectionner les travaux commencés pour la descente du fossé, et pour rendre l'assaut praticable. Les mineurs entrèrent de nouveau en galerie vers le milieu de la face du bastion attaqué, pour essayer d'adoucir le talus de la descente du fossé qui se trouva, quoique en terre, extrêmement roide à une profondeur de plus de vingt-sept

pieds. Les palissades de la face de ce bastion, ainsi que celles de la demi-lune avaient de si fortes dimensions, qu'à moins de pouvoir les battre en brèche, on ne devait pas compter sur les effets de l'artillerie pour obtenir des trouées suffisantes. On tenta vainement de les brûler avec des fascines et des tonneaux de poudre; il fallut prendre le parti de déchausser ces palissades, ne pouvant les couper.

Le 19, une corvette anglaise, la Sans-Peur, de vingt-quatre canons, et cent vingt hommes d'équipage, avec une garnison de quarante soldats russes ou prussiens voulut profiter d'un vent favorable pour remonter la Vistule jusqu'à Danzig; mais le feu des batteries et surtout celui de la mousqueterie des postes établis sur la rive gauche, furent si bien dirigés, que les matelots ne pouvant manœuvrer, la corvette échoua. Les grenadiers du régiment de la garde de Paris se jetèrent alors dans la Vistule et abordèrent les premiers le bâtiment ennemi, qui amena aussitôt pavillon. La Sans-Peur portait aux assiégés dix-huit milliers de poudre, cinq cents sacs d'avoine, des gargousses pour des boulets de vingt-quatre, et divers autres objets de ravitaillement.

L'artillerie de la place fit beaucoup de mal pendant ces deux journées du 19 et 20, et endommagea considérablement les travaux de tranchée. Le feld-maréchal Kalkreuth, prévoyant bien que l'assaut du Hagelsberg allait être tenté, résolut de faire un dernier effort pour détruire les derniers ouvrages des assiégeants. Il ordonna en conséquence une grande sortie. Elle eut lieu dans la soirée du 20 mai; les gardes de tranchées furent d'abord repoussées, et les assiégés se maintinrent dans les logements de contrescarpe assez de temps pour renverser le travail de la journée de la veille. Toutefois le colonel Lafosse du 44e de ligne et le chef de bataillon Ou-

dot du 12e léger, parvinrent à rallier les troupes et à les ramener au combat. Ces deux chefs furent grièvement blessés; mais l'ennemi abandonna les ouvrages, et fut poursuivi jusque dans le fossé de la place.

Le 21 mai, l'armée de siége fut renforcée par l'arrivée des troupes du maréchal Mortier, dont une partie était restée devant Colberg. Ce maréchal vint lui-même se réunir au maréchal Lefebvre, et les ordres furent donnés pour livrer immédiatement assaut au Hagelsberg.

On se battait corps à corps sur les derniers débris des défenses de l'ennemi: tout était prêt pour la descente du fossé, les assiégés se préparaient de leur côté à soutenir et repousser l'assaut. Ils avaient disposé trois fortes pièces de bois; retenues par des cordes sur le talus extérieur de l'escarpe, afin de renverser les colonnes d'attaque. Un instant avant l'heure fixée, François Vallet, soldat du 12e d'infanterie légère, qui avait déjà arraché des palissades dans le fossé, alla seul couper les cordes qui retenaient les poutres. Il fut blessé d'un coup de feu après avoir exécuté ce coup d'audace.

Cependant le maréchal Lefebvre, avant de donner le signal de l'assaut, crut devoir faire au brave gouverneur de Danzig une dernière sommation, et lui offrir une honorable capitulation. Le feld-maréchal Kalkreuth n'ayant plus aucun espoir d'être secouru, et reconnaissant que les assiégeants pouvaient se rendre maîtres du fort du Hagelsberg, à la glorieuse défense duquel il avait presque épuisé ses dernières ressources, se montra disposé à capituler. Le colonel du génie Lacoste fut chargé de la négociation. Le maréchal exigeait que le gouverneur s'engageât à faire rendre le fort de Weichselmunde et le camp retranché de Neufahrwasser, que sa garnison déposât les armes et restât prisonnière. Kalkreuth répondit, que n'ayant plus aucune communication avec Weichsel-

munde et le camp retranché, il ne pouvait prendre à c
égard aucun engagement, et qu'il était résolu à pé
avec le reste de sa garnison sur les remparts, plutôt q
de souscrire à des conditions plus humiliantes que cell
qu'il avait lui-même accordées à la garnison de Mayenc
en 1793.

Plein d'estime pour son digne adversaire, le mar
chal Lefebvre en référa à l'empereur Napoléon; il lui r
présenta que maître de la place, il le serait bientôt
Weichselmunde et du camp, et que le feld-maréch
Kalkreuth, poussé au désespoir, ferait encore payer bi
cher une conquête qui avait déjà coûté le sang de ta
de braves. Napoléon se rendit aux observations du m
réchal, et l'autorisa à accorder au gouverneur de Danz
les conditions qui lui sembleraient être les plus co
venables.

Le 24 mai, après trois jours de négociations, la c
pitulation fut arrêtée et signée entre le général Drou
chef de l'état-major de l'armée de siége d'une part, et
gouverneur Kalkreuth, les généraux prussiens Rouquet
Hamberger, et le général russe Scherbatow, de l'autre.

Les principales conditions de la capitulation fure
que la garnison sortirait avec armes et bagages, d
peaux déployés, tambour battant, mèche allumée, av
deux pièces d'artillerie légère et leurs caissons attelés
six chevaux, pour être conduite aux avant-postes de l'
mée prussienne à Pillau, en passant par l'île de Nehr
et en cinq jours de marche. Cette garnison s'engage
à ne pas servir contre l'armée française et ses all
pendant un an. Toutefois la capitulation ne devait re
voir son exécution que si à l'époque du 26 mai, à mi
la garnison n'avait pas été secourue, bien entendu, q
jusqu'à cette époque la garnison de Danzig ne pourr

faire aucune attaque contre les assiégeants, en supposant le cas où ceux-ci se battraient en dehors.

En conséquence, le 26 à midi, le Hagelsberg, les portes d'Oliva, de Jacob et de Neugarten, furent cédées aux troupes françaises, et le lendemain, 27, la garnison sortit avec les honneurs stipulés et marcha vers Pillau par la Nehrung. Le maréchal Lefebvre fit le même jour son entrée à la tête de son corps d'armée; le maréchal Lannes et le général Oudinot se refusèrent à son invitation de partager avec lui les honneurs de ce triomphe, auquel ils avaient tant contribué.

Depuis le combat du 15, le général Kamenskoi, retiré sous Weichelmunde, n'avait fait que d'inutiles démonstrations. Témoin passif des apprêts de l'assaut et de la reddition de la place, et voyant déjà disposer des batteries à boulet rouge pour brûler ses bâtiments de transport, il se hâta de faire embarquer ce qui lui restait de troupes, et mit à la voile pour Pillau.

Le maréchal Lefebvre fit sommer immédiatement le fort de Weichselmunde; mais pendant qu'on réglait les articles de la capitulation, la garnison sortit volontairement et se rendit prisonnière [1]).

---

1) La garnison s'embarqua pour Pillau sans avoir capitulé.

X. FRAGMENTS DES MÉMOIRES SUR L GUERRE DE 1809 EN ALLEMAGNE; PAR L GÉNÉRAL PELET[1]).

1. DÉTAIL DU CHAMP DE BATAILLE[2]) DES CIN JOURNÉES.

du 19 au 23 avril.

Les opérations qui ont été exécutées dans ces cir glorieuses journées, sont d'une telle importance pour l'a de la guerre, qu'il nous paraît indispensable de donn une description du terrain, assez étendue pour permett de saisir l'ensemble et les détails de ces brillantes m nœuvres. Tout dans cet échiquier, se trouve rappor au Danube, base principale de la stratégie sur théâtre.

Le cours du Danube est à peu près en ligne dro d'Ulm à Ratisbonne. Là il fait un angle d'environ ce trente degrés, ouvert au midi, et il entre bientôt

1) Pelet, né à Toulouse en 1779.

2) De Thann, d'Abensberg, de Landshut, d'Eckmuhl et de Rati bonne.

Autriche. Le Lech descend directement des Alpes, sur le Danube, et forme avec son cours, au-dessous du confluent, un angle d'environ cent dix degrés, ouvert à l'est. L'Iser coule d'abord dans la même direction que le Lech, et à dix ou douze lieues; il se détourne vers Freysing, parallèlement au Danube, à neuf ou dix lieues de ce fleuve, jusqu'à ce qu'il y tombe sous un angle très-aigu, à dix-sept ou dix huit lieues de Ratisbonne. L'intervalle entre l'Iser et le Lech, au nord de la route de Munich à Lansberg, est rempli par des lacs, qui s'étendent au pied des Alpes. L'Inn suit à peu près les mêmes inflexions que l'Iser, et coule parallèlement à son cours, et à une douzaine de lieues, avant de se jeter dans le Danube. Ainsi ces deux rivières forment avec le fleuve, dans leurs parties inférieures, deux grands culs-de-sac, ouverts à l'ouest et fermés à l'est, larges de dix à douze lieues, et qu'il faut remarquer. Les armées venant de l'Autriche vers la Bavière, après avoir pénétré dans ces vastes piéges, ne peuvent plus en sortir qu'en passant l'une des deux rivières ou le Danube, et sont exposées à s'y voir refoulées et enfermées. De Muhldorf sur l'Inn (par Landshut sur l'Iser), à Neustadt sur le haut Danube, il n'y a pas plus de vingt-deux à vingt-quatre lieues, trente au plus, si on veut partir de Braunau; en tout quatre, ou au plus cinq marches d'armées; le quatrième corps a parcouru à peu près le même chemin en trois jours, du 19 au 21 avril.

L'Altmuhl descend du Rauhe-Alp, du nord au sud-est. En face du confluent du Lech et à cinq lieues, il se détourne à l'est et coule à peu près parallèlement au Danube jusqu'à Kellheim, à quatre lieues au-dessus de Ratisbonne. Ce ruisseau occupe le fond d'un vallon étroit et profond, à pentes escarpées, et forme plusieurs contours très-prononcés. L'Altmuhl présente, sinon un

grand obstacle de forte résistance, du moins une inter ruption considérable dans les communications, et un barrière assez bonne, par la nature de la vallée et la roideur de ses pentes. De l'Inn à l'Altmuhl (même de Braunau à Beilngries), il y a moins de quarante lieues que l'armée autrichienne pouvait faire en cinq ou six jours. Nous n'avons à traiter en ce moment que du pays entre l'Altmuhl et l'Iser.

Le Danube avait des ponts à Donauwerth, Neubourg Ingolstadt, Neustadt, Ratisbonne et Straubing; celui de Kellheim ayant été coupé par les glaces. L'Iser en pos sédait à Freysing, Mosbourg, Landshut, Werth, Dingel fing, Landau et Plattling. On communique presque di rectement, entre chaque pont du Danube et de l'Iser par de bons chemins, surtout à l'est de la route de Landshut à Nuremberg par Neustadt, partie dans la quelle se trouvent également un assez grand nombre d chemins voiturables. A l'ouest, ils sont plus rares; au cun ne va de Landshut à Ingolstadt. De ce côté, tou tes les routes partent de Munich vers les ponts du Da nube. Les principaux centres de routes, dans cette pa tie, sont Augsbourg, Munich, Ratisbonne et Landshu De cette dernière ville aux ponts de Neustadt et Kellheim, il y a une dizaine de lieues, qu'on peut fai en une marche forcée ou deux petites; jusqu'à Rati bonne, il y a treize ou quatorze lieues, deux marche Nous avons vu que de Ratisbonne, l'archiduc pouvait porter offensivement de tous côtés, par les deux rive du Danube; il avait aussi d'excellentes lignes de retrait sur Cham, ou plutôt sur Plattling et Schærding, en lon geant le Danube, pour couvrir Vienne.

Entre l'Iser et le Danube, les versants sont déter minés par une chaîne de collines, qui borde, la premièr de ces rivières. Elle descend en pente douce vers l

seconde, sillonnée par de petits vallons, d'où la Paar, l'Ilm et l'Abens, se jettent du sud au nord directement dans le fleuve, bien au-dessus de Ratisbonne. Au-dessous de cette ville, la grande et la petite Laber et l'Aitrach, s'y jettent également, après avoir suivi parallèlement le cours de l'Iser, de l'ouest à l'est. L'Abens a peu d'eau; il coule dans un vallon à pentes douces; passe à Au, Mainbourg, Siegenbourg, villages qui sont en ligne droite; et se contourne à Abensberg, pour arriver dans le Danube: entre le fleuve et le ruisseau est la forêt de Dornbuch. La grande Laber est plus considérable, et traverse une vallée plus prononcée, dont le fond est un peu marécageux: elle longe Pfaffenhausen, Rottenbourg, se détourne à Adelhausen, passe à Eckmuhl, et se jette dans le Danube au-dessus de Straubing. D'Eckmuhl, au Danube vers Abach, ou trouve des forêts peu étendues, couvrant des coteaux assez saillants, coupés de vallons fertiles et cultivés. Entre l'Abens et la grande Laber, est le plateau de Rohr et Bruchhof, qui, assez accessible, s'avançant jusqu'au Danube entre Kellheim et Neustadt, facilitait les opérations de l'archiduc. Ces deux ruisseaux seront longtemps célèbres par les combats qui se sont livrés sur leurs bords, et dont la Laber a vu les plus célèbres.

A la rive gauche du Danube, le terrain présente de grands plateaux, que tranchent profondément le vallon contourné de l'Altmuhl, ceux de la Laber (septentrionale), de la Naab, de la Regen; ruisseaux dont les cours s'étendent symétriquement, comme une sorte d'éventail, des hauteurs d'Anspach aux montagnes de la Bohême; mais qui ont leur embouchure réunie de Kellheim à Ratisbonne, dans un espace de quatre lieues: ce qui rend les communications d'autant plus difficiles sur la rive gauche du Danube, qu'elle est couverte de forêts. Au-

dessous de Pappenheim, l'Altmuhl se rapproche bea-
coup du fleuve; d'Eichstædt à Neubourg, il y a mo
de quatre lieues. Il s'en éloigne ensuite; car de Bei-
gries à Ingolstadt et Neustadt, on compte le double
distance. De ce bourg et surtout de Dietfurth, il se
rige presque en droite ligne sur Kellheim, bourg ca-
fermé de murailles et entouré sur trois faces par
eaux de l'Altmuhl et du Danube. La pointe de
confluent forme un camp très-fort, qui a été occupé ja
par les Romains. On retrouve dans ce pays de fréquent
vestiges de ce grand peuple; il y avait une voie ro-
maine conduisant vers Nœrdlingen. Le pays entre le
Danube et l'Altmuhl est en grande partie couvert de
forêts. Il présente plusieurs positions de forte défense
à mesure que l'on s'avance vers l'ouest: d'abord dan
la forêt de Hienheimer, et à trois lieues de Kellheim
entre les ruisseaux de Schambach et de Tettenbach, qu
se jettent chacun de son côté dans les deux rivière
laissant un intervalle d'une petite lieue. La courbure d
l'Altmuhl, dont le cours entre Eichstædt et son confluen
a une douzaine de lieues de longueur, mais dont on n
pouvait occuper qu'une partie, aurait fourni d'excellente
positions à l'archiduc, avec de bons débouchés sur Nœrd-
lingen, Dunkelsbuhl, Anspach, Nuremberg. Là, était l
but de sa première opération, qu'il pouvait atteindre l
14 ou le 15 avril.

Tel est le terrain où les armées allaient manœuvre
Le 16, au soir, l'armée autrichienne avait ses grande
masses réunies vers Landshut, et en avant sur la riv
gauche de l'Iser. L'armée française était éparpillée, e
avait ses deux principales masses à Ratisbonne et
Augsbourg. De Landshut à Neustadt, il y a dix lieues
mais de Weichmuhl, où se trouvait l'avant-garde d
cinquième corps, il n'y en a que sept; et moins encor

pour occuper en force la forêt de Dornbuch, ce qui suffisait aux Autrichiens pour gagner le Danube, et empêcher notre réunion. De Ratisbonne à Neustadt, il y a huit lieues. Ainsi le corps de Davoust, le plus rapproché de tous, était le 16 au soir plus éloigné que les Autrichiens, des points où il pouvait faire sa jonction avec notre centre, et s'opposer efficacement par la rive droite, à un passage du Danube. Mais de Ratisbonne à Donauwerth, où était le quartier général français, il y avait une trentaine de lieues, et trente-cinq pour arriver en droite ligne à Augsbourg, où se trouvait Masséna.

De Ratisbonne à Donauwerth la grande route passe et repasse le Danube; jusqu'à Vohbourg, elle est sur la rive droite, et traverse des défilés presque continuels à Abach, Postsaal, Abensberg, Neustadt, Munch-Munster. Elle passe ensuite sur la rive gauche, à cause des bois, des alluvions et des marais qui couvrent le bord opposé; elle revient dans la plaine de la rive droite, au delà de Neubourg. Pour aller de Ratisbonne à Ingolstadt, par la rive gauche du Danube, il faut faire un grand circuit par Hemau et Dietfurth, ou par Pointen et Riedenbourg, au travers d'un pays coupé et difficile, sur des chemins constamment éloignés du Danube. Ainsi le corps de Davoust allant et venant par cette rive, d'après les fausses combinaisons de Berthier, laissait toujours les Autrichiens maîtres des passages de Kellheim ou de Neustadt, et des bonnes positions du bas Altmuhl.

Considérons maintenant les rapports stratégiques de ce terrain et des deux bases opposées, d'où allaient partir les deux armées. La base de l'Iser inférieur, dont le centre est nécessairement à Landshut, ne peut guère s'étendre au delà de Dingelfing (qui touche presqu'au Danube) et de Freysing à cause des marais d'Erding. Elle est légèrement arrondie, plus resserrée que l'autre,

et plus propre à la concentration d'une armée, qui n'es pas obligée de se prolonger vers les deux ailes. D Landshut, de bonnes routes conduisaient dans toutes le directions. L'ennemi pouvait en une forte marche, at teindre le but de ses opérations, vers Neustadt. D'aprè cette configuration du pays, l'archiduc avait certainemen l'avantage des opérations excentriques et des ligne extérieures.

La base du Lech et du Danube, depuis Augsbour jusqu'à Ratisbonne, bien plus longue, fortement angu laire, nous obligeait à manœuvrer sur la rive droite d ces rivières, ou à faire de longs détours. Le centr était à Ingolstadt, ou à Geissenfeld si on se plaçait e avant de ces obstacles, qui formaient notre défense Ces deux points se trouvaient à égale distance d Ratisbonne et d'Augsbourg, positions de nos masses d'Abensberg ou de Pfaffenhofen, points de leur premiè jonction. Mais Ingolstadt était privé de bonnes rout pour se porter en avant, et surtout pour réunir par l flancs, les corps placés sur les ailes. Ainsi nous avio pour rassembler les corps de l'armée, beaucoup de ch min à parcourir, avec des défilés continuels, et par d points dont l'ennemi était bien plus rapproché que no Cette ligne immense, fort exposée à être percée par centre, eût été facilement tournée dans ses extrémit par le haut Lech, ou par la rive gauche du Danube.

Les débouchés du centre de la base de l'Iser, pouvaient aboutir, d'après la nature du terrain et la rection des routes par Braunau et Landshut, qu'en fa du Danube, vers Neustadt et Kellheim; la ligne sur R tisbonne était trop oblique; Ingolstadt était sans rou directe. Des points extrêmes de notre base, l'archid avait à craindre, comme dans toutes les circonstanc semblables, que nous ne voulussions agir sur ses derr

res et ses lignes d'opération. Sa droite était moins exposée, parce qu'il avait toujours les moyens de gagner l'Inn, et assez d'espace jusqu'au pied des montagnes pour manœuvrer; mais aussi de ce côté, il pouvait être séparé des corps de la rive gauche du Danube, peut-être trop considérables et trop éloignés. Par sa gauche, l'archiduc risquait d'être coupé de l'une de ses deux bases (l'Iser et l'Inn), et d'être refoulé dans l'un des grands culs-de-sac, que ces rivières forment avec le Danube: ce qui le mettait dans de grands embarras, et le forçait à hasarder une bataille pour en sortir. Telle a été l'extrémité où s'est vue réduite l'armée autrichienne, qui aurait éprouvé les plus grands désastres, si Landshut et Ratisbonne eussent été occupés par nous. D'un autre côté, on connaît tous les avantages d'une position centrale, le grand parti qu'on peut en tirer, et le danger que court une armée qui veut manœuvrer par les flancs et les extrémités de sa base. Ici les règles se sont trouvées en défaut devant le génie.

---

2. BATAILLE DE WAGRAM.

Première journée, 5 juillet 1809.

La bataille de Wagram est une des plus remarquables des temps anciens et modernes, par les travaux immenses qui l'ont préparée, par la force des armées qui l'ont livrée, enfin par les résultats politiques et militaires qui l'ont suivie. On y vit trois cents mille hommes avec huit cents canons exécuter de véritables évolutions dans une plaine unie, et l'armée française se déployer, s'étendre, se resserrer, manœuvrer comme un régiment à la

voix de son chef. Dans la plupart des batailles de Napoléon, on remarque une pensée unique, méditée par le génie qui prévoit tout, exécutée par une valeur à laquelle rien ne résiste. A Wagram, la scène change à chaque instant; les deux armées passent successivement de l'offensive à la défensive; et c'est au milieu des attaques, de la victoire même de l'archiduc [1]), que l'empereur opère, par le centre de sa ligne, un changement de front général, qui lui assure les palmes du triomphe. Sous ce dernier rapport, cette bataille mérite d'être étudiée avec attention. Elle fera époque dans les annales de la science militaire. L'immensité de son échelle ne lui fait rien perdre de sa précision.

L'armée allait franchir le dernier bras du Danube, dont la largeur variait de soixante à cent toises. Les grands ponts étaient à l'abri de tout accident. L'île de Lobau, devenue une véritable forteresse, servait à ceux-ci de tête de pont, et à l'armée de réduit, dans lequel sa retraite était assurée. Pendant que Napoléon établissait ses principaux moyens de passage sur le saillant

---

1) Charles-Louis, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Léopold II, l'un des plus grands capitaines de notre époque, est né le 5 septembre 1771. Il commença sa carrière militaire en 1793 dans le Brabant. En 1796, il fut nommé commandant en chef de l'armée autrichienne du Rhin et de l'armée de l'Empire. Il couronna cette campagne par la prise de Kehl au milieu de l'hiver de 1797. Quelque temps après, il se signala en Italie et en Suisse. Pendant la campagne de 1805, il gagna, en Italie, sur Masséna la bataille de Caldiero. En 1809, les 21 et 22 mai, l'archiduc gagna la célèbre bataille d'Aspern. A la bataille de Wagram il fut blessé deux fois. Quelque temps après, il renonça à son commandement, que depuis il n'a jamais repris. On a de lui deux ouvrages justement estimés; l'un est intitulé: Principes de Stratégie, l'autre: Histoire de la campagne de 1799 en Allemagne et en Suisse. Il est mort en 1847.

de la Lobau, il s'était réservé la possibilité de manœuvrer sur les deux extrémités de la base, le plus près possible du Danube, par les ponts d'Aspern et de l'embouchure. Le champ de bataille de Wagram est aisé à décrire. L'île de Lobau s'avance considérablement dans la rive gauche du fleuve, au delà d'une ligne formée par le grand courant de Spitz à Fischament. La chaleur qu'on éprouvait depuis longtemps, et l'abaissement des eaux, laissaient presque à sec les petits bras, surtout vers Aspern et Muhlleuten. En avant et autour du saillant de la Lobau, s'étend à perte de vue la plaine immense du Marchfeld, sans le moindre accident, où l'on aperçoit seulement quelques villages. A deux petites lieues, vers le nord, coule le Russbach, ruisseau marécageux qui se dirige du nord au sud jusqu'à Deutsch-Wagram, et après ce village, de l'est à l'ouest, parallèlement au Danube. La rive gauche est bordée par un rideau assez élevé, qui se recourbe vers le nord à Markgrafen-Neusiedel, et dont le prolongement vers l'ouest, au delà de Wagram, peut se lier avec le pied des collines de Stammersdorf. C'est cette dernière ligne de hauteurs, que l'armée autrichienne occupait d'abord dans toute son étendue; la gauche vers Léopoldsdorf; la droite par Gerasdorf sur Stammersdorf. Celle-ci s'appuyait au Bisamberg, qui est à quatre lieues d'Enzersdorf, et qui touche au Danube. On peut considérer Stammersdorf, Wagram, Léopoldsdorf et le sommet de la Lobau, comme formant un losange assez régulier au centre duquel se trouve Raschdorf, et dont le fleuve forme le côté sud-ouest. Les trois premiers points présentent le développement entier de l'armée ennemie; le quatrième est l'emplacement des ponts, par lesquels nous débouchions. En se portant sur l'une des ailes de l'archiduc, Napoléon ne faisait que l'obliger à rectifier

la position trop étendue qu'il avait prise. En occupant Wagram, plus rapproché que les deux autres points, il perçait le centre de l'armée ennemie; celle-ci pouvait d'autant moins se reformer, qu'elle décrivait une tenaille dont les pointes étaient avancées. Si le généralissime s'emparait du terrain qui environne le saillant de la Lobau, la retraite de notre armée devenait difficile. Elle pouvait être réduite au seul pont de l'extrême droite ou de l'embouchure. Ce saillant et Wagram étaient les deux points stratégiques du champ de bataille. Tel se présentait le terrain où l'armée autrichienne allait décider du sort de son pays, et même en ce moment de celui du continent.

Le quatre à huit heures du soir [1], le corps d'Oudinot se dirigea sur l'extrémité orientale de l'île de Lobau, près de l'embouchure, et vis-à-vis de l'île de Hæuslgrund, où l'ennemi avait des troupes et du canon. Vers neuf heures un feu assez vif s'engagea. La marine avait préparé des barques pour transporter dans cette île mille cinq cents hommes de la brigade Conroux; ils s'en rendirent maîtres aussitôt. L'ennemi perdit trois pièces et quelques prisonniers. Baste protégea le débarquement avec ses bateaux armés. Il s'empara du Rohr-Tsirth, et canonna la rive gauche jusqu'à Schœnau. Il avait détaché deux chaloupes armées, vers Stadlau et Aspern, pour surveiller les tentatives de l'ennemi. Il attirait ainsi son attention aux deux extrémités de la ligne. Un pont fut jeté sur le bras de l'embouchure; en deux heures il était terminé. Le corps d'Oudinot occupa le bois de Muhlleuten, et prépara des passages sur le petit bras qui sépare l'île du village;

1) 4 juillet.

deux à gauche dans la direction d'Enzersdorf, et un à droite dans celle de Zanet. Ce dernier et le pont du Danube furent couverts par des ouvrages.

Napoléon présidait aux dispositions du grand passage. Après les premiers coups de canon d'Oudinot, et lorsque la fusillade se fit entendre à la droite, l'empereur ordonna de commencer au centre. Les batteries de Lobau vomissaient un feu terrible, les unes sur les ouvrages de l'ennemi, les autres sur le terrain qu'il occupait. En peu de minutes, le tonnerre de cent neuf pièces d'artillerie, des plus forts calibres, porte dans le cœur des paisibles habitants un effroi qui s'étend jusqu'à Vienne, et une vive ardeur dans l'esprit des soldats, que la mort va décimer. Les Autrichiens répondent au hasard, avec le canon des ouvrages et avec celui des corps d'armée; ils dirigent particulièrement leurs coups vers le pont d'Aspern. On voit constamment dans les airs une douzaine de bombes ou d'obus enflammés. Une profonde obscurité augmente encore l'horreur de cette nuit. Le ciel est sillonné d'éclairs; ses foudres grondent; les vents sont déchaînés. Les tempêtes de l'air se joignent à celles de la terre. Bientôt nous voyons les flammes, sortant du sein d'Enzersdorf, porter de lugubres clartés sur quelques parties de cette scène imposante, et jusque dans l'intérieur de nos batteries.

L'empereur ordonne de jeter les ponts. Masséna envoie sur l'autre rive, au-dessus de la Maison-Blanche, son aide de camp Sainte-Croix avec mille cinq cents hommes de la division Boudet. Ils passent dans cinq bacs; le premier aborde avec peine; les hommes s'élancent dans l'eau, le tirent à terre, et le passage continue sans interruption. Les postes de l'ennemi sont enlevés. On travaille aussitôt à l'établissement des ponts. Celui d'une pièce est descendu et placé en huit ou dix minu-

tes, malgré la baisse des eaux. Le 4e corps y défile immédiatement au pas de course. Le pont de pontons est jeté vers l'extrémité de l'île Alexandre; l'artillerie et la cavalerie de Masséna y passent. Plus bas, au-dessous de l'île, on établit le pont de radeaux, destiné à Davoust. Le premier de ces ponts est fini à trois heures, le second à deux heures. Un quatrième est construit à la pointe supérieure de l'île Alexandre; le cinquième, à la Maison-Blanche; le sixième, pour le corps d'Oudinot. En même temps, le passage des troupes et de l'artillerie s'effectue sur toute la ligne, au moyen de bacs. La canonnade s'accroît d'une manière épouvantable. La pluie tombe par torrents, et produit soudainement un froid extraordinaire. Les travaux ne sont nullement dérangés par ces contre-temps, Napoléon est partout; il court à pied d'un pont, d'une batterie à l'autre, au milieu des boues, et le long de ces rives glissantes, où l'on tombe à chaque pas. Cependant tout avance rapidement, les transports des bacs, la construction des ponts, la marche des colonnes. L'infanterie, l'artillerie, la cavalerie défilent avec ordre et célérité. L'empereur indique les passages pour les troupes de 2e ligne. Il a pourvu d'avance à tous les détails; il est l'âme de ce grand mouvement.

A la plus horrible des nuits succéda la plus belle des journées. Le soleil se leva paré de tout son éclat, comme pour assister au triomphe du génie. Ses rayons montrèrent les bords du Danube, couverts de troupes, de bateaux, de canons. On voyait de longues colonnes qui s'acheminaient de la rive droite, serpentaient dans l'île de Lobau, franchissaient le dernier bras, et allaient prendre la position de combat. L'empereur à cheval s'apercevait sur tous les points. Après le fracas de la nuit, régna momentanément un calme précurseur d'autres tempêtes. Les deux armées s'observaient, et attendaient

le moment de se porter des coups plus assurés. Alors apparurent aux yeux de la multitude les grands desseins de Napoléon, le fruit de ses belles combinaisons et de tant de travaux. Un petit nombre d'hommes avaient su lire les succès de l'avenir dans la prévoyance du chef, ou avaient eu communication des ordres donnés depuis plusieurs jours. Les troupes qui arrivaient de loin, les corps de Davoust et d'Italie, regardaient avec admiration l'île de Lobau, ces ponts si merveilleux, ces larges chaussées, ces nombreux passages, ces batteries, ces retranchements, et même les soldats de Masséna, qui avaient soutenu les honorables batailles des 21 et 22 mai 1809, et qui marchaient maintenant les premiers pour leur ouvrir le chemin de la gloire. L'empereur avait donné à l'avance des ordres aux officiers du génie, qui tracèrent, sous ses yeux, entre la Maison-Blanche et l'île Alexandre, quatre immenses redans pour couvrir les ponts. Ainsi, chaque pas que faisaient les troupes, préparé et rendu facile par le feu terrible qui écrase l'ennemi, était assuré par des ouvrages contre tout accident.

L'ennemi trompé par les travaux des jours précédents, croyant que le passage de l'armée s'exécutait sur les ponts jetés depuis le 30, vis-à-vis d'Aspern et d'Essling, regardait le reste de l'opération comme une grande démonstration. Dès l'ouverture du feu, il reprit ses postes, garnit les ouvrages, et dirigea toute son artillerie dans le contour du Danube, en avant du pont d'Aspern. La division Legrand, qui bivaquait sur ce terrain, eut à essuyer pendant la nuit une violente canonnade. Cet espace si resserré était croisé par les boulets dans toutes les directions. Les chefs eurent la précaution de faire asseoir leurs soldats, ce qui diminua beaucoup la perte qu'ils auraient éprouvée. L'ennemi se borna à quelques charges peu vives, qui furent facilement repoussées,

et qui avaient plutôt pour but de s'assurer des progrès de nos troupes que de les arrêter. A la pointe du jour, Legrand évacua la position devant l'archiduc étonné de ne pas voir s'avancer l'armée française. La garde de la tête du pont fut confiée aux troupes de Réynier, chargé du commandement de l'île de Lobau.

A quatre heures et demie du matin, le corps de Masséna est formé de l'autre côté du Danube, perpendiculairement au fleuve où sa gauche est appuyée, faisant face à Enzersdorf, et flanqué sur son front par le canon de l'île Lannes. On tiraille devant lui; mais rien ne s'entend du côté d'Oudinot, qui doit déboucher par Muhlleuten. Les troupes de Davoust commencent à filer dès la pointe du jour, et se placent un peu en avant de la rive du Danube, sur la direction de Wittau. Les corps qui étaient sur la rive ennemie, prêts à se déployer ou à combattre, se forment d'abord sur deux lignes, suivant le rang des divisions et des régiments; ceux-ci en colonne serrée en masse; l'artillerie en arrière des intervalles. C'était l'ordre prescrit pour la bataille. Bientôt la droite de Davoust occupe le poste important de Wittau, et maîtrise la flaque qui s'étend d'Enzersdorf vers Schœnau, seul obstacle où l'ennemi peut appuyer une ligne de défense contre notre passage. La cavalerie de Lassalle, qui est attachée au 4e corps, se porte néanmoins sur la droite de l'armée qu'elle éclaire, et chasse quelques escadrons ennemis.

L'intervalle entre Masséna et Davoust est d'abord couvert par les dragons de Grouchy. Bessières se met à leur tête, et engage une vive canonnade avec la cavalerie qui voulait reconnaître nos mouvements. Vers huit heures Oudinot prend sa place au centre de la ligne, entre le 3e et le 4e corps. Après s'être emparé du Hæuslgrund, il s'était établi en face de Muhlleuten.

A la pointe du jour, ce village avait été enlevé. L'ennemi tenait le château de Sachsengang et un petit bois à droite, couvert par une redoute. La division Tharreau eut bientôt culbuté les postes; mais le château, entouré de fossés pleins d'eau, avait du canon. Il fallut le battre, y lancer des obus. Friant y détacha de son côté plusieurs compagnies. Après quelque résistance, le commandant se rendit.

Lorsque la première ligne commençait à se former, l'empereur ordonna d'attaquer Enzersdorf. Ce bourg enveloppé d'une muraille crénelée, précédé d'une digue taillée en forme de parapet, avait bien moins souffert de la canonnade qu'on ne l'imaginait; il était rempli d'infanterie autrichienne. Des flèches en terre couvraient les portes. Trois ouvrages défendaient les approches vers le midi. Le chemin de Muhlleuten était coupé par un petit redan sur la flaque, où l'on craignait de trouver de l'eau, et qui était seulement marécageuse dans cette saison. Ces retranchements de faible dimension n'étaient pas entièrement terminés. Masséna envoie ses aides de camp Sainte-Croix et Pelet attaquer le bourg, avec le 46e régiment. Ils enlèvent les ouvrages, les maisons, et poursuivent l'ennemi l'épée dans les reins; ils entrent en même temps que lui dans le redan qui couvre la porte du midi. Les Autrichiens font par les créneaux une fusillade très-vive. Le brave 46e tente d'escalader ces hautes murailles, au pied desquelles sa valeur se trouve arrêtée. Les sapeurs enfonçent les portes; les grenadiers se précipitent dans l'intérieur, trois à quatre cents hommes du régiment de Bellegarde [1]) se ré-

---

1) Bellegarde (le comte de), né à Chambéry en Savoie vers 1760, mort en 1831, est issu d'une ancienne famille de ce pays. Il se signala dans les campagnes de 1793, 94 et 95 et monta jusqu'au grade de lieutenant feld-

fugient dans le château, qui est au milieu du bourg. Au moment où ils vont être forcés, ils mettent bas les armes. On commence aussitôt un pont de bateaux qui donne un débouché de plus par l'île Pouzet.

Vers dix heures, Napoléon fait avancer la première ligne, pour gagner du terrain. Le 4e corps formant la gauche de l'armée, continue à longer le Danube et dépasse Enzersdorf. Le 3e corps, qui est à la droite, exécute une légère conversion et prend sa direction sur Rutzendorf, où il va s'appuyer. Près de Davoust, vient se placer Bernadotte avec les Saxons; près de Masséna, le corps d'Oudinot. Ces troupes se rangent par bataillons serrés en masse, et à distance de déploiement. La cavalerie légère est sur les ailes; Lassalle à gauche; Montbrun à droite. Davoust dirige celui-ci au-devant du prince Jean [1]) vers Schœnfeld. Chacun des progrès de cette ligne avait été successivement déterminé dans l'ordre général, par l'appui qu'elle devait recevoir de l'île Alexandre, de l'île Lannes et d'Enzersdorf. Malgré

---

maréchal. En 1797, il signa la célèbre trève de Leoben avec Napoléon. Plus tard, et après s'être distingué dans plusieurs rencontres, il fut nommé président du conseil aulique.

1) Jean (Baptiste-Joseph), archiduc d'Autriche, sixième fils de l'empereur Léopold, directeur général du génie et de l'artillerie, est né le 20 janvier 1782. Son frère, l'archiduc Charles, ayant renoncé au commandement en 1800, l'archiduc Jean en fut investi à sa place. Il perdit contre Moreau la bataille de Hohenlinden, le 3 décembre 1800. En 1805, il se signala dans le Tyrol, se joignit ensuite à l'archiduc Charles pour s'opposer de concert avec lui à la marche des Français sur Vienne, mais la bataille d'Austerlitz vint déjouer leur plan. En 1809 il commanda en chef en Italie et dans le Tyrol, remporta la bataille de Sacile et s'avança jusqu'à l'Adige, mais bientôt après il fut obligé de battre en retraite. Le 14 juin, il perdit contre Eugène la bataille de Raab. En 1815, il prit la forteresse de Huningue dont il fit raser les fortifications. En 1848 l'Assemblée nationale de Francfort le nomma lieutenant-général de l'Empire d'Allemagne; mais déjà l'année après *il se démit* de cette dignité pour rentrer dans la vie privée.

la multiplicité des ponts, il fallait plusieurs heures pour faire déboucher, au travers de tant de défilés, une armée aussi considérable, avec l'immense quantité de canons et de parcs qu'elle traînait après elle. Les corps de seconde et de troisième ligne arrivaient, et se formaient successivement. Ceux d'Italie avaient commencé à filer à huit heures; la division Dupas, une heure plus tard. Vers midi, le vice-roi, la garde et Marmont se trouvaient en seconde ligne; les réserves de cavalerie, en troisième. L'armée presque entière serrée en masse, occupait un bien petit espace, où les hommes, les chevaux, les canons, se montraient comme entassés, mais dans le plus bel ordre; c'était une brillante forêt de baïonnettes, de sabres, qui s'élevaient au-dessus des casques et des bonnets. Bientôt ces troupes si resserrées allaient s'étendre et couvrir de vastes plaines.

L'armée n'avait eu à combattre d'abord que le faible corps de Nordmann, composé de quelques bataillons de chasseurs, de régiments de Stipsitz et de Hesse-Hombourg hussards. Sa ligne avait été coupée en deux par notre passage; ce qui était dans le Hæuslgrund ne put se réunir que par un long détour. Nordmann se retira d'abord vers Pysdorf, où il appuya quelque temps sa droite. Au delà d'Enzersdorf, nous voyions les troupes de Klénau formées vers Essling, et tous les ouvrages de la ligne ennemie gardés. Un grand vide se remarquait autour d'Esslinger-Hof, entre les deux corps ennemis, dont l'un suivait le chemin de Neusiedel, l'autre celui de Stammersdorf.

A midi et demi, Napoléon porte l'armée en avant, et l'étend en éventail, depuis le Danube jusqu'à Neusiedel. Il a donné la direction générale sur Raschdorf et Wagram, au corps du centre, vers lequel les autres appuient. Masséna marche sur Essling et Neu-Wirthshaus; Bernadotte,

auquel Dupas s'était réuni, sur Raschdorf. Oudinot est dirigé vers Baumersdorf; Davoust vers Glinzendorf et la tour de Neusiedel. L'extrême droite, composée des deux divisions de dragons, Grouchy et Pully, de la cavalerie légère de Montbrun, marche vers Léopoldsdorf. Le vice-roi[1]) suit d'abord le mouvement de Davoust et d'Oudinot. A mesure que le terrain s'ouvre devant Eugène, Napoléon le place entre Oudinot et Bernadotte. La garde, le 11e corps, les réserves de cavalerie, sont derrière le centre de la ligne, vers Pysdorf et Baumersdorf. Par ce grand mouvement, Napoléon fait tomber ces ouvrages, dans lesquels l'archiduc avait mis trop de confiance; il porte ses forces sur la gauche actuelle de l'armée autrichienne qui est tournée; il la sépare de la Hongrie et du prince Jean, dont le mouvement a été prévu.

D'abord les Autrichiens avaient canonné assez vivement devant Essling et Pysdorf. Deux engagements eurent lieu dans ces deux villages. L'ennemi ne put tenir contre des forces qui prenaient toutes ses défenses à revers. Klénau se hâta de reployer sa ligne, et d'évacuer le canon des lunettes, qui furent bientôt tournées par la

---

1) Beauharnais (Eugène de), duc de Leuchtenberg, prince d'Eichstædt, vice-roi d'Italie, né à Paris le 3 sept. 1781 du mariage d'Alexandre vicomte de Beauharnais et de Joséphine Tascher de la Pagerie, depuis impératrice des Français. Il fit ses premières armes sous le général Hoche. Plus tard, il fit la campagne d'Italie sous Napoléon, devenu son beau-père, suivit ce dernier en qualité d'aide de camp à l'expédition d'Égypte, et se fit remarquer à l'assaut d'Alexandrie, à la bataille des Pyramides, à la révolte du Caire, au siége de Saint-Jean-d'Aboukir. De retour d'Égypte, Eugène prit part aux guerres d'Allemagne; pendant la campagne de Russie, il commanda le 4e corps de la grande armée. En 1806, il avait épousé Auguste, princesse de Bavière. Après la chute de Napoléon, il s'établit à Munich, et ce fut alors que le roi de Bavière, son beau-père, le nomma duc de Leuchtenberg et prince d'Eichstædt. Il mourut le 21 février 1824.

gorge; il se retira sur Aspern, où il se reforma momentanément ayant sa droite au Danube. Alors nous pûmes voir, pour la première fois, les ouvrages dont l'existence avait été contestée. Ils étaient de forte dimension, très-soignés, liés par un retranchement continu; il aurait été bien difficile de les forcer de front.

L'armée s'avance dans les plaines découvertes du Marchfeld, et continue à déployer les divisions, les régiments, les bataillons. Une immense artillerie la précède, elle écrase tout ce que l'ennemi tente de lui opposer; les pièces régimentaires rivalisent d'ardeur et de succès avec celles des divisions. Nordmann, renforcé par une partie de la réserve de cavalerie, s'est arrêté encore à Groshofen qu'il veut essayer de défendre. Davoust dirige son corps sur ce village; Morand et Puthod le débordent au loin sur les deux ailes. Nordmann, effrayé de ces dispositions, foudroyé par l'artillerie, se retire avec beaucoup de perte sur Neusiedel. Un de ses détachements était enfermé dans Raschdorf. Bernadotte le fait attaquer par le 5e léger, que commande Dubreton; celui-ci enlève le village avec une centaine de prisonniers. La division Dupas est envoyée momentanément, par l'ordre de l'empereur, sur le chemin de Baumersdorf, en attendant que l'armée d'Italie se soit formée en ligne, et pendant que Bernadotte suit le chemin de Wagram, au delà de Raschdorf. Ce prince est menacé sur son flanc gauche, par un corps mêlé d'infanterie et de cavalerie. Gérard le charge à la tête de la cavalerie saxonne, le met en déroute, et lui prend cinq cents hommes avec un drapeau. C'est là que les dragons saxons du prince Albert culbutèrent le régiment de cuirassiers du même nom au service de l'Autriche. La division Dupas ne tarda pas à rejoindre la droite de Bernadotte. Masséna, avec les divisions Molitor et Saint-Cyr, poussait vivement, sur les chemins

de Breitenlée, les troupes de Klénau, qui se retiraient en échiquier; Legrand les débordait par la droite, et marchait sur Sussenbrunn; Boudet les pressait vers la gauche, et enlevait successivement Aspern, Hirschstædten et Kagaran.

L'armée ennemie restait immobile devant ces grands mouvements. Le prince Charles pensait que la bataille n'aurait lieu que le 6. Dans la matinée du 5, toutes les illusions avaient dû être dissipées. Cependant vers deux heures seulement, lorsque nous étions déjà à moitié chemin des ponts au Russbach, les 1er, 2e et 4e corps prirent les armes sur la position qui borde ce ruisseau. Les 3e, 5e et les grenadiers ne reçurent point d'ordre. Plus de la moitié de cette armée ne tira pas un coup de fusil de la journée; rien ne fut changé aux dispositions générales, prescrites à Klénau et à Nordmann. On crut qu'il suffisait de les appuyer par quelques corps de la réserve de cavalerie; mais ceux-ci souffrirent beaucoup de notre artillerie.

Vers six heures, l'armée française occupa les positions suivantes: Masséna était à Breitenlée avec Molitor, ayant les divisions Boudet, Saint-Cyr, Legrand à Kagaran, Léopoldsau et Sussenbrunn; Bernadotte, vers Aderklaa, ayant à sa droite la division Dupas. L'armée d'Italie vint se placer sur la rive droite du Russbach, entre Wagram et Baumersdorf; Broussier et Pacthod n'avaient pas encore rejoint. Entre Baumersdorf et Neusiedel était le corps d'Oudinot; entre Groshofen et Glinzendorf celui de Davoust sur deux lignes, Friant et Gudin à la première, Morand et Puthod à la seconde. A l'extrême droite, Grouchy avec la division de cavalerie de Montbrun, et les deux divisions de dragons, avait chassé de Léopoldsdorf, quelque cavalerie ennemie; il bordait la rive du Bas-Russbach. La cavalerie légère battait le

days vers Ober-Siebenbrunn et les coteaux de Neusiedel; elle devait donner des nouvelles de l'archiduc Jean, que les deux armées croyaient assez rapproché. L'empereur était derrière le corps d'Oudinot avec la garde; Marmont[1]), Wrède[2]) et la réserve de grosse cavalerie se trouvaient auprès d'elle.

La position qui borde le Russbach, est forte, dominante et protégée par ce ruisseau. Quoiqu'il y ait assez peu d'eau, son vallon large de cent cinquante à cent quatre-vingts toises, forme un bon obstacle. Son lit de six à huit pieds, peut être difficilement traversé par l'infanterie, et seulement sur les ponts par la cavalerie et l'artillerie; ces ponts se trouvaient dans les villages qui étaient gardés. Le ruisseau se reployant à l'occident, couvre assez bien la position de ce côté; à l'orient, celle-ci est prolongée par le rideau qui de Neusiedel, se dirige perpendiculairement sur Siehdichfur. Ainsi elle s'élève au milieu de ces plaines, comme une redoute carrée, précédée par un fossé plein d'eau, et dont le côté méridional de trois mille toises est partagé en deux parties

---

1) Marmont, duc de Raguse et maréchal de France, est né à Châtillon-sur-Seine en 1774. Il entra fort jeune dans la carrière des armes, et prit part à presque toutes les guerres que la France a soutenues depuis le commencement de la Révolution jusqu'en 1814. Il fut battu à la Fère-Champenoise, et ce fut lui qui, après une glorieuse défense des hauteurs de Paris contre l'armée des princes coalisés, convint avec eux d'un armistice qui les mit dans la possession de la capitale de la France.

2) Wrède (Charles-Philippe, prince de), naquit à Heidelberg en 1767. Il fit ses premières armes dans la campagne de 1799; en sa qualité de grand-maître des forêts palatin il organisa un bataillon de volontaires qu'il commanda avec honneur. Plus tard, il entra au service de l'électeur de Bavière, et depuis 1805 à 1814 il s'est élevé jusqu'au grade de feld-maréchal. Au congrès de Vienne il se montra aussi habile diplomate qu'il s'était montré bon capitaine. Il mourut en 1839.

égales, par Baumersdorf. Les points d'attaque aux angles, sont défendus par les villages de Wagram et de Neusiedel. Rosenberg était à droite et à gauche de Neusiedel; Hohenzollern, entre lui et Baumersdorf qu'il occupait; Bellegarde, depuis ce village jusqu'à Wagram. Ces trois corps étaient isolés; car depuis Wagram jusqu'à Sæuring où campaient les grenadiers, il y àvait un vide de trois mille toises, dans lequel on voyait seulement quelques régiments de la réserve de cavalerie. L'ennemi avait pensé, quoique un peu tard, à construire des ouvrages sur le crochet au nord de Neusiedel, autour des trois villages et sur la crête qui les flanque. S'il s'y était pris plus tôt, si même il eût continué à travailler pendant la nuit, cette ligne, déjà assez imposante, aurait été considérablement renforcée.

Le soleil était sur son déclin. La journée semblait finie. L'armée française avait achevé l'opération projetée: elle avait eu des avantages, de beaux succès, mais aucun grand résultat. Elle était réunie vis-à-vis de l'aile gauche de l'ennemi. Cependant rien n'était décidé, tant que celui-ci n'avait pas été battu ou dispersé. Sa retraite se faisait depuis le Danube, pàr deux lignes très-divergentes, l'une sur Neusiedel, l'autre sur les hauteurs de Stammersdorf, où dans la journée on avait aperçu quelques corps, et reconnu les camps de son aile droite. On savait aussi, par les rapports de la cavalerie légère, que l'archiduc Jean n'était pas encore arrivé. Le généralissime n'avait donc auprès de lui qu'une partie de son armée; celle-ci pouvait être entièrement rassemblée pendant la nuit. Il était de la plus grande importance de prévenir cette réunion, d'occuper le camp retranché du Russbach, où elle serait le plus facilement et le plus tôt effectuée. En emportant cette position, et surtout Wagram, centre de la ligne brisée que formait l'armée en-

nemie, on évitait une nouvelle bataille pour le lendemain; on obtenait les résultats qui ne pouvaient être attendus que d'une grande victoire; on maintenait, on augmentait même la dispersion des ailes qui s'avançaient en pointe. Les corps du Russbach étant battus, ou un peu vivement pressés, n'auraient pu rejoindre ceux de la droite et de la gauche. Cette attaque n'a pas été mentionnée dans les bulletins français, parce qu'elle n'a pas réussi; elle a été mal jugée par quelques personnes. Il faut donc la présenter avec plus de détails.

Lorsque nos troupes s'approchèrent du Russbach, l'empereur se porta le plus avant possible, vis-à-vis de cette position. Les arbres qui bordaient le ruisseau, la crête même du plateau, enfin les baraques du camp, cachaient les dispositions de l'ennemi. Quelques-uns pensaient, qu'il se retirait, et que sa canonnade avait pour pour objet de masquer ce mouvement. On voyait cependant des travailleurs à Neusiedel et à Baumersdorf. Napoléon s'assura que les hauteurs étaient occupées, sans pouvoir déterminer la force des corps qui s'y trouvaient. Il résolut de les attaquer. Vers six ou sept heures, les ordres furent portés par Savary à Oudinot et à Bernadotte. Au même moment, l'empereur envoya Reille au vice-roi, pour lui ordonner d'enlever le rideau, en recommandant à son aide de-camp de rester auprès de ce jeune prince. Enfin, il fit prescrire à Davoust de canonner vivement Neusiedel, et de l'attaquer par les deux rives du Russbach. Ainsi, la majeure partie de l'armée allait réunir ses efforts contre trois corps ennemis, pendant que Masséna contenait seul, vers la gauche, tous ceux qui étaient devant lui.

La cononnade s'établit sur la ligne; elle fut dirigée particulièrement sur Baumersdorf, qui devint la proie des flammes. L'artillerie à cheval de la garde s'étant avan-

cée vers la gauche, entre Dupas et Bernadotte, écrasa de son feu les masses autrichiennes. Malheureusement les corps qui devaient attaquer simultanément, étaient à des distances inégales, et n'agirent pas avec un égal dévoûment. La nuit arrivait; et l'on ne pouvait pas perdre de temps à attendre le mouvement des ailes. L'attaque n'eut pas lieu avec tout l'ensemble nécessaire; ce fut la seule cause qui l'empêcha de réussir. C'est par la gauche, c'est par Wagram, ou par la droite à Neusiedel, qu'il fallait attaquer; mais tout était prêt au centre. Ici l'on devait d'abord occuper Baumersdorf, afin de profiter de ses deux ponts pour faire filer la cavalerie, l'artillerie, l'infanterie, et afin de se servir de ce poste comme d'appui au delà du ruisseau. Nos tirailleurs l'assaillaient depuis quelque temps. Au lieu de les faire soutenir et d'enlever le village par les flancs, Eugène dirigea la division Lamarque bien au-dessus, à gauche, sur un petit pont de bois qui s'y trouvait. Reille marchant avec elle, rencontra Dupas, et lui fit prendre la tête de la colonne. Vers le coucher du soleil, les deux divisions passèrent le ruisseau et gravirent les hauteurs par une sorte de ravin ou de chemin enfoncé. Dupas attaqua le centre du corps de Bellegarde. Retenu d'abord par les baraques du camp creusées dans la terre, où s'étaient cachés les tirailleurs autrichiens, il s'élança sur l'ennemi. Les régiments d'Argenteau et Vogelsang, une partie de celui de Reynier (Erzherzog Rainer), furent culbutés sur la seconde ligne. Dupas, appuyant à gauche, démasqua le terrain devant la division qui le suivait.

Macdonald et Lamarque marchaient à la tête de sept bataillons; quatre avaient éte laissés de l'autre côté du Russbach, que n'avaient pu traverser ni l'artillerie ni la cavalerie légère de Sahuc. Eugène, à la tête des deux divisions du général Grenier, appuyait l'attaque de

Macdonald. Celui-ci fait déployer ses bataillons, et pénètre au milieu de la première ligne ennemie. Le corps de Bellegarde est dans la plus grande confusion. Ses pièces tirent à mitraille sur nos troupes, qui éprouvent beaucoup de pertes. Le défaut d'artillerie et de cavalerie se faisait sentir. Macdonald appelle les quatre bataillons, restés en réserve. Sahuc est obligé d'aller par un grand détour, passer le ruisseau au-dessous de Baumersdorf. L'artillerie cherche vainement des passages, et ne peut le traverser. Macdonald est bientôt attaqué de toutes parts; il se soutient, et conserve son terrain.

Cependant Oudinot avait fait assaillir Baumersdorf par la division Grandjean, qu'appuyait celle de Tharreau. C'est un petit hameau d'une trentaine de maisons, dont toute la défense consistait dans le Russbach. Il eût été plus convenable que ces divisions eussent fait deux attaques séparées. Le combat se prolongea pendant longtemps, et n'eut aucun résultat. Les maisons, les jardins et surtout les ponts restèrent au pouvoir du général Hardegg, dont la conduite mérita des éloges. Une autre tentative sur la hauteur à droite de Baumersdorf, ne réussit pas mieux. Nos troupes rencontrèrent les régiments de Zach et de Ferd. Colloredo, qui leur opposèrent une brillante résistance. Hohenzollern chargea lui-même à la tête des chevau-légers de Vincent et força nos soldats à repasser le ruisseau. A l'extrême droite, Davoust prévenu le dernier, avait à parcourir beaucoup de terrain avant d'avoir franchi le Russbach et tourné Neusiedel. Le maréchal fit avancer quarante pièces et engagea une vive canonnade. Montbrun ayant gagné le flanc de la cavalerie ennemie, l'avait obligée à se replier au pied de la hauteur. Les divisions Morand et Friant traversèrent le ruisseau, et attaquèrent, par la rive gauche, le village découvert de ce côté. Neusiedel pressé en même temps

par la rive droite, fut vivement défendu. La nuit fit cesser l'action sur ce point. Les troupes repassèrent le Russbach, et vinrent reprendre leur position dans la soirée. A l'extrême gauche de l'armée, du côté de Bernadotte, rien ne se fit entendre pendant longtemps.

L'attaque avait réussi au centre. Les efforts de Dupas et de Lamarque étaient couronnés de succès. Si leur mouvement eût été plus vivement appuyé, la position conquise sur l'ennemi, aurait été conservée. La relation de l'archiduc fait mention des dangers que courut cette partie de son armée. Tous les chefs autrichiens combattirent à la tête des troupes, comme dans un péril extrême. Le généralissime accourut à la brèche formée au milieu de sa ligne, et réunit les régiments déjà dispersés. Tirant des renforts de Wagram et de Neusiedel, il les dirigea contre Dupas et Lamarque. Bientôt il arriva à la tête de quelques réserves, ramena à la charge les régiments de Zach, de Vogelsang, de Reynier. Celui d'Erbach se distingua par sa glorieuse conduite. La division Lamarque avait déjà fait deux mille prisonniers, enlevé cinq drapeaux; elle résista longtemps aux attaques de l'ennemi. Le prince de Hohenzollern accourut sur son flanc droit, et la chargea avec les chevau-légers de Vincent, déjà vainqueurs de l'attaque d'Oudinot. Lamarque se vit obligé de repasser le Russbach. L'archiduc qui ne s'épargnait pas dans cet instant critique fut blessé au milieu de la mêlée. Dupas s'était prolongé à la gauche vers Wagram, dans l'espoir de se lier avec Bernadotte. Il fut attaqué par la droite de Bellegarde, dont les principales forces s'étaient portées contre Lamarque. Entouré néanmoins par des troupes de toutes armes, foudroyé par l'artillerie, Dupas se maintint pendant longtemps avec autant de bonheur que d'intrépidité, et ne se

reploya qu'assez avant dans la nuit. Le bataillon saxon de Radlof disparut dans la dernière charge; il ne resta que quarante-trois hommes du bataillon de Metsch, qui se conduisit fort bien.

Les divisions de Macdonald et d'Oudinot furent vivement poursuivies en deçà du ruisseau. Le désordre se communiqua à celles qui les appuyaient. Bientôt (à quoi tiennent les batailles et les empires!) on vit ces soldats si braves se retirer en confusion, au milieu de la plaine. Heureusement la nuit couvrit de ses voiles ce mouvement qui sans doute n'aurait pas eu lieu en plein jour. Napoléon et la garde impériale se trouvaient peu loin; c'était dans tous ces dangers une réserve inébranlable. Les divisions se reformèrent auprès d'elle, et allèrent ensuite reprendre leur position sur les bords du Russbach. Sahuc arrivait par le flanc pendant la retraite de Lamarque; il ne fit que l'accélérer, parce qu'on le prit pour de la cavalerie ennemie. Il rencontra les chevau-légers de Vincent et une partie de hussards de Hessen-Homburg, dont il arrêta les efforts. On a prétendu aussi que les troupes alliées tirèrent par méprise sur le flanc opposé de Lamarque. Si l'ennemi avait eu connaissance de cette terreur panique, s'il eût porté ses masses au milieu de la plaine, de grands malheurs pouvaient en résulter pour l'armée française. L'histoire doit tout dire, parce qu'elle a pour principal but l'expérience et la leçon des peuples. Assez d'éclat couvre ces faibles taches. On ne saurait en attribuer la faute à aucun des chefs, ni même à ces soldats si vaillants partout ailleurs. Mais tel est le cœur de l'homme.

Bernadotte avait reçu vers sept heures l'ordre de marcher rapidement pour soutenir l'attaque du centre. Il s'avança fort tard, lorsque Dupas, Lemarque et Oudinot étaient déjà repoussés. Les diverses relations s'accordent

sur ce point. Son attaque présentait plus de facilité que les autres. A Wagram se trouvait l'extrémité du corps de Bellegarde; celui-ci allongé sur un terrain de mille cinq cents toises, mis en désordre par Lamarque et Dupas, n'avait placé que deux ou trois bataillons dans le village. Il y avait une distance considérable entre ces troupes et celles qui étaient sur leur droite. Wagram assez étendu, situé au coude du Russbach, pouvait être entouré par nos feux, et assailli par trois ponts qui traversent le ruisseau. Les hauteurs s'abaissent autour du village. Pendant longtemps, Dupas le débordait et le prenait à revers. Il paraît certain que ses tirailleurs avaient atteint les premières maisons au-dessus de Wagram, à l'entrée du chemin de Baumersdorf; dans ce moment Bernadotte aurait facilement enlevé et conservé ce poste. Le prince dit dans son rapport, qu'ayant reçu l'ordre d'attaquer, le village fut pris et repris plus d'une fois par les deux partis et que les Saxons tirèrent les uns contre les autres; il ajoute que les obus de l'ennemi l'ayant incendié il l'évacua vers minuit. La relation officielle de l'Autriche porte que le corps saxon marcha le dernier de tous, s'empara de Wagram défendu par le régiment de Reuss-Plauen, et qu'il en fut chassé par une attaque sur les deux flancs, que firent deux bataillons l'un de ce régiment, l'autre de Mitrowsky. Les Saxons se retirèrent sur Aderklaa qu'ils abandonnèrent après quelques heures.

L'engagement se prolongea assez avant dans la nuit d'une rive du Russbach à l'autre. Vers dix ou onze heures le feu cessa. Mais on devait recommencer le lendemain l'attaque restée indécise, et qui n'avait pas réussi parce qu'il aurait fallu quelques heures pour la préparer. L'armée française bivaqua dans les positions où le combat l'avait laissée. Montbrun et Grouchy, formant l'extrême

roite, bordaient le ruisseau à l'orient de Léopoldsdorf, t avaient poussé des partis dans la direction de la March. e 3e corps était en deçà de Glinzendorf; celui d'Oudinot is-à-vis de Neusiedel et de Baumersdorf; l'armée d'Italie l'ouest de Baumersdorf. La division Dupas était entre ugène et Bernadotte. Celui-ci occupait Aderklaa. Massena passa la nuit à Breitenlée; son corps, s'étendant sur a gauche, embrassait un grand espace de terrain. Les entes de l'empereur se trouvaient vers la droite de cette igne, sur le chemin de Grosshofen à Raschdorf, à égale distance de ces deux villages, à mille quatre cents toises de Baumersdorf, de Neusiedel et de Glinzendorf, à une lieue de Wagram et d'Aderklaa, à une lieue et demie de Breitenlée. Raschdorf est au centre des mouvements des deux journées, à une lieue de Wagram et de Neusiedel, à deux mille toises du Russbach, et deux mille six cents du saillant de la Lobau, à peu près sur la ligne droite du fleuve au ruisseau. En avant du quartier impérial vers le Russbach, étaient la garde à pied et à cheval, Wrède et Marmont. Les corps occupaient une vaste igne d'environ trois lieues, parallèlement à celle de ennemi, qui était encore plus étendue. Nos forces principales se trouvaient réunies vers le centre, en avant de aschdorf. La ligne droite depuis Léopoldsdorf jusqu'à Aderklaa présentait près de ce village un angle saillant ui donnait à ce point une grande importance; celle-ci t encore augmentée par les projets de l'archiduc. Bernadotte y était avec des forces suffisantes pour disputer ongtemps ce poste, susceptible d'une bonne défense; il rait peu loin de lui Dupas et la droite de Masséna.

Pendant que l'armée française se livrant au sommeil, ve la gloire de la journée et celle du lendemain, son auguste chef médite sur la bataille qu'il aurait voulu éviter, et qu'il faudra recommencer avec l'aurore. Le

généralissime n'a engagé jusque-là qu'une partie de s
troupes. L'attaque du soir a montré des corps con-
sidérables sur les hauteurs du Russbach; situées vers
centre de l'échiquier, elles forment la véritable posi-
à occuper en face de la Lobau. Cependant les derni
observations de l'empereur viennent de lui signaler
grands bivacs sur le pied du Bisamberg et vers Sæu
Les rapports lui ont annoncé que rien ne paraissait
côté de l'archiduc Jean. L'armée ennemie est donc encor
divisée en trois parties. Napoléon voit derrière cette
longue ligne de feux autrichiens plusieurs routes prin-
cipales que peut suivre Charles pour se retirer vers la
Hongrie ou la Bohême: celle de Marcheck qui se dirige
sur le premier de ces royaumes; celle de Nickolsbourg
qui conduit à l'un et à l'autre par divers chemins; enfin
celles de Znaim et de Meissau, qui donnent également
entrée dans la Bohême. Depuis longtemps, l'empereur
a calculé la préférence que méritait chacune d'elles sous
les rapports militaires et politiques. Dès 1805 cet échiquier
lui était familier. D'après les considérations du terrain,
d'après la disposition des corps ennemis, Napoléon pense
que l'archiduc voulant livrer bataille, rassemblera ses forces
sur la position du centre, la plus avantageuse de toutes;
s'il y a quelque mouvement de contre-attaque à craindre,
ce sera sur notre droite, où arrive le prince Jean, où le
champ est plus ouvert et plus favorable; rien ne semble
devoir attirer l'attention sur notre gauche.

Les ordres donnés étaient tous verbaux. Il fut pres-
crit à Davoust de se rapprocher du centre, et de se
porter en deçà de Grosshofen; à Masséna, de marcher à
deux heures du matin par sa droite vers Aderklaa, et de
détacher la division Boudet à Aspern pour couvrir et au
besoin défendre les ponts de l'île de Lobau, déjà gardés
par Reynier. L'armée entière devait se trouver réuni

au centre dès la pointe du jour. Cet ordre de concentration était habituel à Napoléon quand le terrain et les circonstances s'y prêtaient. C'est la disposition la plus convenable pour manœuvrer en présence de l'ennemi, pour le forcer à subir l'initiative, enfin pour le saisir au milieu de ses mouvements. C'est la véritable manœuvre de la bataille. Mais pour l'exécuter, il faut juger avec une extrême précision le terrain, les distances, le mécanisme des déploiements, l'effet des armes et le moral des deux armées. Napoléon, ayant tous les corps sous sa main, les répartissait au moment même. Ses déploiements étaient presque toujours divergents et comme en éventail. Il compensait leurs effets, en calculant la longueur des rayons à parcourir, l'écartement et la force des colonnes. Ici, l'empereur pouvait continuer avec de nouvelles troupes son attaque de la veille sur le centre, ou diriger ses masses suivant les projets de l'archiduc en déployant ses ailes à droite ou à gauche.

Le prince Charles occupa pendant cette nuit une ligne très-étendue. Rosenberg (4e corps) avec l'avant-garde de Nordmann et les régiments de la réserve de cavalerie, sous les ordres de Nostitz, était à l'extrême gauche, sur les deux flancs de Neusiedel. Ensuite venaient Hohenzollern (2e corps) jusqu'à Baumersdorf, et Bellegarde (1er corps) jusqu'à Wagram. Ces trois corps garnissaient toujours sur deux lignes la position du Russbach. La cavalerie de réserve (Lichtenstein) tenait tout l'espace jusqu'à Gerasdorf. Le 6e corps (Klénau) était sur les hauteurs de Stammersdorf; le 5e corps (Reuss), sur le Bisamberg, bordant aussi le haut Danube. La réserve de grenadiers et Kollowrath (3e corps) campaient à Sæuring et Hagenbrunn. Ces trois derniers corps n'avaient pas quitté leur place. Le général Frœlich avec quelques escadrons de hussards, était détaché à Ober-

20*

Siebenbrunn, au-devant de l'armée d'Italie. La ligne d bataille de l'ennemi, allongée depuis le pied du Bisa berg jusque vers Léopoldsdorf, embrassait réellement u longueur triple de la nôtre, si on y comprend les de corps des ailes.

Des hauteurs de Wagram, l'archiduc avait vu forces principales, nos réserves, nos parcs, se diriger v la gauche de son centre. Il n'apercevait à sa droite de faibles colonnes, étendues sur un vaste terrain. succès qu'il avait obtenu dans la soirée, l'ardeur manifestaient ses troupes, l'espérance d'être secondé le prince Jean, le décidèrent à tenter une attaque gé rale; mais cette résolution ne fut entièrement arrêtée q milieu de la nuit. Charles donna à Wagram un L ordre, qui disposait son armée par échelons, la droit avant. Celle-ci formée des 3e, 6e corps et des gr diers, devait embrasser la gauche de l'armée franç en s'appuyant au Danube. La cavalerie ainsi qu centre suivaient ce mouvement par le flanc, et se lia à la droite. Bellegarde portait la moitié de son corps sur Aderklaa; le reste quittait Wagram à mesure que la droite faisait des progrès. Hohenzollern, obéissant à la manœuvre générale, ne passait le Russbach qu'a moment où la ligne arrivait à sa hauteur. Il était prescr à Rosenberg d'attaquer à quatre heures notre aile droite contre laquelle agirait le prince Jean. Ce dernier mouvement aurait dû être subordonné à celui des autres corps, qui se mettaient en marche à des moments déterminés. Une heure du matin avait été indiquée pour le départ des 3e et 6e corps, ce qui devenait impossible, puisque l'ordre était donné à minuit, et que Kollowrath campait à plus de deux lieues de Wagram. Le prince Jean devait s'avancer rapidement sur Léopoldsdorf, à la gauche de Rosenberg. Mais sa coopération était au moins

fort douteuse, d'après sa conduite depuis le commencement de la guerre. En ce moment il partait à peine de Presbourg. La ligne ennemie présentait un angle rentrant, dont le sommet se trouvait à Wagram en face d'Aderklaa. Les branches, se rapprochant à mesure que son mouvement se prononça, resserrèrent l'angle intérieur formé par l'armée française, ce qui augmenta beaucoup les vices de cette disposition.

C'était une faute d'attaquer par les deux ailes simultanément; elle était bien plus grande, lorsqu'on manœuvrait de manière à éloigner les principales masses du corps de Jean, et à augmenter ainsi l'intervalle qui séparait les diverses parties de l'armée. Si le généralissime avait agi par sa gauche, il eût toujours été assuré de trouver son frère en réserve, à une distance plus ou moins rapprochée. De ce côté, Charles pouvait également conserver la direction sur Brunn, et de là regagner la Bohême, si cette disposition entrait absolument dans son plan général. Prenant des précautions surabondantes contre une opération bien improbable du côté de Nussdorf, au travers du Danube, il ordonne à Reuss de défendre jusqu'à la dernière extrémité le Bisamberg, et fait rester une brigade de Kollowrath sur la hauteur de Stammersdorf.

Ainsi, dans leurs dispositions primitives, les deux chefs avaient cherché à gagner mutuellement leur flanc gauche. Mais Charles s'étendait à l'infini, et donnait de loin des ordres écrits, tandis que Napoléon, dirigeant lui-même ses forces, attendait qu'elles fussent concentrées et que son adversaire eût développé ses intentions.

XI. FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE LA GUERRE DE LA PÉNINSULE; PAR M. MAXIMILIEN-SÉBASTIEN FOY.

1. L'ARMÉE FRANÇAISE.

Nos officiers des régiments, et surtout ceux de l'infanterie, resplendissaient de pureté et de gloire. Vaillants comme Dunois et La Hire [1]), sobres et durs à la fatigue, parce qu'ils étaient les fils du laboureur et de l'artisan, ils marchaient à pied à la tête des compagnies et couraient les premiers au combat et sur la brèche. Leur existence était tissue de privations, car l'administration militaire ne pouvait pas toujours fournir à leurs besoins, et ils eussent cru s'avilir en prenant part au pillage, tant ils avaient le cœur haut placé! Étrangers aux jouissances d'amour-propre de l'officier général, exempts de l'ivresse du soldat, ces martyrs du patriotisme vivaient

1) Dunois (Jean, Bâtard d'Orléans, comte de), surnommé le Victorieux et le Triomphateur, né en 1403 et la Hire, deux chevaliers qui par leur bonne épée, contribuèrent à délivrer la France de l'invasion des Anglais, aux mauvais jours du règne de Charles VII.

de cette vie morale, qui se consume dans la résignation du devoir. Une mort à peu près certaine les attendait loin de la patrie, et le nom de la plupart d'entre eux devait rester ignoré. Que de beaux caractères dans une classe qu'on ne louera jamais assez! Oh! nos ennemis l'ont mieux appréciée que nous; ils ont connu que là était le bouclier et l'honneur de la France. Vainqueurs, leur premier soin a été de le lui arracher et d'exiger la dissolution de l'armée nationale.

Les étrangers et leurs alliés de France ont complaisamment répété les déprédations exercées sur les vaincus par un petit nombre de chefs militaires. Pendant les premières années de la République, les officiers français ont fait la guerre avec l'austérité et la modération qui convenaient à la noble cause pour laquelle ils avaient pris les armes. La paie était alors de huit francs par mois pour les hauts grades. On ne mangeait à la table du quartier général d'autre pain que le pain du soldat, et d'autre viande que la viande de distribution.

La conquête de l'Italie changea les mœurs de la tête de l'armée. Ce ne fut pas seulement en mettant les habitudes modestes des vainqueurs en continuel contact avec l'opulence et le luxe des vaincus. L'homme [1]) qui voulait se faire roi, avait besoin de placer ses camarades dans sa dépendance. Or, on enchaîne les hommes par leurs vices, et, quand ils n'en ont pas, il faut leur en donner. Le voilà donc allumant la soif de l'or, et, pour l'empêcher de s'éteindre, donnant l'exemple des profusions du luxe. Cette combinaison tacite de la part du général en chef devint, au temps du Consulat et de l'Empire, un système avoué. Napoléon exigea que les hommes appelés à vivre sur les marches du trône contractassent des ha-

1) Napoléon-Bonaparte.

bitudes fastueuses en harmonie avec leur situation élevée. Plus d'une fois il leur confia des missions où il leur prescrivait de s'enrichir par des moyens qui, dans les guerres anciennes, avaient eu pour eux l'autorité de grands noms et de grands exemples. Cependant l'immense majorité parmi nos chefs supérieurs a rejeté avec mépris des richesses qui, après tout, ne sont que des dépouilles.

* * *

L'éclat de la dignité et le reflet de la grandeur du monarque plaçaient les maréchaux d'Empire à distance des autres officiers généraux. Au-dessus d'eux s'élevait un homme que le hasard avait conduit près du général Bonaparte en Italie, et qui fut longtemps son confident et son compagnon sur le champ de bataille. Intrépide à la guerre et infatigable à un âge où les autres éprouvent les premières atteintes de la vieillesse, Berthier, à cinquante ans, passait le jour à cheval et la nuit au bureau. C'est lui qui a dirigé avec tant de zèle les détails d'exécution de seize campagnes, dont les premières furent si glorieuses et les autres si funestes. Sa mémoire de noms, de chiffres et de lieux était immense, et l'Empereur l'appelait *un état de situation ambulant;* la connaissance parfaite du personnage, dont il était chargé de traduire les intentions à peine indiquées, suppléait en quelques points à ce qui lui manquait de vigueur de conception.

Carnot, ministre de la guerre un moment, s'était cru obligé de discuter avec le premier consul l'emploi du sang et des trésors des Français. Son successeur, quoique rempli de probité et porté par caractère à amortir les coups du despotisme, était un coopérateur plus commode pour un chef qui voulut être compris et jamais contredit. Le développement de notre puissance militaire ayant rendu trop lourd le fardeau du ministère de

uerre, on en sépara le matériel des armées pour le
ier d'abord à un homme de mœurs antiques, le gé-
il Dejean, et ensuite au comte Lacuée de Cessac,
mmandable par sa patriotique parcimonie. L'artille-
et le génie étaient administrés sous l'inspection des
cipaux officiers de ces deux armes. La conscription,
revues, l'habillement formaient des directions spécia-
sous des conseillers d'État. Plus tard le maréchal
thier, devenu prince de Neufchâtel, quitta le mini-
e et se renferma dans les fonctions de major général
l'Empereur. Il emporta avec lui la conduite des opé-
ons militaires et l'avancement, c'est-à-dire tout ce
avait une influence immédiate sur les événements.
ministère de la guerre, mutilé dans ses parties nobles
épouillé de ses plus importantes attributions positives,
ut plus que la besogne d'un commis laborieux.

La Révolution ayant bouleversé les anciennes trou-
de ligne, les bataillons de volontaires nationaux, le-
en 1791 et 1792, furent le noyau de l'armée nou-
e. Dans ces bataillons, les soldats nommèrent leurs
iers. Cela devait être ainsi pour une jeunesse d'élite
vant avec des droits égaux. On pouvait prévoir que
hoix des pairs mettrait le mérite en évidence. De là
venus presque tous les généraux célèbres dont la
nce s'honore. Après la première campagne, les vo-
aires furent contraints d'adopter comme profession
arrière où l'élan patriotique les avait jetés par ha-
l; alors on leur appliqua, dans toute sa latitude, la
slation des troupes permanentes. Il fut établi en
cipe qu'on devait obéir pour apprendre à comman-

La règle, qui astreint les militaires à suivre l'un
ès l'antre les échelons de la hiérarchie, est en effet
itable à la milice; le bras blessé en maniant le
isquet porte plus noblement le bâton de maréchal.

Mais le bien a aussi son excès; par exagération justice républicaine, on conféra exclusivement les plois à l'ancienneté de service. Cette mesure, dont l'e immédiat fut de peupler les hauts grades d'ignorant d'imbéciles, ne résista pas à six mois d'application. lui substitua trois tours d'avancement: le premier l'ancienneté de grade, le second par la désignation officiers, le troisième par la promotion du gouverneme La précipitation forcée des remplacements réduisit suite les différents modes à un seul, la nominatio l'Empereur sur une liste triple présentée par le col. Dans les dernières années, la consommation en offici et en sous-officiers fut si énorme, qu'on avait peine trouver des sujets pour remplir les vacances. To soldat sachant lire et écrire, exerçant sur ses camarade une puissance quelconque d'opinion, et qui ne sourcilla pas à l'approche du danger, était sûr d'arriver, si l mort lui en laissait le temps.

Dans l'intérêt de sa puissance absolue, autant qu pour former des successeurs aux généraux de la Rév lution, Napoléon institua les prytanées, les lycées et l écoles militaires. Là furent mêlés ensemble les enfan des riches et les fils indigents des défenseurs de patrie. Plusieurs rejetons des familles de l'ancienne n blesse vinrent y désapprendre l'afféterie de l'éducati domestique. On vit renouveler à Fontainebleau et Saint-Cyr les exercices des rives de l'Eurotas et du Cham de-Mars. Les privations des camps, les bivacs, les m ches forcées n'étaient ensuite que la continuation d' dur noviciat. L'École-Militaire impériale fut une pé nière d'excellents officiers. Il n'en sortait pas de bo citoyens: on s'étudiait à fausser les idées de la jeune et à donner un essort indiscret aux passions. Jam le nom de liberté, rarement le nom de patrie, retent

ait à l'oreille des élèves; l'obéissance aveugle aux caprices du prince leur était enseignée comme le premier evoir d'un Français.

Les officiers envoyés des écoles étaient en très-petit ombre relativement à ceux qui parvenaient par la lière des grades. Napoléon permettait le moins possie que le sort des hommes de guerre dépendît des gens bureau. A Paris ou en voyage, il déléguait la noination subalterne aux généraux en chef et aux gouerneurs de places fortes. A l'armée, il nommait luiême, et presque toujours la veille ou le lendemain d'une taille, en passant la revue sur le terrain. Les absents, ur quelque motif que ce fût, étaient irrémissiblement mplacés. Napoléon demandait avant tout, même pour s grades les plus élevés, la santé et la jeunesse. Sur dernier point il commençait à devenir moins exigeant, ceux qui avaient présente la date du 15 août 1769[1]), cophétisaient, que vers l'année 1819, un officier général e cinquante ans serait censé avoir l'âge de tout monde.

Quand en 1792 le territoire national fut affranchi de la résence des ennemis, la Convention[2]) reconnaissante vait décrété que des biens-fonds de la valeur d'un illiard seraient retirés du domaine public, et distribués l'armée. Le destructeur de la République accomplit n quelque sorte cette promesse de ceux qui l'avaient ondée. Il rendit meilleure la condition de l'officier et u soldat retirés du service. Un décret impérial réserva ux militaires blessés, tous les emplois civils qu'ils pouraient raisonnablement remplir. Le brave en expirant

1) Jour de naissance de Napoléon.

2) La Convention succéda à l'Assemblée législative; elle ouvrit es séances le 21 septembre 1792, et fut remplacée par le Directoire, 26 octobre 1795.

au champ d'honneur n'éprouvait pas d'inquiétude su sort de ceux qui restaient après lui. L'Empereur éta pour secourir la veuve et servir de père aux orpheli

La Légion-d'Honneur fut créée [1]). La nation, ébl par cette brillante auréole qui embrassait tous les ge de gloire, n'aperçut pas le dédale où la faisait entre premier retour à des institutions qu'avait prosc l'esprit d'égalité. Les titres et les dotations hérédita devinrent aussi le prix de la valeur. L'ordre d Réunion et des Trois-Toisons vinrent ensuite. A cha campagne un aiguillon nouveau ranimait le dévoûm Mais des récompenses accordées aux soldats, aucune les électrisait comme de voir et d'entendre l'Empereu

Napoléon avait, à trente ans l'attitude imposa du vieux Frédéric. Il parcourait les rangs à pied lentement. Les grands de la cour et de l'armée se naient derrière à un long intervalle, afin qu'il n'y pas d'intermédiaire entre l'Empereur et les sold Chacun l'approchait librement et lui racontait l'histoire de ses griefs et de ses prétentions. Il voyait tout, pondait à tout, et faisait droit sur-le-champ aux ré mations fondées, même à celles qui ne l'étaient pas. l'air enjoué de son visage, on connaissait, qu'il était famille. Dans ces jours solennels, les grâces pleuva sur les braves, et les leçons de la discipline sur les néraux, quelquefois sur les colonels, jamais au-dess On manœuvrait, et toujours Napoléon apprenait aux habiles quelque secret nouveau. Après la revue, on disait dans le camp les oracles sortis de la bouche maître de l'art. On savait par cœur les brûlantes clamations, où si peu de mots renfermaient de si hé ques présages. A l'approche du danger, ce qu'on

1) Le 19 mai 1802.

tait pour lui était plus que l'admiration; on lui rendait un culte comme au dieu tutélaire de l'armée.

* * *

Après avoir décrit les habitudes et les inclinations de nos guerriers, nous allons mettre en évidence les rouages de la machine organisée pour combattre. L'armée date de l'amalgame des volontaires nationaux avec les anciennes troupes de ligne. Cette excellente opération fonda notre puissance militaire, et laissa peu à faire à ceux qui vinrent ensuite.

Les officiers généraux quittèrent les dénominations vagues de lieutenant-général et de maréchal de camp pour prendre celles de général de division et de brigade, qui exprimaient avec exactitude l'étendue du commandement de chacun. Les corps d'infanterie, forts de trois bataillons, s'appelèrent demi-brigades, parce qu'on les considérait dans leurs rapports avec la brigade. Napoléon jugea qu'un entier ne devait pas être désigné par une indication fractionnaire. Il rétablit le nom de régiment, et il rendit aux chefs celui de colonel.

Les régiments de toute arme étaient distingués entre eux par des nombres. Plusieurs périrent dans les expéditions coloniales qui suivirent la paix d'Amiens[1]. L'Empereur voulut que les numéros restassent vacants. Les corps qu'on créa postérieurement, prirent l'ordre de bataille à partir du dernier de leur arme. Par ce moyen l'armée française paraissait aux étrangers plus nombreuse qu'elle ne l'était réellement.

Commençons par l'organisation de l'infanterie, qu'un écrivain[2]) a si bien appelée *cette nation des camps*. Cette expression lui fut sans doute inspirée par les guerres de

---

1) Signée le 27 mars 1802.

2) M. de Barante, auteur de l'Histoire des ducs de Bourgogne, etc.

la Révolution, et elle s'applique à notre armée franç
avec toute justesse.

Le bataillon d'infanterie était de neuf compagn
y compris celle de grenadiers. Napoléon l'augme
d'une autre compagnie d'élite, les voltigeurs. Ce
une idée heureuse que de rehausser dans l'estime
blique les hommes de petite taille, qui en général
les plus intelligents et les plus alertes. Les voltig
constituèrent la véritable infanterie légère de France
ce sens qu'on leur fit faire habituellement le service
tirailleurs. Les régiments dits d'infanterie légère
avaient que le nom, car ils étaient composés, armés,
ercés comme le reste de l'infanterie.

Un décret impérial, rendu avant la guerre d'Espag
réduisit les bataillons à six compagnies et mit cinq b
taillons dont un de dépôt dans chaque régiment. Cet
coupe du bataillon en six fractions cadrait mal av
l'ordonnance de manœuvres; elle diminuait la vale
réelle des soldats d'élite à force d'en augmenter le no
bre, et les compagnies du centre s'épuisaient à te
toujours complètes les compagnies de grenadiers et
voltigeurs. Mais Napoléon ne faisait rien d'inutile; il
importait d'avoir beaucoup de cadres, afin d'y répa
avec plus de facilité les produits de la conscription,
d'instituer plus rapidement les soldats pour la gue
Un bataillon défait en bataille ou par suite de la ca
pagne, versait dans les bataillons mieux conservés
hommes qui lui restaient. Le cadre, composé seulem
des officiers et des sous-officiers, allait en France
remplir de recrues que les levées avaient amassées
y avait un jeu de navette continuel du dépôt à l'arm
et de l'armée au dépôt. Le peu d'éclat de ces mou
ments partiels servit souvent à renforcer sans
aperçu tel point des lignes d'occupation, d'où la pol

ue de l'Empereur devait bientôt faire partir l'offensive. Alors les deux premiers bataillons d'un corps servaient ans une armée avec l'aigle et le colonel, et les deux utres bataillons de campagne commandés par le major ormaient ailleurs un numéro bis. L'Europe s'étonnait 'entendre retentir en même temps les exploits du même égiment sur des théâtres de guerre distants l'un de autre de plusieurs centaines de lieues.

Nous ne parlerons pas des formations accidentelles auxquelles ont donné lieu l'universalité et la précipitation des opérations militaires. Elles figurent comme exceptions à la règle; et les corps hors ligne ont été plus tôt ou plus tard fondus dans les autres.

Les Français, non plus que les Romains, ne dédaignaient pas d'imiter ce qu'il y avait de bon dans les usages de leurs adversaires. Ainsi ont été introduites chez nous, l'une après l'autre, presque toutes les parties de l'habillement des troupes autrichiennes. Le bivac enseignait à connaître le prix de la capote; une coiffure ronde et solide a remplacé le chapeau à trois cornes dont la forme était si ridicule et la matière si destructible. L'habit a été raccourci, et les revers d'un vain ornement qu'ils étaient sont revenus à leur destination première, de couvrir d'une étoffe double la poitrine et le bas-ventre. Les ligatures qui comprimaient les articulations ont disparu. On a demandé de l'ampleur au pantalon et aux autres pièces du vêtement. Le brodequin n'a pu être naturalisé dans notre infanterie; elle a donné la préférence au soulier et à la guêtre, faisant corps ensemble par le moyen de l'indispensable sous-pied.

L'Empereur avait cédé aux instances qui lui furent faites pour changer la couleur du fond de l'uniforme. On faisait valoir l'économie qui résulterait pour l'État

d'avoir moins d'indigo à demander aux Anglais. Dans la campagne de 1806 quelques régiments prirent le blanc. Les soldats y montrèrent de la répugnance; ils regrettèrent l'habit sous lequel depuis dix-sept ans ils étaient accoutumés à faire trembler les ennemis. Napoléon ne tarda pas à revenir aux couleurs nationales.

Dès l'année 1794, dans le temps de l'aversion la plus effrénée pour les traditions et les méthodes anciennes, on vit notre jeune armée, commandée par des hommes nouveaux échappés des études et des comptoirs, défaire la réputation des vieilles armées et des vieux généraux. On voulut alors analyser les causes de nos succès. Les étrangers en attribuèrent l'honneur au feu de l'infanterie légère, parce que les tirailleurs, dont l'emploi était rare et le nom presque inconnu dans les guerres précédentes, étaient multipliés et prodigués dans celle-ci. Les nationaux, au contraire, ne lisant dans les bulletins de la Convention que bataillons en masse, lignes enfoncées, redoutes assaillies au pas de charge, crurent ingénument que les fusils et les canons avaient perdu leur vertu, et que tout s'emportait avec la baïonnette.

Ces deux opinions diamétralement opposées en apparence, n'étaient ni l'une ni l'autre dépourvues d'un fond de vérité. Encore que les hommes exercés à l'usage des armes à feu fussent en plus grand nombre dans les premiers bataillons de volontaires que parmi les conscrits de Napoléon, ni les uns ni les autres ne se distinguaient par la justesse du tir; et on leur a reproché quelquefois avec raison de consommer les munitions inutilement. Mais le genre de combat qui favorisait le plus grand développement des facultés individuelles, était éminemment assorti à l'esprit remuant et au courage d'attaque propre à notre nation. Nous avions

presque toujours l'offensive; c'était la conséquence du mouvement de l'opinion patriotique et de la sévérité de ce Comité de salut public qui envoyait à l'échafaud les généraux inactifs comme les généraux battus.

On entamait l'action avec des nuées de tirailleurs à pied et à cheval; lancés suivant une idée générale plutôt que dirigés dans les détails des mouvements, ils harcelaient l'ennemi, échappaient à ses masses par leur vélocité, et à l'effet de son canon, par leur éparpillement. On les relevait afin que le feu ne languît pas; on les renforçait pour les rendre plus efficaces.

Il est rare, qu'une armée ait ses flancs appuyés d'une manière inexpugnable; d'ailleurs toutes les positions renferment en elles-mêmes, ou dans l'arrangement des troupes qui les défendent, quelques lacunes qui favorisent l'assaillant. Les tirailleurs s'y précipitaient par inspiration, et l'inspiration ne manquait point dans un pareil temps et avec de pareils soldats. Le défaut de la cuirasse une fois saisi, c'était à qui porterait son effort. L'artillerie volante (on appelait ainsi des pièces servies par des canonniers à cheval) accourait au galop et mitraillait à brûle-pourpoint. Le corps de bataille s'ébranlait dans le sens de l'impulsion indiquée: l'infanterie en colonnes, car elle n'avait pas de feu à faire; la cavalerie intercalée par régiments ou en escadrons, afin d'être disponible partout et pour tout. Quand la pluie des balles et des boulets de l'ennemi commençait à s'épaissir, un officier, un soldat, quelquefois un représentant du peuple entonnait l'hymne de la victoire[1]). Le général

1) La Marseillaise. L'auteur des paroles et de la musique de cet hymne guerrier est Joseph Rouget-de-l'Isle, né en 1760, mort en 1836. Il fut composé en 1792, et eut d'abord pour titre Chant de guerre de l'armée du Rhin.

mettait sur la pointe de son épée son chapeau surmont du panache tricolore, pour être vu de loin, et pour ser vir de ralliement aux braves. Les soldats prenaient l pas de course: ceux des premiers rangs croisaient l baïonnette; les tambours battaient la charge; l'air reten tissait des cris mille et mille fois répétés: „*En avant* .... *en avant!* ... *Vive la Republique!* ...“

2. CARACTÈRE DE NAPOLÉON.

Avec ses passions et malgré ses erreurs, Napoléon est, à tout prendre, le plus grand homme de guerre des temps modernes. Il a porté dans les combats un courage stoïque, une ténacité profondément calculée, un esprit fécond en inspirations soudaines, qui déconcertaient par des ressources inespérées les plans de l'ennemi. Qu'on se garde d'attribuer une longue suite de succès à la puissance organique des masses qu'il a mises en mouvement. L'œil le plus exercé aurait peine à y découvrir autre chose que des éléments de désordre. Qu'on ne dise pas non plus qu'il fut capitaine heureux parce qu'il était monarque puissant. De toutes ses campagnes, les plus mémorables sont: la campagne de l'Adige, où, le général de la veille, commandant à une armée peu nombreuse, et, dans le commencement, mal ordonnée, mal outillée, il se plaça de prime-abord plus haut que Turenne, et à côté de Frédéric; et la campagne de France en 1814, où, réduit à une poignée de soldats harassés, il combattait à un contre dix. Les dernières lueurs de la foudre impériale éblouissaient encore les yeux de nos ennemis, et il faisait beau voir comme les élans du vieux lion pourchassé, resserré, traqué, retraçaient au vif les jours de sa jeunesse où il s'épanouissait dans les champs du carnage.

Napoléon possédait à un degré éminent les facultés du métier des armes: tempérant et robuste, veillant et dormant à volonté, paraissant à l'improviste où on l'attendait le moins, il ne dédaignait pas les détails auxquels se rattachent parfois des résultats importants. Souvent la main qui venait de tracer des règles pour le gouvernement de plusieurs millions d'hommes, rectifiait l'état de situation inexact d'un régiment, ou écrivait d'où l'on devait tirer deux cents conscrits, et dans quel magasin on prendrait leurs souliers. Interlocuteur patient et facile, il interrogeait à fond; il savait écouter, talent rare chez les grands de la terre. Il a porté dans les combats un courage froid et impassible; jamais esprit plus profondément méditatif ne fut plus fécond en illuminations rapides et soudaines. En devenant empereur, il ne cessa pas d'être soldat. Si, avec le progrès de l'âge, son activité diminua, c'est que les forces physiques étaient moindres.

Dans les jeux mêlés de calcul et de hasard, on court toujours des risques d'autant plus grands, qu'on veut obtenir de plus grands avantages. C'est là précisément ce qui rend si funeste aux nations la trompeuse science des conquérants. Napoléon, quoique naturellement aventureux, ne manquait ni de suite, ni de méthode, et il n'usait ni ses soldats, ni ses trésors là où suffisait l'autorité de son nom. Ce qu'il pouvait obtenir par les négociations ou par la feinte, il ne le demandait pas à la force des armes. L'épée tirée du fourreau ne fut ensanglantée que lorsqu'il était impossible d'arriver au but par une manœuvre. Toujours prêt à combattre, habituellement il choisissait l'occasion et le terrain. Il a donné quarante batailles pour huit ou dix qu'il a reçues.

D'autres généraux l'ont égalé dans l'art de disposer les troupes sur le terrain. Quelques-uns ont donné une

bataille aussi bien que lui. On en citerait plusieur
l'ont mieux reçue. Il les a surpassés tous dans la
nière de diriger une campagne offensive.

Les guerres d'Espagne et de Russie ne prou
rien contre son génie. Ce n'est pas avec les règl
Montécuculli et de Turenne manœuvrant sur la Re
qu'il faut juger de telles entreprises. Les uns gu
yaient pour avoir tel ou tel quartier d'hiver; l'autre,
conquérir le monde. Il lui fallait souvent non pas
lement gagner une bataille, mais la gagner de
façon qu'elle épouvantât l'Europe et amenât des r
tats gigantesques. Ainsi, les vues politiques int
naient sans cesse dans le génie stratégique, et
l'apprécier tout entier il ne faut pas se renfermer
les limites de l'art de la guerre. Cet art ne se com
pas seulement de détails techniques, il a aussi sa p
sophie. Pour trouver dans cette région élevée un
à Napoléon, il faudrait remonter aux temps où les
tutions féodales n'avaient pas encore rompu l'unité
nations antiques. Les seuls fondateurs de religion
exercé sur leurs sectaires une autorité comparab
celle qui le rendit maître absolu de son armée.
puissance morale lui est devenue funeste pour
voulu s'en prévaloir même contre l'ascendant de la
matérielle, et parce qu'elle l'a entraîné à mépriser
règles positives dont la longue violation ne reste
impunie.

Quand l'orgueil acheminait Napoléon vers sa c
il lui arriva de dire: „La France a plus besoin de
que je n'ai besoin d'elle ....“ et il disait vrai.
pourquoi était-il devenu nécessaire? C'est parce
avait confié la destinée des Français aux hasards

1) Où Montécuculli soutint les efforts de Turenne en 1675.

interminable; c'est parce que, malgré les ressour-
son génie, cette guerre, tous les jours plus chan-
ıar la mise en jeu de la totalité des forces et par
liesse des mouvements, remettait en problème à
campagne, à chaque bataille, les fruits de vingt
de triomphe; c'est parce que son gouvernement
ıodelé de façon que tout devait disparaître avec
que du dehors et du dedans devait éclater à la
e réaction proportionnée à la violence de l'action.
ıésie conquérante avait retourné la question euro-
; nous, les fils premiers nés de la liberté et de
ındance, nous versions notre sang pour servir des
s royales contre la cause des peuples, et les
ı outragés revenaient plus terribles, armés des prin-
ue nous avions abandonnés.

ırfois cette masse immense de passions qu'il accu-
contre lui, cette multitude de bras prêts à se
ıour la vengeance, portèrent un trouble involon-
ans l'âme de l'ambitieux. Regardant autour de
s'effraya d'être seul, et il songea à affermir sa
ıce en la modérant. Alors lui vint en pensée le
de créer une pairie héréditaire et de refaire sa
hie sur des bases moins fragiles[1]). Mais Napo-
ɔyait sans illusion le fond des choses. La nation,
e toute et toujours à suivre les desseins de son
ı'avait pas eu jusque-là le temps d'en former pour

---

ans la campagne de France, aux premiers mois de 1814, Na-
arlait à Troyes en Champagne, avec un de ses généraux, de
ı choses. „Les ennemis, disait celui-ci, sont trop nombreux.
pouvons pas en venir à bout avec nos soldats qui tombent
our et qu'on ne remplace pas; il faut que la France se lève.
comment voulez-vous que la France se lève, interrompit avec
Napoléon, il n'y a pas de clergé, il n'y a pas de noblesse, et
la liberté!..“

elle-même. Le jour où elle n'eût plus été étour
le fracas des armes, elle eût demandé compte de
vile obéissance. Mieux vaut, pensait-il, pour un
absolu, combattre les armées de l'étranger, qu'
lutter contre l'énergie des citoyens. Le des
avait été organisé pour faire la guerre; on cont
guerre pour conserver le despotisme. Le sort
jeté: la France devait conquérir l'Europe, ou l
subjuguer la France.

Napoléon a péri, il a péri pour avoir tenté a
hommes du dix-neuvième siècle l'œuvre des Attil
Gengiskan; pour avoir cédé à une imagination to
traire à l'esprit contemporain, que sa raison con
pourtant si bien; pour n'avoir point voulu s'arr
jour où il eut la conscience de son impuissance
sir. La nature a marqué un terme au delà duc
entreprises folles ne peuvent pas être conduites a
gesse. Ce terme, l'Empereur l'atteignit en Espa
le dépassa en Russie. S'il eût échappé alors à sa
son inflexible outrecuidance lui eût fait trouver
Baylen [1]) et Moscou.

---

1) Ville d'Espagne, célèbre par la capitulation que le gé
pont y signa le 20 juin 1808. Ce fut le premier revers que les
essuyèrent en Espagne.

XII. FRAGMENT DE L'HISTOIRE DE L'EXPÉDITION DE RUSSIE; PAR LE MARQUIS GEORGES DE CHAMBRAY, GÉNÉRAL D'ARTILLERIE.

BATAILLE DE BORODINO.

le 7 septembre 1812.

L'armée de Napoléon, composée en majorité de troupes françaises, s'élevait environ à cent vingt mille hommes; l'armée de Koutousoff[1]) ne comptait que quatre-vingt-douze mille hommes de troupes régulières, auxquelles il faut ajouter les dix mille hommes de la milice de Moscou. Je ne parle point des troupes irrégulières qui sont de peu d'utilité un jour de bataille. Indépendamment de l'avantage du nombre, Napoléon avait une supériorité incontestable en grosse cavalerie; son infan-

---

1) Koutousoff-Smolenskoi (Michel-Lovrionowitsch-Golenitcheff), né 1745, parvint par sa valeur aux plus hauts grades militaires et se distingua en 1790 à la prise d'Ismallow. En 1805, il commandait l'armée qui, réunie aux Autrichiens, fut vaincue à Austerlitz. Lors de l'invasion des Français, il livra à Napoléon la bataille de la Moskowa. Il fut vainqueur dans plusieurs combats, et reçut le surnom de Smolenskoi. Il mourut en 1813.

terie était composée de soldats éprouvés par la guerr
les fatigues, les privations, tandis que celle de son a
versaire contenait un grand nombre de recrues. L'armé
française comptait cinq cent quatre-vingt sept bouch
à feu, celle des Russes plus de six cents. Aucune a
mée n'avait jusqu'alors, proportion gardée du nomb
de ses combattants, traîné une aussi grande quanti
d'artillerie.

Au point du jour, Koutousoff vint s'établir de sa pe
sonne en arrière du village de Gorka, à gauche et pr
de la grande route; il était à pied et avait près de l
Benningsen. Il portait une redingote d'uniforme, et éta
coiffé d'un bonnet de police sous lequel était un serr
tête. Napoléon se plaça en avant et un peu à gauch
de la redoute, dont on s'était emparé le 5, sur le bor
d'un petit ravin qui se rend à la Kalotcha; il était aus
à pied et avait près de lui Berthier; il portait l'uniform
des chasseurs de sa garde.

La bataille commença tout à coup, vers les six heur
du matin, par une canonnade terrible qui s'engagea d'a
bord près du bois, entre l'artillerie des trois redans e
celle qui lui était opposée; puis, immédiatement après,
la gauche, et enfin au centre. Pendant ce temps, le
troupes marchaient, pour exécuter ce qui avait été o
donné. Davoust, ayant laissé Friant en réserve, s'avanç
à la rencontre des Russes avec les divisions Dessaix e
Compans; la première suivait le bord du bois, la deuxièm
marchait dans l'intérieur. Cette marche n'offrait point d
difficultés, parce que le bois était d'abord très-clair, e
qu'à la hauteur des redans ce n'étaient pour ainsi di
que des broussailles. Bientôt il s'engagea un feu trè
vif de mousqueterie, pendant lequel un régiment de l
division Compans se précipita sur le redan le plus ra
proché du bois, et l'enleva; mais il ne put s'y mainteni

Ney s'avançait alors suivi de Junot[1]; aussitôt en présence, il attaque les trois redans, et, secondé par la division Compans, il s'en empare: Bagration, qui parvint à les reprendre en faisant soutenir son infanterie par une charge de cuirassiers, ne les conserva qu'un moment; une brigade du corps de Nansouty repoussa les cuirassiers: Ney s'empara de nouveau des redans, et appuyant à gauche, se disposa à attaquer le village de Semenowskoë, qu'il avait débordé, tandis que Compans et Desaix gagnaient du terrain sur sa droite.

Murat, dont la cavalerie était dispersée sur toute la ligne, assista de sa personne à l'attaque des redans. Jusqu'à ce moment, le plan de Napoléon recevait son exécution, quoique lentement, et malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi; il était alors huit heures du matin.

Eugène, après s'être emparé du village de Borodino, se contentait de l'occuper, et passait sur la rive droite de la Kalotcha avec la plus grande partie de ses forces. Il ne laissa sur la rive gauche de ce ruisseau qu'une division d'infanterie et sa cavalerie légère.

A l'extrême droite, Poniatowski[2]) s'était emparé

---

1) Junot (Andoche), duc d'Abrantès, général des armées françaises, entra au service en 1791. Bonaparte le fit avancer rapidement, et l'emmena en Égypte avec le grade de général de brigade. Junot, après s'être signalé dans cette expédition par son intrépidité, fut nommé lieutenant-général, gouverneur de Paris, 1806, et colonel-général des hussards. Il reçut, 1807, le commandement de l'armée d'occupation en Portugal; attaqué par des forces supérieures, il capitula honorablement. Il commanda ensuite en Espagne et en Russie, fut nommé gouverneur d'Illyrie, et mourut en 1813.

2) Poniatowski (Joseph, prince de), général en chef de l'armée polonaise, ministre de la guerre et maréchal de France, né le 7 mai 1762 à Varsovie, mort dans les eaux de l'Elster, le 19 octobre 1813. En 1816, l'empereur Alexandre ordonna d'inhumer ses restes dans l'église

d'Utitsa, et avait pénétré dans un bois marécageux qu entoure en partie ce village; mais Toutchkoff l'àvait en suite repoussé. L'on continuait à se battre dans ce bois qui ne permettait d'engager que des tirailleurs.

Les dispositions d'attaque de Napoléon, prises pen dant la nuit, étaient ignorées de Koutousoff; mais il pu s'en former une idée aussitôt que le jour fut entier, parc que tout le terrain qu'occupait l'armée française, entre l Kalotcha et le bois, se distinguait parfaitement de la po sition des Russes, et surtout du point élevé où se trou vait Koutousoff. Ce général vit donc que Napoléon avai de grandes masses d'infanterie et de cavalerie près d bois; qu'ainsi les troupes chargées de la défense des re dans étaient hors d'état de résister, s'il ne leur envoyai promptement des renforts. Il vit qu'on n'avait oppos que de la cavalerie à la partie de sa position compris entre le village de Semenowskoé et la redoute, et qu'Eu gène, après s'être emparé de Borodino, se disposait à passer sur la rive droite de la Kalotcha. Enfin, il aper cevait en réserve, derrière le centre de l'armée française un corps composé d'infanterie, de cavalerie et d'artilleri qu'il devait supposer être la garde de Napoléon.

Les rapports des généraux russes confirmant ce qu Koutousoff avait observé de ses propres yeux, il ordonn à Baggawout, qui devenait inutile dans la position qu occupait, de se rendre en toute hâte à la gauche et d prendre les ordres de Bagration. Lorsque ce mouv ment, que dictait la nécessité, commença, il était plus c sept heures; mais déjà Koutousoff avait fait porter a secours de Bagration une brigade d'infanterie de la gard

de Cracovie, où reposent tous les rois et héros de la Pologne. Dans le jardin de Reichenbach à Leipzick, au lieu même d'où il s'élança d le fleuve, un monument a été élevé à sa mémoire.

une de cuirassiers et plusieurs batteries, tandis que, dans le même temps, la division Konownitzin, du corps de Toutchkoff, avait appuyé à droite dans le bois, pour s'opposer aux progrès de Davoust.

La tête de colonne de Baggawout n'atteignit Semenowskoé que vers huit heures; Bagration l'engage aussitôt et successivement toutes les troupes de ce corps, à mesure qu'elles arrivaient. Avec ce renfort, il parvint d'abord à arrêter les Français, et bientôt après il reprit l'offensive. Aussitôt que Ney se fut aperçu que Bagration avait reçu des troupes fraîches, il envoya vers Napoléon un de ses aides de camp pour l'en instruire et lui demander des secours.

Ce conquérant était resté depuis le commencement de la bataille dans le même endroit; il se promenait en long et en large avec Berthier; derrière lui était l'infanterie de la vieille garde; en avant et un peu à gauche, les autres troupes de la garde. Irrésolu, contre son habitude, il n'avait point encore donné d'ordres, lorsqu'un de ses officiers d'ordonnance, qu'il avait envoyé près de Ney pour suivre les opérations de ce général et lui en rendre compte, arrive, lui apprend que Bagration avait repris l'offensive, et qu'il devenait urgent de secourir Ney. Il ne restait de disponible sur ce point, en troupes d'infanterie, que la division Friant, parce que Junot venait d'être envoyé dans le bois au secours de Poniatowski. Ce nouveau rapport augmente l'irrésolution de Napoléon; il consultait Berthier et ne donnait point d'ordres. L'officier d'ordonnance lui répéta plusieurs fois qu'il n'y avait pas un moment à perdre, que Ney allait être accablé. Napoléon le charge enfin de porter à Claparède l'ordre de marcher au secours de Ney. Cet officier part comme un trait; mais Napoléon le rappelle, et se consulte de nouveau avec Berthier: il finit par en-

voyer Friant au secours de Ney. Son irrésolution lui avait fait perdre une demi-heure, retard qui dut avoir une grande influence sur le sort de la bataille, et, par suite, sur les destinées de Napoléon.

Les Russes occupaient, en avant du village de Semenowskoé un retranchement qu'ils n'avaient eu que le temps d'ébaucher. Latour-Maubourg, ayant reçu l'ordre de les y attaquer, les chargea à la tête des cuirassiers saxons, et les renversa. Dans le même temps, l'arrivée de Friant permettait à Ney de reprendre l'offensive, et Bagration perdit enfin Semenowskoé. L'armée russe se reforma aussitôt en arrière de ce village; sa droite occupait encore la redoute, sa gauche s'appuyait au même bois que précédemment, mais une demi-lieue en arrière des redans; et l'on plaça, sur un plateau qui domine Semenowskoé, plusieurs batteries qui faisaient un feu très-soutenu et très-meurtrier.

Le succès des Français, sur cette partie de la position, se borna à l'occupation des redans et du village de Semenowskoé. L'opiniâtreté de la défense avait été comparable à l'impétuosité de l'attaque, et l'on avait combattu de part et d'autre avec une rare valeur. Toutes les troupes qui étaient en présence sur ce point ayant été engagées, avaient déjà essuyé de grandes pertes, et elles n'avaient plus cette première fougue des troupes fraîches. L'artillerie continua à porter la mort dans les rangs opposés; mais on ne fit plus que des efforts partiels qui ne produisirent que des succès momentanés et sans suite.

A l'extrême droite, Poniatowski, secondé par Junot, parvint enfin à repousser Toutchkoff jusqu'à plus d'une demi-lieue d'Utitsa.

Tandis que la partie la plus importante du plan de Napoléon échouait ainsi, une lutte terrible, et qui pouvait amener des résultats décisifs, s'engageait sur le point

où combattait Eugène. Ce général, ayant placé une brigade de la division Delzons dans le village de Borodino, l'autre brigade et la cavalerie légère de son corps un peu plus à gauche, avait fait passer le reste de ses troupes sur la rive droite de la Kalotcha. Koutousoff, s'étant aperçu du mouvement d'Eugène, renforça la partie de sa position comprise entre la redoute de Semenowskoé, avec le corps d'Ostermann et le corps de cavalerie de Korf. Aussitôt que les premières troupes d'Eugène eurent commencé à passer sur la rive droite de la Kalotcha, Morand traversa le ravin qui le séparait de l'ennemi, et se dirigea vers la redoute. Dès qu'il eut débouché sur le plateau où elle se trouvait, il essuya un feu violent d'artillerie; néanmoins il continuait à avancer, et, détachant le général Bonami avec une brigade de sa première ligne, il lui ordonne de tenter l'assaut. Ce général exécuta l'ordre qu'il venait de recevoir avec une telle résolution, qu'il parvint à pénétrer dans la redoute; mais sa brigade, entourée par les Russes, n'étant point secourue par Morand, qui était attaqué dans le même moment avec beaucoup de vivacité, fut accablée et contrainte de se faire jour pour rejoindre sa division: Bonami lui-même, percé de coups, tomba entre les mains des Russes.

Cependant Morand se maintenait difficilement sur le plateau contre des forces trop supérieures. Eugène sentit la nécessité de le secourir sans délai; il envoie Gérard[1])

---

1) Gérard (Maurice-Étienne, comte de), maréchal et pair de France, est né à Damvilliers (Meuse) le 4 avril 1773. Il entra au service en 1791, et se distingua à plusieurs rencontres. En 1822 les habitants de Paris le nommèrent député. En 1834 il commanda en chef l'armée du Nord, et fut quelque temps ministre de la guerre. Le 11 déc. 1838 il fut nommé commandant en chef de la garde nationale du département de la Seine.

sur sa droite, Broussier sur sa gauche; place en réserve la garde royale derrière le centre, et Grouchy derrière la droite. L'engagement était alors général depuis le village de Borodino jusqu'à la vieille route de Smolensk. La partie de la position comprise entre Eugène et Ney était occupée par Montbrun et Latour-Maubourg; il n'y régnait dans ce moment qu'un feu d'artillerie. Ainsi, en opposition avec ce qui se pratique ordinairement, la cavalerie était au centre en première ligne; mais cette arme ne pouvant combattre sur tous les terrains, Napoléon, en la plaçant ainsi, parvenait à l'employer, et pouvait sur les autres points renforcer son infanterie; il était d'ailleurs en mesure de faire soutenir cette cavalerie par l'infanterie de sa garde, qui était placée derrière. Cependant Eugène se disposait à tenter avec toutes ses troupes un nouvel effort pour s'emparer de la redoute, lorsqu'il fut rappelé sur la rive gauche de la Kalotcha par une attaque inattendue de la cavalerie ennemie.

Koutousoff s'étant aperçu qu'Eugène n'avait laissé sur la rive gauche de la Kalotcha qu'un petit nombre de troupes, ordonne à Ouwaroff de passer ce ruisseau au-dessous de Borodino, et d'attaquer brusquement les Français. Ouwaroff renversa d'abord la brigade de cavalerie légère, trop faible pour lui résister; mais l'infanterie placée à gauche de Borodino, s'étant formée en carrés par régiments, fut inébranlable. Eugène repassa aussitôt sur la rive gauche du ruisseau avec la garde royale, et par sa présence décida Ouwaroff à la retraite. Cette diversion, malgré son peu de succès, fut avantageuse à Koutousoff; elle donna de l'inquiétude à Napoléon jusqu'au moment où il sut, et de qu'elle nature elle était, et quel résultat elle aurait; elle retarda l'attaque de la redoute, circonstance funeste, non-seulement à cause de la perte du temps, mais aussi parce que l'artillerie de la partie

de l'armée qui devait exécuter cette attaque luttait désavantageusement contre celle des Russes, placée derrière des épaulements, ou favorisée par les localités.

La tentative d'Ouwaroff ne fut pas plutôt déjouée, qu'Eugène repassa sur la rive droite de la Kalotcha, et ordonna aux divisions Broussier, Morand et Gérard de reprendre le feu, et de joindre l'ennemi; dans le même temps, Caulaincourt [1]), à la tête de la division Wathier (de cuirassiers), renversait la ligne ennemie qui lui était opposée, et, tournant à gauche, obtenait le même succès sur celle qui était placée immédiatement derrière la redoute; puis, revenant sur ses pas, il pénétrait dans cette redoute par la gorge; Eugène y arrivait alors directement en en franchissant les épaulements; tout ce qui la défendait fut passé au fil de l'épée; vingt-une bouches à feu dont elle était armée tombèrent au pouvoir des Français. Wathier reprit sa position à droite d'Eugène. Caulaincourt avait été frappé à mort dans la redoute.

Il était alors trois heures; les Russes avaient perdu tous leurs retranchements, et avaient été repoussés sur toute la partie de la ligne, qui s'étendait depuis le ravin qui était à gauche de la redoute jusqu'à la vieille route de Smolensk; mais aucun désordre ne s'était manifesté dans leur armée, le sort de la bataille était encore incertain. Dans ces conjonctures, Koutousoff se décida à tenter un effort sur le centre de l'armée française, qui n'était occupé, ainsi que nous l'avons vu, que par de la cavalerie. Il fit former en masse une partie du corps d'Ostermann et de l'infanterie du 5e corps qui n'avait point encore donné, fit appuyer ces troupes par de la cavalerie,

1) Ce général avait remplacé Montbrun, qui venait d'être tué.

et les dirigea de manière à ce que leur gauche marchât sur Semenowskoé.

Les dispositions préparatoires de ce grand mouvement s'exécutèrent avec tant de lenteur qu'on put, de plusieurs points de l'armée française, voir l'orage se former. Sorbier, qui l'aperçut le premier, fit instruire Napoléon de ce qui se passait, et, ne consultant que la nécessité, il ordonne à la batterie de réserve de la garde de se porter au centre et de tirer sur les masses que formaient les Russes. Murat et Davoust, instruits par ses soins, s'occupent aussi de réunir de l'artillerie sur ce point; il s'y trouve bientôt plus de quatre-vingts bouches à feu. Tandis que l'on cherchait ainsi à tirer parti des moyens que l'on avait sous la main, Napoléon, éclairé sur le danger qui menaçait son centre, fit avancer l'infanterie de la garde pour qu'elle fût à portée de le secourir au besoin.

Cependant les Russes s'avançaient, mais lentement, accablés par le feu d'artillerie le plus violent qu'aucune troupe ait peut-être jamais essuyé. Leur cavalerie chargea les batteries à plusieurs reprises; quelques-unes tombèrent même en son pouvoir; mais la cavalerie française, qui les soutenait, les reprit aussitôt; enfin, cette masse redoutable d'infanterie, éprouvant des pertes énormes, ralentit sa marche, puis s'arrêta, et bientôt après, le désordre s'y étant mis, elle se retira couverte par son artillerie et par sa cavalerie. Tel fut le résultat d'une tentative bien entendue, et qui n'échoua si promptement que par la lenteur de l'exécution. Le succès de l'artillerie dans cette circonstance fut très-remarquable.

Toutes les troupes qui avaient été engagées de part et d'autre, avaient essuyé de grandes pertes, et étaient accablées de lassitude: on ne pouvait plus rien entreprendre de vigoureux qu'avec des troupes fraîches. Dans l'armée de Koutousoff, la seule milice de Moscou n'avait

pas donné; dans celle de Napoléon, au contraire, la garde, à l'exception de trente-six bouches à feu [1]) qui avaient pris part au combat, était intacte; il pouvait se promettre un succès décisif s'il la faisait donner; mais il se contenta d'envoyer la division Claparède en réserve derrière Eugène; ce fut alors seulement que, montant à cheval, il se dirigea vers les redans, et visita la partie du champ de bataille où ils se trouvaient; sa présence, qui y aurait été si utile quand on se les disputait, devenait alors indifférente. La canonnade continua jusqu'à la nuit; les troupes bivaquèrent en présence. Plus de soixante-dix mille hommes furent tués ou blessés de part et d'autre, parmi lesquels on comptait une quarantaine de généraux [2]). On fit peu de prisonniers. La perte des Russes fut plus forte que celle des Français, parce qu'ils furent contraints d'abandonner une partie de leurs blessés sur le champ de bataille. Leur infanterie souffrit davantage, proportion gardée, que leur cavalerie; dans l'armée de Napoléon ce fut le contraire. On s'enleva réciproquement quelques pièces de bataille; les Français s'emparèrent en outre de vingt-une pièces de position, qui se trouvaient encore dans la redoute lorsqu'elle tomba en leur pouvoir. Toutes les troupes qui composaient l'armée de Napoléon combattirent avec une égale valeur; exemple mémorable de l'influence de bonnes institutions militaires, et d'une bonne méthode de guerre.

Telle fut cette bataille [3]), la plus sanglante qui eût

---

1) L'artillerie de la garde servait cent quatre bouches à feu.

2) Les principaux généraux tués furent, dans l'armée française, les lieutenants-généraux Montbrun et Caulaincourt; et dans l'armée russe, le général en chef Bagration, qui mourut des suites d'une blessure; le général de division Toutchkoff et le général de brigade Koutaisoff, qui commandait en chef l'artillerie.

3) Cette bataille fut appelée par les Russes, bataille de Borodino. —

encore été livrée depuis l'invention de la poudre.]
poléon y fut vainqueur; mais il n'obtint point le résul
objet de ses vœux, et sa position devenait très-emb
rassante. S'il continuait à s'enfoncer en Moscovie, il
aggravait le danger; s'il se retirait, il essuyait de gran
pertes, et son adversaire acquérait une force morale
calculable. Jusqu'alors c'était particulièrement sur
champs de bataille que ses talents avaient brillé avec
plus d'éclat; c'était là qu'il semblait en quelque so
maîtriser la fortune. A la Moskwa, on le vit rester a
apathie, pendant presque toute la bataille, dans
endroit trop éloigné du théâtre des opérations pour q
pût les juger par ses yeux, et d'où il ne donnait q
des ordres souvent tardifs. Il montra dans les mome
les plus importants une grande irrésolution; il fut en
au-dessous de sa réputation, et manqua entièrement
sa fortune.

Napoléon, consultant moins la vérité historique que le désir de don
à la bataille un nom qui rappelât le pays où elle avait été livrée, l'
pela bataille de la Moskwa, quoique cette rivière passe à près d'u
lieue du champ de bataille.

XIII. FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE-ARMÉE; PAR M. LE COMTE P. PHILIPPE DE SÉGUR[1]).

1. INCENDIE DE MOSCOU.

le 14 septembre 1812.

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. „*Surtout*“, lui dit-il, „*point de pillage! Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous.*“

Cette nuit fut triste: des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitants de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs. L'empereur ému chercha vainement quelque repos. A

---

1) Ségur (Philippe-Paul, comte de), pair de France, lieutenant-général, un des quarante de l'Académie française, est né à Paris le 4 nov. 1780. Outre l'ouvrage, dont nous avons emprunté ici quelques fragments, M. de Ségur en a publié plusieurs autres, parmi lesquels on remarque: Campagne du général Macdonald dans les Grisons; Histoire de Russie et de Pierre-le-Grand; Histoire de Charles VIII.

chaque instant il appelait, et se faisait répéter cette fata-
nouvelle. Cependant il se retranchait encore dans s
incrédulité, quand, vers deux heures du matin, il app-
que le feu éclatait.

C'était au bazar, au centre de la ville, dans
plus riche quartier. Aussitôt il donne des ordres, il
multiplie. Le jour venu, lui-même y court, il men
la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre
maisons couvertes de fer; elles sont toutes ferm
encore intactes, et sans la moindre effraction; cepen-
une fumée noire en sort déjà. Napoléon tout pensif
dans le Kremlin[1]).

A la vue de ce palais, à la fois gothique et mod
des Romanov et des Rurik, de leur trône encore de
de cette croix du grand Ivan et de la plus belle part
de la ville que le Kremlin domine, et que les flamme
encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respec-
ter, il reprend son premier espoir. Son ambition est
flattée de cette conquête; on l'entend s'écrier: „*Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars! dans le Kremlin!*“ il en examine tous les détails avec un orgueil
curieux et satisfait.

Toutefois, il se fait rendre compte des ressources qu
présente la ville; et, dans ce court moment, tout à l'espé-
rance, il écrit des paroles de paix à l'empereur Alexandre
Un officier supérieur ennemi venait d'être trouvé dans
grand hôpital; il fut chargé de cette lettre. Ce fut à
sinistre lueur des flammes du bazar que Napoléon l'achev
et que partit le Russe. Celui-ci dut porter la nouvell
de ce désastre à son souverain, dont cet incendie fut
seule réponse.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise[2]

1) En allemand Kreml.

2) Mortier.

se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent ıchés. On doutait de leur existence. Enfin, des ordres vères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude susendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode 1 d'un palais somptueux, pensant y trouver un bienre acheté par de si longues et de si excessives priations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments u Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord ; l'ouest de la ville. Vers minuit une clarté extraorinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes mplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font ientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils marquent que le vent du nord chasse directement ces ımmes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, i reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent ıssi pour toutes les maisons environnantes, où nos ldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, ıt sans doute ensevelis dans un profond sommeil. jà des flammèches et des débris ardents volaient jusie sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, urnant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Cependant, de vives et nouvelles lueurs les réveillent icore; ils voient d'autres flammes, s'élever précisément ıns la nouvelle direction, que le vent venait de prendre ır le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indisipline française qu'ils accusent de ce désastre. Mais ois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois is ces feux ennemis, vengeurs, obstinés, et comme charnés contre le quartier impérial, se montrent ardents saisir cette nouvelle direction.

A cette vue un grand soupçon s'empare de leur sprit. Les Russes, connaissant notre téméraire et égligente insouciance, auraient-ils conçu l'espoir de

brûler avec Moscou, nos soldats ivres de vin, de 1
et de sommeil, ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils
lopperaient Napoléon dans cette catastrophe; que l
de cet homme valait bien celle de leur capital
c'était un assez grand résultat pour y sacrifier l
tout entière; que peut-être le ciel, pour leur accord
aussi grande victoire, voulait un aussi grand sa
et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un au
mense bûcher?

En effet, non-seulement le Kremlin renferm
notre insu, un magasin à poudre, mais, cette nuit-là
les gardes, endormies et placées négligemment, a
laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir s
fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaie
dées de toutes parts et avec le plus de violence
Kremlin; car le vent, sans doute attiré par cette
combustion, augmentait à chaque instant d'impét
L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus,
seule des flammèches qui volaient sur nos têtes
posée sur un seul caisson. C'est ainsi que, p
plusieurs heures, de chacune des étincelles qui trave
les airs, dépendit le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre parut; il vint s'a
à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat.
coup d'officiers se réfugièrent dans les salles du
Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'in
qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y v
tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient, et nous nous accusions. Il se
à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos s
avaient commencé ce désastre, et que la tempête
vait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une
de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe

effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe: elle souillait notre gloire; elle nous en arrachait le fruit; elle menaçait notre existence présente et à venir; nous n'étions plus qu'une armée de criminels dont le ciel et le monde civilisé devaient faire justice. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet, des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient: dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse; on avait aperçu des soldats de police russe l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans les quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie: il fallait leur abattre les mains à coups de sabre

pour leure faire lâcher prise. On se disait que ces ban dits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brû ler Moscou; et qu'en effet, une si grande, une si extrêm résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme et exécutée que par le crime.

Pendant que nos soldats luttaient encore avec l'in cendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napo léon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pen dant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour e des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrit et voulut commander à cet élément: mais bientôt il fléchi et s'arrêta devant l'impossibilité.

Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'es comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir, (qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillon de fumé et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare d lui: on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. chaque instant, il se lève, marche et se rassied brusqu ment. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide; s gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel: quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, po se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès (l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'écha pent de sa poitrine oppressée. „*Quel effroyable spectacl Ce sont eux-mêmes! Tant de palais! Quelle résolution e traordinaire! Quels hommes!*"

En cet instant, le bruit se répand, que le Kreml est miné: des Russes l'on dit, des écrits l'attestent; que ques domestiques en perdent la tête d'effroi; les milit res attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empere et leur destin décideront, et l'empereur ne répond à cet alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement; il s'arrête chaque croisée, et regarde le terrible élément victorie

dévorer avec fureur sa brillante conquête; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse, le cerner, l'y tenir comme assiégé; envahir à chaque minute les maisons environnantes; et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples [1]) et le prince Eugène [2]): ils se joignirent au prince de Neufchâtel [3]), pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent, et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri: „*Le feu est au Kremlin!*“ passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis.

Cette nouvelle avait décidé Napoléon. Il descend rapidement du palais, et ordonne qu'on le guide hors de la ville.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit une poterne qui donnait sur la Moskwa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni re-

---

1) Murat.

2) Eugène Beauharnais.

3) Berthier.

culer, ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu?

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embarrassaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements. — Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmuhl[1]. Ce maréchal, blessé à la Moskwa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport: l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son

---

1) Davoust.

moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrowsky, à une lieue sur la route de Pétersboug.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence: toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier: „*Ceci nous présage de grands malheurs.*"

2. PASSAGE DE LA BÉRÉZINA.

Pendant toute la journée du 28 novembre la position du neuvième corps [commandé par Victor [1]) et destiné à protéger le passage de la grande armée contre les trois armées russes de Wittgenstein, de Platow et de Tchitchakoff] fut d'autant plus critique, qu'un pont frêle et étroit était sa seule retraite: encore les bagages et les traîneurs obstruaient-ils ses avenues. A mesure que le combat s'était échauffé, la terreur de ces infortunés avait augmenté leur désordre. D'abord les premiers bruits d'un engagement sérieux causèrent leur épouvante, puis la vue des blessés qui en revenaient, et enfin les batteries de la

1) Victor Perrin, dit Victor, duc de Bellune, maréchal et pair de France, né le 7 décembre 1766, à La Marche (Vosges), dans la ci-devant Lorraine, en 1776, mort en 1841. Il dut à la Révolution l'avancement rapide qu'il obtint. Il se signala en Italie et en Allemagne. Après le traité de Tilsit, il fut fait gouverneur de Berlin. Plus tard, il fit la campagne d'Espagne et celle de Russie. Pendant les Cent-Jours, il resta fidèle àla cause de Louis XVIII. Dans la guerre d'Espagne de 1823, il fut nommé major-général de l'armée des Pyrénées.

gauche des Russes, dont les boulets vinrent frapper leur masse confuse.

Déjà tous s'étaient précipités les uns sur les autres, et cette multitude immense, entassée sur la rive, pêle-mêle avec les chevaux et les chariots, y formait un épouvantable encombrement. Ce fut vers le milieu du jour que les premiers boulets ennemis tombèrent au milieu de ce chaos: ils furent le signal d'un désespoir universel.

Alors, comme dans toutes les circonstances extrêmes, les cœurs se montrèrent à nu, et l'on vit des actions infâmes et des actions sublimes. Suivant leurs différents caractères, les uns, décidés et furieux, s'ouvrirent le sabre à la main un horrible passage. Plusieurs frayèrent à leurs voitures un chemin plus cruel encore; ils les faisaient rouler impitoyablement au travers de cette foule d'infortunés qu'elles écrasaient. Dans leur odieuse avarice, ils sacrifiaient leurs compagnons de malheur au salut de leurs bagages. D'autres, saisis d'une dégoûtante frayeur pleurent, supplient et succombent, l'épouvante achevant d'épuiser leurs forces. On en vit, et c'étaient surtout les malades et les blessés, renoncer à la vie, s'écarter et s'asseoir résignés, regardant d'un œil fixe cette neige qui allait devenir leur tombeau.

Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les premiers dans cette foule de désespérés, ayant manqué le pont, voulurent l'escalader par ses côtés; mais la plupart furent repoussés dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des femmes au milieu des glaçons, avec leurs enfants dans leurs bras, les élevant à mesure qu'elles s'enfonçaient; déjà submergées, leurs bras roidis les tenaient encore au-dessus d'elles.

Au milieu de cet horrible désordre, le pont de l'artillerie creva et se rompit. La colonne engagée sur cet étroit passage voulut en vain rétrograder. Le flot

d'hommes qui venait derrière, ignorant ce malheur, n'écoutant pas les cris des premiers, poussèrent devant eux, et les jetèrent dans le gouffre, où ils furent précipités à leur tour.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts. Dirigées par leurs conducteurs, et rapidement emportées sur une pente raide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvèrent surpris entre elles; puis, s'entre-choquant, la plupart, violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers d'hommes éperdus, poussés sur ces obstacles, s'y embarrassent, culbutent, et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption.

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres; on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient, sans pitié, comme des ennemis.

Parmi eux, des femmes, des mères, appelèrent en vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfants, dont un instant les avait séparées sans retour: elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher; mais emportées çà et là par la foule, battues par ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été seulement remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux, de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, des explosions des obus, de vociférations, de gémissements, de jurements effroyables, cette foule désor-

donnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'el
engloutissait.

Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en su
montant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfan
renversés à demi étouffés, et que dans leurs efforts i
piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, i
se crurent sauvés; mais à chaque moment, un chev
abattu, une planche brisée ou déplacée arrêtait tout.

Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre riv
un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaie
enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoul
ment. Alors, dans cette colonne de désespérés, q
s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'él
vait une lutte infernale où les plus faibles et les ph
mal placés furent précipités dans le fleuve par les pl
forts. Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés p
l'instinct de la conservation, poussaient vers leur but av
fureur, indifférents aux imprécations de rage et de dése
poir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qui s'étaie
sacrifiés.

Mais d'un autre côté que de nobles dévoûments!
pourquoi la place et le temps manquent-ils pour les d
crire! C'est là qu'on vit des soldats, des officiers mêm
s'atteler à des traîneaux, pour arracher à cette rive funes
leurs compagnons malades ou blessés. Plus loin, hors
la foule, quelques soldats sont immobiles, ils veillent s
les corps mourants de leurs officiers, qui se sont confi
à leurs soins; ceux-ci les conjurent en vain, de ne pl
songer qu'à leur propre salut; ils s'y refusent, et, plut
que d'abandonner leurs chefs, ils attendent la mort
l'esclavage.

Au-dessus du premier passage, pendant que le jeu
Lauriston se jette dans le fleuve, pour exécuter pl
promptement les ordres de son souverain, un frêle batel

de bouleau, chargé d'une mère et de ses deux enfants, sombra sous les glaces; un artilleur qui luttait comme les autres sur le pont, pour s'ouvrir un passage, s'en aperçut; tout d'un coup, s'oubliant lui-même, il se précipite, s'efforce, et parvient enfin à sauver l'une de ces trois victimes. C'était le plus jeune des deux enfants; l'infortuné appelait sa mère avec des cris de désespoir, et l'on entendait le brave canonnier lui dire, en l'emportant dans ses bras, „qu'il ne pleurât point, qu'il ne l'avait pas sauvé de l'eau pour l'abandonner sur le rivage, qu'il ne le laisserait manquer de rien, qu'il serait son père et sa famille.“

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces calamités. Son obscurité ne déroba pas aux canons des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout, le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures, et les clameurs qui en sortaient, servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups.

Vers neuf heures du soir, il y eut un surcroît de désolation, quand Victor commença sa retraite, et que ses divisions se présentèrent et s'ouvrirent une horrible tranchée au milieu de ces malheureux, que jusque-là elles avaient défendus. Cependant, une arrière-garde ayant été laissée à Studianka, la multitude engourdie par le froid, ou trop attachée à ses bagages, se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. On mit inutilement le feu aux voitures pour en arracher ces infortunés. Le jour seul put les ramener tous à la fois, et trop tard, à l'entrée du pont, qu'ils assiégèrent de nouveau. Il était huit heures et demie du matin, lorsqu'enfin Éblé[1]), voyant les Russes s'approcher, y mit le feu.

1) J.-B. Éblé, général d'artillerie, né en 1758, mort en 1812.

Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, trois canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfants furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il chariait; il y en eut qui s'élancèrent tête baissée au milieu des flammes du pont, qui croula sous eux; brûlés et gelés tout à la fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amonceler et battre avec les glaçons contre les chevalets: le reste attendit les Russes. Wittgenstein ne parut sur les hauteurs qu'une heure après le départ d'Éblé, et sans avoir remporté la victoire, il en recueillit les fruits.

IV. FRAGMENT DU MANUSCRIT DE MIL HUIT CENT TREIZE; PAR LE BARON FAIN.

BATAILLE DE LEIPZICK, COMPRENANT LES JOURNÉES DE VACHAU, DE PROBSTHEYDA ET DU PONT DE LEIPZICK.

(16, 17, 18 et 19 octobre.)

Journée du 16.

L'empereur passe une partie de la nuit du 15 au 16 faire ses dispositions.

Nos corps d'armée, adossés pour ainsi dire aux différentes portes de Leipzick, feront face à toutes les attaques.

L'empereur laisse sur la Partha le prince de la Moskowa, pour qu'il y attende Blucher et Bernadotte. L'armée de Souham, celles du duc de Raguse et du général Reynier seront sous ses ordres. Le général Reynier est encore sur la route d'Eilembourg. On espère qu'il aura le temps d'arriver. Les démonstrations que nous venons de faire sur l'Elbe et sur Berlin, quoique de peu

de durée, ont dû jeter les colonnes ennemies dans grandes hésitations, et l'empereur se flatte qu'il en rés tera des retards dans leurs mouvements combinés.

Benningsen est encore à deux marches de nous.

Schwarzenberg [1]) sera combattu par l'empereur même, qui s'est réservé cette partie de la bataille et déjà a reconnu le terrain.

Nos troupes, ainsi partagées en deux masses, c tiendront les principaux efforts des alliés. Mais ce n'e pas assez, il faut rouvrir à l'armée le chemin de l France. Le général Bertrand en est chargé. C'es maintenant l'opération essentielle. Si l'empereur a re noncé aux avantages que la ligne de l'Elbe lui promet tait, s'il accepte la bataille qui se prépare, c'est qu' faut désormais tout sacrifier à la nécessité de se rappro cher du Rhin. Tandis qu'on se battra au nord et a midi de Leipzick, sur la Pleisse et sur la Partha, pou contenir Schwarzenberg, Blucher et Bernadotte, le géné ral Bertrand sortira de la ville par les ponts de Linde nau, débouchera sur la route de Lutzen et d'Erfurt, devra s'en rendre maître.

BATAILLE DE VACHAU.

A neuf heures du matin, le canon, qui se fait e tendre au sud de Leipsick, annonce que Schwarzenbe

---

1) Schwarzenberg (Charles-Philippe, prince de), feld-maréchal au chien, né le 15 avril 1771. Il fit ses premières armes dans la gu de 1790 contre les Turcs, se signala dans les différentes guerres q l'Autriche eut à soutenir depuis cette époque jusqu'en 1814, comman un corps d'armée de trente mille hommes dans la campagne de Rus et fut investi, 1813, du commandement de toutes les armées coalisées Il mourut à Leipzick en 1820.

ngage la bataille de ce côté. L'empereur s'y trouve éjà; il est sur la hauteur, près de la bergerie de Meisorf. — Sa garde arrive derrière lui et prend position ıtre la vieille tuilerie et le village de Probstheyda.

Les alliés développent leur attaque de la manière plus imposante, et deux cents pièces de canon la utiennent. Ils croient prendre Napoléon au dépourvu, s'avancent espérant enlever Leipzick avant que nos rces aient eu le temps de se concentrer devant cette lle.

A notre gauche, le corps de Klénau débouche de ross-Possna et marche sur Liebertwolkwitz. Il est unqué par les cosaques de Platow, qui manœuvrent ıur s'étendre dans la plaine.

L'armée de Wittgenstein est partagée en trois fortes lonnes qui s'élancent des environs de Gossa sur notre ntre. Gorzakoff se rapproche de Klénau pour soutenir attaque de Liebertwolkwitz; le prince Eugène de Wurmberg se dirige droit sur Vachau, et le général prusen Kleist, descendant la rive droite de la Pleisse, se orte sur Markkleeberg.

A notre droite, le corps autrichien de Merfeldt, souenu par les réserves du prince de Hesse-Hombourg, pétètre à travers les marais qui sont au delà de la Pleisse, t menace de franchir la rivière.

L'impétuosité de l'ennemi est telle, qu'il faut d'abord ler devant lui. L'empereur lui-même se voit forcé de étrograder de quelques pas. Voyant avec quelle vigueur la bataille s'engage, et n'entendant rien du côté du nord, il ne croit pas devoir laisser plus longtemps ur la Partha des troupes qui paraissent devoir y rester utiles. C'est alors qu'il se décide à appeler le corps le Souham. Après avoir mis pied à terre derrière la uilerie, il continue à suivre les progrès de l'ennemi.

Le général Kleist vient de nous enlever le village de Markkleeberg; il marche sur Dolitz, que les Autrichiens attaquent déjà par la rive gauche. Mais, arrêté de front par les troupes de Poniatowski, sabré par la cavalerie du général Milhaut, et repoussé par l'infanterie du duc de Castiglione, il est bientôt forcé de se replier sur Markkleeberg, où des renforts lui permettent de se maintenir.

Au centre, quels que soient les efforts des assaillants, leurs attaques n'obtiennent aucun succès. Le prince Eugène de Wurtemberg est arrêté devant Vachau; c'est le duc de Bellune qui défend le village. La division Gorzakoff et le corps de Klénau ne peuvent pénétrer dans Liebertwolkwitz; c'est le général Lauriston qui en barre l'entrée. En vain les alliés s'obstinent sur ces deux points; ils y perdent la matinée.

Les alliés s'étant épuisés dans leurs entreprises, c'est maintenant notre tour d'attaquer.

L'empereur ordonne au duc de Tarente, qui est sur la gauche avec la cavalerie Sébastiani, de déboucher par Holzhausen, et de s'avancer vivement dans la plaine pour déborder le corps de Klénau et dégager le village de Liebertwolkwitz.

La jeune garde reçoit en même temps l'ordre de marcher. Deux divisions, sous le duc de Trévise, descendent à gauche pour soutenir le général Lauriston. Deux autres descendent à droite, sous le duc de Reggio, pour soutenir le duc de Bellune. Une troisième colonne, commandée par le général Curial, descend du côté de Dolitz pour soutenir le prince Poniatowski. Ces dispositions faites, le centre de l'armée française s'ébranle. La colonne du général Lauriston et celle du duc de Trévise sortent de Liebertwolkwitz, la baïonnette en avant. Les ducs de Bellune et de Reggio s'élancent

Vachau, et cent cinquante pièces d'artillerie de la garde, que le général Drouot a placées au milieu de ce mouvement, les protègent au loin par des masses de feux.

Il est midi. En ce moment le canon répond de tous les points de l'horizon aux décharges d'artillerie qui tonnent du côté de Vachau. Blucher est arrivé sur le duc de Raguse; on le soupçonne à la vivacité des coups qui se font entendre au delà de la Partha. Bientôt on n'en peut plus douter. Des aides de camp viennent à bride abattue redemander les deux divisions du général Souham.

Du côté de Lindenau, le général Bertrand est aux prises avec le général Guilay, et l'action paraît vivement soutenue.

Ainsi l'engagement est général; trois batailles se livrent en même temps à une lieue d'intervalle.

Cependant, du côté de Vachau, les troupes de Schwarzenberg ont été rejetées, en moins d'une heure, sur toutes les positions d'où elles étaient parties le matin. Les colonnes du duc de Bellune et du duc de Reggio sont arrivées devant Gossa, et menacent d'enlever la bergerie d'Auenheim.

Lauriston et le duc de Trévise ont poussé Klénau jusqu'à Gross-Possna. Macdonald a fait enlever la redoute suédoise [1]), et la cavalerie Sébastiani se distingue

1) C'est le nom qu'on donne dans le pays à d'anciens ouvrages qui dominent la hauteur située à gauche dans la plaine entre Liebertwolkwitz et Seigfortshayn.

La prise de cette redoute offre une particularité assez remarquable. Un régiment d'infanterie légère était en position au pied de la hauteur. L'empereur arrive sous le feu de l'ennemi. „Quel est ce régiment?“ demande-t-il aussitôt. — „Sire,“ répond le général Charpentier, „c'est le vingt-deuxième léger.“ — „Cela n'est pas possible; le vingt-deuxième léger ne resterait pas ainsi l'arme au bras à se

au loin dans la plaine par des charges heureuses. Enfin sur les bords de la Pleisse, Poniatowski est resté inébranlable. Ces nouvelles, transmises au roi de Saxe circulent bientôt dans la ville. Les temples s'ouvrent pour invoquer le Dieu des armées, et le bruit de toutes les cloches, qui se fait entendre au milieu de ce grand tumulte, est accueilli par les habitants et par nos blessés comme un prélude d'espérance et de victoire.

Tandis que les alliés sont réduits sur tous les points à la défensive, l'empereur se prépare à leur porter des coups décisifs. Il s'agit de percer leur centre, de les culbuter de Gossa sur Magdebourg.

Le roi de Naples a reçu l'ordre de lancer la cavalerie. Latour-Maubourg et Kellermann se jettent aussitôt à droite et à gauche pour déborder la ligne ennemie. Ils écrasent tout ce qu'ils rencontrent. Dans le même instant, nos colonnes d'infanterie se précipitent sur la bergerie d'Auenheim. On a pris Gossa; on enlève la bergerie; on s'empare de vingt-six pièces de canon. Le général russe Rajewski accourait avec les réserves; il tombe blessé au milieu de ses grenadiers. Enfin l'ennemi, enfoncé de toutes parts, est sur le point de chercher son salut dans la fuite, lorsque notre élan vient expirer sur le dernier obstacle, le plus faible peut-être qui nous restât à surmonter.

Le brave Latour-Maubourg a eu la cuisse emportée; le général Maison est tombé blessé; nos troupes sont dans le désordre d'un succès chèrement obtenu; Napoléon est encore loin. Tout à coup l'empereur Alexandre, qui n'a plus sous la main qu'une faible partie

---

faire mitrailler." A ces mots, le régiment s'élance, et la redoute est enlevée.

son escorte, la lance sur nos soldats hors d'haleine, et la victoire nous échappe au moment même où nos bras ensanglantés semblaient l'avoir saisie le plus fortement. Les cosaques de la garde russe nous reprennent vingt-quatre pièces de canon. Troubetskoë parvient à ramener au combat les grenadiers de Rajewski. Le comte de Nostitz, franchissant la Pleisse à la tête des réserves de la cavalerie autrichienne, prend nos troupes de revers et achève de dégager les Russes [1]).

Cependant nos réserves arrivent; nous parvenons encore une fois à rentrer dans Gossa, et tout se préparait pour en finir glorieusement sur ce point, quand de nouveaux événements surviennent.

L'empereur avait quitté la hauteur du centre pour se diriger vers Gossa; il descendait de la bergerie de Meisdorf sur Vachau, lorsque tout à coup il aperçoit sur la droite des colonnes autrichiennes qui débouchent en force par Markkleeberg. L'attaque est si furieuse, elle est accompagnée de cris si terribles, que chacun en est frappé. Napoléon s'arrête. En attendant qu'on puisse reconnaître le vrais desseins de l'ennemi, il fait avancer les grenadiers de la garde, qui ne sont qu'à cent pas, et leur fait former le carré, le front tourné vers Markkleeberg.

Le corps ennemi qui fixe en ce moment l'attention est celui de Bianchi; il a relevé les Prussiens fatigués

1) Le centre des alliés allait être enfoncé, et la bataille décidément perdue. A la nouvelle de ce danger, l'empereur Alexandre accourut de sa personne sur le point menacé, et donna ordre au comte Orlow Denisow de charger avec le régiment de cosaques de la garde, qui formait son escorte. Cette poignée de braves animée par la présence de son souverain, fit des prodiges de valeur; la cavalerie ennemie fut culbutée, et les cosaques lui reprirent vingt-quatre des vingt-six pièces qu'elle venait d'enlever.

du général Kleist. Il se jette sur le flanc droit de nos attaques. Ses nombreuses batteries prennent d'écharpe les colonnes françaises qui reviennent à la charge sur la bergerie d'Auenheim. Enfin, c'est une vigoureuse diversion que les Autrichiens opèrent en faveur des Russes; mais le duc de Castiglione parvient à en arrêter l'essor.

Ce n'était, au surplus, que le commencement d'une opération plus sérieuse que Schwarzenberg avait préparée. A peine le combat de Markkleeberg s'est-il ralenti, qu'une autre attaque se démasque plus à droite, dans le vallon de la Pleisse, et presque sur nos derrières.

Schwarzenberg veut forcer le passage de la rivière du côté de Dolitz. Son plan est de percer ainsi la ligne qui couvre nos camps et nos parcs, de pénétrer par cette trouée entre Leipzick et l'armée française, et de prendre à dos toutes nos positions. C'est pour rendre infaillible le succès de cette combinaison qu'il a entassé depuis le matin tant de troupes dans l'angle marécageux qui recule le confluent de l'Elster et de la Pleisse jusqu'aux premières maisons de Leipzick. Poniatowski a su rendre jusqu'à présent tant d'efforts inutiles. Mais Schwarzenberg espère en triompher par le nombre; il croit toute l'attention de l'empereur fixée sur Gossa, toutes nos réserves engagées dans la plaine; le moment favorable lui semble arrivé, et Merfeldt reçoit l'ordre de se jeter à corps perdu au delà de la Pleisse.

C'est le canon de Merfeldt, ce sont les cris de ses soldats qu'on vient d'entendre. Cette attaque s'annonce avec non moins de fureur que celle de Bianchi. Bientôt on apprend que notre aile droite est forcée, que les Polonais plient sous le nombre, et que Merfeldt a franchi la Pleisse. Le plan de Schwarzenberg est au moment de réussir.

L'empereur revient aussitôt sur ses pas avec tout ce qu'il a de troupes disponibles. Mais déjà les chasseurs de la vieille garde, qu'il a laissés en réserve du côté de Dolitz, sont accourus. En peu d'instants cette poignée de vétérans a rétabli le combat. Dolitz est repris; tout ce qui a passé la Pleisse est rejeté dans la rivière ou fait prisonnier, et le général Merfeldt lui-même, tombé sous son cheval au milieu de nos baïonnettes, est forcé de remettre son épée au capitaine Pleisselve, de la division Curial.

Ainsi, de ce côté, la victoire nous est restée; mais ces attaques successives nous ont trop vivement occupés sur la droite pour n'avoir pas jeté une grande indécision dans nos manœuvres du centre. Les alliés en ont profité; ils sont parvenus à rentrer dans Gossa.

La nuit qui s'approche, et l'extrême fatigue des combattants, ne permettent plus de songer pour le moment de nouvelles entreprises. On se sépare. Une forte canonnade retarde encore quelque temps la fin du combat; A six heures on n'entend plus rien, et les bivacs des deux lignes se rallument à peu près dans les mêmes positions où le matin ils se sont éteints.

Les tentes de l'empereur ont été dressées dans un carré profond qui se trouve un peu en arrière de la bergerie de Meisdorf: c'est un étang desséché, autour duquel la garde impériale vient établir ses bivacs. L'empereur passe la soirée à recueillir les différents rapports de la journée. Il reçoit d'abord les aides de camp du prince de la Moskowa.

COMBAT DE LA PARTHA.

Au nord de Leipzick, la bataille a été soutenue avec un moins d'acharnement que dans la plaine du midi; et,

quoique le résultat en soit défavorable, l'extrême disproportion du nombre jette ici un nouvel éclat sur les armes françaises. On s'est battu vingt contre soixante.

Dépourvus de l'appui des deux divisions Souham, appelées sur un autre point, et du secours du corps du général Reynier, qui n'était pas encore arrivé, le prince de la Moskowa et le duc de Raguse n'ont pas craint de tenir tête, avec leur faible armée, aux trois armées réunies de Blucher, et la lutte a duré toute la journée.

La division Delmas était encore en arrière, escortant, sur la route de Duben, le parc du troisième corps, et formant l'arrière-garde. Se retirer, c'eût été abandonner cette division au milieu des armées de Blucher et de Bernadotte. Il n'y avait pas à délibérer; il fallait tenir jusqu'à ce qu'elle arrivât.

Nos braves ont tenu en effet avec une telle vigueur dans les villages de Mœkern et de Gross-Weterits, que les armées d'Yorck et de Langeron, lasses d'attaquer, ont fini par appeler le secours de Sacken et de sa troisième armée. Vers le milieu du combat la division Delmas est arrivée.

Le prince de la Moskowa annonce à l'empereur qu'il profite de la nuit pour faire replier tout son monde derrière la Partha. Le duc de Raguse va border la rivière du côté de Schœnfeld; le duc de Padoue [1]) et la division polonaise de Dombrowski vont s'établir dans la position de Pfaffendorf, à l'entrée du faubourg de Halle; les deux divisions du général Souham sont définitivement rentrées sous les ordres du prince de la Moskowa. Ainsi, après avoir été appelées de la Partha sur la Pleisse, elles ont été rappelées de la Pleisse sur la Partha. Il en est ré-

1) Arrighi, corse de naissance et parent de la famille Bonaparte.

sulté que ce corps d'armée a passé tout le jour à flotter entre les deux batailles sans servir ni d'un côté ni de l'autre le poids que quinze mille braves pouvaient mettre dans la balance. Cependant les détails qu'il reçoit des pertes du duc de Raguse sont d'une gravité affligeante. Cette armée est restée pendant cinq heures sous le feu de plus de cent pièces de canon. L'élite de nos régiments de marins a péri; les généraux Compans et Frédérich, et le duc de Raguse lui-même, ont été blessés.

COMBAT DE LINDENAU.

Aux rapports du prince de la Moskowa succèdent ceux du général Bertrand.

De ce côté, le salut de l'armée a été un instant compromis. Giulay, repoussant les attaques de notre avant-garde, l'a fait reculer d'abord jusqu'au bras de l'Elster qu'on appelle la Luppe. Alors les ponts de Lindenau étaient au pouvoir des Autrichiens: c'en était fait si Giulay les eût fait sauter! .... Mais Bertrand, n'écoutant plus que la nécessité de vaincre, a ramené ses troupes à la charge, et la Victoire, dont le regard est maintenant si sévère pour les Français, a fini par sourire à tant d'efforts. Nous sommes rentrés en possession de Lindenau; nous occupons les ponts; Giulay nous a abandonné la route d'Erfurt; il s'est retiré, par Klein-Zschocher, sur le gros de l'armée autrichienne. La route de France est donc libre! Cette nouvelle se répand aussitôt dans le camp, et le nom du général Bertrand est dans toutes les bouches.

Dans cette journée sanglante, tout le monde a fait son devoir: généraux et soldats, tous, également animés du plus noble dévoûment, étaient décidés à vaincre ou à périr. Augereau, Ney, Victor, Marmont et Macdonald

ont soutenu leur renommée; Lauriston s'est montré leur émule, et Poniatowski a gagné son bâton de maréchal. Cédant à je ne sais quel pressentiment, l'empereur, comme s'il n'avait pas de temps à perdre pour acquitter sa dette envers Poniatowski, lui fait remettre sur le champ de bataille même de Dolitz les insignes de maréchal de l'empire.

En résumé, nous avons vaincu à Vachau; mais notre victoire n'a pas été achevée. Sur la Partha, le nombre a accablé la valeur; il a fallu céder la plaine aux Prussiens, et cependant rien n'est encore décidé. Ce n'est que du côté de Lindenau que nous avons un résultat: l'armée française a conquis sa retraite.

Dans l'état où sont les affaires, même pour couvrir un mouvement rétrograde et le protéger jusqu'aux défilés de la Saale, il faut recommencer la bataille, et cette nécessité achève de prouver et de mettre en évidence tous les avantages de la position que l'armée française occupe en ce moment.

La plaine fournit à peine quelques racines à cette foule d'hommes affamés que les alliés font arriver de toutes parts, et qui se voient forcés d'y prolonger leur séjour. Mair derrière nos lignes sont les magasins et les ressources de la ville la mieux approvisionnée de la Saxe. Les blessés sont en grand nombre dans les deux camps; mais, tandis que ceux de l'ennemi restent étendus dans les sillons de la plaine ou dispersés dans les décombres des villages voisins, les nôtres sont recueillis dans les maisons de Leipzick. Notre infériorité va toujours croissant sous le rapport du nombre; mais ici le terrain y remédie mieux que partout ailleurs. Nos ailes sont appuyées sur le cours de deux rivières; la Pleisse et la Partha nous enveloppent et nous protègent; notre centre occupe les positions dominantes de la plaine, et nous

sommes adossés à l'enceinte d'une grande ville dont les portes sont à nous. Enfin, si les masses de l'ennemi parvenaient à enfoncer des lignes si bien appuyées, nous pourrions tenir encore derrière des murs, des défilés et des marais assez de temps du moins pour que le gros de l'armée se retirât avec sécurité par la route de Lutzen et de Weissenfels.

Complétement rassuré sur ses vivres, sur ses blessés et sur sa retraite, l'empereur peut donc encore une fois disputer la victoire.

Cependant, plus la lutte se prolonge, plus les alliés reçoivent d'auxiliaires. Notre camp n'attend plus que le faible corps du général Reynier. Chez l'ennemi, le nombre des combattants va presque doubler par l'arrivée de trois nouveaux corps d'armée. Bernadotte couche à Landsberg, Colloredo arrive à Borna, et Benningsen à Naunhof.

L'empereur balançait dans son esprit les diverses chances de cette situation difficile, lorsqu'on amène devant lui le général autrichien Merfeldt.

Le général Merfeldt est une ancienne connaissance; c'est lui qui est venu demander le célèbre armistice de Léoben[1]), c'est lui qui, négociateur à Campo-Formio, a rapporté à Vienne la paix qui sauvait la maison d'Autriche des ressentiments du Directoire; enfin c'est lui qui, dans la nuit d'Austerlitz, a envoyé le billet au crayon et les premières paroles d'armistice auxquelles le salut des deux empereurs était peut-être attaché.

La singulière destinée du général Merfeldt le ramène en présence de Napoléon dans le moment même où celui-ci aurait besoin à son tour d'armistice et de paix.

---

1) Ville de la Haute-Stirie. Les Français avaient pris cette ville au moment où les préliminaires de paix y furent signés entre la France et l'empereur d'Allemagne, en 1797.

L'empereur sourit de ce nouveau jeu de la fortune, qui semble, dit-il, se plaire à donner aux alliés tous les moyens de prendre avec lui leur revanche, même en générosité.

Napoléon accepte l'occasion et veut essayer encore une fois, s'il est possible, de s'entendre.

On a rendu à M. de Merfeldt son épée; il a partagé avec les généraux de la maison le repas frugal du camp. L'empereur le prévient qu'il va le renvoyer sur parole et le charge de porter à l'empereur d'Autriche de nouvelles offres de conciliation.

„Cette querelle devient bien sérieuse," dit-il à M. de Merfeldt après lui avoir adressé quelques paroles consolantes sur le malheur qu'il a eu d'être fait prisonnier. „Vous voyez comme on m'attaque et comme je me défends. Votre cabinet ne pense-t-il pas à prévenir les suites d'un tel acharnement? S'il est sage, il peut y songer; il peut encore tout arrêter, il le peut ce soir: mais, demain, peut-être ne le pourra-t-il plus; car qui sait les événements de demain?"

„Notre alliance politique est rompue; mais entre votre maître et moi une autre alliance subsiste, et celle-ci est indissoluble. C'est elle que j'invoque; car j'aurai toujours confiance dans les sentiments de mon beau-père. C'est à lui que je ne cesserai d'en appeler de tout ceci. Allez le trouver, et répétez-lui ce que je lui ai déjà fait dire par Bubna [1])."

„On se trompe sur mon compte; je ne demande pas mieux que de me reposer à l'ombre de la paix, et de rêver le bonheur de la France, après avoir rêvé sa gloire. . . . . Et cependant votre politique sacrifie à la peur qu'elle se fait de moi, non-seulement les affections les plus naturelles, mais ses plus chers intérêts. Vous

1) Général autrichien, chargé de missions diplomatiques auprès de Napoléon en 1812 et 1813.

craignez jusqu'au sommeil du lion; vous croyez ne pouvoir jamais être tranquilles qu'après lui avoir arraché les griffes et coupé la crinière. Eh bien! quand vous l'aurez réduit à ce triste état, quelles en seront les suites? les avez-vous prévues? Tourmentés par le désir avide de recouvrer d'un seul coup ce que vous avez perdu par vingt ans de malheurs, vous n'avez que cette idée, et vous ne remarquez pas que depuis vingt ans tout a changé autour de vous; que vos intérêts ont changé de même, et que désormais, pour l'Autriche, gagner aux dépens de la France, c'est perdre. Vous y réfléchirez, général Merfeldt: ce n'est pas trop de l'Autriche, de la France, et même de la Prusse, pour arrêter sur la Vistule le débordement d'un peuple conquérant, et dont l'immense empire s'étend depuis nous jusqu'à la Chine. . . ."

„Au surplus, je dois finir par faire des sacrifices: je le sais; je suis prêt à les faire." L'empereur entre alors dans le détail des conditions auxquelles il souscrit d'avance. Ici, comme à Prague, Napoléon renonce à la Pologne, à l'Illyrie, à la confédération du Rhin. Toujours dans les mêmes dispositions relativement à l'Espagne, à la Hollande et aux villes anséatiques, il consent à leur rendre leur indépendance; mais il désire renvoyer cette stipulation à la négociation de la paix maritime, pour s'en servir comme moyen de compensation avec l'Angleterre. Quant à l'Italie, il se borne à demander l'indépendance et l'intégrité de ce royaume; il est prêt à traiter des intérêts italiens sur ces deux bases. Enfin, pour prix de l'armistice à conclure dans les vingt-quatre heures, il offre d'évacuer sur le champ l'Allemagne, et de se retirer derrière le Rhin. „Adieu, général, ajoute-t-il en congédiant M. de Merfeldt; lorsque de ma part vous parlerez d'armistice aux deux empereurs, je ne doute pas que la voix qui frappera leurs oreilles ne soit pour eux bien éloquente en souvenirs."

M. de Merfeldt est aussitôt conduit aux avant-postes. Il passe au camp des alliés; et dans le moment où ses amis déploraient son malheur et sa captivité, il reparaît au milieu d'eux décoré d'une mission que tout vainqueur aurait ambitionnée.

Journé du 17.

Le 17 au matin, le temps est pluvieux et sombre. L'arrivée du jour n'interrompt pas le calme morne qui règne dans le camp. On s'attend à voir l'ennemi recommencer le combat; nos troupes sont sur la défensive; mais personne ne se présente et la journée entière se passe sans que le canon se fasse entendre. L'ennemi est-il si fatigué qu'il ait besoin de reprendre haleine? les corps d'armée qu'il attend ne sont-ils pas encore arrivés? ou bien délibère-t-on sur le message de M. de Merfeldt?

L'empereur, qui est en mesure de recevoir la bataille, perdrait trop d'avantages en allant l'offrir. Il faut donc attendre, et se contenter de mettre à profit le temps que l'ennemi nous laisse.

Tandis que les caissons vides vont se remplir, que le soldat répare ses armes, et que de tous côtés on se prépare avec calme et activité à la reprise du combat, l'empereur passe la journée dans sa tente, disposant le nouvel ordre de bataille dans lequel il veut recevoir l'ennemi.

La nuit arrive sans qu'on ait aucune nouvelle de M. de Merfeldt. La pluie tombe à verse sur les bivacs. Un profond silence règne autour des tentes du quartier général jusqu'au moment où le lever de la lune vient dissiper l'obscurité de la plaine. Alors le mouvement prescrit commence à s'exécuter.

Les équipages et les caissons se mettent en route

our traverser Leipzick et gagner Lindenau. On brûle à et là des caissons vides qu'on ne peut emmener, et es explosions qui en résultent sur divers points achèvent le réveiller le camp.

L'empereur quitte son bivac à une heure du matin, t se porte d'abord dans la direction de Leipzick. Arvé à l'embranchement des deux routes de Rochlitz et e Grimma, il cherche à reconnaître le plateau qui va evenir le centre de notre nouvelle position. Un moulin tabac, qui se trouve en arrière de Probstheyda, sur ne éminence appelée le Thonberg, lui paraît un placeent favorable pour son état-major.

L'empereur se fait ensuite conduire à Reudnitz, où e prince de la Moskowa a son quartier général. Il le éveille et lui donne ses ordres pour le lendemain. Coninuant sa tournée, il traverse la ville et se rend à Linenau, auprès du général Bertrand. Il ordonne à celuii de se mettre en marche pour Lutzen et de gagner, ans perdre de temps, les défilés de la Saale, dont il doit ester maître.

En revenant, il visite les ponts de Lindenau, donne es ordres pour qu'on établisse dans les marais voisins uelques nouveaux passages qui puissent faciliter la traersée de ce long défilé, et fait relever les postes du général Bertrand à Lindenau par deux divisions de la arde sous le commandement du duc de Trévise. Enfin, huit heures, l'empereur revient à Stœtteritz, où son uartier général s'est établi dans la nuit. Mais, à peine -t-il mis pied à terre, que le canon de Schwarzenberg e fait entendre. Aussitôt il remonte à cheval pour se orter à la position du moulin. Tout l'état-major de l'arée le suit.

Journée du 18.

Dès la pointe du jour, l'ennemi, encouragé par l'arrivée de nombreux renforts, s'est mis en mouvement mais il n'a plus trouvé l'armée française sur l'emplacement de la veille. Les ruines silencieuses de Vachau et de Liebertwolkwitz n'ont plus opposé de résistance: tous nos postes avaient reculé d'une lieue.

Au moment où l'empereur vint se placer sur Thonberg, les alliés avançaient à grands pas, poussant leurs têtes de colonnes sur toutes les directions. La plaine en est couverte; elle retentit sous cette multitude d'hommes et de chevaux, et sous les roues ferrées de tant de canons.

A droite, dans le vallon de la Pleisse la grande armée autrichienne marche sur le maréchal Poniatowski. Ce sont les corps de Hesse-Hombourg, de Lichtenstein, de Bianchi, de Colloredo et les restes de l'armée de Merveldt. L'armée polonaise ne compte plus que sept mille baïonnettes; mais, avec le secours de la division Lefol, elle suffit d'abord pour arrêter l'avant-garde autrichienne à Dosen.

Au centre, les Russes de Barclay de Tolly et de Wittgenstein, et les Prussiens de Kleist, arrivent l'arme au bras sur le village de Probstheyda, où le roi de Naples, le duc de Castiglione et le général Lauriston les attendent. Ce village forme maintenant l'angle saillant de la ligne française; deux formidables batteries, établies sur ses flancs, en défendent l'accès.

Sur notre gauche, le corps prussien de Ziethen, l'armée autrichienne de Klénau, l'armée russe de Bennigsen et les cosaques de Platow manœuvrent pour déborder le duc de Tarente, qui est resté à Holzhausen; ma

celui-ci, voyant que le moment est venu d'exécuter ses instructions, rentre dans le mouvement général de retraite, et vient prendre la place qui lui est désignée à Stœtteritz.

Du côté du nord, Blucher et Bernadotte se disposent à franchir la Partha; le prince de la Moskowa et le duc de Raguse sont en position de leur disputer le passage. Le général Reynier, placé en avant de Reudnitz, observe les deux routes d'Eilenbourg et de Dresde, et couvre la communication du prince de la Moskowa avec l'empereur.

La bataille devient terrible du moment où l'ennemi aborde la ligne qui forme la position définitive de l'armée française. On se heurte avec furie; mais quelques efforts que fassent les assaillants, ils trouvent partout une résistance invincible.

Le prince de Hesse-Hombourg, qui dirigeait les attaques contre Poniatowski, est tombé blessé; mais Bianchi et Colloredo, qui l'ont remplacé, ont fait reculer les Polonais. L'empereur envoie le duc de Reggio, avec deux divisions de la garde, pour les soutenir. Il descend lui-même du côté de Dolitz; il est témoin de l'acharnement des Autrichiens et des prodiges que fait la valeur polonaise pour en triompher.

L'empereur est rappelé sur la hauteur de Probstheyda. Il y arrive dans le moment où les alliés attaquent ce village avec le plus de fureur. Le général Pirch et le prince Auguste de Prusse y ont pénétré.

Les chevaux de main blessés, tous les hommes inutiles se retirent en désordre. Le brouillard et la fumée permettent à peine de se reconnaître. Le tumulte de la mêlée couvre le bruit de l'artillerie. Napoléon, calme au milieu d'un tel bouleversement, pousse jusqu'aux rangs les plus avancés; il dispose lui-même les réserves de la

vieille garde pour remplir les vides, et ne revient à sa position du moulin qu'après avoir rétabli le combat.

Partout l'action se soutient avec un acharnement qu'il est impossible de décrire. Benningsen attaque Stœtteritz et ne peut parvenir à l'enlever au duc de Tarente; Wittgenstein et Barclay de Tolly reviennent à la charge contre Probstheyda, y pénètrent et le perdent encore. Bellune, Castiglione et Lauriston ont juré de ne pas abandonner la position.

Mais comme si ce n'était pas assez d'avoir à contenir de pareilles attaques, il faut tourner la tête du côté opposé, et parer à des incidents plus impérieux encore. Blucher nous attaquait au nord avec non moins de vivacité que Schwarzenberg au midi; mais son canon restait stationnaire sur la Partha. Tout à coup des feux plus rapprochés éclatent presque derrière nous, entre nos deux lignes, du côté de Reudnitz: c'est le canon de Bernadotte!

Bernadotte marchait sur Reudnitz; l'armée saxonne du général Reynier lui faisait face; l'empereur suivait des yeux leurs mouvements; soudain un vide s'ouvre au centre de notre ligne: l'armé saxonne et la cavalerie wurtembergeoise du général Normann ont passé du côté des Suédois; douze mille hommes et quarante pièces de canon, qui tout à l'heure tiraient contre les alliés, tirent maintenant contre nous.

Pour tout autre que Napoléon, la bataille était perdue; mais pour lui rien n'est encore décidé; il observe avec sang-froid l'événement, et il ne désespère pas du salut de l'armée ni de l'honneur de ses armes. Il prend son parti, s'élance au grand galop à travers la plaine, se dirigeant sur Reudnitz; les réserves de la garde accourent sur ses pas.

Bernadotte s'avançait, n'ayant plus en tête que la

division Durutte. Le prince de la Moskowa avait détaché la division Delmas pour barrer le passage aux Suédois à Kohlgarten. Le général Delmas et des files entières viennent de tomber sous les coups de l'artillerie saxonne.

L'empereur arrive pour rallier les divisions Delmas et Durutte. L'avant-garde de Bernadotte pénétrait dans Reudnitz; elle n'était plus qu'à un quart de lieue de Leipzick, et les Suédois allaient faire leur jonction avec les Russes de Benningsen. Mais Nansouty, avec la cavalerie de la garde et vingt pièces d'artillerie, se jetté à travers les feux du général Bubna, qui forme la droite de Benningsen, et ceux du prince Louis de Hesse-Hombourg, qui forme l'extrême gauche de Bernadotte. Des charges réitérées sur le flanc des colonnes suédoises ralentissent le mouvement des alliés. La vieille garde achève de remplir la trouée.

Le duc de Raguse et le prince de la Moskowa, restés en l'air sur les bords de la Partha, n'en ont pas moins résisté à toutes les attaques; ils tiennent toujours dans le village de Schœnfeld.

La promptitude du secours a donc remédié à une partie du mal. Maintenant l'empereur, inquiet de ce qui se passe à Probstheyda, remonte au moulin. Il y retrouve toutes nos positions intactes. Autant de fois le village de Probstheyda a été enlevé par l'ennemi, autant de fois le roi de Naples est parvenu à le reprendre.

A Stœtteritz et à Connewitz les alliés n'ont pas été plus heureux. . . . . L'ennemi dira lui-même, combien ses attaques lui ont coûté cher. Il se décide enfin à y renoncer. Déjà, en remontant au moulin, Napoléon venait de remarquer qu'un grand mouvement s'opérait dans les positions de l'ennemi. Leur première ligne reculait sur une étendue immense, et la plus grande partie de

leurs forces semblait se porter de notre gauche sur notr droite. Cette manœuvre avait fait un moment suppose que leur intention était de passer la Pleisse pour essaye encore une fois de nous couper la route de France Lindenau. Mais les alliés ont trop souffert pour être entreprenants, ils ne songent plus qu'à faire replier tout leurs colonnes; ils abandonnent à l'artillerie le soin finir la journée. L'empereur établit batteries contre b teries; si les feux de l'ennemi sont plus nombreux plus convergents, les nôtres, qui dominent et plong sur des colonnes plus profondes, ne font pas moins ravages. Pendant une heure, les deux armées se f droient, et les boulets sillonnent les deux lignes s pouvoir les ébranler.

Auprès de Napoléon lui-même, plus de douze pièce sont démontées en un instant, et des rangs qui l'entou rent, plus d'un millier de blessés sortent pour être portés à la ville. La nuit vient enfin mettre un terme au carnage. Elle nous retrouve à Probstheyda, à Stœtterit et à Connewitz. Du côté de Reudnitz, l'armée suédois a été arrêtée sur le ruisseau qui couvre le village. D côté de la Partha, le prince de la Moskowa a fini pa abandonner Schœnfeld pour rentrer dans une ligne plu resserrée qui suit le ruisseau de Reudnitz. Enfin, au portes de Rosenthal et Pfaffendorf, l'armée de Bluche n'a pu gagner un pouce de terrain.

Quant au général Bertrand, il a exécuté ses ordre avec une grande exactitude: depuis midi il est maître d Weissenfels et du pont de cette ville sur la Saale.

Ainsi les alliés, forts de plus de trois cent mill hommes, n'ont pu rien gagner encore sur l'armée fran çaise, réduite à moins de cent mille combattants.

Le canon ne grondait plus; quelques coups de fus éclataient seulement de loin à loin. La terre et le cie

étaient éclairés par les feux innombrables qui s'allumaient de tous côtés. Napoléon s'était rapproché du feu de son bivac. Assis sur un pliant, il y dictait au major général des ordres pour la nuit, lorsque les commandants de l'artillerie Sorbier et Dulauloy se présentent: ils viennent rendre compte de l'épuisement des munitions. On a tiré dans la journée quatre-vingt-quinze mille coups de canon; depuis cinq jours on en a tiré plus de deux cent vingt mille. Les réserves sont vides; il n'y reste pas plus de seize mille coups: c'est à peine de quoi entretenir le feu pendant deux heures. Le grand parc séparé de l'armée par suite du mouvement sur Leipzick, s'est retiré dans Torgau. On ne peut re réapprovisionner qu'à Magdebourg et à Erfurt, qui sont les dépôts les plus voisins.

Cet état de choses ne permet pas de songer à rester plus longtemps sur le champ de bataille. L'empereur se décide à la retraite, et sous ses yeux le major général expédie tous les ordres à la lueur du feu de garde. Enfin, à huit heures, Napoléon quitte le bivac pour descendre en ville. On a marqué son logement à l'auberge des Armes de Prusse, sur le boulevard du Marché aux chevaux.

Peu de temps après que l'empereur est installé dans cette auberge, le duc de Bassano vient l'y trouver. Il sort de chez le roi de Saxe. Chargé de faire connaître au roi les dispositions pour la retraite, de lui demander ses volontés pour le lendemain, et de le laisser maître de renoncer à une cause que la fortune abandonne, il l'a trouvé inconsolable de l'action que ses troupes viennent de commettre dans la plaine de Paunsdorf; l'âme de ce prince en est déchirée. Quant à la proposition de se séparer de son allié, il ne voulait rien entendre: son ministre, le comte Einsiedel, se joignait vai-

nement au duc de Bassano; celui-ci n'a enfin obtenu du roi qu'il consentît à rester, qu'en lui déclarant, sur sa demande, que l'empereur lui en donnait le conseil. „Excellent prince! dit Napoléon; il est toujours le même! Je le retrouve tel qu'il était en 1807, quand il inscrivait sur des arcs de triomphe: A Napoléon, Frédéric-Auguste reconnaissant!"

L'empereur garde auprès de lui le duc de Bassano. Il fait appeler le duc de Vicence, et tous les ordres qu'il donne pendant la nuit, il les leur dicte en l'absence de ses secrétaires, envoyés d'avance avec les équipages du côté de Lindenau.

Journée du 19.

Les corps du duc de Bellune et du duc de Castiglione commencent la retraite. Tandis qu'ils défilent à travers le faubourg de Lindenau, le duc de Raguse se maintient dans le faubourg de Halle. Ses avant-postes occupent toujours la fabrique de Pfaffendorf. Le général Reynier est chargé de la défense du faubourg de Rosenthal.

Le prince de la Moskowa, fait replier ses troupes sur les faubourgs de l'est. Les corps du général Lauriston, du duc de Tarente et du prince Poniatowski rentrent successivement en ville, et viennent prendre position derrière les barrières du midi.

Ils formeront l'arrière-garde. Lorsque l'évacuation de la ville leur permettra de se rapprocher des ponts de l'Elster ils ont ordre de s'arrêter dans les quartiers voisins assez de temps pour que l'armée du duc de Raguse et du prince de la Moskowa puisse s'écouler avant eux. Non-seulement tous ces corps occupent les faubourgs; mais ils tiennent aussi dans des positions avantageuses

derrière les murs des jardins extérieurs. Les barrières sont garnies de palissades; les murs qui donnent sur la campagne sont crénelés; tout est disposé pour une vigoureuse résistance.

Dans cette matinée, le maréchal Poniatowski est venu lui-même prendre les ordres de l'empereur. „Prince, lui dit Napoléon, vous défendrez le faubourg du midi. — Sire! j'ai bien peu de monde!... Eh bien, vous vous défendrez avec ce que vous avez! — Ah! Sire, nous tiendrons! nous sommes tous prêts à périr pour Votre Majesté.“ Ces paroles ont touché vivement l'empereur; et pourtant il est loin de prévoir que ce sont les derniers adieux de Poniatowski

Cependant les alliés accablés par une perte de soixante mille hommes, tant tués que blessés, n'osaient songer à enlever Leipsick de vive force. Mais Blucher, de la position qu'il occupe, a pu voir filer nos équipages et nos têtes de colonnes de Lindenau, et il a répandu aussitôt le bruit de notre retraite. A cette nouvelle inespérée, tous les camps des alliés ont poussé des cris de joie, toutes leurs colonnes se sont mises en marche. C'est à qui arrivera des premiers aux portes; à qui entrera des premiers!

L'empereur voudrait épargner à Leipzick les désordres qui menacent cette ville. Il ne s'est refusé à aucune des démarches qui ont été tentées pour régler d'avance avec l'ennemi la manière dont la remise des portes devra s'effectuer. Dès six heures du matin, il a permis aux magistrats de la ville d'adresser une supplique au prince de Schwarzenberg. Des officiers saxons ont été envoyés directement de la part de leur vieux roi aux souverains alliés. Enfin, les généraux de l'arrière-garde française ont été autorisés à faire passer des parlementaires à l'avant-garde ennemie. Tous ces messages sont

arrivés jusqu'aux souverains; ils les ont recontrés accourant de Roda où ils avaient couché, et se pressant de rejoindre leurs-premières colonnes pour faire leur entrée dans la ville. Mais c'est en vain qu'on a demandé que Leipzick ne devînt pas le théâtre d'un combat qui pourrait entraîner sa ruine. Tout arrangement préliminaire a été refusé. Leipzick subira, s'il est nécessaire, le sort d'une ville prise d'assaut.

Tout semblait autoriser l'empereur à ne plus garder aucuns ménagements, et à tènir jusqu'au dernier moment dans Leipzick. Cette position nous offre encore de grands moyens de défense, et l'on propose de les employer tous. La vieille ville a une enceinte; on peut y renfermer six mille hommes qui, avec soixante pièces de canon, l'occuperont comme tête de défilé. Si les faubourgs sont un obstacle au jeu de notre artillerie, on peut les brûler. Avec de tels moyens, notre retraite est assurée: l'armée regagnera tranquillement la Saale.... Mais l'empereur ne saurait se résoudre à exposer à un sort si rigoureux l'une des capitales de l'Allemagne, e cela sous les yeux de son roi, qu'il vient d'y amener.

Cependant on insiste. Les esprits échauffés son dans ces moments de fièvre où l'on se porte facileme aux extrêmes. On lui dit:

„Vous hésitez, Sire, à tirer parti des derniers ava tages que vous offre cette position; la générosité q vous commande ce sacrifice, sera méconnue, et ceux même que vous ménagez avec tant de bonté ne vous tiendront aucun compte. Cependant, Sire, pour quelqu maisons de Leipzick, peut-être compromettez-vous retraite de l'armée! Peut-être sacrifiez-vous la victoi Après avoir soutenu une telle lutte pendant trois jo en pleine campagne, que ne pouvons-nous pas fai retranchés dans des rues, derrière des maisons? Pourq

ne pas ensevelir cette foule d'ennemis sous les débris des faubourgs?"

L'empereur ne peut y consentir. Il aime mieux perdre quelques centaines de voitures que d'abaisser l'armée française à soutenir la guerre en barbares. D'ailleurs, la retraite n'exige que quelques heures de délai, et l'armée est en mesure de se ménager le temps nécessaire. Il suffira de mettre à profit les moyens de résistance que les barrières des faubourgs et l'enceinte intérieure de la ville nous offrent pour retarder les progrès de l'ennemi.

A neuf heures, l'empereur monte à cheval. Traversant les boulevards, il entre dans la cité, et va prendre congé du roi de Saxe. Il veut, en le dégageant lui-même d'une alliance devenue trop malheureuse, ne lui laisser aucun scrupule à cet égard. Le roi se précipite au-devant de Napoléon, pour le recevoir avec le cérémonial accoutumé; il le conduit ensuite dans l'appartement où la reine et la princesse Auguste sont réunies; l'émotion qu'on éprouve a bientôt banni l'étiquette. On va se séparer, et dans quelles circonstances! L'empereur répète au roi qu'il le laisse entièrement maître de traiter avec les souverains alliés; il lui conseille expressément de le faire, et ne lui demande plus pour dernier témoignage d'amitié que de veiller sur les blessés français qu'on sera forcé de laisser en Saxe. L'entretien durait depuis un quart d'heure, lorsqu'une vive fusillade se fait entendre du côté des faubourgs de Grimma et de Pegau.

Bientôt elle éclate avec non moins de fracas dans le faubourg de Halle, et l'inquiétude se répand autour du roi. En vain, pour la dissiper, l'empereur assure-t-il que le danger est encore éloigné: le roi s'alarme de voir la sûreté de Napoléon compromise par la prolongation de cette visite. Il le presse de quitter Leipzick. „Vous

avez assez fait, lui dit ce vénérable vieillard, et c'est maintenant pousser trop loin la générosité que de risquer votre personne pour rester quelques instants de plus à nous consoler."

Cependant le bruit de la fusillade redouble et semble plus rapproché. Des officiers qui surviennent rapportent que Bernadotte a forcé l'entrée du faubourg de Taucha; que Benningsen se présente à la barrière de Grimma, que Schwarzenberg pénètre dans les faubourgs du midi; enfin, que Blucher attaque avec fureur le faubourg de Halle, et que partout nos troupes vont être réduites à se défendre de maisons en maisons.

La reine n'écoute plus alors que l'effroi qui s'empare d'elle. Il lui semble que l'empereur est déjà en danger, qu'on va le saisir, l'égorger peut-être sous leurs yeux. Elle le prie, le supplie de partir; la princesse Auguste joint ses prières à celles de la reine. . . . . . Il faut bien que Napoléon cède à des instances si vives. „Je ne voulais vous quitter, leur dit-il, que quand l'ennemi serait dans la ville, et je vous devais cette preuve de dévoûment; mais je vois que ma présence ne fait que redoubler vos alarmes; je n'insiste plus. Recevez mes adieux. Quoi qu'il puisse m'arriver, la France acquittera la dette d'amitié que j'ai contractée envers vous!"

Le roi le reconduit jusqu'à l'escalier, et là ils s'embrassent encore pour la dernière fois. L'empereur laisse à la porte du roi les gardes du corps saxon qui jusqu'alors avaient marché dans les rangs de la garde.

Napoléon veut sortir de la vieille ville par la porte de Ranstadt, qui donne sur le faubourg de Lindenau; mais cette porte est déjà encombrée. Forcé de retourner sur ses pas, il va chercher la porte opposée (celle de Saint-Pierre), revient par les boulevards de l'ouest,

parvient ainsi à gagner le faubourg par lequel l'armée coule.

Dans ce trajet, l'empereur a recueilli des renseigne-ents sur le véritable état des choses. Il veut; avant de itter Leipzick, faire savoir au roi de Saxe que le danger est pas aussi imminent qu'on le croit, et par ses ordres duc de Bassano va rassurer ce prince.

Blucher a échoué dans les deux attaques qu'il a ten-es sur le faubourg de Halle. L'arrière-garde du duc de guse tient encore en avant de ce faubourg, dans la brique de Pfaffendorf. Le général Reynier est toujours aître du faubourg de Rosenthal. Le prince de la Mos-wa défend ave la même obstination ceux de Taucha de Grimma, attaqués par les Russes de Woronzow, ır les Prussiens de Bulow et par l'armée suédoise. nfin le duc de Tarente, le général Lauriston, le prince oniatowski disputent avec non moins de persévérance s faubourgs du midi. Partout on retient l'ennemi, et nne lui cède le terrain que pied à pied. Nous conservons tacts derrière nous les boulevards circulaires et la vieille lle, et nous pouvons tenir longtemps encore cette der-ère position.

Dans cet état de choses, le grand pont de l'Elster, par quel les boulevards débouchent sur le faubourg de indenau, devient un point essentiel dont il faut s'assurer. 'empereur appelle encore une fois sur l'importance de pont l'attention des officiers du génie et de l'artillerie. n devra le faire sauter quand notre dernier peloton retirera de la ville, et qu'il ne restera plus que cet stacle à opposer à l'ennemi. Les sapeurs se placent ssitôt sous le pont pour commencer les travaux de mine.

Après avoir donné ses derniers odres; l'empereur ngage à travers la foule dans le faubourg qui a plus

de mille toises de long. Il n'arrive qu'avec les plus grandes difficultés au dernier pont, celui du moulin de Lindenau. Là il met pied à terre, et place lui-même sur la route des officiers d'état-major qui indiqueront aux hommes isolés les endroits où chaque corps d'armée devra se réunir. Il monte ensuite au premier étage du moulin, pour y dicter à son secrétaire du cabinet les instructions qu'il veut répéter par écrit aux généraux de l'arrière-garde. Les instructions ont pour objet principal de donner au maréchal duc de Tarente le commandement en chef de cette arrière-garde, qui se compose des onzième, septième et huitième corps, et de lui recommander de tenir dans la vieille ville vingt quatre heures encore, s'il est possible, ou pour le moins le reste de la journée. Tandis qu'on expédie la lettre pour le du[c] de Tarente, l'empereur fatigué se laisse surprendre a[u] sommeil; il dort profondément au bruit des soldats [et] des voitures qui défilent sur la route, et des coups [de] canon qui retentissent de tous les faubourgs de Leipzi[ck].

Soudain une plus forte explosion se fait entend[re]. Le tumulte redouble. Le roi de Naples et le duc [de] Castiglione accourent, montent à la chambre de l'em-pereur, et le réveillent. Il apprend de leur bouche ce qui vient d'arriver.

Le grand pont sur l'Elster a sauté! Cependant les troupes du duc de Tarente, du général Lauriston, du général Reynier et du prince Poniatowski sont encore dans la ville! Plus de deux cents pièces de canon sont encore sur les boulevards! Tout moyen de retraite leur est donc enlevé; le désastre est complet! Mais quelle e[n] peut être la cause? Qui a donné l'ordre de mettre [le] feu à la mine? Comment explique-t-on cette inconcevab[le] précipitation?

Dans ce premier moment on ne sait rien, on ne [...]

rien apprendre. Tous les bruits qui courent sont absurdes et contradictoires. On se perd dans de vaines conjectures. Il faut se laisser entraîner par la foule en désordre qui a pu s'échapper de Leipzick.

On suit machinalement la grande route d'Erfurt. Le soir, on arrive à Markrandstadt, où l'empereur s'arrête quelques heures. On y apprend que le duc de Tarente a traversé l'Elster à la nage. Mais en même temps le bruit se répand que le général Lauriston a péri; et cette nouvelle ajoute encore aux chagrins de Napoléon.

Quelques escadrons saxons nous étaient restés fidèles; l'empereur ne veut pas les emmener plus loin, et leur fait écrire qu'il les dégage de leurs devoirs militaires envers l'armée française.

Enfin, au point du jour, on se remet en route. Les champs de Lutzen revoient Napoléon..... Mais l'armée victorieuse n'est plus autour de lui! Avant de descendre dans le défilé de Poserna, l'empereur fait une halte dans un champ à droite de la route. Il venait d'y mettre pied à terre, lorsque des officiers échappés de Leipzick se présentent. Dans le nombre se trouve un aide de camp de Poniatowski. L'empereur apprend alors la fin déplorable de l'illustre maréchal; voulant franchir l'Elster à la nage, Poniatowski s'est précipité dans un gouffre!

L'obscruité qui d'abord a enveloppé la catastrophe de Leipzick commence à se dissiper; les renseignements arrivent; les faits deviennent plus précis; voici ce qu'on raconte:

Les troupes de Blucher avaient fini par pénétrer dans le faubourg de Halle; les alliés avaient aussi gagné du terrain dans les autres faubourgs. L'armée française se trouvait refoulée sur les boulevards, et la défection d'un

bataillon badois, qui venait de livrer une des portes de la vieille ville, nous avait enlevé cette dernière retraite. Les alliés pénétraient donc de tous côtés. Cependant on combattait toujours; la fusillade se prolongeait dans les faubourgs de Halle et de Rosenthal, et jusque dans le jardin de [illegible]iker, à l'extrémité du boulevard de l'ouest où le prince Poniatowski avait jeté quelques centaines de Polonais pour protéger la retaite. Encore deux heures, et soixante pièces de canon attelées et plus de douze mille hommes auraient été sauvés!

Mais dans ce moment, les coups de fusil ont éclaté de toutes parts autour du pont de l'Elster. D'un côté, c'étaient les tirailleurs de Langeron qui, parvenus aux dernières maisons du faubourg de Halle, faisaient feu sur les boulevards; de l'autre, c'étaient les Badois et les Saxons qui du haut des murs de la vieille ville où nous les avions laissés, signalaient leur conversion en déchargeant leurs armes contre nous. Cette double fusillade produit rapidement un grand désordre aux abords du pont. Le sapeur armé de la mèche fatale, a cru que l'ennemi arrivait, et que le moment était venu! ... C'est alors que la perte de tout ce que nous avions à Leipsick a été consommée!

Après s'être convaincus de leur malheur, les plus braves n'ont songé désormais qu'à vendre chèrement leur vie. Les uns se sont enfermés dans les maisons voisines et se sont ensevelis sous leurs décombres; les autres ont tenté de traverser la Pleisse et l'Elster; mais ces rivières encaissées dans un lit bourbeux et profond ont englouti tout ce qui n'a pu nager.

Le carnage n'a cessé qu'à deux heures.

On porte à vingt-trois mille hommes le nombre des prisonniers, et à deux cent cinquante celui des pièces d'artillerie; mais parmi les prisonniers se trouvent les

blessés et les malades dispersés dans les maisons de Leipzick. Les combattants qui ont déposé leurs baïonnettes sur les débris du pont ne peuvent pas être évalués à plus de douze mille hommes. Quant à l'artillerie, ce n'est pas sur le champ de bataille, c'est en désencombrant les boulevards de Leipzick que les alliés s'en sont rendus maîtres.

Au total, ces journées coûtent à l'armée française cinquante mille braves tant tués que prisonniers; elles ne coûtent pas moins de quatre-vingt mille tués ou blessés à la coalition.

XV. FRAGMENTS DES MÉMOIRES POUR SE VIR A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE I 1814; PAR F. KOCH[1]), CHEF DE BATAILLO D'ÉTAT-MAJOR.

1. COUP D'ŒIL MILITAIRE SUR LA FRONTIÈRE DE L'EST.

Personne n'ignore, que le haut massif des Alpe entre les Grisons, le Tyrol et la Valteline, forme le fon du bassin du Rhin, lequel embrasse jusqu'au Saint-Got hard, les sources et les affluents du fleuve, jusqu'au poin où il prend un seul nom et se réunit dans un seul lit.

Depuis le Saint-Gotthard jusqu'à l'entrée du Rhôn dans le lac de Genève, la chaîne des Alpes, entre le Val lais et la Suisse sépare les bassins du Rhône et du Rhin

Entre le lac de Genève et la Suisse, la chaîne s'abaiss et forme les collines du pays de Vaud, coupées par le communications faciles qui se dirigent de la Suisse su Lausanne et Genève.

Vers les Rousses, la chaîne de collines du pays d Vaud se relève et se rattache aux massifs des Juras

1) J. B. Fr. Koch, né à Nancy en 1782.

a crête du bassin qui depuis le Saint-Gotthard courait e l'est à l'ouest, change ici de direction et va courir u sud au nord.

C'est la chaîne même des Juras qui, des Rousses usqu'aux sources de la Birse, forme la crête du bassin u Rhin, et le sépare de celui du Doubs[1]) et des autres ffluents du Rhône. Cette partie de la chaîne est coupée ar les grandes communications qui se dirigent de la uisse en Franche-Comté. Jusqu'ici, la gauche du bassin u Rhin embrasse les sources de l'Aar et des autres ours d'eau qui arrosent la Suisse, et vont grossir le leuve au-dessus de Bâle. Depuis les sources de la Birse jusqu'à celles de la Savoureuse, la crête commune des bassins du Rhin et du Rhône s'abaisse et forme entre les massifs des Juras et des Vosges, la trouée qui conduit de Bâle dans les plaines de la Saône; c'est sur cet abaissement que se trouve le col de Valdieu, point du partage du canal du Rhin au Rhône. Cette partie de la chaîne est traversée par les grandes routes qui se dirigent de Bâle sur Besançon, Dijon et Langres. Une remarque intéressante à faire en passant, c'est que cette trouée entre les Vosges et les Juras, correspond en Franche-Comté à celle que les Alpes tyroliennes et les montagnes Noires forment en Souabe.

Au-dessus de Béfort, le contrefort qui sépare les affluents du Rhône d'avec ceux du Rhin, se relève, change de direction, court de l'est à l'ouest, et par ses masses, sa hauteur et sa constitution, appartient au grand massif des Vosges. C'est ce chaînon qui sépare une partie des affluents du Doubs, les sources et les hauts affluents de la Saône, d'avec les sources et les hauts affluents de la Moselle et de la Meuse.

---

1) Prononcez „doube".

Vers les sources de ces rivières, à peu près à la hauteur de Langres, la chaîne qui forme la gauche du bassin du Rhin change encore de direction, et court avec quelques inflexions du sud au nord; d'abord resserrée entre la Moselle et la Meuse, elle se prolonge sur les sommités des Ardennes, puis sur celle de l'Eifel, et va s'abaisser en collines et plateaux peu élevés dans les plaines de Juliers, où Drusus creusa sans peine le canal qui déverse une partie des eaux du Rhin dans le lit de l'Yssel. Cette chaîne est coupée par les grandes et nombreuses communications qui se dirigent des villes et des places de la Moselle et de la Meurthe sur celle de la Meuse.

Dans le coude immense que forme la crête du bassin du Rhin, depuis les Juras jusqu'aux sources de la Moselle et de la Meuse, et depuis ses sources jusqu'au groupe de l'Eifel, se trouve enfermé le bassin particulier de la Moselle. Sa berge gauche n'est autre que celle du Rhin, mais à sa droite, les hautes chaînes des Vosges et du Hundsruck séparent des affluents du fleuve, tels que l'Ill, la Lauter, la Queich, la Nahe, les affluents particuliers de la Moselle, tels que la Meurthe et la Sarre. Les chaînes des Vosges et du Hundsruck sont coupées par les grandes communications qui se dirigent de l'Alsace et du Palatinat sur Metz et Nancy, et sur les autres places ou villes de la Moselle. Parmi ces débouchés se trouve celui qui, de Coblence à Metz par Trèves, suit en partie la vallée de la Moselle, et coupe les chaînons élevés et difficiles qui séparent les bassins particuliers des affluents que cette rivière reçoit à sa droite, et qui appartient comme le contrefort principal au massif des montagnes du Hundsruck.

De Coblence à Bâle, on ne peut passer de la vallée du Rhin dans celle de la Moselle, qu'en traversant les

massifs des Vosges et du Hundsruck, qui forment en première ligne une barrière bien supérieure à celle qu'offrent en seconde, les crêtes moins élevées qui séparent les bassins de la Moselle et de la Meuse. Néanmoins cette seconde ligne présente encore dans les défilés des Ardennes et dans les appendices des Vosges des obstacles dont on peut tirer parti dans la défense.

Cette direction même, après avoir franchi la crête du bassin du Rhin, ne conduirait l'ennemi que dans le bassin de la Meuse, et pour arriver dans celui de la Seine, il aurait de plus à franchir le contrefort qui sépare les sources et les affluents de la Meuse et de la Marne, où se trouvent aussi d'assez grands obstacles dans les Ardennes, l'Argonne et les appendices des Vosges et du Morvan.

Dépuis Bâle jusqu'à Genève, l'ennemi une fois maître de la Suisse, a le choix de trois grandes lignes offensives.

En remontant d'Italie dans la vallée de l'Isère pour marcher sur Grenoble et Lyon, les débouchés de Genève sur ces deux villes lui donnent les moyens de seconder puissamment cette offensive; hors ce cas, cette direction lui offrirait encore les moyens d'une utile diversion, s'il est assez puissant d'ailleurs pour diviser ses forces.

Entre Genève et Bâle, de grandes communications praticables à l'artillerie ouvrent, il est vrai, la chaîne des Juras; mais attendu qu'elle est longue à traverser, qu'on y trouve des positions à chaque pas, qu'il est facile de jeter les routes dans les précipices en vingt endroits, et qu'une poignée d'hommes peut y arrêter l'avant-garde d'une armée, tout indique que ces débouchés ne serviraient à l'ennemi que pour faire sur Besançon une diversion utile; soit dans le cas peu probable où il se dirigerait de

Genève à Mâcon et Châlons, à travers les Juras, soi dans l'hypothèse plus naturelle où il prendrait son offensiv par Bâle sur Langres ou Dijon.

C'est en effet dans cette dernière direction que se trouve la ligne d'opération la plus directe dans une guerr décisive; car l'ennemi n'a à franchir que la trouée entr les hauts massifs des Juras et des Vosges, dont les débouchés sont occupés par de mauvaises places, telles qu Béfort et Blamont, et où les routes ne sont défendu que par des obstacles naturels qu'on peut vaincre « éluder sans grandes difficultés.

Toutefois après avoir franchi dans cet abaisseme la chaîne qui sépare les bassins du Rhin et du Rhôn l'ennemi n'est encore que dans le bassin de ce derni fleuve, et il faut qu'il s'élève de la vallée de la Saôn sur la chaîne du Morvan, pour redescendre dans le bassin de la Seine, soit qu'il pénètre par Dijon dans les vallées de l'Yonne et de l'Armançon, soit qu'il tombe par Langres dans les vallées de la Haute-Seine et de la Marne.

Mais bien que la chaîne du Morvan ne soit pas dénuée d'obstacles naturels, et qu'elle offre d'excellentes positions, elle ne présente aucun point fortifié, et n'a ni cette profondeur, ni cette élevation, ni cette suite, ni cette variété d'accidents qui rendent la défensive si facile dans les Vosges, et surtout dans les Juras.

De ces aperçus généraux, il résulte que c'était dans cette direction que se trouvait la ligne d'opération la plus favorable à l'offensive des alliés dans une guerre où ils étaient assez forts pour violer sans crainte la neutralité de la Suisse, et pénétrer au cœur de la France avec trente mille hommes.

2. DERNIERES OPÉRATIONS DE LA GRANDE-ARMÉE FRANÇAISE.

L'empereur Napoléon s'était mis en marche, le 24 mars, sur Joinville, avec sa garde et les 5e et 6e corps de cavalerie, tandis que le duc de Tarente avec les 7e et 11e corps d'infantarie le suivait à Saint-Dizier, et que les comtes Gérard et Saint-Germain formaient son arrière-garde à Perthes et Longchamps.

Le général Winzingerode [1]) qui avait ordre de le suivre avec ses dix mille chevaux, ne dépassa pas Maisons le 24; son avant-garde, sous le général Tettenborn [2]), n'ayant pu atteindre que Thieblemont, cette marche ne fut nullement inquiétée.

Napoléon, persuadé que le succès de son entreprise dépendait de la rapidité des mouvements et de l'inquiétude qu'ils causeraient au généralissime [3]), se remit en marche le 25 mars de grand matin. La cavalerie légère des généraux Piré et Jacquinot fut poussée sur les routes de Bar-sur-Aube et de Chaumont; la première entra dans cette ville, et s'établissant par là sur la ligne de retraite des Alliés, fit beaucoup de butin, et arrêta plusieurs

---

1) Winzingerode (baron de), né 1769 dans le Wurtemberg, général russe, servit contre la France dans les armées autrichiennes, puis entra au service de la Russie, se distingua dans les campagnes de 1805 à 1807, fut pris à Moscou, 1812; délivré pendant la retraite par des partisans russes, il eut divers commandements en 1813 et 14. Il mourut en 1818.

2) Tettenborn (Fr. Charles, baron de), né en 1778 à Tettenborn, dans le comté de Hohenstein, servit d'abord dans les armées autrichiennes; en 1812 il entra au service de la Russie et se distingua dans les campagnes des années 1812, 13 et 14. En 1818 il quitta la Russie et entra au service du grand-duc de Bade.

2) Le prince de Schwarzenberg.

agents diplomatiques. Les troupes de la garde occupèrent Brienne et Doulevent, le 11e corps vint prendre position à Vassy, couvert en arrière du défilé d'Humbécourt par le 7e qui garda les débouchés de la forêt.

Dans ce mouvement, l'arrière-garde fut mitraillée vis-à-vis de Hoiricourt, par une batterie légère que le général Tettenborn amena sur la rive droite de la Marne et la colonne qui suivait la route de Saint-Dizier à Vassy resserrée en cet endroit, entre la rivière et sa berge, en fut ébranlée. Heureusement, le général Trelliard mit ses dragons à couvert derrière le village de Valcourt, et dégageant le chemin, permit à l'infanterie du général Gérard de gagner la colline. On plaça à la hâte des batteries sur le plateau, qui éteignirent bientôt le feu de l'ennemi, et une centaine de tirailleurs ayant passé la Marne au gué, continrent les siens. Le comte Gérard ayant ainsi arrêté les suites d'une surprise qui allait causer un désordre honteux, continua son chemin en bon ordre, observé jusqu'à Humbécourt par le baron Tettenborn, lequel, après avoir laissé quelques cosaques devant ce village, fut s'établir à Éclaron. Le gros de la cavalerie alliée s'avança jusqu'à Saint-Dizier, et la brigade Czernischeff se porta de Vitry à Montiérender.

Le rapport qui parvint à l'empereur de cette affaire d'arrière-garde prolongea son erreur; il crut fermement que la grande armée était sur ses traces, et se félicita du parti qu'il avait pris.

Cependant au premier avis de la marche de l'armée française sur Chaumont, le parc général et les gros bagages des Alliés qui se trouvaient à Bar-sur-Aube, furent évacués en toute hâte sur Béfort. Il régnait dans cette opération un désordre qui semblait promettre d'heureux résultats, et déjà les courreurs du général Piré avaient enlevé plusieurs pièces de canon et beaucoup d'équipages

rsque quelques inquiétudes sur les dangers de la capi-
tle, vinrent se mêler à la joie qu'inspiraient ces succès
phémères. Parmi les prisonniers, ramenés au quartier
npérial, plusieurs annoncèrent la jonction des deux ar-
ées ennemies et leur marche sur Paris. L'empereur ne
nt aucun compte de leurs rapports, et affecta une sé-
urité qui toutefois n'en imposa pas à ceux qui réfléchis-
ient sur les événements.

Cependant, dans la matinée du 26, Napoléon informé
ar le duc de Tarente que l'arrière-garde n'avait vu ab-
olument que de la cavalerie légère, et cette circonstance
onfirmant les déclarations des prisonniers, il se déter-
ina à pousser lui-même une forte reconnaissance sur
es derrières. Les cosaques laissés devant Humbécourt
urent rejetés sur Valcourt, où le général Tettenborn
oulut se défendre, afin de donner à son général en chef
temps de rassembler ses forces; mais il fut culbuté et
bligé de repasser la Marne.

L'empereur, parvenu sur le plateau de Valcourt,
stingua l'ennemi en bataille sur la rive opposée. Il
ccupait avec deux bataillons de chasseurs la ville de
aint-Dizier à laquelle sa gauche était appuyée; sa droite
étendait dans la direction de Vitry, protégée par quel-
ue infanterie dans le bois de Perthes, et des essaims de
railleurs à pied et à cheval bordaient la Marne. Sa
remière ligne était en avant de la route, face à la ri-
ière; sa seconde en arrière; l'artillerie, entremêlee de
uelques escadrons, placée sur la chaussée même qui en
omine le cours. Croyant alors apercevoir l'avant-garde
e l'armée du prince de Schwarzenberg, Napoléon rap-
ela les corps d'infanterie qui étaient près de Vassy, et
rdonna aussitôt à la cavalerie de franchir la Marne au
ué d'Hallignicourt. Le comte Sébastiani la passa en co-
nne par pelotons, et se déploya à droite et à gauche

du gué, soutenue par les corps des comtes Saint-Germain, Milhaud [1]) et Valmy [2]), qui se formèrent sur ses flancs. L'infanterie de la garde, celle du comte Gérard et du duc de Tarente suivirent la cavalerie, mais le duc de Reggio se dirigea sur Saint-Dizier par la route de Joinville.

Dès que l'armée française fut formée, la cavalerie en première ligne, l'infanterie en seconde, entre Hallignicourt et Hoiricourt, l'action s'engagea à gauche par échelons, le centre et la droite marchant en ligne.

Le baron Winzingerode s'apercevant qu'il avait toute l'armée française sur les bras, chercha à éviter le combat dans un terrain si peu propre aux manœuvres de sa cavalerie; mais craignant de perdre l'infanterie qui gardait Saint-Dizier, il ordonna au baron Tettenborn de couvrir la route de Vitry, pendant qu'avec le gros de ses forces, il gagnerait par cette ville la route de Bar-sur-Ornain. Conformément à cette instruction, le général Tettenborn, à la tête des hussards d'Isum, essaya plusieurs charges, qui furent repoussées avec perte, malgré le feu de l'infanterie postée dans le bois de Perthes. De son côté le baron Winzingerode s'étant ébranlé pour se rapprocher de Saint-Dizier, la cavalerie de la garde s'élance sur la colonne, l'enfonce, et poursuit les fuyards jusqu'au bois de Trois-Fontaines.

Pendant que ceci se passait à la gauche, le duc de Reggio entrait au pas de charge dans Saint-Dizier, dont la garnison effrayée se repliait en toute hâte à Bar.

---

1) Milhaud (J. B. comte de), né le 18 novembre 1765 à Arpajon (Cantal), député à la Convention, vota la mort du roi, fit les campagnes d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne et de France. Exilé par la loi du 16 février 1816, il rentra en France quelques années après, et mourut à Aurillac, 8 janvier 1833.

2) Kellermann, fils du maréchal.

L'ennemi étant alors entièrement rompu et sans appui, la cavalerie française redouble d'audace et d'activité. Le général Milhaud charge avec impétuosité sur la route de Vitry, et s'empare de six pièces; le général Letort avec les dragons de la garde, enfonce et sabre un carré d'infanterie qui cherche à gagner le bois; à la droite, le comte de Valmy poursuit au grand trot des colonnes ennemies en fuite sur la chaussée de Bar, et l'infanterie, suivant au pas de course les cuirassiers et les dragons, abat sous ses baïonnettes ce qui échappe à leurs sabres.

Le duc de Reggio, à la tête de la cavalerie du comte de Valmy, conduisit battant le gros des Russes à cinq kilomètres [1]) au delà de Saudrupt, où la nuit le força de prendre position. Le duc de Tarente donna la chasse au baron Tettenborn jusqu'à Perthes, et l'on ne cessa d'y fusiller qu'à la nuit. Le quartier impérial resta à Saint-Dizier où la garde s'établit. Les Russes perdirent dans cette journée quinze à dix-huit cents hommes, dont environ cinq cents prisonniers, neuf pièces de canon, un équipage de pont et tous leurs bagages; la perte des Français n'excéda pas six cents hommes hors de combat, avantage produit par la vivacité de leurs attaques.

Cette victoire, la dernière de Napoléon, n'eut d'autre résultat que de lui dessiller les yeux. Malgré les trophées amoncelés à ses pieds, il ne se dissimula plus que le coup fatal était porté à sa puissance et à sa gloire. Convaincu enfin que les Alliés étaient en pleine marche sur Paris, il eut d'abord l'intention de voler à son secours, en manœuvrant sur leurs derrières, par l'une ou l'autre des routes qui y conduisent de Châlons; mais il fallait préalablement enlever Vitry, et l'entreprise était

---

1) Mesure itinéraire de mille mètres, qui vaut environ cinq cents toises, ou un quart de lieue ancienne.

difficile. Néanmoins, toute l'armée, à l'exception du 7e corps d'infanterie et du 6e de cavalerie se dirigea le lendemain sur Vitry, et poussa devant elle les brigades des généraux Tettenborn et Czernischeff.

Le gouverneur, sommé de nouveau, ne se laissa pas intimider par les préparatifs d'une attaque de vive force.

Cependant une reconnaissance plus exacte de la place ayant convaincu que le coup de main était trop hasardeux, l'empereur conféra avec les princes de Neufchâtel et de la Moskwa, sur le parti à prendre dans la conjoncture, et proposa d'abord de se jeter avec toute l'armée dans les Vosges, au débouché desquels se trouvaient déjà d'un côté le duc de Reggio à Bar, et de l'autre le général Durutte, aux environs de Verdun; mais le major général d'accord avec le prince de la Moskwa combattit fortement ce projet, prétendant que quitter la trace des Alliés c'était leur abandonner Paris, et mettre désormais toutes les chances de la guerre en leur faveur. Alors on agita la question de marcher sur Paris par la route de Sézanne et Coulommiers; le prince de Neufchâtel soutint qu'elle était impraticable, et démontra d'ailleurs qu'ayant la Marne à passer à Lagny ou à Meaux, cette opération toujours dangereuse en face d'un ennemi, le serait bien davantage vis-à-vis d'une armée supérieure en nombre. Napoléon écouta pour la première fois des avis qui s'écartaient autant de son opinion, et vivement pressé par le prince de la Moskwa, qui lui représenta le danger de laisser les Alliés s'établir à Paris, il se décida à revenir par Saint-Dizier, Bar-sur-Aube et Troyes, en arrière de la forêt de Fontainebleau.

L'on se mit en mouvement par un temps horrible, sans chaussure et sans pain depuis cinq à six jours.

Cette contre-marche dont l'armée pénétra la cause et l'objet, lui arracha quelques murmures; car elle eût préféré prendre Vitry de vive force qu'à retourner sur ses pas; toutefois elle s'échelonna de Marolles à Valcourt où la division Albert et les dragons du générai Trelliard formèrent l'arrière-garde. L'empereur et la garde retournèrent coucher à Saint-Dizier.

Au moment où le gros de l'armée revenait ainsi sur ses pas, le duc de Reggio entrait à Bar et jetait des partis sur la Meuse, pour avoir des nouvelles de la division sortie de Metz avec le général Durutte; mais on n'en put rien apprendre, quoique depuis deux jours elle se trouvât entre Longwy et Verdun. Le général Winzingerode, favorisé par ce contre-temps, s'assura d'un passage de la Meuse en envoyant la division prussienne du prince Biron de Courlande, accourue de Nancy, prendre position à Saint-Mihiel.

Le mouvement rétrogade de l'armée entraînait nécessairement celui du maréchal. Il reçut ordre de rejoindre en toute hâte, et se mit en marche le soir même. Le duc de Reggio exécuta cet ordre à regret; témoin de l'esprit qui éclatait à son approche dans le département de la Meuse, où il est né, il proposa de proclamer l'insurrection et d'appeler les Lorrains aux armes; mais le prince de Neufchâtel, dont l'avis avait prévalu, lui répondit que cette mesure n'offrirait pas tous les avantages qu'il s'en promettait, parce qu'il fallait que la masse fût soutenue par de la cavalerie, plus utile ailleurs que sur ce point, et se contenta de lui envoyer des commissions en blanc pour des chefs de parti.

Le 28 l'armée commença son mouvement sur Troyes en quatre colonnes. La 1e composée de l'artillerie et de la cavalerie légère des 5e et 6e corps de cavalerie, fut rappelée des environs de Chaumont sur Troyes; la

2e formée de toutes les troupes à cheval de la garde, se dirigea sur Brienne; la 3e consistant dans l'infanterie de la garde, qui se trouvait aux environs de Saint-Dizier, vint sous les ordres du prince de la Moskwa coucher à Montiérender où fut établi le quartier impérial; enfin, la 4e composée des six corps, précédemment commandés par le duc de Tarente, poussa jusqu'à Vassy où fut transféré son quartier général. Le comte Gérard, qui tenait Valcourt, ne s'ébranla qu'au moment où le duc de Reggio déboucha de Saint-Dizier sur la route de Joinville, et s'échelonna le soir depuis Humbécourt jusqu'à Vassy.

Cette marche se fit par un temps affreux dans des chemins de traverse défoncés, où la cavalerie et surtout l'artillerie eurent mille peines à avancer, et l'on mit le feu à une soixantaine de caissons qu'on ne put tirer des boues, afin de renforcer de leur attelage celui des pièces.

Dès que le général Winzingerode s'aperçut qu'il n'était plus poursuivi, il revint à Saint-Dizier, où il rappela les généraux Tettenborn et Czernitscheff.

Le 29 mars Napoléon, à la tête de la cavalerie de sa garde, était en route sur Vandœuvres, lorsqu'un courrier, expédié de Paris, lui remit au pont de Dolencourt une dépêche du roi Joseph [1], qui lui annonçait l'arrivée à Meaux des armées combinées. Bien qu'il dût s'y attendre, cette nouvelle augmenta sa perplexité. Il en-

---

1) Bonaparte (Joseph), frère aîné de Napoléon, né à Ajaccio en 1768. En 1796 il fut, comme son frère Lucien, député au conseil des Cinq-Cents et contribua beaucoup à la réussite de l'affaire du 18 brumaire (9 novembre) 1800. En 1808 Napoléon mit entre ses mains le sceptre de l'Espagne, qu'il abandonna en 1813. Après la seconde abdication, il quitta la France pour aller se fixer à New-York, sous le nom du comte de Survilliers. Plus tard il revint en Europe, et mourut en 1844.

oya le général Dejean aux maréchaux pour leur recommander d'éviter l'occupation de la capitale, en annonant au prince de Schwarzenberg les propositions qu'il aisait à l'empereur d'Autriche, et qui, selon lui, étaient le nature à amener la paix. Un agent diplomatique artit au même moment pour Dijon, avec une lettre auographe adressée à ce souverain. Le bruit courut à 'armée, qu'elle renfermait une promesse pure et simple le souscrire à toutes les conditions du projet de traité u'il avait rejeté; mais on ignore jusqu'à quel point ette conjecture fut fondée; quoiqu'il en soit, après une alte d'environ trois heures, Napoléon partit pour Troyes, scorté seulement par ses escadrons de service.

Deux escadrons se portèrent de Dolencourt à la renntre de la cavalerie légère du général Piré, et rejoignirnt le lendemain matin avec elle.

Le gros de la cavalerie de la garde poussa jusqu'à royes, où il arriva dans la nuit; l'infanterie bivaqua à usigny.

De Dolencourt le prince major général expédia ene trois ou quatre heures du soir des instructions parculières à tous les chefs de corps; et afin d'éclairer eux qui ignoraient encore le but de la marche, elles ortaient le préambule commun que voici:

„Nous venons de recevoir tous nos courriers de aris; l'esprit de la ville est bon. Les maréchaux ducs e Trévise et de Raguse, qui n'ont pas souffert, et ce u'on a pu ramasser à Paris, sont en bataille avec une ombreuse artillerie sur les hauteurs de Claye. Blucher dû entrer aujoud'hui 29 à Meaux. L'empereur sera ette nuit à Troyes et demain à Nogent. Il faut marher jour et nuit, prenant seulement les intervalles de epos indispensables."

Ces dépêches causèrent dans l'armée la sensation la

plus désagréable, et tous les chefs de corps marquèrent plus ou moins d'étonnement d'un parti aussi extraordinaire; parmi les avis ouverts dans cette conjoncture, l'histoire rapporterea le conseil donné par le duc de Tarente, le 30 mars au matin, au prince de Neufchâtel.

„Il est trop tard pour secourir Paris, du moins par la route que nous allons suivre; il y a d'ici 50 lieues: en supposant que l'on marche en forçant et sans obstacle, il faudra quatre jours au moins, mais en quel état arrivera l'armée s'il faut combattre? car il n'existe aucune ressource de l'Aube à la Seine. Les Alliés étant hier à Meaux auront poussé leur avant-garde sous Paris, et nous aurons la douleur d'apprendre qu'ils sont aujourd'hui devant les barrières. Seront-ce les corps réunis des ducs de Trévise et Raguse qui les tiendront en échec assez de temps pour nous donner celui d'arriver? C'est une supposition gratuite; d'ailleurs les Alliés ne manqueront pas, à notre approche, de border la Marne et alors plus de passage. Je serais donc d'avis, si Paris tombe au pouvoir de l'ennemi, que l'empereur marchât par Sens, et appelât à lui tous les corps et détachements par Melun et Fontainebleau pour nous rabattre vers le duc de Castiglione [1]) et livrer une bataille décisive sur un terrain choisi, après avoir fait reposer les troupes. Enfin si la Providence a marqué notre dernière heure, nous succomberons au moins honorablement, au lieu de finir comme des misérables, dispersés, pris et dépouillés par des cosaques."

Aussitôt après son arrivée à Troyes, Napoléon traça l'itinéraire de l'armée, de manière à ce qu'elle arrivât le 2 avril sous la capitale, renforcée de la division Souham

---

1) Augereau, qui commandait alors un corps d'armée près de Lyon.

laissée par le duc de Raguse à Nogent, et à laquelle il enjoignit de se rendre à Fontainebleau par la rive gauche de la Seine. Il fut prescrit d'enfouir le matériel et les munitions qu'on ne pourrait transporter dans cette marche forcée.

Le baron Winzingerode ne s'avança le même jour 29 qu'à Montiérender.

Le 30 mars, les troupes à pied et à cheval de la garde traversèrent Troyes, et après avoir marché toute la nuit, s'arrêtèrent accablées de fatigue à Villeneuve-l'Archevêque. L'empereur les ayant précédées de quelques heures, quitta cette ville à 6 heures du soir avec ses escadrons de service qui l'escortèrent jusqu'à Villeneuve-la-Guyard, d'où il partit à franc étrier et sans aucune suite pour Fontainebleau. Il espérait encore prévenir l'ennemi à Paris, réveiller l'énergie de ses habitants et les décider à tenter un effort qui, retardant seulement de quarante-huit heures les progrès des Alliés, donnât à son armée le temps d'arriver et de faire changer les chances du combat. Rompu de lassitude, il se jeta à Fontainebleau dans une voiture, suivi seulement du prince de Neufchâtel et du duc de Vicence [1]) et précédé d'un seul courrier. Au moment où ce dernier descendait à la Cour-de-France, le général Belliard y arrivait avec sa cavalerie, et il lui annonça que l'empereur le suivait de très-près. En effet sa voiture ne tarda pas à paraître; surpris de se voir tout à coup au milieu des troupes, il la fait arrêter, et s'informe de ce que cela peut être. „C'est le général Belliard, Sire," dit le courrier. Aussitôt la portière s'ouvre; l'empereur saute à terre, et prenant la main du colonel général, il l'emmène sur la grande route. „Eh bien, Belliard, qu'est-ce

1) Caulincourt.

que cela, comment êtes-vous ici avec votre cavalerie Où est l'ennemi?“ — Aux portes de Paris. — „Et l'ar mée!“ — Elle me suit. — „Et qui garde la capitale?“ — La garde parisienne. — „Que sont devenus m femme et mon fils? Où est Mortier? où est Marmont?“ — L'impératrice [1]), le roi de Rome [2]), sont partis avant hier pour Rambouillet, et de là je pense pour Orléans les maréchaux sont sans doute encore à Paris pour ter miner leurs arrangements. — Alors il raconta à Napo léon avec précision et rapidité les opérations de l'armé laissée le 19 mars sur l'Aisne, et rendit un compte su cinct de la bataille de Paris. Le prince de Neufchât et le duc de Vicence arrivèrent sur ces entrefaites. „E bien, vous entendez ce que dit Belliard, messieurs? — lons, je veux aller à Paris; partons! Caulincourt, fa avancer ma voiture.“ Pendant ce colloque, on avait environ trois kilomètres. Le général Belliard représe à Napoléon qu'il ne pouvait aller plus loin, qu'il avait plus de troupes à Paris. „C'est égal, dit-il, trouverai la garde nationale, l'armée me rejoindra d main ou après-demain, et je rétablirai les affaires.“ — Mais je répète à votre Majesté qu'elle ne peut aller à Paris. La garde nationale, d'après le traité, garde les barrières, et quoique les Alliés ne doivent y entrer qu'à sept heures, il serait possible qu'ils eussent passé outre, et qu'elle rencontrât, aux portes ou sur les boulevards, des postes russes ou prussiens. — „N'importe, je veux y aller: ma voiture! suivez-moi avec votre cavalerie.“ —

1) Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche, François I, née en 1791, morte en 1847.

2) Bonaparte (Napoléon-Charles-François-Joseph), roi de Rome en naissant, puis duc de Reichstadt, né le 20 mars 1811, aux Tuileries mort le 22 juillet 1832 à Schœnbrunn.

Mais, Sire, votre Majesté s'expose à se faire prendre et à faire saccager Paris; plus de cent vingt mille hommes occupent toutes les hauteurs environnantes; d'ailleurs, j'en suis sorti en vertu d'une convention, et ne puis y rentrer. — „Quelle est cette convention? Qui l'a conclue? — Je ne la connais pas, Sire; seulement le duc de Trévise m'a prévenu qu'elle existait et que je devais me porter à Fontainebleau. — „Que fait Joseph? Où est le ministre de la guerre[1]?" — Je l'ignore; nous n'avons reçu aucun ordre de l'un ni de l'autre de toute la journée: chaque maréchal agissait pour son compte; on ne les a point vus aujourd'hui à l'armée, du moins au corps du duc de Trévise. — „Allons, il faut aller à Paris; partout où je ne suis pas, on ne fait que des sottises." Le prince de Neufchâtel et le duc de Vicence se réunirent au comte Belliard pour dissuader l'empereur. Il ne cessait de demander sa voiture; le duc de Vicence l'annonçait et elle n'arrivait pas. Napoléon, dans son dépit, marchait à pas inégaux et précipités, questionnant de nouveau sur les points déjà éclaircis. „Il fallait, messieurs, tenir plus longtemps, répétait-il, et tâcher d'attendre l'armée; il fallait remuer Paris qui ne doit pas aimer les Russes, mettre en action la garde nationale qui est bonne, et lui confier la défense des fortifications que le ministre a dû faire élever et hérisser d'artillerie; elle les aurait sûrement bien gardées, tandis que les troupes de ligne auraient combattu en avant sur les hauteurs et dans la plaine." — Je vous répète, Sire, qu'on a fait aujourd'hui plus qu'il n'était possible; l'armée entière forte de quinze à dix-huit mille hommes, a résisté à plus de cent mille jusqu'à quatre heures, espérant que vous alliez venir de moment en moment.

1) Clarke.

Le bruit s'en étant répandu dans Paris, et ayant percé jusqu'à l'armée, elle a redoublé d'ardeur et forcé les ennemis à tourner la ville par la plaine de Neuilly et le bois de Boulogne. La garde nationale s'est aussi fort bien montrée soit en tirailleurs, soit en défendant les méchants tambours[1]) qui couvraient les barrières. — „C'est étonnant! Combien aviez-vous de cavalerie de votre côté?" — Mille huit cents chevaux, Sire, y com pris la brigade Dautencourt. — „Mais Montmartre fo tifié, garni de gros canon, devait faire une vigoureu résistance." — Heureusement, Sire, l'ennemi l'a c comme vous et voilà pourquoi il s'en est approché av tant de circonspection; cependant il n'en était rien et n'y avait que sept pièces de six. — „Qu'a-t-on donc f de mon artillerie? Je devais en avoir plus de de cents pièces à Paris, et des munitions pour les alimen pendant un mois." — La vérité, Sire, est que no n'avons eu à opposer à l'ennemi que de l'artillerie de campagne, dont encore à deux heures il a fallu ralenti l'action, faute de munitions. — „Allons! je vois que tout le monde a perdu la tête; voilà pourtant ce que c'est que d'employer des hommes qui n'ont ni sens commun n énergie! Eh bien! Joseph s'imagine cependant être en état de conduire une armée, et le routinier Clarke[2]) tout l'orgueil d'un bon ministre! mais l'un n'est qu'u c.... et l'autre un j... f.... ou un traître, car je co mence à croire ce que m'en disait Savary." La conv sation continuait sur ce ton, lorsqu'à cinq kilomètres la Cour-de-France, on rencontra une colonne d'infa rie. — „Quelles sont ces troupes?" dit l'empereu C'est le corps du duc de Trévise, — répond le gé

1) Retranchement qui couvre la porte d'une ville.

2) Clarke (Henri-Jacques-Guillaume), duc de Feltre, né à cies (Nord), 17 octobre 1765, mort à Neuwiller, le 28 octobre

urial. — „Faites-le appeler.“ — Il est encore à Pa-is. — Alors sur les représentations réitérées et pres-antes que le prince de Neufchâtel, le duc de Vicence t le général Belliard firent à Napoléon, il se décida à etourner à la Cour-de-France où il soupa, et partit nsuite pour Fontainebleau, après avoir ordonné que outes les troupes prissent position aux environs d'Es-sonne. En effet, au fur et à mesure qu'elles arrivèrent le Paris, elles furent placées sur les hauteurs de Long-umeau, derrière la petite rivière d'Essonne.

Ainsi le 31 mars, les débris de cette armée, dont es efforts surnaturels n'avaient pu sauver la capitale, e pressaient encore autour de lui. En un jour ou deux, ous pouvaient être réunis. Paris était conquis; mais uelles ressources immenses restaient encore pour pro-nger la guerre en se jetant à fortes journées sur les rmées du midi, tandis que les provinces de l'est se raient insurgées sur les derrières de l'ennemi! Un rince d'un caractère inflexible aurait pu, sinon sauver n trône, du moins sortir avec gloire de cette lutte; et apoléon qui accusa son frère de manquer d'énergie, ne nontra pas plus de fermeté que lui dans une circon-tance si décisive; il perdit en tentatives de négocia-ions un temps qu'il aurait dû employer à transporter e théâtre de la guerre en de nouvelles contrées, loin le sa capitale.

XVI. FRAGMENTS DE LA CAMPAGNE DE DIX-HUIT CENT QUINZE; PAR LE GÉNÉRAL GOURGAUD.

---

1. BATAILLE DE LIGNY.

Dans la nuit du 15 au 16 juin, les positions respectives des trois armées furent celles-ci: le quartier général français à Charleroi, celui des Prussiens à Namur, celui des Anglais à Bruxelles.

La gauche de l'armée française, sous les ordres du maréchal Ney, avait son quartier général à Gosselies, son avant-garde à Frasnes; le corps du général Reille entre Gosselies et Frasnes, ayant une division (Gérard) à Vagnies, dans la direction de Fleurus; le corps du général d'Erlon entre Marchiennes et Jumet.

Le centre, formé du corps de Vandamme et des réserves de cavalerie de Grouchy, bordant les bois vis-à-vis Fleurus. La droite, formée du corps du général Gérard, ayant passé la Sambre, était en avant du Châtelet.

La garde impériale, échelonnée entre Fleurus et Charleroi. Le 6e corps en avant de cette ville. Le

corps des cuirassiers de Kellermann, avec le grand parc d'artillerie, sur la rive gauche de la Sambre, en arrière de Charleroi.

L'armée prussienne avait son premier corps rallié à Fleurus; les trois autres corps en mouvement pour se réunir à leurs points de concentration, afin de se porter ensuite sur Sombref et Ligny.

L'armée anglaise venait de recevoir l'ordre de se réunir. Pendant tous les mouvements du 15, le duc de Wellington [1]) était resté tranquille à Bruxelles. Sur les sept ou huit heures du soir, il avait reçu un courrier de Blucher, qui lui annonçait que les hostilités étaient commencées; qu'une forte reconnaissance française avait sabré quelques-uns de ses avant-postes; mais le général anglais, attendant que le mouvement fût plus prononcé, n'avait donné aucun ordre de marche; ce ne fut que sur le minuit qu'un second courrier de Blucher lui porta au bal la nouvelle, que les Français avaient pris Charleroi. Alors le duc avait fait battre la générale, et avait expédié dans les cantonnements les ordres pour la réunion des troupes sur-le-champ. Le corps du duc de Bruns-

1) Wellington (Arthur-Wellesley, duc de Waterloo), né à Dungan-Castel, le 1 mai 1769, fut élevé au collége d'Éton, envoyé ensuite en France à l'école militaire d'Angers, et entra fort jeune au service. Il combattit d'abord dans l'Inde. De retour en Angleterre, 1805, il fut nommé député, 1806, à la chambre des communes, et en 1807 premier secrétaire d'Irlande. Élevé, en 1808, au grade de lieutenant-général, il commanda une division de l'armée du général Dalrymple en Portugal, gagna la bataille de Vimeiro, et fut nommé quelques mois plus tard général en chef des troupes anglaises dans la Péninsule. Les victoires d'Oporto, de Talavéra, de Fuentes, d'Onor, de Salamanque, de Vittoria, d'Orthez et de Toulouse, qu'il remporta, le placent au nombre des plus grands capitaines. En 1815, il commanda l'armée des Pays-Bas composée de troupes anglaises, néerlandaises et hanovriennes. Il mourut à Londres 1852.

wick[1]) et la division du géral Picton, qui étaient à Bruxelles, furent les premiers réunis, et à la pointe du jour ils se mirent en marche, se dirigeant sur Charleroi.

Le 16 au matin, Napoléon donna ordre au général Kellermann de se porter avec son corps de cuirassiers de Charleroi aux Quatre-Bras, pour renforcer la gauche sous les ordres du maréchal Ney. Il envoya l'ordre à ce maréchal de marcher en avant avec toute cette gauche ainsi renforcée, ce qui lui faisait plus de quarante-cinq mille hommes, et de prendre une bonne position au delà des Quatre-Bras, puisqu'il ne l'avait pas prise la veille; et, dans le cas où l'armée prussienne, comme on le supposait, recevrait la bataille près de Fleurus ou de Gembloux, de faire un détachement par chaussée des Quatre-Bras à Namur, sur le flanc droit des Prussiens.

L'aide de camp Flahaut fut envoyé près de ce maréchal, pour presser et suivre tout ce mouvement. Napoléon marcha sur Fleurus avec tout le centre, à l'exception du 6e corps (Lobau), qui fut laissé à Charleroi. La droite, conduite par le général Gérard, partit du Châtelet, et joignit le centre à une heure après midi.

On ne tarda pas à apercevoir un corps prussien assez considérable, placé sur les hauteurs de Bry. L'armée prit position. Le corps de Vandamme en avant de Fleurus; celui de Gérard au centre; les deux corps de cavalerie légère, Pajol et Excelmans, sous les ordres du maréchal Grouchy, à l'extrême droite. La garde impériale à pied et à cheval, et toutes les réserves d'artillerie, en seconde ligne sur le rideau en arrière de Fleurus. Le 6e corps reçut l'ordre de se rendre sur ce vil-

---

1) Frédéric-Guillaume, duc de Brunswick-Oels, né en 1771, mort sur le champ d'honneur à l'affaire des Quatre-Bras.

ge. Napoléon, peu accompagné, parcourut toute la gne des tirailleurs, monta sur plusieurs hauteurs et ans des moulins. Il ne tarda pas à reconnaître l'armée russienne, dont la gauche était à Sombref, le centre à igny, la droite à St.-Amand et les réserves sur les auteurs de Bry; tout le front couvert par un ravin proond qui liait entre eux les trois villages. Cette posiion de bataille, quoique très-forte par elle-même, parut ependant, au premier coup-d'œil, extraordinaire; car elle des Quatre-Bras se trouvait sur les derrières de ennemi, dont la droite était ainsi tout à fait en l'air.

L'empereur jugea, que cette armée était d'environ uatre-vingt-dix mille hommes, et qu'elle était là attenant, d'une part l'arrivée du corps de Bulow[1]), et de utre l'arrivée de l'armée anglo-hollandaise aux Quatreras. L'une et l'autre de ces opérations ne pouvaient voir lieu que dans la journée du 17. Il était donc vident, par la position que le maréchal Blucher venait prendre, qu'il croyait en imposer à l'armée française, agner un jour et une nuit, afin de donner le temps à es réserves de le joindre, et à l'armée anglaise de se ormer à sa droite, ce qui alors aurait mis en ligne une rmée de deux-cent mille hommes. Napoléon résolut l'attaquer à l'instant; toute l'armée fit un changement e front, l'aile droite en avant, en pivotant sur l'extrémité de la gauche. Par ce mouvement le corps de Vanamme se trouva vis-à-vis de St.-Amand, celui de Gérard

---

1) Bulow (Frédéric-Guillaume, comte de Dennewitz), général d'innterie des armées prussiennes, naquit en 1775. Il entra de bonne eure dans la carrière des armes, et se couvrit de gloire dans les campagnes des années 1813, 14 et 15. Ses plus beaux faits d'armes se attachent à Luckau, à Gross-Beeren, à Dennewitz et enfin à la Bellelliance. Il mourut en 1816.

vis-à-vis de Ligny, et celui de Grouchy opposé à Sombref. La garde et les cuirassiers de Milhaut, en seconde ligne, à cinq cents pas en avant de Fleurus, du côté de St.-Amand.

La division Girard (du corps de Reille), qui formait l'extrême droite des corps sous le maréchal Ney, se trouvait présentement former l'extrême gauche du corps de Vandamme. Ainsi cette division liait les deux armées.

Napoléon avait envoyé ordre sur ordre au maréchal Ney, d'attaquer avec la plus grande impétuosité tout qui était devant lui. A midi, il lui fit témoigner son mécontentement de ce qu'il n'avait pas encore pris les armes, et était dans ses bivacs: il lui réitéra l'ordre d'attaquer, tête baissée, la position des Quatre-Bras, où, d'après les nouvelles qu'il avait reçues de Bruxelles, il ne trouverait que quelques forces belges; l'armée anglaise n'étant pas réunie, et ignorant encore le quinze à onze heures du soir, tout ce qui se passait. Sa majesté lui prescrivit de nouveau, qu'aussitôt qu'il aurait pris position en avant des Quatre-Bras, il suivît l'ordre qu'il avait déjà reçu de faire un détachement par la chaussée de Namur, pour tomber sur les derrières de l'armée prussienne, dont on lui faissait connaître la position. Ce mouvement devait causer la ruine totale de l'armée ennemie. L'empereur en était si persuadé, qu'il termina ses instructions au colonel Forbin Janson, qu'il envoyait au maréchal Ney, par ces mots. „*Dites-lui, que le sort de la France est entre ses mains.*"

Le temps était précieux; il fallait se hâter d'agir. A trois heures, tous les préparatifs étant terminés, Vandamme aborda la droite de l'ennemi à St.-Amand, que la division Girard devait tourner. Quelques instants après, Gérard attaqua le centre à Ligny, en même temps

ouchy rejetait au delà du ruisseau de Ligny, toute
lerie ennemie, et forçait la gauche des Prussiens
er dans sa position de Sombref. Napoléon ne fut
isfait de l'attaque de Vandamme: les succès y
variés. Le général Girard, officier plein de feu
moyens, fit avec sa division plus qu'on ne pouvait
e d'une pareille division de quatre mille hommes.
éral Gérard, à la tête du 4e corps, dans son atta-
Ligny, se comporta avec son talent et sa bra-
rdinaires. La canonnade et la fusillade engagées
te la ligne, le feu devint très-vif. Le village de
d'une construction bien solide, et situé au delà
n, qui là est fort escarpé, fut défendu avec beau-
'opiniâtreté; il fut pris et repris plusieurs fois.
heures et demie, Gérard n'en était pas encore
nent maître; l'aide de camp Gourgaud, qui sui-
te attaque, vint en rendre compte à l'empereur,
lire que toutes les réserves du 4e corps étaient
s, sans que rien fût encore décidé pour la pos-
du village. Napoléon fit faire alors plusieurs
ients à sa garde, pour la diriger lui-même, sur
t important, et faire une attaque décisive, ayant
lui toute la cavalerie. On pouvait espérer les
s les plus beaux, lorsque le général Vandamme
prévenir qu'à une lieue sur sa gauche, une co-
nnemie, d'une vingtaine de mille hommes, dé-
t du bois, et nous tournait ainsi, en ayant l'air
orter sur Fleurus. L'empereur fit faire halte à
e et ordonna diverses dispositions pour recevoir
lonne. Ce mouvement paraissait inexplicable: il
ue ce corps ennemi eût pénétré entre les corps
échal Ney et ceux de l'empereur. A six heures
e, l'aide de camp Déjean, que sa majesté avait
pour reconnaître les mouvements de cette colonne,

vint annoncer, que c'était le premier corps d'armée, commandé par le général d'Erlon. Napoléon ne put se rendre raison d'un tel mouvement.

L'erreur une fois reconnue, il fallut une demi-heure pour rappeler les réserves, et ce ne fut qu'à sept heures, que Napoléon put marcher sur Ligny. L'attaque eut lieu, comme elle avait été projetée; mais cette malheureuse erreur l'avait retardée de deux heures. Ligny fut emporté; l'ennemi, battu partout, ayant son centre enfoncé, et sa droite tournée au delà de St.-Amand par la division Girard, abandonna précipitamment le champ de bataille, et se mit en retraite dans plusieurs directions. Quarante pièces de canon, six drapeaux, et un grand nombre de prisonniers tombèrent dans notre pouvoir. L'obscurité de la nuit ne permit pas d'obtenir tous les résultats qu'on devait espérer de cette victoire. L'armée prussienne, forte de quatre-vingt-dix mille hommes (Bulow ne l'avait pas rejointe) a été battue en quatre heures de temps par soixante mille Français[1]).

Notre perte a été de sept à huit mille hommes. Le brave général Girard termina glorieusement sa carrière dans cette journée. L'ennemi a évalué lui-même ses pertes à vingt-cinq mille hommes. Le maréchal Blucher, renversé de son cheval, fut quelques instants au pouvoir de nos cuirassiers. L'armée prussienne opéra sa retraite, le 1er corps et le 2e sur Tilly, et le 3e sur Gem-

1) Les dernières troupes de l'armée prussienne (qui comptaient à peu près quatre-vingt-deux mille hommes) ont quitté le champ de bataille fort avant dans la nuit. Leurs pertes montaient à trois cent soixante-douze officiers, onze mille sept cent six soldats tant tués que blessés, et à vingt-un canons. On ne sait rien de drapeaux perdus, et l'ennemi a fait à peine quelques centaines de prisonniers non blessés.

oux, où il se rencontra dans la nuit avec celui de ılow (le 4 e), qui arrivait de Liége.

2. BATAILLE DE BELLE-ALLIANCE.

L'empereur ne rentra à Fleurus, où était son quarer général, qu'à onze heures du soir. Il reçut le rapırt de ce qui s'était passé à la gauche dans l'attaque es Quatre-Bras; il expédia sur-le-champ l'ordre au maéchal Ney, d'avoir ses troupes sous les armes à la ointe du jour et de poursuivre vivement l'armée anlaise, aussitôt qu'elle commencerait sa retraite, que nésssitait la perte de la bataille de Ligny par les Prusens. L'empereur faisait connaître à ce maréchal, qu'il éboucherait sur la position des Quatre-Bras, par la haussée de Namur, et que si le duc de Wellington vait continué à occuper cette position, son armée se ouverait ainsi attaquée de front et débordée sur son anc gauche.

Le 17, à la pointe du jour, le général Pajol, avec ı cavalerie légère et une division d'infanterie du corps, se mit à la poursuite des Prussiens; il ramassa n grand nombre de prisonniers, de caissons et de baages. L'empereur envoya des reconnaissances sur les uatre-Bras, pour communiquer avec la gauche. En ıême temps il passa la revue des troupes qui avaient ombattu. Le corps de Vandamme avait peu souffert; elui de Girard avait éprouvé plus de pertes, ayant été ılus fortement engagé. La garde impériale n'avait eu ue quelques hommes tués ou blessés. Le 6e corps ı'avait perdu personne. L'empereur visita ensuite le hamp de bataille; fit relever les blessés des Français

et des Prussiens; ceux-ci avaient éprouvé une
énorme; il y avait cinq fois plus de Prussiens tué
de Français.

Sur les dix heures, l'officier commandant la
naissance, envoyé aux Quatre-Bras, fit connaître,
lieu de rencontrer les troupes du maréchal Ney, il
trouvé les Anglais en cette position, et qu'ils l'a
même poursuivi. Il n'y avait pas de temps à p
l'empereur mit sur-le-champ en mouvement pour s
ter sur ce point par la chaussée et par Marbois, le
de Lobau, avec deux divisions de son corps, et s
valerie, augmentée d'une division de cavalerie de
Il suivit lui-même ce mouvement avec toute sa ga
le corps de cuirassiers du général Milhaut, laissant
en réserve que pour garder Fleurus et relever les bl
la division du général Girard (du 2e corps) qui
beaucoup perdu la veille. Il donna l'ordre au ma
Grouchy, avec les 3e et 4e corps d'armée, la di
d'infanterie du 6e, qui se trouvait avec la cavale
Pajol, et le corps de cavalerie légère du général I
mans, de poursuivre vivement les Prussiens, de cul
leur arrière-garde, et de les presser au point de
pas perdre de vue. Les instructions données à c
réchal lui prescrivaient surtout de déborder l'aile
des Prussiens, de manière à être toujours en com
cation avec le reste de l'armée,

L'armée française se dirigeait ainsi sur Bruxell
deux colonnes. L'une, de gauche, où était l'emp
devait joindre la route de Charleroi à Bruxelles
Quatre-Bras, et, réunie aux corps du maréchal Ney,
forte de soixante-six mille hommes, et deux cent
quante bouches à feu, ayant devant elle toute l'a
anglo-hollandaise. L'autre, de droite, forte de tr
six mille hommes, et cent dix bouches à feu, comma

par le maréchal Grouchy, devait passer la Dyle à Wavres, ayant devant elle toute l'armée prussienne en retraite.

Vers les onze heures, les coureurs du 6e corps ayant rencontré la cavalerie anglaise, ce corps prit position au delà de Marbois. L'empereur y accourut sur-le-champ. Une vivandière anglaise, surprise par nos hussards, donna des détails sur l'armée du duc de Wellington, qu'elle disait avoir repassé la Dyle; elle annonça que la position des Quatre-Bras était encore occupée par un gros corps de cavalerie anglaise avec du canon. Cette femme n'avait aucune connaissance du corps du maréchal Ney; elle croyait qu'il avait repassé la Sambre. Bientôt nos tirailleurs s'engagèrent avec ceux des Anglais; sur notre flanc gauche on tiraillait également, ce qui paraissait singulier. Mais on ne tarda pas à reconnaître que nos hussards s'étaient engagés par erreur avec ceux du maréchal Ney. On marcha en avant: le corps de cavalerie anglaise, apercevant de la hauteur des Quatre-Bras toute la route de Namur couverte de troupes, se mit aussitôt en retraite. L'empereur arriva au galop aux Quatre-Bras: la pluie tombait par torrents; il se hâta de faire mettre en batterie douze pièces d'artillerie à cheval pour canonner l'arrière-garde ennemie.

L'étonnement de l'empereur fut grand en voyant que le corps du maréchal Ney était encore dans ses bivacs en avant de Frasnes. Impatienté de ce retard, il prit le parti d'envoyer directemeut aux troupes l'ordre de se mettre en marche et de le venir joindre. Il fallut les attendre près d'une heure. Enfin le corps du comte d'Erlon défila aux Quatre-Bras. Le 6e corps, qui venait par la chaussée de Namur, fit halte, et le premier prit l'avant-garde, soutenu par l'artillerie à cheval de la garde et la cavalerie du 6e corps. Le maréchal Ney parut; l'empereur lui témoigna sa surprise de la non-exécution

de ses ordres; il balbutia quelques excuses, disant qu'il avait cru que toute l'armée anglo-hollandaise était encore aux Quatre-Bras, appuyée à sa gauche par toute l'armée prussienne, que de faux rapports lui avaient annoncée victorieuse à Ligny. Le second corps suivit le premier; après marcha le 6e, et ensuite la garde. Le corps de cuirassiers du général Milhaut flanqua la route. L'empereur se mit à la tête de toutes les troupes. Son projet avait été le matin de coucher à Bruxelles ou dans la forêt de Soignes; et, dans le cas où l'armée anglo-hollandaise serait en position derrière la Dyle, de l'attaquer le jour même. L'inconcevable retard du maréchal Ney avait déjà fait perdre plusieurs heures; cependant l'empereur ne désespérait pas encore d'atteindre l'armée ennemie: il marcha avec la brigade d'avant-garde, et l'ennemi fut poussé l'épée dans les reins. Vingt-quatre pièces d'artillerie à cheval mitraillèrent constamment les masses de la cavalerie ennemie, en les suivant de position en position. Elles leur firent éprouver beaucoup de pertes. L'avant-garde, arrivée à six heures et demie du soir au village de Planchenoit, vis-à-vis du débouché de la forêt de Soignes, fut bientôt accueillie par le feu de quinze à vingt bouches à feu; et, par la manière dont elles étaient placées, on conjectura qu'une forte arrière-garde était là pour protéger le passage de la forêt. Si cette arrière-garde était de plus de quinze mille hommes, il était impossible de la débusquer le soir même, attendu qu'au moment où tous nos préparatifs d'attaque séraient faits, la nuit serait arrivée. Le temps était très-pluvieux; on ne pouvait distinguer la ligne ennemie. On chercha à lui en imposer en faisant déployer les cuirassiers de Milhaut, avec l'artillerie à cheval. L'ennemi se démasqua alors, et il n'y eut plus de doute, que toute l'armée anglaise ne fût là en position. L'empereur

donna ordre aux divers corps d'établir leurs bivacs, et plaça son quartier général à la ferme du Caillou.

L'armée française de soixante-sept mille hommes était placée en avant de Planchenoit, à cheval sur la grande route de Bruxelles, à quatre lieues et demie de cette ville, ayant vis-à-vis d'elle l'armée anglo-hollandaise, dont le quartier général était à Waterloo. Le maréchal Grouchy, avec un corps de trente-cinq à quarante mille hommes, était sur la droite; il avait marché la journée du 17 dans la direction de Wavres, et on le supposait campé vis-à-vis de cette ville, ayant devant lui l'armée prussienne en retraite.

A dix heures du soir, l'empereur expédia un officier au maréchal Grouchy, pour lui faire connaître qu'il y aurait le lendemain une grande bataille; que l'armée anglo-hollandaise était en position en avant de la forêt de Soignes, sa gauche appuyée au village de la Haie; que le maréchal Blucher aurait pris un des trois partis suivants: 1t qu'il aurait fait sa retraite sur Liége; 2t qu'il se serait retiré sur Bruxelles; 3t qu'il resterait en position à Wavres; que, dans tous les cas, il fallait que le maréchal Grouchy manœuvrât par Saint-Lambert, pour déborder la gauche de l'armée anglaise, et venir se joindre avec la droite de l'armée française; mais que ce mouvement, que, dans les deux premiers cas, ce maréchal devait faire avec la majorité de ses forces réunies, ne devait être fait dans le troisième cas, qu'avec un détachement plus ou moins fort, selon la nature de la position, qu'il occupait vis-à-vis de l'armée prussienne. A deux heures après minuit une dépêche du maréchal Grouchy fit connaître qu'il avait placé son quartier général à Gembloux ignorant la direction qu'avait prise Blucher, et si les Prussiens s'étaient portés sur Bruxelles ou sur Liége; qu'en conséquence il avait placé deux

avant-gardes, l'une entre Gembloux et Wavres, et l'autre à une lieue de Gembloux, dans la direction de Liége. Ainsi Blucher lui avait échappé, et Grouchy n'avait fait que deux lieues dans la journée du 17. L'empereur lui envoya sur-le-champ un duplicata de l'ordre déjà expédié la veille à dix heures du soir, lui faisant connaître qu'il devait prendre les armes avant le jour, et passer la Dyle au-dessus de Wavres, pour se porter sur Saint-Lambert. L'officier, porteur de cette dépêche, partit avant trois heures du matin: il devait être avant six heures à Gembloux; il n'avait que cinq lieues à faire, et toujours sur la chaussée. Sur les cinq heures du matin, on reçut au quartier général une deuxième dépêche du maréchal; il mandait qu'étant enfin instruit que l'ennemi s'était dirigé sur Wavres, il partirait à la petite pointe du jour pour le talonner dans cette direction; cette lettre était datée de deux heures après minuit. La route de Gembloux à Wavres, et de Gembloux à Saint-Lambert, étant la même pendant deux lieues, on eut donc l'espoir, que l'officier rencontrerait le maréchal Grouchy déjà en route, et qu'ainsi, au lieu d'arriver à midi à Saint-Lambert, il pourrait y arriver à dix heures du matin; et dans le cas où, vu le départ du maréchal, l'officier ne le trouverait pas, on était toujours assuré que ce maréchal serait à midi devant Wavres, et qu'il aurait reçu le premier ordre à dix heures du soir la veille, qui le prévenait de la bataille.

Le 18, au matin, le temps était très-couvert; il avait plu toute la nuit, et à la pointe du jour il pleuvait encore. Les rapports de la nuit et l'observation des feux, avaient entièrement confirmé la présence de toute l'armée anglo-hollandaise. Sa force était de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix mille combattants, et de deux cent cin-

quante bouches à feu [1]). L'armée française, n'ayant que soixante-sept à soixante-huit mille hommes, était bien inférieure, mais elle était supérieure en nature de troupes. Les soldats belges et allemands ne valaient pas les soldats français; parmi ceux-ci étaient la garde impériale et les quatre divisions de cuirassiers. L'artillerie française, à cause des batteries de réserve de la garde, était aussi nombreuse que l'artillerie ennemie; elle avait deux cent quarante bouches à feu. La victoire ne paraissait pas douteuse, et avec cette victoire on pouvait espérer la destruction de l'armée anglaise, par la position qu'elle avait prise. A la pointe du jour, l'empereur, en déjeunant, dit: „*Sur cent chances, nous en avons quatre-vingts pour nous.*“ En ce moment arrivait le maréchal Ney, qui venait de visiter la ligne, et qui dit: „Sans doute, Sire, si Wellington était assez simple pour rester là; mais je viens vous annoncer que la retraite est prononcée, et que, si vous ne vous hâtez pas de les attaquer, ils vont nous échapper.“ L'empereur n'attacha pas une grande importance à ce rapport; il lui paraissait évident que, puisque le duc de Wellington n'avait pas battu en retraite avant le jour, c'est qu'il était décidé à courir les hasards d'une bataille. Sur les huit heures, le temps s'éclaircit. L'empereur reconnut toute la ligne ennemie; il jugea que l'on pourrait manœuvrer dans les terres. Il expédia aux divers commandants des corps d'armée ses ordres pour la bataille: tout se mit en mouvement.

L'armée anglaise avait derrière elle la forêt de Soignes et une seule chaussée pour ses communications avec Bruxelles; ce qui rendait sa retraite très-difficile. Elle occupait un beau plateau. Sa droite, appuyée à un ravin au delà de la route de Nivelles, se prolongeait sur

---

1) Le duc de Wellington n'avait que cinquante-huit mille hommes

Braine-la-Leud; sa gauche couronnait les hauteurs de la Haie; et son centre occupant à gauche la ferme de la Haie-Sainte, et à droite celle de Hougoumont, se trouvait en avant du village de Mont-Saint-Jean, où se réunissent les deux chaussées de Nivelles et de Charleroi, que cette ligne coupait. On reconnut que l'ennemi n'avait élevé aucune redoute ou d'autres ouvrages, et qu'il n'y avait point ou que peu d'obstacles naturels devant son front. Le plateau était légèrement concave à son centre, et le terrain finissait en pente douce dans un ravin peu profond qui séparait les deux armées.

L'armée française fut placée dans l'ordre suivant: le général Reille, avec le 2e corps, sa droite à la chaussée de Charleroi à Bruxelles, sa gauche à celle de Nivelles, ayant vis-à-vis d'elle le bois de Hougoumont, et sa cavalerie légère au delà de la chaussée. Le général Erlon, sa gauche à la chaussée de Charleroi, et sa droite à la hauteur de la gauche des Anglais, vis-à-vis du village de la Haie; sa cavalerie légère sur la droite, jetant des partis sur la Dyle. Le corps de cuirassiers du général Kellermann en seconde ligne, derrière le 2e corps; celui du général Milhaut derrière le 1er corps. Le 6e corps (Lobau) se forma en colonnes serrées sur la droite de la chaussée de Charleroi; il se trouvait ainsi en réserve derrière la gauche du premier corps, et en potence derrière le centre de la première ligne. La garde impériale, en troisième ligne, formait une réserve générale, ayant l'infanterie au centre; la division de cavalerie du général Lefèbvre-Desnouettes[1]) à la droite,

1) Lefèbvre-Desnouettes (Charles, comte), né à Paris, 1775, servit comme volontaire sous Dumouriez; fut général en 1801. Dans les Cent-Jours il fut un des premiers à se déclarer en faveur de Napoléon; un conseil de guerre le condamna à mort par contumace, 1816; il se retira aux États-Unis. Espérant obtenir son rappel en France, il revint en Europe, et périt dans un naufrage sur les côtes d'Irlande, 22 avril 1822.

la division des grenadiers à cheval et dragons à la gauche.

Ces dispositions indiquaient le projet de l'empereur, qui était de percer le centre de l'armée anglaise, de le pousser sur la chaussée, et, arrivant sur le débouché de la forêt, de couper la retraite à la droite et à la gauche de la ligne. Le succès complet de cette attaque devait rendre toute retraite impossible, entraîner la destruction de l'armée anglaise, et dans tous les cas, la séparer de l'armée prussienne.

Vers onze heures, le général Reille engagea la canonnade pour chasser l'ennemi du bois d'Hougoumont. L'engagement devint bientôt très-vif sur ce point. Le prince Jérôme [1]), avec sa division, s'empara de ce bois; il en fut chassé; une nouvelle attaque l'en rendit maître; mais l'ennemi s'était maintenu dans le château, qui était au milieu. Ce château avait été crénelé, ce qui rendait ce poste de campagne assez fort, et le mettait à l'abri d'un coup de main. L'empereur envoya l'ordre au général Reille, de former une batterie d'obusiers, et de mettre le feu au château. On voyait avec plaisir que les meilleures troupes anglaises étaient sur ce point, entre autres la division des gardes (général Cooke). Dans ce moment on aperçut fort au loin, du côté de Saint-Lambert un corps de cinq à six mille hommes de toutes armes. On crut d'abord que c'était le maréchal Grouchy; mais, un quart d'heure après, des hussards amenèrent une ordonnance prussienne, porteuse d'une dépêche, qui apprit que les troupes que l'on apercevait, étaient l'avant-garde du corps de Bulow. Le major-général (Soult) expédia au maréchal Grouchy un officier

1) Bonaparte (Jérôme), le plus jeune des quatre frères de Napoléon, ex-roi de Westphalie de 1807 à 1813, dit prince de Montfort depuis 1814, aujourd'hui maréchal de France, né en 1784.

pour l'instruire de cet évément; il lui envoya même la dépêche interceptée. L'officier d'état-major qui sentait l'importance de sa mission, pouvait joindre le maréchal en moins de deux heures de temps. On se promettait un grand succès de l'arrivée du maréchal sur les derrières du corps de Bulow. Cependant, comme le corps ne paraissait plus éloigné que de deux petites lieues du champ de bataille, il devint nécessaire de lui opposer des forces. Le maréchal Grouchy pouvait tarder plus ou moins à passer la Dyle, ou pouvait même en être empêché par des événements inattendus. Le lieutenant-général Domont fut envoyé avec sa cavalerie légère et la division (Subervick) du corps de cavalerie de Pajol, ce qui devait faire près de trois mille chevaux, à la rencontre de l'avant-garde de Bulow; il avait l'ordre d'occuper tous les débouchés, d'empêcher les hussards ennemis de se jeter sur nos flancs, et d'envoyer des coureurs la rencontre du maréchal Grouchy. Le comte de Lobau, avec les deux divisions de son corps (sept mille hommes), alla reconnaître son champ de bataille derrière la cavalerie du général Domont, afin que, si le mouvement du général Bulow n'était pas arrêté par le maréchal Grouchy, il pût se porter à la rencontre des Prussiens pour garantir nos flancs. Par là la destination de ce corps se trouva changée.

L'empereur ayant ainsi pris toutes les précautions pour parer au corps de Bulow, envoya l'ordre au maréchal Ney de commencer l'attaque projetée avec le premier corps, renforcé par des batteries de réserve, et de s'emparer de la Haie-Sainte, située sur la chaussée de Charleroi, où était appuyé le centre de l'ennemi. Celui-ci, attaqué sur son centre, devait se décider à des contre- mouvements sur ses ailes; ce qui ferait connaître parfaitement la situation de la bataille, déployer toutes

les forces de l'ennemi, et mettrait au jour tous ses projets. Une bataille, comme une action dramatique, a un commencement, un milieu et un dénouement. Le commencement donne lieu à des contre-mouvements de l'ennemi, fait naître des incidents qu'il faut surmonter, et qui influent sur le dernier mouvement qui décide la bataille.

Les troupes étaient pleines d'enthousiasme, l'empereur parcourut toute la ligne; les acclamations de joie étaient telles qu'elles gênaient les manœuvres et empêchaient les commandements d'être entendus. Il se plaça sur une éminence près de la ferme de la Belle-Alliance, d'où il apercevait tout, les ailes ennemies aussi bien que les ailes françaises. De là, il était en état de bien juger tous les mouvements que l'ennemi ferait, aussitôt qu'il se verrait menacé sur son centre; et sa majesté avait sous sa main toutes les réserves pour pouvoir en disposer rapidement, se mettre à leur tête, et remédier aux manœuvres inattendues de l'ennemi. Il était midi; quatre-vingt pièces de canon commencèrent leur feu. Au bout d'une demi-heure, les batteries ennemies opposées s'éloignèrent, et, des différents points de la ligne, on vit de nouvelles batteries venir pour les renforcer. Tous les tirailleurs ennemis évacuèrent le bas du rideau; l'ennemi plaça ses masses en arrière des crêtes des hauteurs pour s'en abriter et diminuer les pertes que lui causait notre artillerie. Notre infanterie se porta en avant. On remarqua alors beaucoup de mouvement sur la route de Bruxelles; toutes les voitures et les bagages de la droite et de la gauche, éloignées de cette route, voyant le feu s'en approcher, s'y précipitèrent en tumulte pour gagner Bruxelles. Cependant la ligne ennemie ne fit aucune grande manœuvre; elle resta dans son immobilité. Plusieurs charges de sa cavalerie furent faites avec succès

sur le flanc d'une des colonnes du premier corps, et une quinzaine de nos pièces qui se portaient en avant, furent culbutées dans un chemin creux: une brigade de cuirassiers de Milhaut s'avança contre cette cavalerie, et bientôt elle en couvrit de morts le champ de bataille. Aussitôt que l'empereur s'aperçut que l'ennemi ne faisait pas de grand mouvement de sa droite, et qu'il y avait du désordre à la nôtre, il s'y porta au galop. Les cuirassiers de Milhaut, et derrière eux en seconde ligne la cavalerie de la garde, offraient un coup d'œil imposant. L'empereur eut bientôt rétabli l'ordre: la canonnade continua avec fureur, et une nouvelle attaque sur la Haie-Sainte nous rendit maîtres de ce point important.

L'ennemi attachait une grande importance au poste d'Hougoumont, sur sa droite: il envoya de nouvelles forces pour soutenir la brigade des gardes. De son côté, le général Reille fit soutenir l'attaque de la division de Jérôme par la division Foi. Les obusiers avaient mis le feu au château et l'avaient détruit presque en entier. Les trois quarts des bois et des vergers étaient en notre pouvoir. Ce champ de bataille était couvert des gardes anglaises, l'élite de l'armée ennemie. Il était quatre heures et demie: le feu le plus vif régnait de tous côtés. En cet instant le général Domont fit prévenir sa majesté que le corps de Bulow, qu'il observait, se mettait en mouvement, et qu'une division de huit à dix mille Prussiens débouchait des bois de Frichemont; qu'on n'avait aucune nouvelle du maréchal Grouchy; que les reconnaissances qu'il avait envoyées dans les directions par où il devait venir, n'avaient pas rencontré un seul de ses coureurs. Le corps du comte de Lobau se porta en trois colonnes dans les positions qu'il avait reconnues. Par ce mouvement, ce corps se trouvait avoir fait un changement de front, et était placé en potence

sur l'extrémité de notre droite. La première brigade prussienne, abordée franchement, fut bientôt mise en déroute: elle fut aussitôt soutenue par la seconde brigade, et une demi-heure après tout le reste du corps de Bulow arriva, et se forma en débordant toujours la droite du comte de Lobau; de sorte que Bulow, quoiqu'il ne gagnât pas de terrain sur ce dernier, prolongeait toujours son feu sur nos derrières. Le 6e corps était rangé en bataille parallèlement à la chaussée, à la hauteur de la Belle-Alliance, et à la distance d'une portée de fusil de celle-ci. Les boulets prussiens arrivaient sur cette chaussée, qui servait à tous les mouvements de l'armée, et plus loin, dans le groupe de l'empereur.

Napoléon voyant que les Prussiens continuaient à déborder la droite du 6e corps, envoya sur ce point la division de la jeune garde du général Duhesme, avec deux batteries. Elle prolongea notre ligne jusqu'à la hauteur des premières troupes de la gauche de Bulow. En même temps une division du premier corps, qui formait notre droite et qui était en réserve, se porta vivement sur l'extrême gauche de la ligne anglo-hollandaise, s'empara du village de la Haie, et coupa ainsi la communication entre l'armée anglo-hollandaise, et le 4e corps prussien. On espérait à chaque instant, et l'on attendait avec la plus vive impatience, l'arrivée du maréchal Grouchy sur les derrières de ce corps, qui se serait alors trouvé sans retraite. Il était six heures, et l'on n'avait encore aucune nouvelle de ce maréchal. Cependant toutes ces dispositions eurent le plus grand succès. L'impétuosité de la jeune garde, qui avait fait un grand mal à l'ennemi, la prise du village de la Haie, qui tournait la droite de Bulow, arrêtèrent le mouve-

ment de ce dernier; il cessa d'être offensif; il n'y eut plus rien d'inquiétant.

Aussitôt que l'empereur avait vu que l'attaque de Bulow était en activité, et qu'il n'était pas arrêté par le maréchal Grouchy, à peu près sur les quatre heures et demie, il avait ordonné au maréchal Ney de se maintenir dans la Haie-Sainte, en la crénelant, et en y établissant plusieurs bataillons; mais de ne faire aucun mouvement jusqu'à ce qu'on vît l'issue de la manœuvre des Prussiens. Une demi-heure après, sur les cinq heures, au moment où ces derniers nous attaquaient le plus vivement, les Anglais cherchèrent à reprendre la Haie-Sainte: ils furent vigoureusement repoussés par le feu de notre infanterie, et par une charge de la cavalerie; mais le maréchal Ney, emporté par trop d'ardeur, oublia l'ordre qu'il avait reçu; il déboucha sur le plateau, qui fut immédiatement couronné par les deux divisions de cuirassiers de Milhaut et par la cavalerie légère de la garde. Tous les officiers qui entouraient l'empereur, voyant ce mouvement, le succès des charges, la retraite de plusieurs carrés anglais, et la cessation du feu d'une partie des batteries ennemies, chantèrent victoire et se livrèrent à la joie. L'empereur n'en jugeait pas ainsi; il dit au maréchal Soult: „Voilà un mouvement prématuré, qui pourra avoir des résultats funestes sur cette journée.“ Soult s'emporta contre Ney. — „Il nous compromet,“ dit-il, „comme à Iéna.“ L'empereur envoya l'ordre aux cuirassiers de Kellermann, de soutenir la cavalerie que nous avions sur le plateau, de peur qu'elle ne fût repoussée par la cavalerie ennemie, ce qui, dans la circonstance des affaires, eût entraîné la perte de la bataille: car on était dans ces moments si importants, où le moindre incident peut causer de grands résultats. Le mouvement de toute cette cavalerie, qui se portait

n avant au galop, et aux cris de vive l'empereur, n imposa à l'ennemi, rassura la contenance de nos oupes, et les empêcha de s'alarmer du prolongement du u des Prussiens sur nos derrières.

Vers six heures on reconnut que les Prussiens aient engagé toutes leurs forces. Leur marche offensive ssa; leur feu resta stationnaire. Une demi-heure rès, il rétrograda, et nos troupes avancèrent. Les ulets prussiens n'arrivaient plus sur la chaussée, ni ême à la première position qu'avaient occupée les troues de Duhesme et du comte de Lobau: ces troupes étaient avancées. L'extrême gauche des Prussiens faiit un quart de conversion en arrière, et tendait à se mettre en ligne avec la 1e brigade. Notre cavalerie soutenait sur le plateau, malgré tout le feu auquel le était exposée: elle avait enfoncé plusieurs carrés, levé trois drapeaux, désorganisé un grand nombre de tteries, dont les pièces, sans avant-trains, étaient en tre pouvoir. L'épouvante et la stupeur régnaient dans ute la ligne ennemie; les fuyards gagnaient déjà uxelles; toute retraite en ordre devenait impossible; l'armée entière allait être perdue. Depuis une demiure la situation des Français était bien changée: l'enmi n'était menaçant nulle part: nous étions maîtres une partie de son champ de bataille, en position ofnsive sur son centre. Nous étions victorieux nonulement de l'armée anglo-hollandaise de quatre-vingtnq mille hommes, mais encore du corps de Bulow de ente mille Prussiens. Nous n'avions pas de nouvelles e Grouchy. Ainsi soixante-cinq à soixante-huit mille rançais avaient battu cent quinze mille Anglais, Beles, Prussiens, etc. A sept heures et demie on entendit nfin la canonnade du maréchal Grouchy; on la jugea deux lieues et demie sur notre droite. L'empereur

pensa que le moment était venu de faire une attaque décisive, et de terminer la journée. Il rappela, à cet effet, divers bataillons et batteries de la garde, qui avaient été détachés vers Planchenoit. En ce même moment l'armée ennemie fut informée de l'arrivée du maréchal Blucher, et du premier corps prussien, qui avait quitté Wavres le matin, et venait par Ohain, se joindre à la gauche de l'armée anglo-hollandaise. Ce n'était pas le seul renfort; deux brigades de cavalerie anglaise, fortes de six régiments, qui avaient été placées en réserve sur cette route, rendues disponibles par l'arrivée des troupes prussiennes, venaient de rentrer en ligne. Ces nouvelles remontèrent le moral de l'armée anglo-hollandaise: elle reprit courage et réassit sa position.

Dans ces circonstances critiques, trois bataillons d'infanterie de la 2e ligne de notre droite se mirent en retraite en bon ordre, jusqu'auprès de la garde impériale, que l'empereur réunissait. Ce mouvement, dont on ne sait comment expliquer les motifs, dégarnissait notre ligne: l'empereur courut au-devant d'eux, pour en savoir la cause: les soldats dirent qu'ils n'avaient pas été forcés, mais que cette marche rétrograde avait été ordonnée. L'empereur les harangua, et ils retournèrent à leur poste.

La cavalerie qui, du plateau où elle était, apercevait tout le champ de bataille, en avant, sur sa droite, et sur ses derrières, vit ce mouvement rétrograde de trois bataillons; en même temps elle aperçut le 1er corps de Blucher qui arrivait à la hauteur du village de la Haie, et les deux brigades de cavalerie fraîche qui se disposaient à charger; elle craignit d'être coupée, plusieurs régiments firent un mouvement en arrière.

L'empereur formait alors sa garde en colonnes, pour

faire l'attaque méditée; mais apercevant l'hésitation où était la cavalerie, il jugea que les circonstances le maîtrisaient, et que sans attendre, que toutes les colonnes fussent formées, il fallait à l'instant même soutenir la cavalerie, et faire un mouvement qui calmât les imaginations, et arrêtât l'indécision où les troupes étaient de battre en retraite. Il se porta avec les quatre premiers bataillons sur la gauche de la Haie-Sainte, et envoya au général Reille l'ordre de réunir tout son corps sur son extrême gauche, et de le former en colonnes d'attaque. Arrivé à la Haie-Sainte, l'empereur rencontra une partie des troupes de Ney qui se retiraient: il envoya son aide de camp Labédoyère leur dire, pour relever leur moral, que le corps du maréchal Grouchy arrivait. En même temps il remit au maréchal Ney les quatre bataillons de la garde qu'il conduisait, et lui donna l'ordre de se porter en avant, afin de conserver la position du plateau. Cela produisit l'effet que l'empereur désirait: tout s'arrêta et retourna à la position. Un quart d'heure après, les huit autres bataillons arrivèrent au bord du ravin; l'empereur les fit se former ainsi: un bataillon en bataille, en ayant deux en colonnes serrées sur ses flancs, formation qui réunissait les avantages de l'ordre mince et de l'ordre profond. Deux de ces brigades, ainsi formées, et marchant à distance de bataillon, faisaient une première ligne, derrière laquelle était en réserve la 3e brigade. Les batteries étaient placées dans les intervalles. De son côté, le général Reille réunit tout son corps vers Hougoumont, traversa le ravin, et aborda la position ennemie.

Cependant les quatre bataillons de la moyenne garde étaient aux prises; ils repoussaient tout ce qui se trouvait devant eux, et restaient inébranlables sous le feu d'une ligne ennemie bien considérable. Le général Friant,

commandant l'infanterie de la garde, blessé à la main, vint dire à l'empereur que tout allait bien sur le plateau, et qu'à l'arrivée de la vieille garde, on aurait tout le champ de bataille. Il était de sept heures et demie à huit heures, un cri d'alarme se fit entendre à la droite. Blucher, avec tout le corps de Ziethen, aborda le village de la Haie, qui fut aussitôt enlevé. Un mouvement général s'ensuivit dans toute notre droite. Par là nous nous trouvions coupés du corps du comte de Lobau. Les traîtres et les malveillants qui se trouvaient dans l'armée, et ceux qui avaient déserté, profitèrent habilement de cette occasion pour augmenter le désordre, qui se propagea aussitôt avec la plus grande rapidité sur toute la ligne. Les huit bataillons de la garde, parmi lesquels étaient ceux de la vieille garde, au lieu de se porter en avant pour soutenir les quatre bataillons engagés, durent faire un mouvement sur la droite, pour servir de réserve et rallier les troupes qui venaient d'être chassées de la Haie; ils barrèrent tout ce champ de bataille, en se formant en carrés par bataillon. Toute l'extrémité de notre droite pouvait encore se rallier derrière eux. Le soleil était couché; rien n'était désespéré: lorsque les deux brigades de cavalerie ennemie, qui n'avaient pas encore donné, pénétrèrent entre la Haie-Sainte et le corps du général Reille. Elles auraient pu être arrêtées par les huit carrés de la droite, elles les tournèrent. Ces trois mille chevaux frais empêchèrent tout ralliement; l'empereur ordonna à ses quatre escadrons de service de les charger. Ces escadrons étaient trop peu nombreux; il aurait fallu là, toute la division de cavalerie de réserve de la garde; mais par un malheur qui tenait à la fatalité de ce jour, cette division de deux mille grenadiers à cheval et dragons, tous gens d'élite, s'étaient engagés sur le plateau sans

l'ordre de l'empereur. Il n'y eut plus alors aucun moyen de rallier les troupes: les quatre escadrons culbutés, la confusion ne fit qu'augmenter.

Les corps de cavalerie et les quatre bataillons de la garde qui, sur le plateau, tenaient tête depuis plusieurs heures à presque toute l'armée anglaise, avaient épuisé tous leurs efforts; leur artillerie avait brûlé toutes ses munitions; ils virent de ce plateau le feu de nos carrés derrière eux; ils se mirent aussi en retraite, et la victoire s'échappa de nos mains. Le plateau abandonné, toute l'armée anglo-hollandaise fit un mouvement de ligne en avant, et s'arrêta à la position, que nous avions occupée si longtemps. Dans le désordre où était l'armée française, il arriva ce qui arrive souvent en pareille circonstance: nos troupes d'infanterie et de cavalerie se battirent entre elles sans se reconnaître. Les huit bataillons de la garde qui étaient au centre, après avoir lutté longtemps contre toutes les attaques d'infantérie et de cavalerie ennemies, et n'avoir cédé le terrain que pied à pied, furent entièrement désorganisés par la masse des fuyards, et écrasés par le nombre des ennemis qui les entouraient. Ces braves grenadiers combattirent jusqu'à la fin, et vendirent chèrement leur vie. C'est alors que Cambronne [1]), sommé de se rendre, fit cette réponse: „La garde meurt et ne se rend pas.“

L'empereur se porta à la gauche de Planchenoit sur une deuxième position, où était en réserve un régiment de la garde avec deux batteries. Il fit là de nouveaux

---

1) Cambronne (Pierre-Jacques-Étienne, baron de), né à Nantes le 26 décembre 1770. Il fit ses premières armes sous Hoche, se distingua dans la campagne de 1799 en Suisse, et dans celles de 1806, 9, 12 et 13. En 1814, il accompagna Napoléon à l'île d'Elbe, et revint avec lui en 1815.

efforts pour arrêter les fuyards, et les rallier; mais part les ténèbres de la nuit, qui empêchaient l'em d'être vu des soldats, et de l'autre l'extrême coı qui régnait partout, rendaient ce ralliement déj difficile, lorsque toute la cavalerie prussienne, so par quelques bataillons d'infanterie légère, et tout l de Bulow, reprirent l'offensive, et pénétrant par la de Planchenoit, portèrent le désordre à un tel poin tout ralliement devint impossible. L'empereur, que tous ses efforts étaient vains, que l'ennemi étai sur la chaussée, et qu'enfin il ne lui restait plus d' céda à la nécessité. Il prit la route de Charleroi, avoir envoyé plusieurs officiers au maréchal Gr pour lui annoncer la perte de la bataille, lui port dre de passer la Sambre à Namur, et de se dirig Charlemont sur Laon, pour s'y réunir à l'armée.

XVII. FRAGMENTS DU COUP D'ŒIL
R. LES DEVOIRS ET L'ESPRIT MILITAIRES;
PAR A. L. BLONDEL.

1. DE L'OFFICIER.

Pour l'officier seul, le service militaire reste une car-
ɘ qui doit occuper sa vie. Les dangers en ont dis-
ı, emportant avec eux leurs brillantes compensations
'attrayante insouciance du lendemain. La vie mili-
ɘ a perdu son éclat, car c'est au reflet des épées nues
brillent bien les épaulettes; le militaire est sans
ɔole, dès lors on met en doute son utilité. On est
; près de ne voir en lui qu'un fardeau pour l'État,
ıme est un fardeau pour la terre le bronze qui dort
s nos arsenaux immobile et muet, jusqu'au jour où la
rre les réveillera l'un et l'autre pour aller tonner sur
champs de bataille. Cette idée est si forte dans la
on qu'elle s'infiltre jusque dans l'armée; elle y vient
ıilier de nobles cœurs, et quelquefois emporté par le
ent, dégoûté de son état et de lui-même, appelant
ssamment la guerre, comme s'il ne vivait que pour
' ou mourir, l'officier croit perdre ses droits à la con-
ration publique. Il tombe dans le découragement et

la tiédeur, ne remplit ses devoirs que par nécessité, et marchant d'erreur en erreur et de faute en faute, finit par ne plus s'estimer lui-même.

Est-il donc vrai que la patrie nous tienne quittes? Parce qu'elle ne demande plus de sang, n'impose-t-elle plus de devoirs, n'exige-t-elle plus de sacrifices? N'avons-nous plus qu'à faire pour de l'argent ce que le garde national fait pour rien? Est-il vrai qu'enfants déshérités de glorieux pères, il ne vous reste qu'à traîner de garnison en garnison une humiliante inutilité? A côté du citoyen qui s'ennoblit par le courage civil, la profession du militaire a-t-elle cessé d'être noble? En face de dévouements payés au poids de l'or, perd-il le droit de parler de dévouement?

Idées fausses, idées dangereuses: deux raisons pour les combattre.

Pendant que la paix détend les armes, amollit les courages, éteint les enthousiasmes, c'est à l'officier de rester ferme dans la ligne de ses engagements, constant dans ses efforts, résigné dans ses sacrifices. En lui vit le moral de l'armée. C'est à lui de conserver le dépôt sacré d'esprit militaire qui fait le secret des victoires durables; c'est à lui de fonder ou maintenir la puissance de la patrie en formant chaque année les hommes appelés sous les drapeaux pour y devenir militaires.

Quels soutiens cependant trouve-t-il dans ses efforts? Il doit lutter de son exemple et de son influence contre le découragement qui saisit le soldat, et les comparaisons décourageantes l'environnent. Le commerçant dans une carrière lucrative, l'artiste dans l'indépendance, l'employé dans la sécurité, le littérateur dans un repos laborieux, trouvent tous un avenir d'espérance ou un présent de bien-être dont l'existence de l'officier est généralement dé-

pourvue pendant la paix. Il vit séparé de la famille dont il est sorti, et ne peut guère s'en faire une nouvelle, s'il n'est pas riche; né dans la médiocrité, il n'obtient que par des privations dures et continues le droit de jouir des affections les plus naturelles, et il en est privé tout à fait, s'il n'a d'autre moyen d'existence que son état. L'instabilité des garnisons et les changements de régiments lui interdisent jusqu'aux liens d'amitié et de société même, dont la durée fait la force et le prix. Sa vie monotone s'use péniblement dans le cours fastidieux de travaux et d'exercices qui recommencent toujours les mêmes chaque année, et grâce aux retenues faites chaque jour sur un traitement exigu, quand vient la vieillesse il reçoit, après trente ans, comme prix de ses services, un morceau de pain jusqu'à la tombe. Heureux encore s'il n'est troublé dans cette jouissance du pauvre par des orateurs prodigues de patriotisme de tribune, mais avares de reconnaissance, qui lui disputeront à chaque budget quelques parcelles d'un bien si modique et si chèrement acquis!

Si le résultat des travaux en fait l'utilité, si le désintéressement des sacrifices en fait la noblesse, certes celui qui rend de tels services, et pour un tel salaire, a droit de se croire utile et d'être fier de sa profession et de lui-même. Quel autre serviteur de l'État a d'aussi grands efforts à faire, quel autre a besoin d'une plus complète abnégation? Une chaîne de devoirs nombreux pèse toujours sur lui, même en paix. Devoirs matériels et devoirs moraux. Les uns sont écrits dans les règlements, les autres, plus précieux, dans la conscience et dans le cœur. Les premiers sont clairement définis dans les livres, on peut les apprendre; le sentiment des seconds naît d'un amour réfléchi de la patrie. Il suffit de remplir ceux-là pour n'être point blâmable, mais comme une pro-

probité délicate interdit beaucoup de choses restées en dehors des Codes et que laisse impunies la loi pénale, bien moins scrupuleuse que la conscience d'un honnête homme, de même il faut les remplir tous pour bien servir. C'est ce qui a fait dire: l'officier qui ne fait que son devoir ne fait pas assez.

Que la considération publique se détourne donc de ses idoles dorées, pour revenir un peu au militaire pauvre et dévoué qui accomplit péniblement sa noble et obscure mission. Car ses services sont réels, ses sacrifices sont grands, et par là il n'arrive aux distinctions élevées que rarement, à la fortune jamais.

Que le militaire se redise sans cesse, que de lui seul dépend la noblesse de sa profession. La conscience ne se paie pas, à toutes les obligations imposées par elle seule il faut bien une récompense d'honneur. Mais pour la mériter il faut satisfaire à tout avec une religieuse exactitude; si remplir ses devoirs rend digne de cette récompense, prétendre à la récompense c'est s'engager à remplir ses devoirs; il faut donc s'appliquer à les connaître. En les étudiant, le militaire trouvera dans ce qu'ils lui coûtent et dans ce qu'ils donnent au pays, la force et l'exaltation nécessaires pour les accomplir; dans leur accomplissement, le moyen de se relever à ses propres yeux et de contraindre l'estime publique à s'attacher à lui; et s'il arrivait que ses efforts pour la conquérir fussent momentanément perdus, le bon témoignage qu'il pourra se rendre de lui-même, et le vrai patriotisme soutiendraient encore son enthousiasme et son dévouement.

Ainsi, l'officier vraiment patriote sera seul bon officier, car il saura bien faire, quand même toutes les récompenses lui manqueraient. C'est un malheur de notre temps qu'il faille définir une semblable expression, mais

on en a tellement abusé qu'avant d'aller plus loin il faut lire comment nous la comprenons.

Amour de la patrie! voilà un mot qui retentit dans outes les âmes; il émeut dès l'enfance nos jeunes imaginations; après avoir admiré au collége les grands hommes de l'antiquité, nous venons à nos grands hommes, ceux qui nous ont transmis leur sang et leurs exemples, ui parlaient notre langue, qui grandissaient par leurs ctions le nom de Français bien avant le temps où nous ous enorgueillissons de le porter. Quand vient l'âge de ambition, notre amour pour la France grandit de toute a hauteur de notre orgueil personnel. Mais ce n'est pas aine gloire, ce sentiment sacré qu'elle nous inspire. Au écit des grands dévouements de toutes les époques, notre me s'élève et s'échauffe, nous nous croyons plus forts, lus capables de bien quand nous rendons ce témoignage 'admiration à nos pères, et dans le souvenir des hauts aits passés nous trouvons nos plus nobles rêves d'avenir. L'amour de la patrie attaque toutes les fibres du œur, car il renferme tous les amours, et s'il relève de outes nos vanités, il est aussi la source respectable de os plus purs désintéressements. C'est un beau mot à rendre pour devise, à faire flotter dans les plis de son rapeau; aussi, adopté par toutes les factions, il a été ar elles profané tour à tour, souillé de sang et de fange, t la puissance en serait détruite si elle n'était indestructible.

Dans les temps malheureux où la France était déchirée par des partis furieux, c'était au nom de la patrie u'on refusait foi et obéissance aux généraux. Le soldat manquait-il de pain? le général trahissait. La neige obtruait les passages de Nieder-Brunn, et voilà que Hoche tait un traître! On fuyait à la gauche de Dumouriez ampé aux Ilettes, en avant de l'Argonne; on fuyait sous

l'influence d'une terreur panique, parce qu'on avait ét tourné par quelques hussards au passage de Chêne-le-Pc puleux, faute de prudence d'un sous-lieutenant, et Du mouriez était traître. Heureux cent fois Kellermann qu son canon ait étonné les Prussiens! un revers à Valm et Kellermann eût été soupçonné de trahison. C'étaie encore ces fiers défenseurs de la patrie qui, le secon jour où ils paraissaient devant les Prussiens, le 22 avri 1792, avaient fui pour la seconde fois et rapporté dans Lille épouvantée, la tête sanglante du général Théobald Dillon, massacré par eux comme traître, quand il cherchait à les rallier. Ces turbulentes désobéissances, ces stupides arrêts, tout cela s'appelait du patriotisme. Ainsi, les révolutions changent le sens des mots en bouleversant les choses.

N'avons-nous pas vu en 1830, une jeunesse ardente, égarée dans ses bonnes intentions, former au sein de l'armée une association nationale pour la défense du sol? Comme s'il pouvait y avoir un gouvernement partisan de l'invasion étrangère, comme s'il était permis à l'armée de s'associer autrement que par les lieus d'obéissance, comme s'il convenait qu'elle se fît juge du gouvernement dont elle doit être la force; et cela s'appelait du patriotisme.

Pour rendre à ce mot son sens véritable, remontons vers un temps où nos passions n'aient pas d'intérêt. Assurément les hommes de l'antiquité que nous avons le plus admirés pour leur patriotisme ne l'entendaient pas ainsi; il faut bien rappeler leurs exemples puisqu'ils semblent oubliés. L'un se jette dans un gouffre pour qu'il se referme sur lui; les autres étouffent leurs affections pour établir, en combattant contre leurs cousins, la suprématie de Rome naissante; Brutus brise un cœur de père pour obéir aux lois du pays; Régulus se livre aux

vengeances féroces des Carthaginois plutôt que de leur faire rendre les prisonniers que Rome retient; partout sous le même mot la même idée, le même sentiment. Lycurgue s'exile volontairement, Aristide se voue à l'ostracisme au lieu d'armer son parti; partout oubli de soi-même. C'est que l'amour de la patrie, comme tous les amours, est un dévouement et non une exigence, il se nourrit de sacrifices et non de faveurs; les vrais amis de la patrie immolent à leur passion, fortune, rang, existence; assez fiers du service qu'ils ont rendu pour oublier d'autre récompenses. C'est que l'amour de la patrie ne constitue pas pour celui qui en est pénétré un droit, mais un devoir. Il ne rend pas le pays tributaire des services, il lève un tribut de services au profit du pays; il n'établit pas le privilége de subordonner tous les intérêts à un intérêt particulier, mais il impose l'engagement de sacrifier áu bien de tous son propre bien.

---

2. DEVOIRS ENVERS LES SUPÉRIEURS.

Le mot d'intérêt public est, nous en convenons, sujet à des interprétations diverses, suivant les circonstances et les illusions de chacun; sans doute, bien des hommes qui en ont abusé étaient de bonne foi. Notre gouvernement de discussion qui éclaire tant d'erreurs, doit nous apprendre à douter de nos lumières, et surtout à ne pas voir en ennemis ceux qui nous font opposition. Pour apprécier ce que demande de chacun l'intérêt de tous dans la vie publique, il ne suffit pas d'un esprit élevé, il faut encore un sens et un cœur droits. C'est un bonheur pour l'armée que ses devoirs soient plus faciles à déterminer et plus simples à saisir.

L'armée est la force de l'État à l'extérieur comme au dedans. Ainsi le patriotisme nous prescrit de vouloir tout ce qui peut rendre l'armée forte, de fuir tout ce qui tendrait à l'affaiblir.

Rassemblez cent mille hommes, donnez-leur des armes, des uniformes, des munitions, vous n'aurez pas une armée. Apprenez-leur à mettre en usage leurs moyens de se conserver et de détruire l'ennemi, supposez-les tous braves et forts, vous aurez cent mille guerriers, vous n'aurez pas encore une armée. Si vous supposez qu'ils soient tous animés d'une même passion, qu'on les mène à l'ennemi, cette foule pourra vaincre un jour; le lendemain elle sera désunie et dispersée. Ce n'est pas encore une armée.

De ce que nous avançons les preuves abondent. Lisez les premières campagnes de la révolution, nos troupes n'avaient alors que le courage sans la discipline, la volonté de vaincre sans les vertus militaires qui assurent le fruit des victoires. Aussi, partout où le combat n'était pas imminent, l'ennemi sous la main, on étudiait, on soupçonnait les chefs au lieu de leur obéir; bien des revers en ont été la suite. Plus récemment encore, demandez au général Daisne ce qu'est devenue son armée en 1832, quelle bataille l'a détruite, quels combats l'ont épuisée? Nous en avons vu les armes, les fusils, les canons semés sur les chemins, abandonnés dans les fermes, sur une terre sèche de sang, sur un champ de bataille sans cadavres; et cette armée était sortie de terre aux cris de patrie et de liberté. Ces leçons parlent haut, parce qu'on peut, pour ainsi dire, les toucher du doigt. Que faisait à la même époque l'héroïque Pologne? chaque paysan, sur la parole de son baron, devenait soldat et combattait pour lui, avec lui, sous lui contre les Russes par amour et par haine. En vain dira-t-on que ce fut

l'enthousiasme de la liberté, le même mot remplissait les bouches en Belgique; d'ailleurs le paysan polonais n'en est pas là, il suit son chef, son seigneur, son maître, il faut le dire; il partageait avec lui sa haine contre les Russes; il a pour lui foi et obéissance, et c'est là sa discipline. Aussi les Polonais ont fait longtemps une incroyable résistance. Ils ont péri à leur tour quand l'anarchie s'est étendue jusqu'à l'armée. Les liens d'obéissance et de devoirs une fois rompus par la défiance et par le soupçon, les Polonais n'ont plus été qu'une foule brave, mais sans consistance, la discipline des Russes les a écrasés.

Après les exemples faut-il des préceptes? ouvrez les mémoires militaires, la correspondance des généraux, les leçons des grands capitaines, vous y trouverez reproduite sous mille formes cette pensée fondamentale: que plus il y a d'ordre dans une armée, plus il y a de force;... que plusieurs choses constituent la force d'une armée, la discipline établie dans les corps, l'ordre qui est un dérivé de la discipline, la subordination qui en est la première base, etc.

Que manque-t-il donc à nos cent mille hommes pour faire une armée? la cohésion, l'ensemble, et la constance de leurs efforts. D'où peuvent naître ces avantages? d'une seule volonté qui fasse agir dans un but commun ces cent mille bras, d'une seule intelligence qui dirige vers un même résultat les facultés de ces cent mille intelligences. La discipline et la subordination sont les liens de ce faisceau; par elles la foule devient un seul corps, un colosse capable d'un effort gigantesque, parce que les forces de cent mille hommes se groupent sous la direction d'une seule pensée.

Ainsi dans une armée, il ne peut y avoir qu'une seule volonté indépendante, celle du général en chef.

Les autres, sans exception, depuis l'officier général jusqu'au chef d'escouade, obéissent, et leurs commandements ne sont que la suite de leur obéissance. Comme les rouages d'une machine, leur fonction est de transmettre au-dessous d'eux l'impulsion qu'ils ont reçue du degré supérieur. Loin de nous cependant l'idée d'adopter cette similitude dans toute son étendue. Dans une machine le mouvement est toujours le même; chaque ressort a sa place et sa marche fixées invariablement; l'action ou le repos, il est renfermé das cette simple alternative. Dans une armée, au contraire, chaque rouage est intelligent et cette intelligence fait une partie de sa valeur et trouve toujours son usage; car toute la force morale du militaire doit être au service du pays, comme sa force physique. C'est parce qu'il y a part de responsabilité pour tous, qu'il y a aussi part de gloire. Les ordres ne sauraient prévoir assez nettement toutes les circonstances imaginables, pour ne laisser aucun choix dans la conduite de celui qui les exécute. Un caporal aux avant-postes, un homme en sentinelle avancée peuvent encore faire preuve de capacité et de bon vouloir; si dans ces positions inférieures il y a de l'intelligence, à plus forte raison en peut-on développer dans des rôles plus élevés. L'officier reçoit un ordre, mais cet ordre n'est précis que pour sa conduite personnelle; sous lui sont des hommes qu'il faut conduire, aussi est-il responsable de l'action qu'il exerce sur eux. Admis dans les intentions du chef qui l'envoie, autant que l'exige l'intelligence de sa mission, et que le permet le secret des opérations toujours nécessaire à l'armée, c'est à lui d'employer toute son intelligence à réussir. L'officier n'est donc pas un ilote malgré ce précepte d'obéissance; il peut, il doit user de la faculté de penser, mais c'est pour trouver et mettre en œuvre les meilleurs moyens d'exécuter les ordres qu'il a reçus, d'en ap-

procher, du moins, le plus possible, et non pour les contrôler.

„Les observations d'un subalterne peuvent quelquefois être utiles, d'autant plus qu'il est des choses qu'on ne peut bien connaître que quand on les voit de très-près, et sur lesquelles les hommes, même ceux d'un esprit supérieur, peuvent se faire illusion; parce que placés trop haut, ils ne peuvent juger qu'imparfaitement ce qu'ils aperçoivent à peine.“ Telles sont les expressions d'un colonel, devenu depuis général, dans un ouvrage imprimé il y a quinze ans, sur la nécessité de grossir les forces de la France [1]).

Si l'officier supérieur reconnaît qu'il ne peut tout voir, et tout juger au-dessous de lui, dans les derniers détails, combien le subalterne ne doit-il pas s'abstenir, à plus forte raison, de prétendre à juger des derniers rangs ce qui s'exécute ailleurs, à scruter les pensées et les intentions d'un chef qui voit de plus haut, embrasse un plus vaste ensemble, et agit avec une bien plus grande connaissance de cause. Ces réflexions fortifient notre pensée; savoir, que, dans l'ordre militaire, l'officier, quel que soit son grade, doit employer son intelligence à surveiller si tout se fait au-dessous de lui le mieux possible, selon les ordres qu'il a reçus, et non si ces ordres sont bons, sages et utiles.

Ainsi un bon militaire doit, avant tout, obéissance à ses supérieurs, confiance dans leurs ordres, volonté décidée à les faire exécuter. Obéissance de fait et de cœur, sans arrière-pensée, sans controverse, sans tiédeur. Obéissance jusqu'au dévouement; car il faut faire abnégation de sa pensée et de sa manière de voir, pour mettre

---

1) Le général Marbot.

sa force et son intelligance au service d'une autre intelligence, et d'une volonté qui n'est pas la sienne.

L'unique usage des lumières de son esprit est de comprendre les ordres, l'unique usage de sa volonté, de les faire exécuter pleinement.

---

3. ESPRIT DE CORPS.

L'affection entre camarades produit, en s'étendant, l'esprit de corps, qui unit et rend solidaires entre eux les hommes d'un même régiment, d'une même arme et quelquefois d'un corps d'armée tout entier. Il naît de l'estime que chacun fait de tous, il augmente pour chacun sa confiance en lui-même, il produit le respect qu'on sent et qu'on exige pour le corps dont on fait partie; c'est un gage de succès, un garant de l'honneur de tous. Comme tout ce qui est dans la conscience de l'homme, sa puissance est bien plus grande que celle des règlements. Il est bon de travailler à le faire naître, à le nourrir et même à l'exalter. Mais d'instrument utile, par un mauvais usage, il devient une arme mortelle, c'est aux hommes qui commandent que le devoir de le faire naître donne le droit de le diriger.

Dans l'ordre militaire, les idées qui sont communes à tous viennent presque toujours des chefs, de leur influence, soit détournée, ou bien de leurs propres idées: il est en leur pouvoir de suggérer les bonnes, d'étouffer ou du moins d'arrêter celles qui sont dangereuses; l'exemple et les leçons d'un général, dans quelque esprit qu'on les reçoive, ne sont jamais entièrement perdus. L'élévation du grade, la supériorité d'expérience, la puissance des habitudes, les glorieux souvenirs et jusqu'à l'éclat de

l'habit, ont sur les masses une action dont il est difficile de se défendre. Cette influence doit être mise à profit pour éviter et surtout pour prévenir par des avis, des exemples, des remontrances et, s'il le faut, par des peines sévères, les dangers que peut présenter parfois l'abus de l'esprit de corps. L'abus commence où l'honneur cesse d'en être le guide, et la discipline la limite. Au delà, il ne présente que faute ou danger: il est coupable quand il ligue les subordonnés contre le commandement, il est dangereux quand il remplace l'émulation par la jalousie.

Cette distinction serait inutile si la réflexion ne nous apprenait que les erreurs dans la conduite commencent le plus souvent par des erreurs dans le langage: les hommes manquent moins de bonne volonté que de logique. Par là, malgré de bonnes intentions, on arrive quelquefois à mal faire; se jugeant avec légèreté, on met les mots à la place des choses, et le coupable se croit innocent quand il a décoré sa faute des pompes d'un titre usurpé. Ainsi l'avarice devient économie; le désordre, libéralité; la lâcheté, prudence; la fanfaronnade, courage; la jalousie et l'esprit de révolte, esprit de corps. On cache alors sous un nom respectable des passions étroites et mesquines, l'égoïsme et la vanité.

Si le militaire doit étouffer son amour-propre dans l'obéissance, ce n'est pas pour le faire revivre dans des luttes envieuses. L'histoire est comble des malheurs et des fautes qu'elles ont amenés: tantôt c'est un général qui refuse d'obéir au général en chef; tantôt c'est un envieux qui précipite ou retarde à dessein la marche de ses colonnes, pour laisser sans appui un corps dont le succès ferait trop d'honneur à un rival, etc., etc. Turenne, qu'on ne peut trop citer quand il est question de vertus militaires, Turenne a servi sous Condé, et comme il avait su bien commander, il a su bien obéir. Turenne avait

été simple volontaire, puis capitaine; Turenne était devenu général; Turenne avait battu Condé, et savait mieux la guerre que lui.

L'esprit de corps au nom duquel s'établissent les rivalités devrait, au contraire, les défendre; car le mot lui-même dit qu'il est opposé à l'esprit de personne, et comme par lui chaque individu se sacrifie à son corps, de même chaque troupe doit se sacrifier à l'ensemble, à la partie d'armée dont elle est une subdivision, chaque fraction au corps d'armée, chaque corps d'armée au succès général, qui est celui du pays.

Supposons des exemples, ces vérités deviendront plus sensibles. Il est flatteur d'être cité à l'ordre de l'armée après un combat; cette récompense toute d'honneur est le plus noble encouragement, le plus digne prix des belles actions; mais si deux troupes, au lieu d'aborder l'ennemi, en venaient aux mains pour se disputer l'honneur de le repousser, que deviendrait le salut commun? Si dans un bataillon les grenadiers et les voltigeurs sont enorgueillis de leur pompon, et qu'ils se regardent comme des hommes de choix, différents des fusiliers, cette idée est bonne, elle donne aux pelotons d'élite le désir de soutenir leur supériorité devant l'ennemi par le courage, au camp par la discipline. Mais si, pour constater cet avantage, ils abandonnent le reste du bataillon quand ils doivent combattre ensemble, là sera le danger; s'ils songent à leurs prérogatives plus qu'à leur devoir, là sera la faute; si l'esprit de corps dans la compagnie leur fait oublier l'esprit de corps dans le bataillon, il y a désunion, perte de force et péril imminent. Tout cela, dira-t-on, est impossible, cela n'a pas d'exemple, à la bonne heure; mais agrandissez les proportions, ce qu'on croit impossible pour deux compagnies

d'un bataillon, on l'a vu pour deux armes dans une même division, on l'a vu pour deux divisions dans une même armée, et quand deux effets dépendent de la même cause, si l'un d'eux s'est vu souvent, peut-on répondre que l'autre n'aura jamais lieu? Et si de tels désordres peuvent être dus à l'esprit de corps, peut-on nier qu'il soit nécessaire d'y poser des limites?

Ainsi, entre elles, les différentes troupes doivent de bonne foi se porter un mutuel secours, et l'esprit intérieur de chacune doit, loin de le détruire, fortifier l'esprit général.

Ce principe s'applique aisément, et n'offrira pas d'incertitude à qui ne perdra jamais de vue l'utilité du pays qu'il sert et le succès de l'armée dont il fait partie, au lieu de s'attacher à des considérations toutes personnelles. De quel front irait-on offrir son amour de la patrie à la reconnaissance et aux éloges, après avoir suivi uniquement son avantage particulier? Pourra-t-on parler de son dévouement au pays, quand pour lui on n'aura pas oublié, non-seulement un intérêt matériel, mais même un faible et risible intérêt de prérogative et de vanité. Dans une armée, il n'y a point de différence d'armes sous le rapport de la supériorité, toutes sont estimables, il ne s'agit que de savoir les employer; elles tirent tour à tour leur utilité des circonstances où elles se trouvent placées. C'est ainsi qu'il convient à un militaire éclairé de le concevoir. Des études spéciales sont faites dans certains corps, pour rendre les hommes propres à certain travail; par cela seul qu'ils y sont propres, ils y seront plus souvent employés, mais cette qualité, fruit de leur instruction, ne saurait constituer un privilége exclusif. Les prétentions les mieux fondées sont dominées, dans tous les cas, par un principe que les

armes speciales ne peuvent pas perdre de vue, c'est que les troupes sont réunies pour servir l'État et non pour faire valoir des priviléges et mettre en lumière des prérogatives. Tant mieux pour celui qui aura su se rendre capable des services les plus variés, il n'est qu'un noble moyen de lui être préféré, c'est de valoir plus que lui.

D'ailleurs, si une troupe ou un homme se croient seuls capables d'un certain genre de service, il y a tendance dans leur esprit à dédaigner les autres, et chez les autres tendance à la haine qui suit un sentiment injuste; enfin, qui se croit unique se croit nécessaire, qui se croit nécessaire est tout près de commander au lieu d'obéir.

Les passe-droits, dans tous les états, impriment une sorte d'humiliation; et s'il est excusable de réclamer contre un acte de ce genre, c'est sans doute quand nous demandons l'honneur d'un danger ou le mérite d'un service. Cependant le principe de l'obéissance est trop conservateur pour qu'il soit permis, même dans ce cas, de l'enfreindre. Il faut que les susceptibilités les plus ombrageuses se taisent ou trouvent moyen de se faire entendre sans blesser le devoir de la soumission.

Au siége de Mahon, il se passa un fait digne de servir d'exemple. Dans la disposition d'une attaque, le général avait placé, sans intention peut-être, ou pour ménager des hommes précieux, quelques troupes avant les grenadiers; à la nouvelle de cet ordre, l'officier qui les commandait, jaloux de son poste d'honneur, va trouver le général, et le supplie de vouloir bien pour un jour déroger à ses habitudes, en ne se plaçant pas le lendemain à la tête des mouvements qu'il vient d'ordonner. Surpris de cette prière, le général en demande le motif, et presse l'officier de s'expliquer. „Mon général, répondit-

il, c'est qu'en qualité de grenadiers, nous devons regarder comme ennemi tout ce qui est devant nous, et je serais désolé qu'il vous arrivât malheur.“ Cette adroite représentation eut l'effet qu'on en attendait. L'ordre fut modifié, et les grenadiers retrouvèrent leur place.

C'est ainsi qu'il faut savoir réclamer, sans que le sentiment de l'honneur étouffe le sentiment de la discipline, et sans oublier que le point intéressant pour l'État, c'est qu'il soit bien servi, n'importe qui le serve.

APPENDICE.

Noms des maréchaux de France. (19 mai 1804 — 1855.)	Dates de leur nommination.
Berthier (Prince de Neufchâtel et de Wagram),	19 mai 1804.
Murat (Grand-Duc de Clèves et de Berg), . .	19 mai 1804.
Moncey (Duc de Conégliano), ...	19 mai 1804.
Jourdan (Comte), ...	19 mai 1804.
Masséna (Duc de Rivoli et Prince d'Essling), .	19 mai 1804.
Augereau (Duc de Castiglione), ...	19 mai 1804.
Bernadotte (Prince de Ponte-Corvo), ...	19 mai 1804.
Soult (Duc de Dalmatie), ...	19 mai 1804.
Brune (Comte), ...	19 mai 1804.
Lannes (Duc de Montebello), ...	19 mai 1804.
Mortier (Duc de Trévise), ...	19 mai 1804.
Ney (Prince de la Moskowa), ...	19 mai 1804.
Davoust (Prince d'Eckmuhl), ...	19 mai 180[illegible].
Bessières (Duc d'Istrie), ...	19 mai 180[illegible].
Kellermann (Duc de Valmy), ...	19 mai 180[illegible].
Lefebvre (Duc de Dantzick), ...	19 mai 180[illegible].

Noms des maréchaux de France.	Dates de leur nommination.
gnon (Marquis de),	19 mai 1804.
rier (Comte),	19 mai 1804.
r (Duc de Bellune),	13 juil. 1807.
lonald (Duc de Tarente),	12 juil. 1809.
not (Duc de Reggio),	12 juil. 1809.
mont (Duc de Raguse).	12 juil. 1809.
et (Duc d'Albuféra),	8 juil. 1811.
ion-Saint-Cyr (Marquis),	27 août 1812.
atowski (Prince)	16 oct. 1813.
'ranquetot (Duc de Coigny),	3 juil. 1816.
tiel (Marquis de Beurnonville),	3 juil. 1816
ce (Duc de Feltre),	3 juil. 1816.
ux (Marquis de Vioménil),	3 juil. 1816.
iston (Marquis de),	6 juin 1823.
:or (Comte),	9 oct. 1823.
mlohe (Prince de),	8 mars 1827.
on (Marquis),	22 févr. 1829.
thaisne (Comte de Bourmont),	14 juil. 1830.
rré (Baron), amiral,	13 août 1830.
rd (Comte),	17 août 1830.
tel (Comte),	30 juil. 1831.
on (Comte de Lobau),	30 juil. 1831.
uet (Comte de), amiral,	19 nov. 1831.
rouchy (Comte),	19 nov. 1831.
» (Comte),	11 nov. 1837.
stiani (Comte),	11 nov. 1840.
aud (Duc d'Isly),	21 oct. 1843.
e (Joseph),	17 sept. 1847.
au (Baron de), amiral,	23 déc. 1847.
parte (Jérôme),	1 jan. 1850.

Noms des maréchaux de France.	Dates de leur nomination.
Excelmans (Comte),	10 mars 185
Harispe (Comte),	11 déc. 1851
Vaillant (Comte),	11 déc. 1851.
Saint-Arnaud (Le Roy de),	2 déc. 1852.
Magnan (Pierre),	2 déc. 1852.
De Castellane (Comte),	2 déc. 1852.
Baraguey d'Hilliers.	
Hamelin (amiral).	

CONCORDANCE

DES

ALENDRIERS RÉPUBLICAIN ET GRÉGORIEN.

ↄn 1er.	1792.
ndémiaire,	22. septembre.
umaire.	22. octobre.
imaire.	21. novembre.
vôse.	21. décembre.
	1793.
uviôse.	20. janvier.
ntôse.	19. février.
rminal.	21. mars.
oréal.	20. avril.
airial.	20. mai.
ssidor.	19. juin.
ermidor.	19. juillet.
uctidor.	18. août.
ur complémentaire. 17. sept.	
An 2.	
ndém.	22. septembre.
umaire.	22. octobre.
imaire.	21. novembre.
vôse.	21. décembre.
	1794.
uviôse.	20. janvier.
ntôse.	19. février.
rminal.	21. mars.

An 2.	1794.
1. Floréal.	20. avril.
1. Prairial.	20. mai.
1. Messidor.	19. juin.
1. Thermidor.	19. juillet.
1. Fructidor.	18. août.
1. Jour compl.	17. septembre.
An 3.	
1. Vendém.	22. sept.
1. Brumaire.	22. octobre.
1. Frimaire.	21. novembre.
1. Nivôse.	21. décembre.
	1795.
1. Pluviôse.	20. janvier.
1. Ventôse.	19. février.
1. Germinal.	21. mars.
1. Floréal.	20. avril.
1. Prairial.	21. mai.
1. Messidor.	19. juin.
1. Thermidor.	19. juillet.
1. Fructidor.	18. août.
1. Jour compl.	17. septembre.
An 4.	
1. Vendém.	23. septembre.

An 4.	1795.
1. Brumaire.	23. octobre.
1. Frimaire.	22. novembre.
1. Nivôse.	22. décembre.
	1796.
1. Pluviôse.	21. janvier.
1. Ventôse.	20. février.
1. Germinal.	21. mars.
1. Floréal.	20. avril.
1. Prairial.	20. mai.
1. Messidor.	19. juin.
1. Thermidor.	19. juillet.
1. Fructidor.	18. août.
1. Jour compl.	17. sept.
An 5.	
1. Vendém.	22. sept.
1. Brumaire.	22. octobre.
1. Frimaire.	21. novembre.
1. Nivôse.	21. décembre.
	1797.
1. Pluviôse.	20. janvier.
1. Ventôse.	19. février.
1. Germinal.	21. mars.
1. Floréal.	20. avril.
1. Prairial.	20. mai.
1. Messidor.	19 juin.
1 Thermidor.	19. juillet.
1. Fructidor.	18. août.
1. Jour compl.	17. sept.
An 6.	
1. Vendém.	22. sept.
1. Brumaire.	22. octobre.
1. Frimaire.	21. novembre.
1. Nivôse.	21. décembre.
	1798.
1. Pluviôse.	20. janvier.
1. Ventôse.	19. février.
1. Germinal.	21. mars.
1. Floréal.	20. avril.

An 6.	1798.
1. Prairial.	20. mai.
1. Messidor.	19. juin.
1. Thermidor.	19. juillet.
1. Fructidor.	18. août.
1. Jour compl.	17. sept.
An 7.	
1. Vendém.	22. sept.
1. Brumaire.	22. octobre.
1. Frimaire.	21. novembre.
1. Nivôse.	21. décembre.
	1799.
1. Pluviôse.	10. janvier.
1. Ventôse.	19. février.
1. Germinal.	21. mars.
1. Floréal.	20. avril.
1. Prairial.	20. mai.
1. Messidor.	19. juin.
1. Thermidor.	19. juillet.
1. Fructidor.	18. août.
1. Jour compl.	17. sept.
An 8.	
1. Vendém.	23. sept.
1. Brumaire,	23. octobre.
1. Frimaire.	22. novembre.
1. Nivôse.	22. décembre.
	1800.
1. Pluviôse.	21. janvier.
1. Ventôse.	20. février.
1. Germinal.	22. mars.
1. Floréal.	21. avril.
1. Prairial.	21. mai.
1. Messidor.	20. juin.
1. Thermidor.	20. juillet.
1. Fructidor.	18. août.
1. Jour compl.	18. sept.
An 9.	
1. Vendém.	23. sept.
1. Brumaire.	23. octobre.

9.	1800.	An 11.	1803
ire.	22. novembre.	1. Messidor.	20. juin.
e.	22. décembre.	1. Thermidor.	20. juillet.
	1801.	1. Fructidor.	19. août.
		1. Jour compl.	18. sept.
ôse.	21. janvier.	An 12.	
ôse.	20. février.		
inal.	22. mars.	1. Vendém.	24. sept.
al.	21. avril.	1. Brumaire.	24. octobre.
ial.	21. mai.	1. Frimaire.	23. novembre.
dor.	20. juin.	1. Nivôse.	23. décembre.
nidor.	20. juillet.		1804.
idor.	19. août.		
compl.	18. sept.	1. Pluviôse.	22. janvier.
		1. Ventôse.	21. février.
10.		1. Germinal.	21. mars.
ém.	23. sept.	1. Floréal.	21. avril.
aire.	23. octobre.	1. Prairial.	21. mai.
aire.	22. novembre.	1. Messidor.	20. juin.
se.	22. décembre.	1. Thermidor.	20. juillet.
	1802.	1. Fructidor.	19. août.
		1. Jour compl.	18. sept.
ôse.	21. janvier.		
ôse.	20. février.	An 13.	
inal.	22. mars.	1. Vendém.	23. sept.
al.	21 avril.	1. Brumaire.	23. octobre.
ial.	21. mai.	1. Frimaire.	22. novembre.
idor.	20. juin.	1. Nivôse.	22. décembre.
midor.	20. juillet.		1805.
tidor.	19. août.	1. Pluviôse.	21. janvier.
compl.	18. sept.	1. Ventôse.	20. février.
11.		1. Germinal.	22. mars.
		1. Floréal.	21. avril.
lém.	23. sept.	1. Prairial.	21. mai.
naire.	23. octobre.	1. Messidor.	20. juin.
aire.	22. novembre.	1. Thermidor.	20. juillet.
se.	22. décembre.	1. Fructidor.	19. août.
	1803.	1. Jour compl.	18. sept.
iôse.	21. janvier.	An 14.	
ôse.	20. février.	1. Vendém.	23. sept.
ninal.	22. mars.	1. Brumaire.	23. octobre.
éal.	21. avril.	1. Frimaire.	22. novembre.
rial.	21. mai.	1. Nivôse.	22. décembre.

An 14.	1806.	An 15.	1806.
1. Pluviôse.	21. janvier.	1. Frimaire.	22. novembre.
1. Ventôse.	20. février.	1. Nivôse.	22. décembre.
1. Germinal.	22. mars.		
1. Floréal.	21. avril.		1807.
1. Prairial.	21. mai.	1. Pluviôse.	21. janvier.
1. Messidor.	10. juin.	1. Ventôse.	20. février
1. Thermidor.	20. juillet.	1. Germinal.	22. mars.
1. Fructidor.	19. août.	1. Floréal.	21. avril.
1. Jour compl.	18. sept.	1. Prairial,	21. mai.
		1. Messidor.	20. juin.
An 15.		1. Thermidor.	20. juillet.
1. Vendém.	23. sept.	1. Fructidor.	19. août.
1. Brumaire.	23. octobre.	1. Jour compl.	18. sept.

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-ALLEMAND

renfermant tous les termes techniques contenus dans les études.

A.

Abaissement, m., die Vertiefung; — des eaux, das Fallen der Wasser, der niedrige Wasserstand.
Abatis, m., der Verhau von Bäumen, um sich zu verschanzen, oder welche zur Deckung der Gräben ɩc. in dieselben gesetzt werden.
Abnégation, f., die Selbstverläugnung.
Abord, m., der feindliche Anfall oder Angriff; der Zugang der Brücken.
Abordage, m., das Landen.
Abri, m., der Schutzort; — (à l'), bedeckt, geschützt.
Accéléré (pas), der Geschwindschritt.
Accès, m., der Zugang.
Accessible, zugänglich.
Accidentellement, hier und dort.
Acculer une troupe, eine Truppen-Abtheilung in die Enge, in eine Gegend treiben, wo sie entweder sich durchschlagen oder übergeben muß.
Action, f., das Gefecht, das Treffen.
Adige (l'), die Etsch.
Adjudant, m., der Adjutant.
Adosser, anlehnen.
Affaire, f., das Treffen.
Affaisser (s'), zusammensinken.
Affamer, aushungern.
Affluent, m., der Nebenfluß.
Affût, m., die Laffette; — à traîneau, die Schleiflaffette für die 4 Pfünder und leichten Haubitzen der Gebirgsartillerie.
Agrès, m., das Brückenzubehör; s. équipages de pont.
Agression, f., der Angriff.
Aguerrir, zum Kriegsleben abrichten, gewöhnen, zu einem guten Soldaten machen.
Aide de camp, ein Generalstabsoffizier, welcher bei einem dienstthuenden General als Adjutant angestellt ist.
Aigle, f., der Adler, der bei den Franzosen, unter der Kaiserregierung, anstatt der Fahne diente.
Aile, f., der Flügel einer in Schlachtordnung stehenden Armee, oder eines Lagers.

o, f., ein unvermutheter Angriff, (donner l'), durch einen Schuß s. w. warnen, damit man die Waf-en ergreife; — (un cri d'), ein Warnungsruf.

ternative, f., die Wahl, die Doppelwahl.

llignement, m., die Richtung einer Truppenlinie.

Alluvion, f., die Anschwemmung, die Anflößung.

Ambulance, f., das fliegende oder kleine Feldlazareth.

Amorcer la parallèle, die Parallele einladeln; — un fusil, Pulver auf die Pfanne schütten.

Ancienneté, f., das Dienstalter.

Angle, m., der Winkel; — intérieur oder — rentrant, der eingehende Winkel, der Courtine- oder Flanken-winkel; — de retour; — aigu, der spitze Winkel.

Apathie, f., die Gleichgültigkeit.

Approches, f. pl., oder attaques, oder lignes d'approches, die Annäherungsgräben oder alle die vom Belagerer unternommenen Arbeiten.

Appui, m., der Schutz, die Stütze; — (point d'), der Punkt, an welchen sich der Flügel einer Armee anlehnt, anstützt.

Appuyer à droite, rechts schließen; — à gauche, links schließen; unterstützen; être appuyé à q. ch., gelehnt sein.

Apre, rauh.

Arc, m., der Bogen.

Arche (d'un pont), f., der Brückenbogen, das Joch.

Arme, f., das Gewehr, die Waffe, di[redacted]ie Waffenart.

Armée, f., ein Kriegsheer.

Armement, m., die Bewaffnung; — de défense, alles Geschütz auf [redacted]en Werken, welche bei einer Belager[redacted]ng angegriffen werden; — des bouc[redacted]es à feu, alle Gegenstände, welche zur Bedienung der Geschütze gehören.

Armer, bewaffnen, ausrüsten; — un canon, laden; — une mine, eine Mine rüsten, versetzen.

Armes, f. pl., die Waffen; — (mettre bas les), die Waffen, das Gewehr strecken.

Armistice, m., der Waffenstillstand; la rupture de l' —, das Aufhören des Waffenstillstandes.

Arrière-pensée, f., der Hintergedanke.

Arsenal, m., das Zeughaus.

Aspérités, f. pl., die Unebenheiten des Bodens.

Assaut, m., der Sturm.

Asseoir le camp, das Lager aufschla-gen.

Assiéger, belagern.

Attaque, f., der Angriff; — dans formes, eine regelmäßige Belager — (fausse), ein Scheinangriff.

Attelage, m., die Bespannung.

Atelier d'artillerie, m., die Ar Werkstätte.

Auréole, f., die Glorie.

Avalanche, f., die Lavine.

Avancer, vorrücken, vordringen

Avantage, synonym mit succ

Avant-garde, f., der Vortrab Truppenabtheilun mee oder

Avant-postes, m. pl., die

B.

Bac, m., die Ponte, ein Schiff, welches vermittelst eines Taues, das von einem Ufer zum anderen ist, und an welchem mo

über einen nicht schnell fließenden Fluß geht.

Bagage, m., das Gepäck.

Baïonnette, f., das Bajonet; — baissée, mit gefälltem Bajonet.

Baisse (la) des eaux, das Fallen des Wassers, der niedrige Wasserstand.

Balayer, bestreichen, beschießen; ein Dorf oder einen Wald vom Feinde reinigen; säubern.

Bâle, Basel.

Balise, f., die Backe, Buje um die Untiefen u. s. w. zu bezeichnen.

Balle, f., die Bleikugel.

Baraque, f., die Feldhütte von Holz, Stroh oder Baumästen.

Baraquer, Feldhütten bauen; in Lagerhütten wohnen.

Bardeau, m., die Schindel.

Barque, f., das Boot.

Barrage, m., die Brückensperre.

Barrière, f., der Schlagbaum oder das Gatterthor.

Bas-fond, m., die Untiefe.

Bassin (m.) d'un fleuve, d'une rivière, das Flußgebiet, das Stromgebiet.

Bastion, m., das Bollwerk, die Bastei.

Bataille, f., die Schlacht; (champ de), das Schlachtfeld; — (ordre de), die Schlachtordnung; — (marcher en ordre de), in der Ordnung marschiren, in der man schlagen will; — (marcher en), wird von einem Corps gesagt, welches drei Mann hoch deployirt, marschirt; — (donner une), eine Schlacht liefern; — (recevoir), eine Schlacht annehmen.

Bataillon, m., das Bataillon.

Bateau, m., der hölzerne Brückenkahn oder Ponton.

Batelet, m., der kleine Kahn, das Schiffchen.

Bâton de maréchal, m., der Marschallstab.

Batterie, f., die Batterie, eine Anzahl Geschütze; — de campagne, die Feldbatterie; — (de fusées) incendiaires, Brandraketen-Batt.; — de siége, Belagerungs-Batt.; — d'enfilade, Enfilir-Batt.; — de revers, Rückenbatterie, die den Gegenstand im Rücken beschießt; — croisante, die kreuzende Batterie; — à ricochet, Ricoschett-Batt.; — (mettre en), abprotzen; mettre les pièces en —, das Geschütz in die Schießscharten bringen.

Batteurs d'estrade od. coureurs, eine commandirte Mannschaft, gemeiniglich aus Reitern bestehend, die auf Kundschaft ausgeht u. s. w.

Battre, beschießen; — en brèche, Bresche legen, schießen; — un pays, ein Land auskundschaften; — la charge, Sturmmarsch schlagen; — une ville, une forteresse, eine Stadt, eine Festung beschießen; — en sape, ein Werk am Fuße seiner Bekleidungsmauer beschießen; — l'ennemi, den Feind schlagen; — la générale, Generalmarsch schlagen; — la chamade, zur Uebergabe schlagen; — en retraite, sich zurückziehen; — — la campagne, ein Land, eine Gegend recognosciren.

Berge, f., das steile Ufer eines Flusses.

Bergerie, f., die Schäferei.

Bivouac oder bivac, m., die Beiwacht, das Biwak.

Bivaquer, biwakiren.

Blindage, m., die Blendung von Holz oder Faschinen.

Blinder une tranchée, einen Laufgraben blenden.

Blockhaus, m., das Blockhaus, ein klei-

nes hölzernes oder steinernes zur Vertheidigung eingerichtetes Haus.

Blocus, m., die Einschließung, Blokade einer Festung.

Bloquer, einschließen, blokiren.

Bombardement, m., die Beschießung mit Bomben.

Bombarder, Bomben werfen.

Border, einen Ort mit einzelnen Leuten besetzen; längs . . . . . . hinführen.

Bouche à feu, f., das Geschütz im allgemeinen Sinne; der Feuerschlund.

Boulangerie, f., die Bäckerei.

Boulet, m., die Kanonen- oder Stückkugel; — rouge, die glühende Kugel.

Bouquet (de bois), m., die Baumgruppe.

Bout (à) touchant, oder à bout portant, auf eine Gewehrlänge.

Boyau, m., der Schlag, Ast, ein durch seine Brustwehr gedeckter Graben, welcher zur Verbindung der Trancheen dient; der Minenzweig.

Brancard, m., die Tragbahre.

Branches du chemin couvert, f., die Zweige des bedeckten Weges; die Seiten.

Brèche, f., die Sturmlücke, die Bresche; — praticable, die ersteigbare Sturmlücke.

Brevet, m., das Patent eines Offiziers.

Bride (à — abattue), mit verhängtem Zügel.

Brigade, f., zwei Regimenter unter einem und demselben Commandeur.

Brodequins, m. pl., die Halbstiefeln.

Brûle-pourpoint (tirer à), sehr nahe auf etwas schießen.

Bulletin, m., der tägliche Rapportzettel; der Armeebericht.

C.

Cadre, m., der Rahmen eines Bataillons u. s. w.; die Offiziere und Unteroffiziere desselben.

Caisson, m., der Munitionswagen.

Calibre, m., der Durchmesser des Geschosses.

Camp, m., das Lager; — retranché, das verschanzte Lager; — (asseoir, placer, poser oder dresser un), ein Lager schlagen oder aufschlagen; — (lever le), das Lager aufheben, abbrechen.

Campagne, f., der Feldzug; — (mettre une armée en), eine Armee in's Feld stellen; — (entrer en), in's Feld rücken; — (tenir la), das Feld halten.

Campement, m., das Lagern, die Lagerung.

Camper, campiren, lagern.

Canon, m., die Kanone.

Canonnade, f., ein Gefecht, wo beide Theile oder auch nur ein Theil sich bloß des Geschützes bedienen.

Canonnier, m., der Artillerist oder Kanonier.

Canonnière oder chaloupe canonnière, f., das Kanonenboot.

Cantonner (se), sich kantonniren.

Cantonnement, m., das Kantonnirungsquartier.

Capacité, f., (d'un vaisseau), der Raum oder Gelaß eines Schiffes.

Capitale, f., die Hauptlinie des Bollwerks, die aus dem Kehlpunkte nach

der äußersten Spitze des Bollwerks gezogen wird.

Capitulation, f., die Uebergabe einer Festung oder Truppenabtheilung auf Bedingungen, auch die Bedingungen selbst; davon capituler, sich auf Bedingungen ergeben.

Capote, f., der Soldaten-Mantel; der Ueberrock der Offiziere.

Carré, m., das Quarré der Infanterie.

Carreau, m., (demeurer sur le), auf dem Platze bleiben.

Cartouche, f., die Patrone.

Casematte, f., der Kanonenkeller; die Kasematte; un bastion casematé, ein mit Kasematten versehenes Bollwerk.

Catastrophe, f., die Katastrophe, die Hauptbegebenheit.

Cavalerie, f., die Reiterei; — (la grosse), die schwere R.; — légère, die leichte R.

Cavalier, m., der Reiter; die Katze, ein erhöhetes Werk auf den Bastionen; — de tranchée, die Transcheekatze, ein Werk, welches der Belagerer zur Deckung seiner Laufgräben anlegt.

Centre, m., das Centrum.

Chaîne, f., die Kette; — de montagnes, die Gebirgskette; un chaînon, eine kleine Gebirgskette.

Chaloupe, f., die Barkasse, das Boot.

Chamade, f., (battre), ein Signal auf der Trommel oder Trompete, welches als Zeichen dient, daß die Besatzung einer belagerten Festung oder überhaupt einer Truppenabtheilung, sich dem Feinde als gefangen übergeben will.

Chambrée, f., die Kameradschaft im Lager oder in der Kaserne.

Champ de bataille, m., das Schlachtfeld.

Chance, f., der Glücksfall, Glückswechsel.

Charge, f., die Ladung; der Angriff; — (repousser une), einen Angriff zurückschlagen; — (battre, sonner la), mit der Trommel oder der Trompete das Signal zum Angriff geben.

Charger, angreifen; ein Geschütz, Gewehr oder eine Mine laden.

Charier oder charrier, mit sich führen (von Flüssen.)

Charpente, f., das Zimmerwerk; das Gebälke; pièces de —, Zimmerstücke.

Chasse, f., (donner la), nachjagen, nachsetzen.

Chemin, m., der Weg; — couvert, der bedeckte Weg oder gedeckte Weg; — rompu, ein unfahrbarer Weg.

Cheminement, m., die Spitze der gewöhnlich auf der verlängerten Kapitallinie einer Angriffsfronte, vermittelst der Sappe vorgetriebenen Zickzacke, bei der Belagerung einer Festung, auch das Vortreiben der Zickzacke durch die Sappe selbst.

Cheminer, langsam vorwärts gehen; approschiren, sich gegen eine Festung gedeckt vorwärts arbeiten.

Cheval, m., das Pferd; — de frise, der spanische Reiter.

Chevalet, m., der Faschinen-, Raketen- und Brückenbock.

Chicane, f., das Streitigmachen.

Chicaner un passage, einen Uebergang streitig machen, erschweren.

Choc, m., der Anfall.

Cime (la) d'une montagne, der Gebirgsgipfel.

Cintré, gewölbt, gerundet.

Circonvallation (lignes de), die Circonvallations-Linien; so heißt diejenige Verschanzungslinie, womit sich der Belagerer in einer Entfernung

von 1500 bis 2000 Toisen von dem Platze, gegen einen Entsatz umgiebt.

Circuit, m., der Umfang, der Umkreis.

Clairière, f., die Blöße, der freie Platz im Walde.

Code, m., das Gesetzbuch.

Cohésion, f., der Zusammenhang.

Col de montagne, m., die Einsattelung, der Gebirgspaß.

Colline, f., der Hügel.

Colonel, m., der Oberst.

Colonne, f., die Kolonne; — rompue, die gebrochene K.; — serrée, die geschlossene K.

Combat, m., das Treffen, das Gefecht.

Combattant, m., der Streiter.

Combattre, bekämpfen, kämpfen, fechten, streiten; — corps à corps, Mann gegen Mann fechten.

Combe, f., die Höhle, das Thal.

Combler la tranchée, den Laufgraben ausfüllen, zuschütten, verschütten.

Commandement, m., das Kommando; der Befehl.

Commander, kommandiren, anführen, beherrschen.

Commis, m., der Kommis, Schreiber, Gehülfe.

Communication, f., die Verbindung; — (couper la), die Verbindung abschneiden.

Compagnie, f., die Kompagnie; — franche, die Frei-Kompagnie.

Complet (tenir au), vollzählig erhalten.

Concentrer, zusammenziehen.

Concerter une opération de guerre, sich über die Ausführung einer Kriegsoperation verabreden, besprechen.

Concussions, f. pl., Erpressungen im feindlichen Lande.

Configuration, f., die Gestalt, die Beschaffenheit.

Confluent, m., der Zusammenfluß.

Conscription militaire, f., die Aushe[illegible]bung zum Militairdienst.

Conscrit, m., der Conscribirte, d[illegible] Dienstpflichtige.

Conseil de guerre, m., der Kriegsrat[illegible] das Kriegsgericht.

Contenance, f., die Haltung.

Contenir, im Zaume halten.

Contour, m., der Umfang, Umkreis; [illegible] prononcé, der scharf bezeichnete K[illegible]

Contre-approches, f. pl., die Ge[illegible]laufgräben, welche von den Bel[illegible]ten aus dem bedeckten Wege ge[illegible] werden.

Contrescarpe, f., die Fläche, welche den Graben eines Werkes auf der äußeren Seite begrenzt.

Contrefort d'une chaîne de montagnes, die Widerlagen, Gegenpfeiler; mit diesem Namen belegt man auch alle Aeste und Zweige einer Gebirgskette, indem man sie als die Gegenpfeiler des Hauptjochs betrachtet.

Contrevallation, f., die Verschanzung der Belagerer gegen die Ausfälle der Belagerten.

Conversion, f., die Schwenkung.

Convoi, m., die Zufuhren zu einer Armee oder Festung, wenn sie mit Bedeckung geschehen.

Cornette, m., der jüngste Offizier der Kavallerie, der Cornet.

Corps, m., das Corps; — de troupes, ein aus verschiedenen Waffenarten zusammengesetzter Kriegshaufen; — d'armée, das Armeecorps; — de bataille, das Haupt-Corps; — de réserve, die Reserve; — de place, s. enceinte.

Corvée, f., der Dienst ohne Gewehr.

Corvette, f., das Kriegsschiff, welches seinen Rang zwischen den Fregatten und den Briggs einnimmt.

Côtoyer, zur Seite gehen, marschiren, begleiten.

Coude, m., der Ellbogen, die Krümmung eines Flusses.

Coup, m., der Schuß, Wurf, Hieb u. s. w.: — de main, der Handstreich; — de feu, ein Schuß, eine Schußwunde; — d'œil militaire, der militairische Blick.

Couper l'ennemi, den Feind abschneiden.

Coupure, f., der Abschnitt einer Verschanzung im Innern der Bollwerke; der Durchschnitt.

Courbure, f., die Krümmung.

Coureurs, m. pl., Reiter, die zum Kundschaften ausgeschickt werden.

Couronnement, m., die Krönung.

Couronner le chemin couvert, den bedeckten Weg krönen, d. h. sich auf dem Glacis festsetzen und ein Logement errichten; — l'entonnoir, den Minentrichter krönen, ihn mit Schanzkörben befestigen, und in einen haltbaren Posten verwandeln.

Courtine, f., der Mittel- oder Zwischenwall.

Créneau, m., das Schießloch einer Mauer.

Créneler, eine Mauer mit Schießlöchern versehen.

Crête d'une montagne, f., der Grath, der Kamm eines Berges, die höchste Spitze.

Crevasser (se), bersten, Risse bekommen.

Crochet, m., der Haken.

Croiser, kreuzen; — la baïonnette, das Bajonet fällen.

Cuirasse, f., der Brustharnisch, der Küraß; le défaut de la —, s. défaut.

Cul de sac, m., eine Gegend, wo man nicht heraus, nicht durch kann, sondern wieder zurückkehren muß.

Culbuter, Kopf über stürzen, über den Haufen werfen.

D.

Danube, m., die Donau.

Débandade (à la), in gebrochenen Linien, in zerstreuter Ordnung.

Déblayer, gleich machen, ebnen, aufräumen; — la tranchée, die Laufgräben zuschütten.

Déborder, überflügeln.

Débouché, m., die Schlucht im Gebirge, durch welche eine Straße herab kommt; der Ausgang.

Déboucher, aus einer Schlucht oder dergleichen herauskommen und aufmarschiren.

Débris, m. pl., die Trümmer einer geschlagenen Armee.

Débusquer, ein Dorf oder einen Wald u. s. w. vom Feinde reinigen; den Feind zwingen, seine Stellung zu verlassen.

Débuter, anfänglich sein, beginnen.

Décharge, f., das Abfeuern des Geschützes.

Décharger, abfeuern.

Déchausser (des palissades), Pallisaden ausgraben.

Décimer, decimiren; große Verluste erleiden.

Déconfiture, f., die Niederlage, der Zustand, da ein Kriegsheer gänzlich geschlagen ist.

Découverte (envoyer à la), auf Kundschaft ausschicken.

Défaite, f., die Niederlage.
Défaire l'ennemi, den Feind schlagen.
Défaut de la cuirasse, der Zwischenraum zwischen dem Küraſſe und der anderen mit demselben zusammenhängenden Waffenrüstung; die Stelle wo der Küraß aufhört oder eine Blöße giebt; die schwache Seite.
Défense, f., die Vertheidigung.
Défensive, f., der Vertheidigungskrieg.
Défilé, m., der Engpaß; das Defilé; — (l'entré du), der Eingang des Engpasses; — (le débouché du), der Ausgang des E.
Dégager, befreien, losmachen.
Dégarnir une place, eine Festung von Mannschaft und Kriegsbedürfnissen entblößen.
Dégel, m., das Aufthauen.
Délabrée (une armée), ein durch Strapazen heruntergebrachtes Heer.
Déloger, abmarschiren, vertreiben.
Démasquer, die Maske abnehmen, aufklären; entblößen.
Demi-brigade, f., die Halbbrigade, Benennung eines Regiments während der Zeit der Republik.
Demi-lune, f., der Halbmond.
Demi-place d'armes, s. place d'armes.
Demi-tour (faire), Kehrt machen.
Démolir, demoliren, abtragen, schleifen.
Démonstration, f., die kriegerische Bedrohung, Angriffsdrohung.
Démonter une bouche à feu, ein Geschütz entzwei schießen, unbrauchbar machen.
Déployer, aufmarschiren, sich entwickeln.
Déployement, m., das Aufmarschiren.
Dépôt, m., die Niederlage von Kriegsbedürfnissen; Benennung derjenigen Truppen, die als Reserve oder Ersatz in den Garnisonen zurückbleiben.
Dépourvu (au), unvorhergesehener Weise.
Déprédations, f. pl., Veruntreuunge
Dérive, f., die Abtrift, das Abweich eines Schiffes von seinem ordentlich Lauf.
Déroute, f., die Niederlage; die un dentliche Flucht.
Derrières, m. pl., der Rücken einer Ar
Désarmer, entwaffnen.
Descente du fossé, f., der Nieder das Hinabsteigen in den Graben.
Désenclouer, entnageln.
Déserteur, m., der Ausreißer.
Désertion, f., das Ausreißen.
Désordre (mettre le — dans une armée), ein Heer in Unordnung, Verwirrung bringen.
Desseller, absatteln.
Détachement, m., ein zu irgend einer Absicht ausgeschickter, bald größerer, bald kleinerer Haufen Soldaten.
Détendre, abspannen.
Développement, m., die Entwickelung; eine Strecke.
Développer une armée, ein Heer in Schlachtordnung aufmarschiren lassen.
Diane, f., die Reveille.
Digue, f., der Damm, der Deich.
Discipline, f., die Mannszucht.
Disponible (être), zur Hand sein, zur Verfügung stehen.
Disséminer ses troupes, ses forces, seine Truppen, seine Streitkräfte zerstreuen.
Distance, f., die Entfernung; der Abstand.
Distribution (viande de), f., das an die Soldaten vertheilte Fleisch.
Divergence, f., das Divergiren, das Auseinanderlaufen.
Divergent, von einem gemeinschaftlichen Mittelpunkte sich ausbreitend.
Diversion, f., ein unerwarteter Quer- oder Seitenangriff um die Macht des Feindes zu theilen.

Division, f., eine Abtheilung eines Regiments oder einer Kompagnie; eine aus Infanterie oder Kavallerie bestehende Abtheilung der Armee, welche aus zwei Brigaden zusammengesetzt ist.

Dominer, beherrschen oder überhöhen, wie Berge, Schanzen u. s. w.

Donner, angreifen; auf den Feind stoßen; — une bataille, eine Schlacht liefern.

Dos, m., der Rücken.

Drapeau, m., die Fahne der Infanterie.

Droite, f., der rechte Flügel einer Armee u. s. w.

Dune, f., ein Sandhügel an der Küste.

E.

Ebranler (s'), sich in Bewegung oder in Marsch setzen; wanken, schwanken; zum Weichen bringen.

Echanger des coups de canon, Kanonenschüsse wechseln.

Echarpe (tirer oder battre en), einen Gegenstand in schräger Richtung beschießen.

Echauffourée, f., das unvermuthete Zusammenstoßen von zwei kleinen Parteien; das Scharmützel.

Echec (tenir l'ennemi en), den Feind im Schach halten; der Unfall, Verlust.

Echelon (en), staffelförmig, wenn eine Abtheilung seitwärts hinter der andern folgt.

Echiquier (en), die schachbrettförmige Stellung der Truppen.

Echouer, scheitern.

Eclaircir les rangs, Lücken in die Glieder machen, lichten.

Eclats, m., die herumfliegenden Stücke einer zersprungenen Bombe oder Granate.

Ecole militaire, f., die Militairschule für die Infanterie und Kavallerie.

Ecraser, vernichten, niederreißen, zerschmettern.

Effectif, m., der wirkliche Bestand.

Effets (d'artillerie), m., Artilleriegeräth.

Elan, m., der Anlauf; der verwegene Muth.

Elite, f., ausgesuchte Truppen; die Grenadiere und Schützen der Regimenter gehören zu dieser Klasse.

Embarcation, f., das Fahrzeug.

Embarrasser un passage, einen Durchgang versperren.

Emboiter, einengen.

Embouchure, f., die Mündung.

Embraser, in Brand stecken.

Embrasure, f., die Schießscharte.

Embuscade, f., der Hinterhalt.

Embusquer, in Hinterhalt legen.

Eminence, f., die Anhöhe.

Emplacement, m., der Platz.

Emporter une place, eine Festung erobern; — de vive force, mit Gewalt nehmen.

Encaissée (une rivière), ein zwischen seinen Ufern tief eingeschnittener Fluß.

Enceinte oder corps de place, die Umfassung oder Einschließung; so nennt man die ganze Masse von Festungswerken, welche den zu befestigenden Ort zunächst umgiebt; (zum Unterschiede von den Außenwerken, les dehors).

Enchâsser, einfassen.

Enclos, m., das Gehäge.

Enclouer une pièce, ein Geschütz vernageln.

Encombrement, m., die Ueberfüllung.

Encombrer, versperren, sperren, verschütten.

Enfiler, bestreichen, mit seinem Feuer.

Enfoncer, durchbrechen; s'—, sich ... werfen; in das Innere dringen.

Engagement, m., das Gefecht; die Capitulation, die Dienstzeit.

Engager (le combat), das Gefecht beginnen; s' — dans un bois, dans un défilé, sich zu tief in einen Wald, einen Engpaß einlassen u. s. w.; im Gefecht, im Feuer sein.

Engraver un bateau, ein Fahrzeug auf den Sand setzen.

Enjoindre, befehlen.

Enlever, aufheben, einen Posten, eine Zufuhr; — un pont, eine Brücke abbrechen; — à la baïonnette, mit dem Bajonet nehmen.

Ennemi, m., der Feind.

Enrégimenter, verschiedene einzelne Kompagnieen zu einem Regimente vereinigen.

Enrôlement, m., die Werbung.

Enrôler, anwerben.

Enseigne, m. und f., der Fähnderich; die Fahne.

Entamer un corps, in ein Corps einbrechen, es durchbrechen, einhauen; — le combat, das Gefecht beginnen.

Entonnoir de mine, m., der Minentrichter.

Entrée (d'un pont), f., der Zugang zu einer Brücke.

Entreprise, f., die Unternehmung.

Envelopper, umgeben, umringen.

Eparpiller, zerstreuen, versplittern.

Epaule du bastion, f., der Schulterpunkt.

Epouvante, f., das Entsetzen, der Schrecken.

Equipage d'artillerie, m., der Artilleriezeug mit allen zugehörenden Vorrathsstücken einer Armee; — de siége, der Belagerungsartilleriezeug; — de montagne, der Gebirgsartilleriezeug; — de guerre, das Gepäck des Soldaten; — de pont, der Brückenzeug.

Escalader, mit Leitern ersteigen.

Escarmoucher (s'), sich scharmützeln.

Escarpe, f., die ganze Fläche des Grabens und der Werke, welche nach dem Felde zugewendet ist; — (talus de l'), die innere Grabenböschung.

Escarpement, m., die Abdachung, die Böschung.

Escorte, f., die Bedeckung.

Escouade, f., die Rotte, die Korporalschaft.

Essuyer, ausstehen, aushalten, z. B. Gefahren, Kanonenfeuer u. s. w.; — une perte, einen Verlust erleiden.

Etablir (s'), einen Posten einnehmen, sich festsetzen.

Etang, m., der Teich.

Etat de situation, m., die Bestandliste; — de défense, der Vertheidigungszustand.

Etat-major, m., der Generalstab.

Etendard, m., die Standarte.

Etendre une armée, un corps de troupes, die Fronte einer Armee u. s. w. verlängern, ausdehnen.

Etrier (à franc), in gestrecktem Galop.

Evacuer, räumen; — une position, eine Stellung verlassen.

Eveil (donner l'), aufmerksam machen.

Eventail (en), fächerförmig.

Evolutions, f. pl., die gemeinschaftliche liche Bewegung mehrerer Regimenter u. s. w.

Excentriques (opérations), Opera-

tionen, die von verschiedenen Mittelpunkten ausgehen.

Expédition, f., das Unternehmen, der Feldzug.

Exploit, m., die That, die Heldenthat.

Explosion, f., das Springen einer Mine.

Exposition, f., die Lage, die Aussicht, à l' — du midi, nach der Mittagsseite zu.

F.

Face, f., die Gesichtslinie eines Bollwerks; — (faire), Fronte gegen einen Ort machen.

Faire (se ... jour), sich durchschlagen.

Faisceau (d'armes), der Bund, die Gewehrpyramide.

Fascine, f., die Faschine; — goudronnée, die Pechfaschine.

Fausse-attaque, f., ein falscher oder verstellter Angriff, den Feind zu täuschen, Scheinangriff.

Feu, m., das Feuer; — vif, bien servi oder nourri, lebhaftes, wohlbedientes Feuer; — (prendre), Feuer fangen; des feux de réjouissance, Freudenfeuer; — de pelotons, Pelotonfeuer; — de file, Rottenfeuer; — plongeant, bohrendes Feuer, bei welchem die Kugel von der Höhe nach der Tiefe geht.

Fifre, m., der Pfeifer.

File, f., die Rotte; je 2 bis 3 hinter einander stehende Mann; — serrée, die geschlossene Rotte.

Filer, in einer Reihe hinter einander herziehen, gehen.

Filière des grades, f., die Reihe der Grade.

Flanc, m., die Flanke.

Flanquer, bestreichen, seitwärts decken.

Flanqueur, m., der Plänkler der Kavallerie.

Flaque, f., die Lache, die Pfütze.

Flèche, f., die Flesche, die Pfeilschanze.

Flottement, m., das Schwanken der Truppen im Marsch, Hin- und Herbewegen der Linie.

Fond, m., der Grund; — (couler à), in den Grund bohren.

Fondre, mit Ungestüm über einen herfallen, auf einen losgehen.

Force d'un régiment, f., die Stärke eines Regiments; forces, f. pl., die Streitkräfte; en force, mit den nöthigen Truppen.

Forcée (une marche), ein Eilmarsch.

Forcer un poste, einen Posten erobern; — la marche, den Marsch forciren; erzwingen.

Formation, f., die Aufstellung, das Formiren; die Errichtung einer Compagnie u. s. w.

Fort, m., das Fort.

Forteresse, f., die Festung.

Fortification, f., die Befestigungskunst.

Fortifier, befestigen.

Fossé, m., der Graben um eine Festung.

Foudroyer, niederschmettern.

Fouiller, die Erde aufgraben, durchwühlen.

Fourrage, m., das Futter der Pferde.

Fourrager, fourragiren, Futter sammeln.

Fraise, f., der Sturmpfahl.

Fraiser, mit Sturmpfählen versehen.
Franchir, ersteigen, übersteigen, hinübersetzen.
Frayer (se) un passage, sich durchschlagen; — un sentier, einen Weg bahnen.
Frise (cheval de), der spanische Reiter.
Front, m., die Fronte; — (faire), Front machen, dem Feinde die Stirne, die Spitze bieten.
Fuite, f., die Flucht.
Fusée, f., die Rakete.
Fusil, m., das Gewehr.
Fusiller, füsiliren, erschießen.
Fusillade, f., das Kleingewehrfeuer; — bien soutenue, ein wohl unterhaltenes Gewehrfeuer.
Fuyard, m., der Flüchtling.

G.

Gabion, m., der Schanzkorb.
Gagner une bataille, eine Schlacht gewinnen; — du terrain, Terrain gewinnen, vorwärtsrücken.
Galerie, f., der Minengang; — de communication, der Verbindungsgang.
Garde, f. und m., die Wache oder Wacht; — avancée oder poste-avancé oder avant-garde, die Vorwache; der Vorposten; — de tranchée, die Laufgrabenwache.
Gargousse, f., die Kartusche; die Patrone (die Hülse).
Garnir, besetzen.
Garnison, f., die Besatzung.
Gauche, f., der linke Flügel.
Général, m., der General; — en chef oder d'armée, der kommandirende General; — de brigade, der Generalmajor, jetzt maréchal de camp; — (lieutenant-) der Generallieutenant, Divisionsgeneral; — (major-); ehedem — de bataille, Generalmajor; Chef des Generalstabes.
Genêt, m., die Geniste, der Ginster.
Genève, Genf.
Génie (corps royal du), das Ingenieur-Corps.
Giberne, f., die Patrontasche.
Glacis, m., die Feldabdachung; das Glacis; jede ablaufende Erderhöhung.
Gorge, f., die Kehle einer Redoute; die enge Schlucht oder ein Gebirgspaß.
Gouverneur, m., der Gouverneur, der Oberbefehlshaber in einer Festung.
Gravir une montagne, einen Berg ersteigen, erklimmen.
Grêle (de balles), f., der Kugelregen
Grisons (les), Graubünden.
Gros de l'armée, m., die Hauptarmee.
Gué, m., die Furt, ein seichter Ort in einem Wasser.
Guerre, f., der Krieg; — offensive, der Angriffskrieg; — défensive, der Vertheidigungskrieg; — (faire la), Krieg führen.
Guêtre, f., die Stiefeletten oder Kamaschen.
Guide, m., der Wegweiser.

H.

Haie, f., die Hecke, der Zaun; — vive, lebendige Hecken.

Hallebarde, f., das Kurzgewehr.

Hameau, m., der Weiler.

Harassé, ermüdet.

Harceler l'ennemi, den Feind beunruhigen.

Hasards de la guerre, die Gefahren des Krieges.

Hauteur, f., (à — d'appui), die Brusthöhe; f. pl., die Landhöhen, der Landrücken.

Havre-sac, m., den Tornister.

Hérisser, bespicken.

Hostilités, f. pl., die Feindseligkeiten.

I.

Ilote, m., der Helote, ein Sclave in Sparta.

Impassible, leidenschaftslos.

Impraticable, unwegsam, unfahrbar.

Imprenable, uneinnehmbar.

Improviste (à l'), unvorhergesehener Weise, plötzlich.

Inabordable oder inaccessible, unzugänglich.

Incontinent, unverzüglich.

Incorporer, einverleiben.

Incursion, f., Streifereien, Einfälle, in feindliche Provinzen.

Inégalités du terrain, f., Unebenheiten des Bodens.

Inexpugnable, uneinnehmbar.

Infanterie de ligne, Linien-Infanterie; — légère, leichte Infanterie.

Infiltrer (s'), sich eindrängen.

Inflexions, f. pl., Biegungen, Krümmungen.

Initiative, f., die Eröffnung, das Anfangsrecht, subir —, sich den Anfang gefallen lassen.

Inondation, f., die Ueberschwemmung.

Instruction, f., die Weisung; der Verhaftsbefehl.

Inspection, f., die Besichtigung.

Insulte (mettre une place hors d'), eine Festung vor jedem plötzlichen Angriffe sicher stellen.

Intercaler, einschieben.

Intercepter la communication, die Verbindung verhindern.

Intervalle, m., der Raum zwischen eines in Schlachtordnung formirten Regiments u. s. w.

Invasion, f., der Einfall.

Investir une forteresse, eine Festung berennen, einschließen.

Investissement, m., die Berennung.

Issue, f., der Ausgang, das andere Ende.

Itinéraire, m., die Marschroute.

J.

Jalon, m., die Absteckstange mit einem Strohwisch

Jalonner, abstecken.

Jeter des bombes, Bomben werfen.

— du secours dans une forteresse, Truppen mit Lebensmittel in eine Festung werfen.

Joindre, zum Regimente u. s. w. stoßen.

Jonc (épineux), m., die Stechginster.

Jonction, f., die Vereinigung, das Zusammenstoßen von Truppen.

Joncher, besäen, bestreuen.

Jouer une mine (faire), eine Mine sprengen.

Jour (être de), den Dienst haben, — (se faire), durchbrechen, sich durchhauen; — de tranchée, pl., die Anzahl von 24 Stunden, die vom Anfange der Belagerungsarbeiten bis zur Wegnahme der Festung verflossen sind.

Journées (à grandes), in großen Tagemärschen.

L.

Labourer, durchwühlen; einen Punkt mit vielem Geschütze beschießen.

Lacune, f., die leere Stelle, die Lücke.

Lacher pied oder le pied, die Flucht ergreifen.

Lancer des obus, Granaten werfen; — la cavalerie, die Kavallerie zum einhauen vorrücken lassen.

Langue de terre, f., eine Erdzunge.

Lanière d'un fouet, f., der Peitschenriemen.

Légion d'honneur, die Ehrenlegion.

Levée, f., die Truppenaushebung; — d'un siége, die Aufhebung einer Belagerung.

Lever, eine Gegend aufnehmen; — des contributions, Contributionen erheben; — un siége, eine Belagerung aufheben.

Licenciement, m., das Verabschieden.

Lieutenance, f., die Lieutenantsstelle.

Ligature, f., die Binde.

Ligne de défense, s. défense; — de bataille, die Schlachtordnung; — d'opération, die Operationslinie.

Lisière, f., der Saum oder Rand der Felder und Wälder.

Lit, m., das Bett eines Flusses; — (les bords du) die Ufer.

Logement, m., die Verbauung, eine jede zu einem Waffenplatz erweiterte Sappe; — sur la crête du glacis, die Verbauung auf dem Glacis.

Loin (au), weit hin, in weiter Ferne.

Longer, längs an etwas hinziehen.

Losange (en), rautenförmig.

Lunette, f., die Brille, ein kleines vorliegendes Werk, zur Seite eines Ravelins.

M.

Madrier, m., die Bohle, ein dickes Brett.

Magasin à poudre, m., das Pulvermagazin.

Main armée, die bewaffnete Macht.

Major, m., der Major.

Maltraiter, mißhandeln, mitnehmen.

Mamelon, m., der Hügel.

Manier les armes, mit den Waffen umzugehen verstehen.

Manœuvres, f. pl., das Manöuvriren, die Truppenbewegungen.

Manquer (à sa fortune), seinem Glücke nicht gewachsen sein.

Marais, m., der Morast, der Sumpf.

Marche, f., der Marsch; — savante eine wohlberechnete Bewegung; — forcée, ein forcirter Marsch.

Maréchal de France, m., der Marschal von Frankreich; — de camp, der Generalmajor; — des logis, der Wachtmeister.

Marmite, f., der Feldkessel.

Masquer, dem Feinde etwas verbergen als: einen Aufmarsch u. s. w.

Massif, m., die (hohe) Gebirgsmasse.

Masure, f., das Mauerwerk eines zerfallenen Gebäudes.

Matériel, m., das Material.

Mèche, f., die Lunte.

Mêlée, f., das Handgemenge.

Mettre bas les armes, das Gewehr strecken.

Meuse (la), die Maas.

Milice, f., die Miliz, die Landwehr.

Mine, f., die Mine; — offensive, die Angriffsmine; — défensive, die Vertheidigungsmine, (auch contremine genannt).

Mineur, m., der Minirer.

Ministère de la guerre, das Kriegsdepartement.

Mitraille, f., die Kartätsche.

Monter à l'assaut, Sturm laufen.

Mortier, m., der Mörser.

Mousqueterie, f., das Infanteriefeuer.

Mouvement, m., die Bewegung; — (opérer un), eine Bewegung bewerkstelligen.

Munitions de guerre, f. pl., die Verproviantirung.

Mutiler, verstümmeln.

Mutinerie, f., die Meuterei.

Mutuellement, gegenseitig.

N.

Nacelle, f., der Nachen, der Kahn.

Nappe (de glace), f., die breite Eisfläche.

Navette (faire la), hin- u. hergehen.

Navigation, f., die Schifffahrt.

Nettoyer, ein Dorf, einen Wald u. s. w. vom Feinde reinigen.

Niveau, m., die Wasserwage.

O.

Oblique, schräg.

Obus, (spr. obuze) m., die Haubitzgranate.

Obusier, m., die Haubitze.

Occuper un camp, etc., ein Lager einnehmen.

Offensive, f., der Angriff; die Offensive.

Officier, m., der Offizier; — d'ordonnance, der Ordonnanzoffizier; — supérieur, der Staabsoffizier; — subalterne, der Subalternoffizier.

Ordre de bataille, m., der Schlachtbefehl; die Schlachtordnung; — du jour, der General-Befehl, der Tagesbefehl; — mince, die Stellung in dünnen Linien; — profond, die

tiefe Stellung; un — verbal, ein mündlicher Befehl.

Ostracisme, m., der Ostracismus.

Ouragan, m., der Orkan.

Outillé, mit dem gehörigen Handwerkzeug versehen.

Outrecuidance, f., die Vermessenheit.

Ouverture de la tranchée, die Eröffnung der Laufgräben.

Ouvrage, m., das Festungswerk; — couronné, das gekrönte Werk; — exérieur, das Außenwerk; — revêtu, ein bekleidetes Werk; — avancé, ein vorwärts gelegenes Werk; — détaché, ein abgesondertes Werk.

Ouvrir la tranchée, la campagne, die Laufgräben, den Feldzug eröffnen; — les rangs, die Glieder öffnen.

P.

Paie, f., der Sold, die Löhnung.

Pain de munition, m., das Commißbrod.

Palissade, f., die Pallisade; — fraisée, mit Sturmpfählen versehene Pallisade.

Panache, m., der Federbusch.

Pantalon, m., die langen Beinkleider.

Papéterie, f., die Papiermühle, die Papierfabrik.

Parade, f., die Wachtparade; der feierliche Aufzug der Soldaten.

Parallèle, f., der zur Vertheidigung eingerichtete Laufgraben, welcher die angegriffene Fronte der Festung umschließt.

Parapet, m., die Brustwehr; die Brüstung einer steinernen Brücke; — (la crête du), der Kamm der Brustwehr.

Parc d'artillerie, der Artilleriepark; — de vivres, der Lebensmittelpark, das Hauptmagazin.

Parti, m., die Partei, das Streifkorps.

Pas, m., der Schritt; — de course oder de charge, der Sturmschritt; — ordinaire, der gewöhnliche Schritt; — accéléré, der Geschwindschritt; — gymnastique, der Turnlauf (?).

Passage, m., der Uebergang.

Passe-port, m., der Paß, Geleitsbrief.

Passer au fil de l'épée, alles niedermachen, über die Klinge springen lassen.

Pavillon, m., (amener), die Flagge streichen.

Peloton, m., der Zug der Infanterie.

Pente, f., der Abfall, Abhang eines Berges.

Pépinière d'officiers, f., die Pflanzschule für Offiziere.

Percer, durchbrechen.

Pièce, f., das einzelne Geschütz; — de siége, das Belagerungsgeschütz; — de campagne, das Feldgeschütz.

Piétiner, mit den Füßen treten.

Piége, m., die Falle, das Netz.

Pieu, m., der Pfahl.

Pillage. m., das Plündern.

Pin, m., die Fichte.

Pionnier, m., s. sapeur.

Piquet, m., das Piquet; — (lever le), aufbrechen, das Lager abbrechen; der Zelt-Pflock; der zugespitzte Pfahl der Schanzarbeiter.

Pivot, m., der Dreh- oder Schwenkpunkt.

Place, f., im Allgemeinen der Name

einer jeden Stadt, die eine stehende Garnison hat; — de guerre, pl. forte, die Festung; — d'armes, der Sammel-, Lärm- oder Waffenplatz im bedeckten Wege; — d'armes retranchée, der verschanzte Waffenplatz; — d'armes rentrante, der eingehende Waffenplatz; — d'armes saillante, der ausgehende Waffenplatz.

Plateau, m., die Hochebene.

Plier, weichen, sich zurückziehen; — les tentes, die Zelte abbrechen.

Plonger, von oben nach unten beschießen.

Ployer, werfen, zurückschlagen.

Poignée, f., die Handvoll Leute.

Point du bastion, m., der Bollwerkspunkt, die Bollwerksspitze; — d'attaque, der Angriffspunkt; — indicateur, der Richtungspunkt.

Pont (rompre le), die Brücke abbrechen; — de bateaux, die Schiffbrücke; — volant, die fliegende Brücke.

Pontons, m. pl., eine Art leichter Boote zum Bau einer Brücke.

Portée des canons, f., die Schußweite; — (être à), zur Hand sein; à — de pistolet, die Pistolenschußweite.

Porter (se), sich wohin begehen, vorwärts marschieren.

Position, f., die Stellung einer Armee; — précaire, unsicher, nicht recht haltbar.

Poste, m., die Wache; der Posten; — d'avertissement, der Lauerposten.

Pot à feu, m., der Feuertopf.

Potence, f., der Galgen; bei der Truppenstellung ein Haken oder eine Flanke.

Poterne, f., die Poterne, das Ausfallsthor.

Pourchasser, zu Tode hetzen.

Poursuivre, nachsetzen, verfolgen.

Pousser, vorschieben, vorausschicken, als Feldwachen (patrouilles) u. s. w.

Praticable, zugänglich.

Prendre les armes, die Waffen ergreifen; — feu, Feuer fangen; — — le change, sich täuschen lassen.

Prêter le flanc, die Flanke Preis geben.

Prime-abord (de), mit einem Mal, sogleich.

Prise, f., die Gefangennehmung; die Einnahme einer Festung; — (donner), sich bloß geben.

Prisonnier, m., der Kriegsgefangene.

Prolongement, m., die Verlängerung.

Proportion gardée, verhältnißmäßig.

Puits, m., der Brunnen; — des mines, der Minenbrunnen.

Q.

Quartier, m., der Aufenthaltsort einer Truppe; — général, das Hauptquartier; — d'hiver, das Winterquartier; — (faire), Pardon geben.

Queue, f., das hintere Ende, die Queue; — (suivre tête sur), aufgerückt folgen; — de la colonne, die Queue der Kolonne.

Qui-vive! Wer-da!; — (être sur le), auf seiner Hut sein.

R.

Rabattre (se), den inne gehabten Weg verlassen um einen andern zu nehmen.
Radeau, m., die Flöße, eine Art schwimmender Brücken.
Ralentir, verzögern.
Ralliement, m., das Sammeln, das Sammelzeichen; — (mot de), das Feldgeschrei.
Rallier (se), sich sammeln.
Rame, f., das Ruder.
Ramener, bei der Kavallerie gleichbedeutend mit repousser, zurücktreiben.
Rampe, f., die Auffahrt; der Absatz in einem Gebirge.
Rang, m., der Platz, den man in einer Linie einnimmt; — d'ancienneté de service, das Dienstalter, die Ordnung, nach welcher man befördert wird; les rangs, die Glieder.
Raser, schleifen, als Festungen u. s. w.
Rassembler des troupes, Truppen zusammenziehen.
Ratisbonne, Regensburg.
Ravager, verheeren.
Ravelin, m., das Ravelin, ein kleines Außenwerk.
Ravin, m., die Schlucht, Bergschlucht.
Ravitailler, eine Festung mit Lebensmitteln versehen.
Rayon, m., der Halbmesser der Festung.
Rebrousser chemin, umkehren.
Reconnaissance, f., die Rekognoszirung.
Reconnaître, untersuchen, absuchen, aufklären.
Recrue, f., der Rekrute.
Recrutement, m., das Rekrutiren.
Reculer, zurückweichen, retiriren.
Redan, m., eine Feldschanze.
Reddition d'une place, f., die Uebergabe einer Festung.
Redingote, f., der Ueberrock der Offiziere.
Redoute, f., die Redoute.
Réduit, m., das Reduit, eine Verschanzung zur letzten Zuflucht der Besatzung.
Reflet, m., der Glanz.
Refluer, zurückfließen, zurücktreten.
Refuser une aile, einen Flügel versagen, zurück halten; — un combat, ein Gefecht nicht annehmen, einem ausweichen.
Reins, m. pl. (poursuivre l'ennemi l'épée dans les), den Feind hartnäckig verfolgen.
Relâche (sans), unablässig.
Relation d'un combat, f., der Schlachtbericht.
Relever, ablösen.
Remorquer, bugsiren (ein Schiff).
Rempart, m., der Wall.
Rencontre, f., das Marschgefecht, ein Gefecht zweier Partheien, die unvermuthet auf einander treffen; der Zweikampf.
Rendre, eine Festung übergeben; — (se), sich als gefangen ergeben.
Renforcer, verstärken.
Renfort, m., die Verstärkung von Truppen.
Renverser, über den Haufen werfen.
Replier (se), sich zurückziehen.
Reployer les lignes, die Linien umkehren.
Représailles, f. pl., die Wiedervergel-

tung der Plünderreien u. s. w. des Feindes.

Réquisition, f., der Anspruch, die Requisition.

Resserrer, enger schließen; in die Enge treiben; einleiten.

Ressaut, m., der Vorsprung; der Absatz.

Ressources, f. pl., die Hilfsquellen; — (absorber les), die Hilfsquellen erschöpfen.

Retirer (se), sich zurückziehen, retiriren.

Retraite, f., der Rückzug; — (battre la), zum Abzug schlagen; den Zapfenstreich schlagen. s. battre.

Retranchement, m., eine jede Verschanzung; — continu, die fortlaufenden Verschanzung.

Retrancher, verschanzen.

Rétrograde (une marche), eine rückgängige Bewegung.

Rétrograder, zurückgehen.

Revers (de), im Rücken, z. B. battre l'ennemi de revers, den Feind in den Rücken nehmen; — (batterie de) oder batterie d'écharpe, die Rückenbatterie; le — d'une montagne, der Rücken eines Berges.

Revêtement, m., die Verkleidung des Walles.

Revue, f., die Musterung, die Heerschau; — (passer en) Heerschau halten.

Ricocher, Prallschüsse thun.

Ricochet, m., der Ricoschett oder der Sprung.

Rideau, m., der Vorhang.

Riposter, erwidern.

Rivière, f., der Fluß.

Rocailleux, steinig.

Roche, f., oder rocher, auch roc, m., der Felsen; un rocher à pic, ein steiler, jäher Felsen; — écroulée, ein zusammengestürzter Felsen.

Roideur, f., die Steilheit.

Rompre, brechen, durchbrechen; die Züge, die Pelotons u. s. w. brechen.

Rouage, m., das Räderwerk.

Route, f., der Marsch; der Weg; — de traverse, der Querweg; — (la feuille de), die Marschroute.

Ruse, f., die Kriegslist.

S.

Sabre, m., der Säbel.

Sabrer, niedersäbeln.

Saillant, m., ein ausgehender Winkel besonders im bedeckten Wege; der Vorsprung.

Salve, f., die Salve aus dem Geschütz oder Gewehr.

Sape, f., die Sappe; — volante, die flüchtige Sappe; — entière, pleine oder achevée, die ganze, völlige Sappe; — (armer la), Geschütz in die Sappe fahren; — de bout, die doppelte Sappe.

Sapeur, m., der Sappirer, Sappeur.

Sapin, m., die Tanne.

Sauter, in die Luft sprengen.

Scruter, erforschen, prüfen.

Seconder, unterstützen.

Sentier, m., der Fußweg.

Sentinelle, f., oder factionnaire, m., die Schildwache; — avancée, der vorgeschobene Posten.

Sergent, m., der Feldwebel; — major, der Oberfeldwebel.
Serre-tête, m., die Kopfbinde.
Sillonner, durchwühlen.
Similitude, f., das Gleichniß.
Simultanément, zu gleicher Zeit.
Sinuosité, f., die Krümmung.
Situation (état de), die Etats-Liste, die von dem Zustande des Personals und des Materiellen im Corps Nachricht giebt.
Soldat, m., der Soldat.
Solde, f., der Sold.
Sombrer, umschlagen, kentern.
Sommation, f., die Aufforderung zur Uebergabe.
Sommité, f., der Gipfel.
Sonde, f., das Senkblei oder Bleiloth.
Sonder, ausmessen.
Sortie, f., der Ausfall.
Souabe (la), Schwaben.
Sourdine (à la), im Geheim, ohne Geräusch.
Sous-pied, m., der Steg, der Sprungriemen der Beinkleider u. s. w.
Soutenir, unterstützen.
Soutien, m., die Unterstützungstruppen.
Spahi, m., der türkische Reiter.
Stratégie, f., die Kriegskunst.
Stratégique, zur Kriegskunst gehörig, strategisch.
Subordination, f., der Gehorsam.
Subsides, m. pl., Hilfsgelder.
Subsistance, f., der Unterhalt.
Succès, m., der Erfolg.
Surprise, f., der Ueberfall eines Postens u. s. w.
Susceptible, fähig.
Suspension d'armes, f., der Waffenstillstand.

T.

Tailler en pièces, niederhauen, in die Pfanne hauen.
Talonner l'ennemi, den Feind hartnäckig verfolgen.
Talus, m., die Böschung der Brustwehr; — extérieur, die äußere Böschung; — de l'escarpe, die innere Grabenböschung.
Tambour, m., die Trommel; der Trommelschläger; eine Art Verschanzung, die das Thor einer Stadt u. s. w. deckt und aus Schanzkörben besteht.
Tâter (l'ennemi), mit dem Feinde anbinden, um seine Stärke u. s. w. zu erfahren.
Tâtonner, im Dunkeln herumtappen.
Tenailles, f. pl., die Kneipzange, die Scheere.
Tendre (des tentes), Zelte aufschlagen.
Tentative, f., der Versuch.
Tente, f., das Zelt.
Terrain, m., das Erdreich, das Terrain; — coupé, ein durchschnittenes T.; — coupé; — (gagner du), vordringen; — (perdre du), zurückgedrängt werden.
Terreur panique, ein panischer Schrecken.
Tertre, m., der Hügel.
Tête de la colonne, f., die Spitze der Kolonne; — du pont, derjenige Theil einer Brücke, welcher das Ufer eines Flusses berührt, an welchem man landen will; — de pont, der Brückenkopf; — de la sappe oder de la tranchée, derjenige Theil der

Sappe oder Laufgraben, welcher der Festung am nächsten ist.
Timballes, f. pl., die Pauken.
Tir, m., das Schießen, der Schuß.
Tirailler, tirailliren.
Tirailleur, m., der Tirailleur, der Plänkler.
Tirer, schießen; — à barbette, über Bank (über die Brustwehr hinweg) schießen; — à mitraille, mit Kartätschen schießen.
Toise, f., die Klafter (6 Fuß franz. M.)
Topographie, f., die Ortsbeschreibung.
Torrent, m., der Gieß-Waldbach.
Tour, m. u. f., die Wendung; der Bollwerksthurm.
Tourmente, f., der Sturm.
Tourner à droite oder à gauche, rechts oder links schwenken; — une armée, un poste, eine Armee, einen Posten umgehen; — un ouvrage, ein Werk im Rücken nehmen.
Tourniquet, m., das Drehkreuz, der Weghaspel; der Wendepunkt.
Traîneau, m., der Schlitten; die Schleife; — de montagne, eine Schleife bei Gebirgsartillerie.
Trajet, m., der Weg.
Tranchée, f., die Transchee, der Laufgraben; — (la tête de), die Spitze der Laufgräben; — (le revers de) die Seite der Tr., wo keine Brustwehr ist, die Rückseite; — (l'ouverture de la), die Eröffnung der Belagerungsarbeiten; — (cavalier de) die Transcheekatze, der Transcheereiter.
Trancher, durchschneiden, durchziehen.
Transport, m., der Transport.
Traquer, das Wild umstellen, treiben.
Trêve, f., der Waffenstillstand.
Trophée, m., das Siegeszeichen, die Trophee.
Trou - de - loup oder trappe, die Wolfsgrube.
Trouée de montagne, f., die Klause, ein enger zur Vertheidigung eingerichteter Gebirgspaß; die Oeffnung in dem Graben; das Loch.
Troupes, f. pl., die Truppen zu Fuß und zu Pferde.
Tuilerie, f., die Ziegelei.

U.

Uniforme, m., die Dienstkleidung.

V.

Vacation, f., die Sitzung, pl., die Gebühren.
Vaillant, tapfer.
Vaincu, m., der Besiegte.
Vainqueur, m., der Sieger.
Val, m., das Thal.
Valais (le), Wallis oder Walliserland.
Vallée, f., das Thal.
Vallon contourné, ein kleines abgerundetes Thal.
Vaud (le pays de), Waatland.
Vélocité, f., die Geschwindigkeit.
Venir aux mains (en), handgemein werden.
Versant, m., die Abdachung; der Nebenfluß.

Vestige, m., die Spur, der Fußtritt.

Victoire, f., der Sieg.

Vivres, m. pl., der Proviant.

Voie, f., ein Weg, eine Straße.

Voile, f., das Segel.

Volée, f., die Salve, die Abfeuerung mehrerer Geschütze auf einmal.

Voltiger, herumstreifen.

Volte-face (faire), Kehrt machen, um dem Feinde wieder die Fronte zu zeigen.

Z.

Ziczac oder zig-zag, das Zickzack, die Laufgräben nahe an der Festung.

De l'imprimerie de Trowitzsch et fils.

